This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

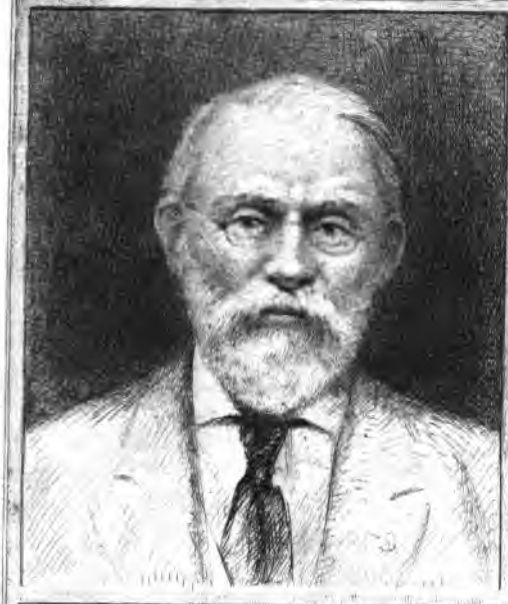
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX-LIBRIS
DECROIX
NE
DÉCROÎT
PIERRE DECROIX
Henry-André
1906

DC
611
.N821
R44



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

REVUE

DU NORD.

ARCHIVES DE L'ANCIENNE FLANDRE.

LISTE

DES COLLABORATEURS

DE LA

Revue du Nord.

—

MM.

AVRIL, à Méziéres.
BECU dit BERNON, à Lille.
BENVIGNAT, à Lille.
BERNARD, à Valenciennes.
BIANCHI (Alphonse), à Paris.
BINAUT (L.-A.), à Paris.
BRUN-LAVAINNE, à Lille.
BRUN (Edmond), à Lille.
BRUN (Elie), à Lille.
BRUNEEL, à Lille.
CANONGE (Jules), à Paris.
CARION (Henri), à Cambrai.
CHANCEL (Ausone), à Paris.
CHATELAIN (F.), à Paris.
CHON (F.), à Lille.
CLÉMENT (Mme), née HÉMERY, à Cambrai.
CLÉMENT (P.), à Paris.
CORNILLE (Henri), à Paris.
COUVEZ (Alex.), à Lille.
CUNYNGHAM (A.), à Esquermes.
D. (Mme Pauline), à Lille.
DARIMON (Alfred), à Lille.
DE GAULLE (J.), à Paris.
DEGEORGE (Frédéric), à Arras.
DELERUE (Victor), à Lille.
DELEVOY (C.), à Lille.
DE MILSAN, à Lille.
DE PEYRONNET (Cte).
DERODE (Victor), à Esquermes.
DE ROSNY, à Loos.
DESBORDES-VALMORE (Mme), à Lyon.
DESCAMPS, à Lille.
DUCAS (L.), à Lille.
DUHAMEL (O.-B.), à Lille.
DUTHILLOEUL (R.), à Douai.
DURIEUX (Emile), à Lille.
FALLOT (Charles), à Bruxelles.
GACHET (Ed.), à Lille.
GACHET (Emile), à Bruxelles.
GIROD (Ed.), à Pontarlier
GRULOY (V.), à Lille.
GOUTTIÈRE (H.-A.), à Armentières.
HALLEZ (L.), à Lille.
HÉDOUIN (P.), à Boulogne.
HUBERT (J.-B.-V.), à Charleville.
LAINE (Ad.), à Lille.
LE GLAY, à Lille.
LEGRAND (P.), à Lille.
LELEWEL (Joachim), à Bruxelles.
LE MAISTRE D'ANSTAING, à Tournai.
LE POITTEVIN-DE LACROIX, à Paris.
MANIEZ, à Douai.
MARCHAND (Réné), à Lille.
MARQUET-VASSELOT, à Loos.
MARTIN (N.), à Dunkerque.
MOILLET (A.), à Lille.
MOTTEZ (Victor), en Italie.
MULLIÉ, à Lille.
PARADIS (H.), à Lille.
PIERS (H.), à St.-Omer.
ROUVROY (comte Albert de), à Lille.
SARTIAUX (H.), à Cambrai.
SEMET (L.-T.), à Lille.
WACQUEZ (A.), à Lille.

Revue du Nord.

ARCHIVES DE L'ANCIENNE FLANDRE.

Sous la Direction de

M. BRUN-LAVAINNE,

ARCHIVISTE DE LA VILLE DE LILLE; MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU DÉPARTEMENT DU NORD, SÉANT A DOUAI; DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE; ET DE CELLE DES SCIENCES ET ARTS DE VALENCIENNES.

Tome Second.

Union et Progrès.

Deuxième Série.

Lille,

VANACKERE FILS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PLACE DU THÉATRE, N° 10.

1837.

Dunning
Nigh
9-27-39
39099

LITTÉRATURE.

ORCHIES.

Il est peu de personnes qui, dans leur vie, n'aient eu occasion de passer à Orchies, — petite ville entre Lille et Valenciennes, à 3 lieues de Douai et de Tournai. — Mais pour tous les voyageurs cette ville n'est qu'un *relai* sans importance où ils s'arrêtent pour déjeuner et changer de chevaux. Les seuls voyageurs qu'Orchies retienne par fois dans ses murs, hors l'époque exceptionnelle de sa ducasse, sont les soldats, marchant par étapes, et qui viennent *clopin-clopant*, échanger, contre un billet de logement, une hospitalité de commande qu'ils s'empressent de quitter au point du jour; aussi, tous ceux pour qui le nom d'Orchies, ne sonnera pas, étranger, dans les oreilles, n'auront conservé de cette ville d'autre souvenir que celui d'un maigre déjeuner ou d'un lit dur, souvenir peu agréable, et dont la mémoire se débarrasse le plus vîte possible.

Et pourtant Orchies se recommande par plus d'un genre d'intérêt. Je ne sais si je me laisse abuser par les sentimens

que je porte à une ville qui m'est chère à plus d'un titre, mais il me semble que le *touriste* qui ferait une petite halte artistique dans l'ancienne capitale du Pévèle ne perdrait pas tout-à-fait son temps ; peut être ne manque-t-il à Orchies que la visite d'un *dénicheur* d'antiquités pour lui rendre l'importance que cette ville a perdue.

Et l'occasion est belle, aujourd'hui que le goût est *rétrospectif*, aujourd'hui que, par une réaction toute naturelle contre le progrès, nous en sommes venus au recul, et que, modifiant quelque peu le précepte du saint qui baptisa Clovis, sans briser tout ce que nous avons adoré, nous adorons ce que nous avons brisé ;

Essayons de montrer le chemin.

Le début nécessaire dans toute excursion dans l'histoire d'une ville, c'est l'origine de son nom ; et moi, indigne chroniqueur, j'en demande bien pardon à mes estimables collaborateurs L. G. et B. L., au rebours de petit Jean,

Ce que je sais le *moins*, c'est mon commencement.

Heureusement pour mon ignorance que je puis la revêtir, ce qui arrive plus souvent qu'on ne pense, du superbe manteau du doute.

Quand on n'a pas le courage de dire : Je ne sais pas ; on s'écrie avec Montaigne : Que sais-je?

Si nous en croyons M. Duthillœul, l'agréable conteur des petites histoires des pays de Flandre et d'Artois, le nom d'Orchies viendrait de *Orcium* ou d'*Orça*, vases de terre propres à contenir des liquides, et que l'on fabriquait à Orchies dans les temps primitifs ; suivant Martin L'Hermite, jésuite, qui a écrit l'histoire des Saints de la province de Lille, Douai et Orchies, Orchies, en latin *Orcacastrum* tirerait ce nom de son rivage semé de chardons, *à rivo*

urticeo, et il en donne pour preuve le chardon qui figure sur le cachet de la ville.

Un autre Piron trouverait que, sous ce rapport, Orchies partage avec Beaune l'avantage d'être assuré contre la famine.

Orchies s'appelait encore, suivant quelques auteurs, *Orchiesa* ou *Origiacum.*

« Tout cela est bien tiré aux cheveux, me dit un jour un brave bourgeois que je consultais sur l'étymologie d'Orchies, voici d'où provient son nom » et il m'indiqua alors une origine toute naturelle, mais si naturelle, qu'en vérité je n'ose guère la rapporter :

Une vieille tradition suppose qu'un roi de la famille des *Scha a ba am*, ou des Dagobert, qui regnait autrefois dans ces contrées, avait une fille appelée Or..... Suivez bien mon raisonnement, comme dirait Arnal... laquelle fille avait l'habitude, toute princesse qu'elle était, d'exercer elle-même certaine fonction — réminiscence des temps homériques où les princesses lavaient elles-mêmes leur linge à la rivière. — Avec cette différence toutefois que les princesses d'Homère pouvaient envoyer leurs filles d'honneur à la rivière, tandis que, dans l'espèce..... suivez toujours mon raisonnement, la princesse était obligée de vaquer elle-même, en personne, à la fonction *de Cujus*..... Je ne sais si vous me comprenez, mais, sans être enclin au bégueulisme, je ne crois pas pouvoir en dire davantage.

Au reste, ces discordances entre les historiens et les traditions sur l'étymologie du nom de la ville, prouvent assez et son antiquité et son importance passée. On n'est pas plus d'accord sur l'époque de sa fondation. Parmi les historiens, les uns prétendent qu'elle ne date guère que du 11e siècle puisqu'un abbé de Marchiennes qui écrivait en 1103 est le premier qui en ait parlé ; les autres pour prouver qu'elle est

beaucoup plus ancienne, citent le jésuite que nous venons de nommer, qui, dans la vie de St-Everard, avance que Louis-le-Débonnaire a long-temps séjourné à Orchies. Voici du reste comment s'exprime Martin L'Hermite :

« Louis-le-Débonnaire trouva pour agréable la résidence d'Orchies qu'il nomme en ses décrets — château royal. — C'était une ville plus ample de toutes celles de la chatellenie, *remplie de bourgeois*, abondante en richesses, ornée de beaux édifices, une demeure digne de princes, de rois et d'empereurs ».

Nous sommes loin de garantir l'existence d'Orchies à cette époque, le neuvième siècle, et surtout sa splendeur ; toujours est-il que, dans les siècles suivants, le génie industriel de ses habitans porta les richesses de la ville à un point éminent. D'innombrables fabriques de poteries, de pannes, de draperies, de tapis, d'étoffes de laines s'y élevèrent et accrurent l'opulence des citoyens ; et sans ses immenses richesses comment la ville d'Orchies aurait-elle pu résister aussi long-temps aux désastres de tous genres qui l'accablèrent et qui finirent par la réduire à l'état où nous la voyons aujourd'hui ?

Brûlée en 1341 par le comte de Hainaut, elle est reconstruite, pour être de nouveau brûlée le 30 avril 1414. A peine sortie de ses cendres elle est encore incendiée par les Flamands en 1474 ; enfin, un siècle n'est pas écoulé, que deux incendies successifs la ravagent en 1544 et en 1556, et n'épargnent que quelques édifices, parmi lesquels l'église et l'hôtel du Lion d'or.

Et pourtant Orchies est encore là... Certes, si ses habitans ne sont pas des *Phénix*, la ville au moins pourrait disputer à l'oiseau fabuleux l'honneur de figurer sur les plaques d'assurances comme un symbole d'immortalité.

Qu'on s'étonne après cela que, bien que vivante encore, la

ville d'Orchies ne soit plus aujourd'hui un séjour royal, une digne émule de Versailles ou de Fontainebleau !

Malgré tous ses malheurs, Orchies trouva encore le moyen de faire, en 1638, une magnifique réception à Don Ferdinand d'Autriche. C'était le dernier effort de son opulence expirante.

Depuis ce temps la ville n'a fait que décroître ; écrasée par la concurrence de Lille, Tournai, Tourcoing et Roubaix, elle perd son commerce qui fesait sa richesse et sa gloire, et l'historien Tiroux rapporte que ses revenus sont si petits qu'elle n'est pas en état de payer la somme de 1879 livres qu'elle devait fournir pour sa quote-part dans le don que la province fait au roi.

C'est encore bien pis aujourd'hui ; les revenus sont nuls, et quand la grêle tombe et brise les carreaux de ses bâtimens communaux, l'épargne municipale suffit à peine à solder le mémoire du vitrier.

Un voile assez épais couvre l'histoire d'Orchies durant les trois siècles qui précédèrent la révolution française. Tout ce que nous pouvons en dire c'est qu'il s'y établit des capucins, des sœurs grises, *quibus nomen à veste*, ainsi que s'exprime un vieil auteur, et un collége, à Théomoulin, vulgairement Tiotmoulin, à peu de distance de la ville, et ainsi appelé, pour citer encore le même auteur, *quòd ea quondam mola Théonis fuerit*. Ce collége assez fréquenté existait encore à l'époque de la révolution qui le fit disparaître au milieu de la tempête, avec les capucins et les sœurs grises.

La ville, placée au centre du théâtre de la guerre, fut exposée à de fréquentes invasions. En 1792, le même duc de Saxe-Teschen, qui venait d'éprouver devant Lille tout ce que peut le patriotisme des citoyens enflammé par l'amour de la liberté, la fit attaquer par 5,000 autrichiens. Elle fut défendue avec courage par le brave Desmarets, commandant 600 vo-

lontaires de la Somme. Les autrichiens furent vainqueurs, mais ils n'eurent pas le temps de jouir long-temps de leur triomphe, le général Marassé accourut, et le drapeau de la république remplaça bientôt au beffroi le double aigle impérial.

Et comme si ce n'était pas assez de la guerre étrangère, des divisions intestines vinrent encore la déchirer. Orchies avait son Coblentz et son club; ses aristocrates et ses Jacobins. Les premiers applaudissant à l'arrivée des autrichiens, les seconds accueillant avec ivresse les *bleus* de la république. Les uns et les autres se dénonçant, se poursuivant, s'emprisonnant. Au moins, disons-le à la louange des habitans d'Orchies, sa place publique fut toujours vierge de la guillotine, cette dernière raison des révolutions.

Des vieillards tremblent encore au souvenir du bossu *Calice*, fougueux terroriste que la réaction emprisonna au château d'Anvers. Il me semble encore le voir avec sa longue redingote blanche, au collet crasseux, beaucoup radouci dans ses vieux jours et rasant sous le règne de Charles X, et sans trop les écorcher, ma foi! des mentons auxquels il réservait, dans d'autres temps, un plus redoutable rasoir.

Calice régnait à Orchies, partageant le sceptre de la savonnette et du fer à repasser avec la gentille Rosette.

Calice est mort.

Le sceptre est totalement tombé en quenouille. Heureusement pour Rosette que la loi salique ne s'applique pas au plat à barbe.

Quand vinrent les dernières années du règne de Napoléon, la ville fut encore occupée par une division française, qui, après le désastre de Waterloo fut remplacée par une division hanovrienne. Dire quels sont les hôtes que les habitans regrettent le plus serait chose assez difficile. Non qu'ils soient

dépourvus de patriotisme, mais ils ont vu les Français dans un temps qui ne leur rappelle que des malheurs, et ils ont reçu les *alliés* à une époque sinon de gloire, du moins de calme..... et puis les *habits rouges* étaient fort galants. — Ils donnaient aux dames des bals superbes... juste compensation, nous les avions assez fait danser..... il est vrai que c'était au son d'une autre musique.

Ce qui pourtant me porterait à croire que le joug de l'occupation pesait lourd et ignominieux sur les habitans d'Orchies, c'est qu'ils se cotisèrent pour bâtir une caserne à leurs hôtes, indignés qu'ils étaient de voir l'étranger insolemment assis à leur foyer domestique.

Orchies n'eut pas seulement à souffrir de l'incendie, de la guerre et de l'occupation : ce que tous ces fléaux avaient épargné, la bande noire est venue le détruire.

Certes, Orchies après avoir souffert cinq incendies assez complets ne devait pas plus ressembler à l'antique Orchies, séjour du Débonnaire, que le couteau de Jeannot ne ressemblait au couteau primitif, après les transformations qu'on lui connait ; mais, au moins, il lui restait encore, après tant de malheurs, une figure de ville de guerre, entourant de ses murailles qui se miraient dans une eau vive, quelques vieux édifices, vainqueurs de l'incendie et du temps.

Cherchez tout cela maintenant ?

Cette ceinture de fortifications est tombée dans les fossés.

Les remparts vendus aux riverains, sont métamorphosés en jardins et s'appellent *les Crêtes*.

Les fossés, veufs de leur eau courante, sont ignominieusement plantés de pommes de terre.

La tour à Diable, asile sacré de tous les revenans de la banlieue, a mesuré le sol.

Il n'est pas jusqu'au classique *Moutardier*, ce *palladium*

d'Orchies que le marteau de la bande noire n'ait aussi renversé ! ! !

Quand je dis le marteau.... mon vieux *moutardier* aurait bien défié ses coups ; c'est en fesant jouer la mine qu'on est parvenu à le démolir. — Pauvre *moutardier ! ! !* mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est que *le moutardier ?* Avez-vous lu *Notre-Dame de Paris ?*— Sans doute.—Eh bien, vous avez remarqué la qualification que, par une raison plus ou moins juste de ressemblance, l'auteur donne à plusieurs monuments de Paris. Le Panthéon est un magnifique *gâteau de savoie ;* le dôme de la halle aux Bleds, une immense *casquette de Jockei* et les tours St-Sulpice, deux gigantesques *clarinettes.*

La tradition, poète comme Victor Hugo, avait donné le nom de *moutardier* à la tour de l'église depuis qu'elle avait été décoiffée par le coup de vent de 1423 de la flèche qui la couvrait comme d'un chapeau de magicien, à cause de la ressemblance qu'elle avait acquise avec le vase de table qui renferme un piquant accessoire culinaire.

Plus frappante encore était la similitude, les jours de *ducasse,* quand le *mai* solennel, se dressant orgueilleusement à l'un des angles de la tour, venait figurer la cuiller.

Un joli beffroi de construction espagnole et une vieille porte dont l'étage qui la surmonte sert de prison, voilà les seuls *monumens* que je puisse recommander, le premier au dessinateur pour sa gracieuse architecture, le second...,.. mais, celui-ci n'a d'intérêt que par une histoire bien extraordinaire, bien dramatique qui m'a été racontée dans cette même prison, toute pleine des souvenirs du héros, et qu'un jour peut-être je raconterai.

Orchies donc, qui du temps du Débonnaire était « remplie de bourgeois, abondante en richesses et ornée de beaux édifices » n'a guère retenu de ces trois conditions de splendeur que les bourgeois qui le remplissent encore ou à peu près; plus heureuse en cela que Rome dont M. Casimir Delavigne a dit :

J'ai vu Rome et pas un romain
Sur les débris du Capitole,.

Orchies compte 3,500 habitans. Mais ce n'est plus une ville type, vivant de sa propre vie, c'est tout bonnement un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Douai, une humble satellite gravitant autour de sa planète, riant de ses joies, pleurant de ses peines, inféodée à ses affections et à ses antipathies, vassale de son scrutin. Quand j'ai entendu retentir l'air de Gayant dans la guinguette de Descamps, un jour de ducasse, j'ai dit : il n'y a plus d'Orchies, la conquête est consommée ! !

La conquête pourtant n'a pu entièrement effacer quelques traits saillans du caractère primitif des habitans.

Le plus tenace jusqu'ici, c'est la manie qu'à retenue l'habitant d'Orchies d'affubler ses concitoyens d'un sobriquet plus ou moins convenable.

Il n'est point de famille qui ne conserve, accolée à son nom, cette superfétation qu'elle doit aux habitudes, à la profession, à la difformité de quelqu'un de ses aïeux.

Dans sa malignité, le bourgeois d'Orchies n'épargne pas même ses magistrats municipaux.

Le digne adjoint, chargé de la paternelle police de la ville, qu'un voyageur, passant à Orchies un jour de procession, a pu voir, le chef couvert d'un tricorne, les mains enfoncées dans des gants noirs à la crispin, reluisant jusqu'aux coudes, et les jambes flageolant dans des bottes à la *Suwarof*, surmontées d'un gland d'or ; ce venérable magistrat est surnommé *rempart*, parce que, moderne *Cincinnatus*, il dépose, après la cérémonie, le tricorne, les gants à la crispin et les bottes à la Suwarof, pour aller, sur une portion du vieux rempart, exercer son état de cordier.

Il n'est pas un étranger qui, après le plus court séjour dans

Orchies, n'en sorte plus riche d'un sobriquet. Tous les officiers Hanovriens de l'occupation avaient le leur.

En ce qui touche les habitans d'Orchies, ce sobriquet est souvent pris au sérieux par les voyageurs, voire même par les faiseurs d'Almanachs : témoin M. Bizet, Md de draps, surnommé — *la poste aux lettres* — parce qu'il joignait à son débit le dépôt d'une boîte à lettres, et qui figure tout au long dans l'almanach Bottin 1829, page 614, sous ce nom : *Bizet-Lapostelet.*

Ce brave M. Bottin a pris pendant 10 ans le *Pirée* pour un nom d'homme.

Si dans Orchies les sobriquets se donnent aussi facilement d'individu à individu, on ne sera pas surpris d'apprendre que les habitans en masse reçoivent des communes voisines une qualification qu'ils ne méritent sous aucun rapport.

On les appelle *pourcheaux d'Orchies* et les mauvais plaisans ne craignent pas de dire, en voyant passer à Lille, le lundi, ces grandes voitures à compartimens grillés, dans lesquelles grognent quelques sales porcs que l'on conduit au marché, voilà la diligence d'Orchies ! fi ! que c'est bête ! d'abord cela n'est pas vrai. La diligence d'Orchies qui porte le nom de *Toulousine*, ne part pas de Lille le lundi, mais bien le mercredi, sous la conduite de Sonneville.

Ensuite apprenez, insolents que vous êtes, que rien dans l'étymologie du nom que vous appliquez aux habitans d'Orchies, ne peut faire supposer qu'ils aient jamais eu des rapports d'habitude avec les animaux auxquels vous les comparez intentionnellement.

Le mot *pourcheaux* est une corruption des vieux mots *pour chieux* — *pour ceux* — *d'Orchies* qui se trouvent dans une ancienne charte dont on a indignement abusé pour flétrir toute une population.

Et il vous sied bien, Lillois, de profiter de cet abus, vous qui devez à une semblable corruption de langage un sobriquet départemental.

On lit dans les vieux manuscrits. Les *chieux*, les *ceux* de Lille, dont la malignité a bientôt fait les *sots*, malgré le démenti journalier que donne à cette traduction votre caractère bien connu !

Je le répète : les habitans d'Orchies ne méritent en aucune façon cette dénomination offensante. A part les 5 jours de ducasse où ils renouvellent pour leurs hôtes les miracles culinaires des noces de Gamache, ils sont fort sobres. Il n'y a pas un seul restaurateur à Orchies. Dans les relations de société et de famille, ce ne sont même pas des repas qu'ils se donnent, mais bien des *cafés*. Un député vient-il visiter ses commettans, au lieu du classique et constitutionnel banquet, c'est un *café* qu'on lui offre dans les salons de l'Hôtel-de-Ville. Cet usage n'a rien que de fort convenable, pour peu qu'on ait eu soin de prévenir à l'avance l'invité.

Au demeurant, les habitans d'Orchies sont bons, hospitaliers, probes en affaires. Ils ont encore les traditions de l'âge d'or : ils s'endorment sans fermer leurs portes. Les crimes et délits sont fort rares à Orchies ; j'ai dit que la révolution n'y avait pas dressé sa guillotine, la cour d'assises n'y a expédié qu'une fois son poteau et son carcan. Et telle était la nouveauté du spectacle que le bourreau y fut considéré comme un personnage important, à qui plus d'un membre du conseil municipal se fit un vrai plaisir d'offrir une prise de tabac.

Le bourgeois d'Orchies n'est pas esprit fort ; il consulte le médecin aux urines, et conduit sa femme en pélérinage *à Bon-Secours* pour avoir un garçon. Il montre, au faubourg de Valenciennes, une racine miraculeuse qui retrace fidèlement, selon lui, la position d'un déserteur qui fut fusillé à cette place, par ordre du général Maison ou plutôt *Brûle-Maison*,

comme il l'appelle encore. Deux avaient été condamnés, et sur les instantes prières des dames de la ville, le général fit grâce à celui qu'un heureux sort désigna. L'habitant d'Orchies est persuadé que la racine représente la victime. Au moins, là, il y a une racine, c'est une excuse de bonne foi que n'avait pas le moine qui montrait depuis 20 ans aux fidèles un cheveu de la Vierge qu'il n'avait jamais pu voir.

Les habitants d'Orchies ne professent pas un respect bien profond pour la littérature, ils n'ont ni imprimeur, ni libraire. Peut-être ignorent-ils qu'ils sont les compatriotes de Jean Rosier, curé d'Espléchain, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

L'auteur du Bourgeois de Lille.

La Métamorphose de Lodone,

ÉPISODE TRADUIT DE LA FORÊT DE WINDSOR,

Poëme de Pope.

O Windsor! on prétend que Diane autrefois
Quittait le haut Cynthus pour errer dans tes bois.
Elle aimait ces beaux lieux, asile du mystère,
La fraîcheur de leurs eaux, leur ombre solitaire;
Ses nymphes l'y suivaient, et l'essaim virginal
De la chasse avec elle y donnait le signal.

Fille du Dieu des flots qui baignent ces campagnes,
Par ses charmes Lodone effaçait ses compagnes.
O muse, que tes chants à l'avenir lointain
De Lodone oubliée apprennent le destin!
Rivale de Diane, on l'eût prise pour elle,
Sans le croissant qui brille au front de l'immortelle.
Au soin de sa parure elle ne songeait pas,
Et semblait ignorer le prix de ses appas.
Son corps pour ornement n'avait qu'une ceinture;
Un bandeau retenait sa longue chevelure;

Et, son arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Elle livrait la guerre aux habitans des bois.
Un jour que, poursuivant la biche vagabonde,
Elle a franchi les bords de la forêt profonde,
Pan la voit, brûle, et suit cet objet enchanteur.....
Elle fuit, et du dieu sa fuite accroît l'ardeur.
Avec moins de vitesse on voit l'aigle intrépide
Fondre du haut des cieux sur le ramier timide;
D'un moins rapide vol le timide ramier
Fend les plaines de l'air devant l'aigle guerrier,
Que la nymphe du dieu n'évitait la poursuite,
Et qu'il ne la pressait dans sa tremblante fuite.
Pâle enfin, haletante, elle perd sa vigueur.....
Pan redouble d'efforts en voyant sa langueur.
Il l'atteignait déjà de son ombre légère,
Qu'alongeait de Phébus la mourante lumière;
Et déjà son haleine échauffait de ses feux
Son cou d'albâtre et l'or de ses flottans cheveux.
Le cœur rempli d'effroi, la vierge infortunée
Implore vainement le Dieu dont elle est née;
A Diane elle-même en vain elle a recours!
La déesse ne peut lui prêter son secours;
Mais elle exauce au moins la prière touchante
Que lui fait en ces mots Lodone suppliante:
« O Diane! permets, permets qu'en ce séjour
» Je rentre sous l'ombrage où j'ai reçu le jour!
» Sous cet ombrage obscur cachant mon existence,
» Ah! laisse-moi gémir et pleurer en silence! »
Elle dit, et, mouillant la terre de ses pleurs,
Se fond en clair ruisseau qui fuit parmi les fleurs.
De la nymphe il retient la froideur primitive,
Et dans ces lieux toujours roule une onde plaintive;
De la belle Lodone il porte encor le nom,
Et de ses bois chéris arrose le gazon.
Diane sur ses bords vient déposer ses armes,
Et dans ses flots d'azur aime à baigner ses charmes;
L'œil du berger pensif y contemple souvent
De la terre et des cieux le spectacle mouvant,

Les arbres renversés, les pendantes collines,
Et le nuage errant dans ses eaux cristallines;
Dans ce brillant miroir bondissent les troupeaux,
Et la forêt y peint ses mobiles rameaux :
L'onde s'égare en paix dans ces scènes charmantes,
Puis court à la Tamise en vagues écumantes.

A. CUNYNGHAM.

Le Roi des Aunes,

BALLADE TIRÉE DE GOETHE.

Le follet mène à la rivière,
Contes des nourrices.

Le jour va finir, de la nue
Je vois descendre le soleil;
Sous l'herbe au bout de l'avenue
La terre se livre au sommeil.
Lorsque le repos s'avance
Sous les ombres de la nuit
Quand le vent cède au silence
Le feuillage qu'il balance
Tout s'endort avec le bruit.

Qui peut, si tard, sous la feuillée
Guider encore son cheval?
— Le soir, lorsque l'herbe est mouillée,
S'allume un follet infernal!
— Celui qui court dans la clairière
C'est un père avec son enfant,
— Le follet mène à la rivière!
— Il tient son fils, le tendre père,
Contre son cœur le réchauffant.

L'enfant tressaille. — « Oh! dit le père,
Qui peut t'inspirer de l'effroi?
La brise du soir est légère,
Dors sur mon cœur et calme toi. »
—« Vois-tu sur ce brouillard d'automne
Le roi des Aunes qui paraît?
Le vent qui siffle en sa couronne
Le fait balancer sur son trône,
Qui luit dans la sombre forêt ».

— « C'est un follet qui sur la crête
S'est enflammé dans les brouillards;
Contre mon cœur cache ta tête,
Enfant, ferme tes yeux hagards ».
— « Il m'appelle, écoute mon père:
» Charmant enfant, viens avec moi,
» Viens; tout sera fait pour te plaire,
» L'esprit, mon fils, sera ton frère,
» Les beaux jouets seront pour toi.

» Et pour toi, brodés par ma mère,
» Des vêtements de soie et d'or;
» Mon cheval, mes armes de guerre,
» Un jour, pour toi, seront encor.
» J'irai cueillir dans l'onde pure,
» Au bois, au pré, les fraîches fleurs,
» Pour guirlander ta chevelure,
» Pour te tresser une ceinture,
» Pour t'endormir dans leurs odeurs ».

— « N'entends-tu pas sa voix, mon père ? »
— « O ! calme toi, car tu n'entends,
Mon fils, que la feuille légère
Agitée au souffle des vents ».
— « Entends ses paroles nouvelles :
» Charmant enfant, viens à ma voix,
» Mes filles t'aiment, qui sont belles
» Comme les vierges des chapelles
» Et les bergères de nos bois ».

— « C'est leur voix, écoute mon père,
Au sein des airs montent leurs chants,
Et leur danse glisse, légère,
Sur l'onde et les sables mouvants ».
— « Enfant, l'avenue est obscure
Dans son lointain rien n'apparait ;
J'entends le ruisseau qui murmure,
Le vent soupire en la verdure
Du vieux saule de la forêt ».

« La cloche sonne à la chapelle
Réjouis-toi, pressons le pas,
C'est l'heure où ta mère t'appelle
Pour te bercer entre ses bras ».
— « Contre le roi des Aunes, père,
Protège-moi ! protège-moi !
Il menace dans sa colère !
Je sens sa main... adieu... ma mère,
Ah !..... Il m'entraine loin de toi !..... »

— Dans cette nuit pleine de charmes
Toi qui voyages à cheval
Près du marais, pourquoi ces larmes ?
« Mon fils ! ah ! follet infernal ! »
Lorsque le repos s'avance
Sous les ombres de la nuit,
Quand le vent cède au silence
Le feuillage qu'il balance
Tout s'endort avec le bruit.

Auguste WACQUEZ.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE.

SUR L'OPINION DE M. AMÉDÉE THIERRY

Relativement aux Belges et aux Celtes.

M. A. Thierry a soutenu dans son histoire des Gaulois deux nouvelles opinions relatives l'une aux Belges, l'autre aux Celtes. Si nous l'en croyons les Belges sont des Kymris ; les Celtes sont une confédération d'un certain nombre de tribus Galliques. Ces deux opinions sont entièrement dénuées de preuves solides. Comme MM. Caïx et Michelet ont adopté ces erreurs, j'ai cru devoir en donner une réfutation succincte.

DES BELGES.

De toutes les preuves que M. Thierry allègue en faveur de l'identité des Belges et des Kymris, trois seules y ont rapport. Quelques autres dépendent elles-mêmes d'autres preuves. Je parlerai tour-à-tour de ces deux sortes de preuves.

1° Le mot Belge appartient à l'idiôme Kymric.

2° Les Belges pactisèrent avec les Cimbres.

3° César ni Tacite n'ont remarqué aucune différence entre la langue des Bretons et celle des Belges établis en Bretagne.

Voilà toutes les raisons qui ont pu engager M. Thierry à transformer les Belges en Kymris.

La première ne signifie rien.

La seconde est un fait historique formellement démenti par César.

De la troisième on peut induire que le langage des Belges était peu différent de celui des Kymris. Toutefois M. Thierry ne peut rien conclure du silence de Tacite ; car lui-même dans un autre endroit n'en fait nul cas. D'ailleurs Tacite assure que les Bretons parlaient à peu près comme les Galls ; et César fait entendre clairement que les Galls et les Bretons se comprenaient facilement. Je ne serais pas tenté pour cela de confondre les Galls avec les Kymris.

Il ne serait pas invraisemblable que ces tribus Belges établies en Bretagne eussent altéré leur propre langage par leurs relations avec les Kymris ; mais nous avons à opposer aux preuves de M. Thierry des argumens qui ne laissent aucun doute sur la distinction des nations Belges et Bretonnes.

1° La religion des Druides venait de la Bretagne. Si les Belges essent été des Kymris, le druidisme n'aurait pas eu besoin de traverser la mer pour venir s'implanter dans les Gaules. Et, remarquez-le bien, ce n'était pas chez les Belges, c'était chez les Carnutes, chez des Galls, que les Druides tenaient leurs assemblées générales.

2° *Tous* les Bretons, dit César, se teignent le corps en vert. Voici une coutume nationale, une coutume qui n'était particulière ni à une tribu ni à plusieurs : et cependant la retrouve-t-on chez les Belges ?

3° La partie intérieure de la Bretagne, dit encore César, est dit-on, habitée par les Aborigènes ; les côtes sont occupées par les Belges qui y descendirent soit pour piller, soit pour faire la guerre. Ce dernier passage est décisif. Les Belges qui possédaient les côtes sont nettement distingués des Kymris qui habitaient l'intérieur.

Quant aux preuves qui dépendent d'autres preuves, elles

sont encore bien plus faibles. Les Armoricains, dit M. Thierry, parlaient comme les Bretons. Mais les Armoricains sont-ils des Belges? Strabon semble le décider. Nous prouverons plus bas que sur ce point l'autorité de Strabon est nulle. M. Thierry s'est particulièrement appuyé sur les Tectosages. Mais les Volkes ne sont pas des Belges. Ce sont des Celto-Galls. Lui-même les compte parmi les Celtes; et quant au nom de Galates nous pouvons nous en reposer sur le témoignage unanime des historiens grecs. Il est vrai que M. Thierry a prévu cette dernière difficulté. « L'armée réunie sous les ordres du Brenn se composa, dit-il, 1° de Galls; 2° de Tectosages ; 3° de Tolisto-Boïes, etc. » Ceci est admirable d'*invention*. Je n'admire pas moins l'origine teutonique assignée aux Teutobodes *en raison de leur nom*. Je regrette seulement que M. Thierry n'ait pas également *supposé* l'extermination des Galls et des Teutons. Il en aurait été quitte pour *ajouter* que les Galls s'étant signalés particulièrement, les Grecs auront faussement attribué à tous les envahisseurs le nom de Galate. Car les trois peuples de la Galatie avaient tous le même langage, les mêmes institutions, et parmi ces trois peuples figuraient en première ligne les Tectosages.

Le faux système de M. Thierry l'a malheureusement entraîné dans une foule d'erreurs. Il n'en est point de plus saillante que l'interprétation de *plerosque*, rendu successivement par *plusieurs* et par *un petit nombre*. J'avoue que c'est un passage assez embarrassant : nous entendons un Belge dire que la plupart des Belges sont issus des Germains : nous savons au contraire que l'idiôme des Trévires différait peu de celui des Galates. M. Schayes, dans une histoire des Belges récemment publiée a voulu prendre à la lettre les expressions de César. Je doute qu'il ait plus approché de la vérité que M. Thierry. Il divise les Belges en Germano-Belges et en Celto-Belges. Mais 1° Celte et Belge sont des mots *qui rugissent d'effroi de se voir accouplés* ; 2° Cette division est imaginaire, puisque César a pris soin de diviser les Gaules d'après la différence

des idiômes. Or les Germano-Belges devant nécessairement parler germain et les Celto-Belges parler celte, il n'eût pas manqué de nous en instruire. M. Schayes n'a même pas réussi à rendre littéralement le *plerasque* : le nombre de ses nations Germano-Belges est de beaucoup inférieur à celui de ses nations Celto-Belges, et St-Jérôme n'est pas certes un auteur si superficiel, qu'on doive dédaigner de le combattre.

La phrase de César n'est pas inexplicable. Dans les discours indirects que ce conquérant prête aux Belges, il leur fait donner par eux-mêmes le nom de Gall. Par exemple Ambiorix dira : « Gall je ne puis refuser de me joindre aux Galls. » D'après ceci, il est possible que le mot Germain soit tout simplement la traduction d'un autre mot. Comme du temps de César, les contrées qui s'étendent au-delà du Rhin étaient habitées par les Germains, ce mot était absolument synonyme de Transrhénan. Ce dernier mot n'implique point une origine teutonique. Je propose avec d'autant plus de confiance cette interprétation, qu'elle est, si je ne me trompe, la seule *possible*. Les prétentions des Nerviens et des Trévires ne prouvent rien. Ils pouvaient se fonder sur le séjour de leurs ancêtres au-delà du Rhin, mais ils ne pouvaient parler sans se démentir.

DES CELTES.

C'EST uniquement sur l'autorité de Strabon que M. Thierry distingue les Galls en Gallo-Celtes et en Galls proprement dits. Il avoue lui-même que les désignations des autres écrivains grecs sont fort vagues. Je m'occuperai donc uniquement de Strabon.

M. Thierry avoue également que le témoignage de César n'est pas aisément contestable en ce qui regarde les Gaules. Mais il remarque que Strabon travaillait sur les documens

laissés par le célèbre Posidonius et les savans de Massalie. Nous aurons donc soin de montrer qu'en ce point Strabon s'est borné à commenter César. Nous montrerons de plus que Strabon ne s'entendait pas lui-même; conséquemment nous devrons nous en rapporter à César.

« Les Gaulois qui habitent la Narbonnaise s'appelaient autrefois Celtes; *selon mon opinion*, les Grecs ont étendu leur nom à toutes les Gaules, soit à cause de la gloire de cette nation, soit à cause de leur situation dans le voisinage de Massalie ».

Tel était le sentiment de Strabon sur les Celtes. N'oublions pas que Strabon admettait la division des Gaules en trois nations, les Aquitains, les Celtes et les Belges. S'il ne l'avait pas admise, il l'aurait combattue. Donc pour Strabon comme pour César, tout Gaulois qui n'était pas Celte était nécessairement ou Belge ou Aquitain.

Mais quand il veut marquer, même bien vaguement, les limites de ces trois nations, il s'écarte à l'instant de César. « Les Celtes, nous dit-il, habitent vers la mer de Narbonne et de Messalie jusqu'aux Alpes; les Belges habitent le long de l'Océan (παρωκεανιτων) jusqu'aux Bouches du Rhin, etc. » Voilà bien certainement, d'un côté les Celtes à peu près circonscrits dans la Narbonnaise, de l'autre les Belges parocéanites, c'est-à-dire en Kymric les Armoricains. Mais qu'on ne vienne point nous citer ici Posidonius et les savans de Massalie, car Strabon ajoute immédiatement : « C'est ainsi que le divin César l'a rapporté dans ses commentaires. » Qu'on ne prétende donc plus contre l'autorité de César que les Armoricains étaient des Belges, ou que tous les Galls ne s'appelaient pas Celtes.

J'ai dit que sur ce point Strabon ne s'entendait pas lui-même. En effet, il dit faussement qu'Auguste attribua les Celtes à la Narbonnaise : puis il termine en disant qu'il suffit au géographe d'indiquer en un mot ces divisions politiques :

il aime mieux s'étendre sur les divisions tracées par la nature. Il ne s'est donc pas aperçu que lui-même circonscrivait les Celtes dans la Narbonnaise. Il ne voit pas qu'il lui reste des peuples sans nom : il erre au hasard, se traînant sur les divisions politiques, confondant sans cesse les Galls avec les Belges : son énumération confuse est indigne de la moindre confiance.

J. Sarazin.

Annales Abrégées

DE

L'ABBAYE DE SAINT-BERTIN.

—

Ce serait assurément un des fragments les plus importans de l'histoire de la ville de St-Omer qu'une notice complète de l'abbaye de St-Bertin, car cette ville n'avait qu'un nom fort obscur avant l'arrivée des religieux de Luxeuil, et le souvenir de ces moines civilisateurs ne cesse pas ensuite de se perpétuer à travers les siècles dans la plupart des graves événements qui composent sa chronologie. La renommée et la puissance de cette célèbre abbaye de St-Bertin commencent sans doute à être assez généralement connues, quoique récemment encore un grave professeur d'histoire ait écrit que l'école monastique de Sithieu était située dans la Normandie (*). On ne traite plus aussi légèrement d'apathiques auteurs ses annalistes utiles, et l'on s'intéresse aujourd'hui dans tout le royaume, il en faut convenir, au sort de la merveilleuse tour qui attestera encore aux siècles futurs les grandioses résultats de l'architecture chrétienne. Cependant le tableau dé-

(*) Dictionnaire de la Conversation.—D'autres historiens prennent encore le nom de St-Bertin pour celui de St-Omer. *La ville de St-Bertin*, dit M. de Laurentie dans son *histoire des ducs d'Orléans;* M. Michelet semble aussi faire une distinction entre St-Bestin et St-Omer. (Histoire de France, tome 2, page 113).

taillé des vicissitudes de ce vieux monastère qui en comptait quatorze autres sous sa dépendance et qui était le plus considéré de la Flandre primitive à cause de son ancienneté, est encore à présenter. Les œuvres diverses publiées jusqu'à ce jour sur St-Bertin ne constituent pas encore un ensemble satisfaisant; et pour parvenir à ce résultat, le plus digne peut-être des travaux des antiquaires Artésiens, c'est vers les anciens documents, échappés au grand naufrage, qu'il importe de porter les plus actives investigations. Les annales, les chroniques et les cartulaires de St-Bertin, centre des relations spirituelles du pays, au midi de la Flandre, doivent être rangés, d'après l'opinion du savant Warnkœnig, parmi les sources les plus importantes de l'histoire des premiers temps du moyen-âge. On se souvient peut-être du généreux désir de Sir Phillipps : il aurait voulu recueillir tous les manuscrits qui faisaient jadis partie de la bibliothèque de St-Bertin! par de trop bonnes raisons, hélas, ce vœu, hautement apprécié par la société de l'histoire de France, n'est pas facile à réaliser. Toutefois, pour faciliter les recherches, nous publierons le catalogue de ces manuscrits avec l'indication des ouvrages qui n'ont pu être retrouvés, soit à cause de leur destruction, soit parce que leur existence est restée inconnue. — M. Monteil voudrait que tous les ans, au beau mois de Mai, au dimanche le plus près de la fête de St-Jean-porte-Latine, on fît dans une salle de la Mairie une exposition de manuscrits découverts pendant l'année, et couronnés de lauriers, s'ils appartiennent à l'histoire de la ville. — En attendant, nous venons d'éprouver, non pas précisément une bonne fortune, dans le genre de celle du spirituel bibliophile Jacob, alors qu'il met la main sur une rareté typographique, (car il ne s'agit que d'un brouillon fort peu élégant du journal inédit de quelque pauvre cénobite) mais un contentement calme et rationnel en compulsant un carton presque vermoulu dans lequel se trouvaient 151 feuillets in-folio des *annales abrégées de l'abbaye de St-Bertin.*

Ce manuscrit a été rédigé dans le siècle dernier par un moine de cette communauté. On y rencontre cinq ou six lignes de la main de Charles Dewhitte, et ce dernier a dû s'en servir pour la rédaction du *grand cartulaire*, quoique l'on y lise plusieurs traits curieux qui sont omis dans ce vaste répertoire. Les 15 premiers feuillets d'une écriture infiniment plus correcte que les autres, comprennent la période écoulée entre 626 à 788, et contiennent des notes fort judicieuses sur l'époque de l'arrivée de Saint-Omer et ses compagnons, et sur les premières et riches donations faites au monastère. La chronologie remonte ensuite à l'an 600 et s'arrête à 1666, mais cette seconde partie, voilée de rayures et de corrections, mutilée de plusieurs feuillets et de la fin de l'ouvrage, chargée de répétitions et tracée par plusieurs mains, est composée avec une négligence extrême, sans style et sans méthode. Vous me demanderez peut-être de quelle utilité est ce volume délabré? Son texte concerne spécialement le clergé; tous les miracles, toutes les légendes de la cité des Audomarois y sont enregistrés; les chartes et diplômes de l'abbaye y sont exactement relatés; c'est un journal d'éphémérides ecclésiastiques, très-abrégé du 7me à la fin du 15me siècle, mais développé dans les deux suivants, et finalement bon à consulter; rien de nouveau sans contredit dans tout cela; mais ces *annales* nous semblent recommandables parcequ'elles sont puisées exclusivement dans les manuscrits des historiens de St-Bertin, et dans plusieurs registres capitulaires de ce couvent; c'est un résumé de Folquin et de Simon, d'Ipérius et de Wala, de Tassard, de Bersaques et de Guillaume de Whitte; et pouvons-nous déclarer avec assurance que ces auteurs quoique très-estimables mais d'une lecture aride, nous tiennent en des rapports de douce et intelligente familiarité? Vous voyez donc que notre trouvaille, sans être précieuse, n'est pas indifférente. Nous venons de compulser également un manuscrit fort intéressant pour l'histoire de l'abbaye de Clair-

marais, conservé par les parens de son dernier abbé *; peut-être un jour, qui sait, découvrirons-nous autre chose de plus de valeur... Ayons la patience des anciens bénédictins; le goût des recherches historiques n'est pas nouveau, comme vous le savez; parcourez, parcourez encore les ruines de St-Bertin; vos veilles studieuses évoqueront souvent les ombres des Folquin, des Iperius, des Suger.... Ce doux commerce avec les morts produira d'heureux fruits, et désarmera peut-être le bras des vandales qui s'acharnent sur nos monuments les plus vénérables **».

Oui, certainement, « l'historique de la démolition de St-Bertin mérite d'être recueilli..... » ***

Imitons donc plus que jamais le zèle ardent de nos laborieux devanciers, ne craignons pas de faire un nouveau retour dans les plaines si exploitées du moyen-âge, car aujourd'hui, les productions de l'histoire locale captivent l'attention de toutes les intelligences de la France; abordons les vestiges ou les annales de chaque château, de chaque église, de tout édifice considérable; étudions les inscriptions ou les débris des monuments séculaires; constatons les mœurs et usages des anciennes populations; demandons au plus petit hameau maints noms oubliés ou quelques documents inconnus; ex-

---

* *Histoire chronologique de l'ancienne et célèbre abbaye de Clairmarais*, tome 2me, in-4o sur papier de 252 feuillets. — Portant la date de 1751. — Contenant les éloges de 14 abbés de Clairmarais, et la chronique du monastère depuis 1518 jusqu'en 1688, en outre deux petits traités concernant les reliques et la bibliothèque de l'abbaye. — Les tomes 1 et 3 de cette histoire n'ont pas été retrouvés; le tome 1er était écrit en latin.

Le manuscrit dont il s'agit est fort important pour l'histoire de la ville de St-Omer et de ses environs. Il renferme des monuments anecdotiques qui étaient imparfaitement connus, et qui peuvent servir à une histoire plus complète de l'abbaye de Clairmarais. Les notions que l'on y trouve sur les anciens manuscrits de cette communauté sont surtout précieuses.

** (Le Glay).

*** Harbaville. — Le puits artésien.

plorons en un mot toutes nos antiquités nationales ; publions avec respect les fastes des pieux établissements d'où est sortie notre première civilisation ; honorons particulièrement les gestes de nos aïeux, et si nous rencontrons quelques écueils dans la route, si la lutte devient amère et difficile, eh bien, ne cessons pas nos efforts et continuons nos essais : nous aurons l'amour de la patrie pour les soutenir, et peut-être aussi des esprits éclairés et des cœurs généreux pour les comprendre.

H. Piers.

Quelques mots sur la nouvelle École historique.

Grace à la ruine de l'illustre congrégation de St-Maur, les ouvrages les plus importans pour l'étude de l'histoire deviennent de plus en plus rares. On nous répète sans cesse que notre siècle est le siècle de l'histoire, et bientôt il sera impossible d'étudier l'histoire ! En revanche nous avons l'école moderne, l'école représentée par MM. Guizot, Thierry, Sismondi et Michelet. Certes qui s'aviserait de se plaindre du change ? Demandez-le à ces Messieurs : avant le 19e siècle connaissait-on quelque chose de l'histoire de France ? N'est-ce pas M. Thierry qui a rendu à nos premiers temps leur couleur véritable ? Et quels torrens de lumière n'ont pas versés sur les points les plus obscurs les savantes élucubrations de Sismondi. Un journaliste de cette ville n'a-t-il pas affirmé que depuis M. Guizot il étoit possible de faire une histoire de France !

Cette école étant protestante, il n'est pas étonnant qu'elle marche de progrès en progrès. Il est de la nature même du protestantisme de ne jamais rester stationnaire. Que tous les historiens suivent donc les traces des Thierry et des Sismondi, et bientôt nous aurons une manière toute nouvelle d'écrire l'histoire. Nous avons liberté de religion ; nous avons liberté de la presse ; pourquoi l'histoire resterait-elle esclave ? Le génie devra-t-il toujours se traîner en captif sur les monumens mutilés des siècles passés ? Ainsi gardons-nous de trouver

ridicule que Sismondi ait transformé les maires du palais en juges du meurtre ; gardons-nous de reprocher à M. Thierry ses calomnies contre le clergé : que la France applaudisse plutôt à ces nobles efforts de l'intelligence qui tend à se débarrasser des chaînes pesantes de la vérité !

Lorsqu'on lit les ouvrages de ces historiens si célèbres, on ne peut se lasser d'admirer la hardiesse de leur imagination, la profondeur de leurs pensées, la perspicacité de leur jugement. Je cède au plaisir d'en citer quelques exemples. Après le récit de l'expédition de Clovis en Bourgogne, M. Thierry ajoute : « *Le clergé orthodoxe qualifiait cette expé-* » *dition sanglante du nom de pieuse, d'illustre, de sainte* » *entreprise pour la foi* ». Et il cite en preuve ce passage de la vie de St-Dalmace : *Pia atque inclyta et christianæ religionis cultrix Francorum ditio*. Un esprit vulgaire observerait que cet hagiographe anonyme n'était pas le *clergé orthodoxe*, qu'il n'est là question ni de la guerre de Bourgogne ni de toute autre guerre. Mais il faut laisser aux moines cette vieille façon de raisonner. M. Thierry ne se borne pas d'ailleurs à torturer les chroniqueurs : il nous a révélé des faits dont personne jusqu'ici n'avait dit un mot ; et, puisque nous sommes à l'expédition de Clovis en Bourgogne, nous donnerons les traits suivans : « *Le néophyte entra sur les terres* » *des Burgondes à l'instigation de ceux qui l'avaient converti* ». — « *Les évêques de Burgondie correspondaient avec les Francs* » *pour exciter l'invasion* ».

Que dire de l'illustre Sismondi ? Notre langue manque d'expressions assez énergiques pour donner une idée de ce critique vraiment gigantesque. Ce pauvre Ruinart a inséré dans les *acta sincera martyrum*, la fameuse lettre des chrétiens de Vienne aux chrétiens d'Asie. Sismondi déclare que c'est une fraude pieuse, et cela, parce qu'il s'y trouve des choses *extraordinaires*. Voulez-vous savoir bien nettement ce qu'était un roi Franc ? C'était, vous répondra Sismondi, le capitaine *électif* d'une *milice* insubordonnée. Le premier de tous les historiens

il a découvert les causes secrètes de l'aversion des catholiques contre les Ariens : « Plus la doctrine de la divinité de » Jésus-Christ et de son égalité avec son père, étonnait la » raison, plus elle paraissait importante au clergé et elle » était chère au peuple ». Voilà de ces traits qui seuls prouvent un homme supérieur. Non, Tacite n'offre rien de si profond. Et quand il nous dit de l'église gallicane du 6e siècle : « Le clergé riche et puissant était secondé par la superstition » des peuples ; Clovis promettait à l'église de la rendre de » persécutée persécutrice » ; N'apercevons-nous pas déjà les bûchers de l'inquisition, les intrigues des jésuites, la tyrannie des papes ! O Sismondi, on pourra bien t'imiter, mais te surpasser, t'égaler même, qui oserait en concevoir l'espérance ?

M. Michelet, bien qu'inférieur à Sismondi n'est pas dépourvu d'audace. Mais il brille surtout par les saillies philosophiques qui lui échappent au milieu de son histoire de France. Ses expressions se ressentent même parfois de la verve qui l'anime. Pour lui, la langue est tout aussi docile que la raison : il *soufflette* le moyen-âge, il *brûle* les croisades. Dernièrement il a prouvé une connaissance approfondie du droit : et dans un volume de plus de 500 pages, il est allé à la recherche du droit poétique : inutile d'ajouter que le Charivari est le seul journal assez grave pour rendre compte de cet ouvrage.

M. Guizot, moins avancé que MM. Thierry et Sismondi, a cru qu'on avait encore besoin des sources. Nous lui devons une collection des historiens de France depuis le 6e siècle jusqu'à Philippe-Auguste. Il est vrai qu'au lieu de l'original il nous a donné une traduction : toutefois cette traduction est si fidèle qu'on peut en toute confiance la citer comme le texte même. Sans nous arrêter à en vérifier en entier l'exactitude, nous avons remarqué dans les deux premiers volumes des traits d'une fidélité si scrupuleuse, que notre conviction ne demande plus d'autre preuve.

Nous avons trouvé *Toringia* traduit par *Pays de Tongres*; *Urbs Meldensis* par *Melun*; *Ebum* par *Ayeul*; *Accipere obsides* par *Assiéger*; *Franci Tornacenses* par *les Francs* et *les habitans de Tournai*; *Frater* par *Père*; *Senior urbis* par *les principaux de la ville*.

Tout le monde connaît l'interprétation de la phrase obscure de Grégoire de Tours : *Venente verò Adovacrio Andegavis, Childericus Rex sequenti die advenit, interemtoque Paulo Comite, civitatem obtinuit.* Le traducteur, en dépit de la note de D. Bouquet, l'a rendue par ces mots : « Adovacre » étant venu à Angers, le roi Childéric arriva le jour suivant, et ayant tué le comte Paul, il s'empara de la ville ».

Au contraire, dans les phrases suivantes le traducteur s'élève bien au-dessus du sens littéral.

Grég. de Tours : *Chramnus verò hoc fœdere inito, Lemovicino redit, et illud, per quod prius ambulaverat in regno patris sui, in sua dominatione redegit.*

Le traducteur : Chramne, étant donc entré dans cette criminelle combinaison, revint à Limoges, et au lieu qu'auparavant il avait voyagé sur les possessions de son père, là il se trouva sur ses propres domaines.

Grég. de Tours : *Quod audientes Massilienses Clerici, gaudio magno repleti, quod jam teneretur, jam deputaretur exsilio : quod jam in hoc res perstitisset, ut numquam Massiliam reverteretur, domos ecclesiæ adprehendunt, ministeria describunt, registoria reserant, promtuaria exspoliant, omnesque res ecclesiæ tamquam si jam mortuus esset episcopus, pervadunt.*

Le traducteur : Le clergé de Marseille l'ayant appris fut rempli d'une grande joie de le savoir déjà emprisonné, déjà condamné à l'exil : et *pour que les choses demeurassent en cet état, et qu'il ne revînt jamais à Marseille, ils s'emparèrent de la maison épiscopale*, firent l'inventaire des ornemens destinés au service de l'autel, *ouvrirent les portes*; etc.

Grég. de Tours : *Quod cum parentibus perlatum fuisset, custodire artius Fredegundem cœperunt, dirigentes nuntios ad*

Childebertum Regem, ut comprehensa interficeretur. Commotus autem pro hac causa Campaniensis populus, dum moras innecteret, hæc suorum erepta auxilio, ad locum alium properavit.

Le traducteur : La chose ayant été rapportée à leurs parens, ils gardèrent étroitement Frédégonde, et envoyèrent des messagers au roi Childebert pour que, l'ayant prise, on la fît mourir ; mais pendant les délais de cette affaire, *elle souleva le peuple de Champagne, et délivrée par son secours*, passa dans un autre lieu.

Grég. de Tours : *Post hæc exercitus ab urbe Pictava remotus, inantea post Gundovaldum proficiscitur secutique sunt eum de Turonicis multi lucri causa : sed Pictavis super eum inruentibus, nonnulli interemti, plurimi verò spoliati redierunt. Hi autem qui de his ad exercitum prius junxerant pariter abierunt.*

Le traducteur : Cependant l'armée de Gontran quitta Poitiers et se mit à la poursuite de *Gondovald* attiré par l'appât du butin ; mais, dans les combats que livrèrent les Poitevins, quelques uns furent tués, et la plupart revinrent chez eux dépouillés. D'autres Tourangeaux *qui s'étaient joints de leur côté à l'armée Poitevine*, s'en allèrent également.

Dans la traduction de Frédegher, on lit : Aranbert, Amalgaire, Leudebert, Wandalmar, Walderic, Hermenric, Baronte, Chairard, *Franc d'origine* ; Chramnelène, Romain d'origine ; Wisibad, Patrice, Bourguignon d'origine ; Œginan, Saxon d'origine.

Le barbare chroniqueur avait mis simplement après *Chairardus : ex genere Francorum.* Qui aurait soupçonné que cette qualification n'appartînt pas à tous les noms précédens ? Je le demande à tous les hommes de bon sens ; ne s'y seraient-ils pas trompés indubitablement ? Avant la traduction de M. Guizot se seraient-ils douté que les sept premiers personnages n'avaient point d'origine ?

Ermenfred tue le comte Anulf. *Ob hanc rem*, dit Frédegher,

gravissima strages de suis rebus..... fitur. Comme aucun manuscrit ne donne une autre leçon, jusqu'ici l'on avait cru qu'il s'agissait uniquement du pillage des biens d'Ermenfred. Le fécond traducteur a trouvé que ce sens était trop retréci, et il a ajouté au *grand pillage des biens* un rude carnage ! Après un trait de cette force, il n'y a plus rien à dire sur le mérite de cette traduction.

Personne n'ignore qu'elle n'est point de M. Guizot. Mais personne ne pourra contester à M. Guizot le mérite de ne l'avoir point seulement revue, et d'avoir trompé le public en prostituant son nom à une entreprise mercantile. Voulez-vous quelques exemples du soin avec lequel il a fait ses notices et ses notes ? En parlant de l'auteur de la vie de Pépin-le-Vieux, il nous dira que cet hagiographe a puisé dans les *Gesta Regum Francorum*. C'est une découverte fort précieuse. M. Guizot devrait donner une nouvelle édition de cette chronique et nous marquer les passages qu'il a rencontrés dans la vie de Pépin. Il place en l'an 528 l'expédition de Théodéric en Thuringe, et en 532 l'expédition de ce même prince en Auvergne. S. Quintien qui joua un rôle important dans cette dernière, mourut toutefois au plus tard en 527. L'expédition en Thuringe précéda l'invasion de l'Auvergne. Il recule jusqu'en 533 la mort des enfans de Clodomir. Or ils étaient au nombre de trois ; l'aîné avait dix ans, et le second sept lorsqu'ils furent assassinés. Donc Théodoald était né vers 524, l'année où périt son père. Gonthaire était né vers 527, environ 3 ans après la mort de son père, et Chlodoald au moins en 528. Ces dates, d'une exactitude si rigoureuse, ne sont pas de M. Guizot ; mais on doit lui savoir gré, ainsi qu'à M. Thierry, de les avoir consacrées par l'autorité de son nom.

Ce peu de mots ne donnera qu'une faible idée de la salutaire influence du protestantisme sur l'étude de l'histoire. Si mes occupations m'en donnaient le loisir, je pourrais entrer dans des détails fort intéressans. Mais il suffit de bien appré-

cier les principes du protestantisme pour juger sainement de ses effets. Dans nos vieux siècles de droit divin, de légitimité, les catholiques ne s'entendaient guères contester la possession de la vérité. Le grand docteur Martin Luther a paru ; et, grâces aux progrès immenses des lumières, il est aujourd'hui convenu généralement que chaque homme est de droit le souverain arbitre de sa propre doctrine. D'après les fruits qu'a déjà produits cette glorieuse indépendance, nous pouvons espérer de l'avenir une ample moisson de faits et de vérités inconnus jusqu'à nos jours.

J. C. S.

LETTRE A UN AMI

SUR

Quelques points de croyances Religieuses.

> J'ai cru parce que j'ai examiné ; examinez comme moi et vous croirez.
>
> FRAYSSINOUS. *Discours sur l'incrédulité.*

Mon cher M.

DEPUIS que, cédant à une conviction acquise après un examen consciencieux du dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, j'ai fait franchement et loyalement acte de croyance aux vérités de la religion, je n'ai pas cessé d'être l'objet des sarcasmes et des plaisanteries des hommes qui vivent sans religion comme sans Dieu, soit qu'ils affectent d'être mécréans par systême, soit qu'ils s'endorment dans une insouciance douce et commode. Athées pratiques, ils contemplent les merveilles de la nature, sans jamais s'élever jusqu'à leur auteur; ils jouissent de tous les bienfaits de la création, sans les faire remonter vers leur source par la reconnaissance, et ne prennent pour règle de leurs actions et de leurs sentimens que le penchant qui les domine. Dans le culte intérieur rendu à la divinité, ils ne voient qu'une chose inutile;

dans les hommages extérieurs et publics, ils ne voient que des pratiques puériles et des superstitions populaires. Pauvres gens d'esprit qui croient que la destinée de l'homme se borne à manger, boire et dormir, pour former après la mort de l'oxigène, de l'hydrogène, du carbone et du phosphate de chaux!

Après avoir passé quarante années de la vie dans une incrédulité moqueuse, j'ai compris toute la valeur des principes religieux. Autrefois, je considérais la religion chrétienne comme un amas de préjugés et de superstitions habilement exploités, dont une civilisation intelligente devait faire justice; mais aujourd'hui j'en ai reconnu l'origine toute divine, la nécessité politique et l'utilité morale. J'en ai reconnu la puissance par la valeur du mot qui l'exprime : Religion veut dire *lien*. J'ai respiré le parfum qu'elle jette dans les plaies de la vie, et j'ai senti qu'elle doit faire le bonheur de l'humanité.

Maintenant, écoute-moi, lis-moi jusques au bout, et réponds, si tu le peux, aux raisons que je vais te donner, et qui ont déterminé ma conviction :

Au-dessus du tumulte de la terre, une voix lugubre passe et repasse sans cesse. C'est la voix de l'expérience, criant à l'humanité de prendre garde.

Depuis plusieurs mille ans que les hommes méditent, expérimentent, et se consument de fatigues pour améliorer leur sort commun, les vies humaines n'en sont pas moins en oscillation sur la pente d'un abyme dont jamais nos regards n'ont pû sonder la profondeur. D'instant en instant quelques-unes y tombent poussées par un bras invisible. Et les autres, spectatrices de cette disparition mystérieuse, attendent..... car elles seront aussi précipitées; elles en ont la certitude. Telle est la destinée de l'espèce humaine. Que préoccupé d'affaires, ou énivré de plaisirs, ou abruti par le vice, ou que, ce qui est plus commode, on veuille tout nier, et qu'alors on parvienne à voir cette destinée sans inquiétude, cela se peut, cela se voit même à chaque pas; mais y échapper, nul

n'en a le pouvoir. La mort atteint et frappe partout. Que fait-elle de ses victimes ? Que deviendrons-nous, quand à notre tour elle nous aura saisis ? En vain nos esprits éperdus invoquent le néant ; les sciences naturelles nous répondent qu'il est inoui que dans l'immensité de l'univers un seul atôme ait jamais cessé d'exister. Les corps se démembrent, les parties se divisent, les formes changent, les couleurs varient ; mais la substance, quoique disséminée au loin, reste toute entière. « Les élémens de la nature organique sont aussi in» destructibles que ceux de la matière brute (1). Les molé» cules de chacune des espèces de matière élémentaire *de» meurent inaltérables quant à la matière et à la quantité* » (2) ». Ainsi tout existe dans le monde matériel, tout, jusqu'au plus vil atôme.

Ce qui sent, ce qui connaît, ce qui veut dans l'homme, doit donc subsister après la mort..... Esprit ou matière, il n'importe ; puisque les esprits, essentiellement simples, sont par-là même indestructibles, et que les substances matérielles *demeurent inaltérables en nature comme en quantité.*

Mais examinons la question de l'existence de l'homme et de sa destinée sous un autre point de vue : Notre vie se passe à éprouver des sensations de plaisir ou de douleur, à recevoir successivement des notions diverses, à conduire notre volonté d'objets en objets qui souvent nous échappent à mesure que nous les saisissons et dont jamais la jouissance n'est durable. Tel est le spectacle que présente le genre humain depuis six mille ans. Est-ce là toute notre destinée ?

Ne sommes-nous jetés pendant quelques années sur cette terre que pour éprouver des besoins sans cesse renaissans ? que pour être condamnés à un travail continuel ? que pour être sujets aux maux de tout genre qui nous assiègent ? Si

(1) Berzélius, traité de chimie, tome 5, page 2, traduction française.

(2) Bory de St-Vincent, diction. clas. d'hist. naturelle. 1826. Article matière.

c'est là toute notre destinée, il est juste qu'on cherche quelques compensations aux misères de cette vie dans les plaisirs, dans la gloire, les honneurs et les richesses. Mais qui ignore l'inquiétude que produisent les richesses; les maux de toute espèce que les passions entraînent après elles? Et puis arrivent la vieillesse, les regrets et quelquefois les remords. « Lorsque les hommes sont près de sortir du monde, lorsque l'âme se dégage de ses liens de chair, de soudaines illuminations lui découvent quelquefois les chimères de ce long rêve qu'on nomme l'existence. Pourquoi des regrets si amers et des *vérités* si cruelles viennent-elles obséder les derniers momens de l'homme, lui dévoiler le néant et les prestiges de la vie? — C'est qu'il commence à se réveiller de ce long sommeil qui lui dérobait la connaissance de lui-même; c'est que les illusions des sens qui offusquaient les lumières de l'esprit se dissipent (1) ».

Voilà ce qu'est l'homme, être inexplicable, si c'est-là tout l'homme; s'il n'existe rien que ce que nous voyons servir à ses besoins et ses plaisirs sur la terre. Mais n'existe-t-il rien hors de la collection des êtres qui tombent sous nos sens? L'existence de l'homme est-elle bornée à quelques dizaines d'années sur la terre, et après cette durée l'homme n'est-il plus rien? En deux mots, y a-t-il un Dieu? Avons-nous une âme immortelle? — Deux questions importantes, s'il y a pour nous une autre vie, plus importantes encore, si le bonheur ou le malheur nous y attendent, selon la manière dont nous aurons vécu sur la terre.

Mais la première question a-t-elle besoin d'être discutée! Peut-on douter qu'il existe un Dieu, auteur de l'univers, cause première de tout ce que nous voyons, à qui nous devons l'existence? Car pour nier l'existence d'un Dieu créateur, il faudrait que tous les objets qui frappent nos sens, et que nous-mêmes eussions toujours existé; mais cela est insoutenable.

(1) Virey, dict. des sciences médicales.

Nous-mêmes, certes, n'avons pas toujours existé; de tous les objets qui nous environnent, aucun n'est dans un état permanent; nous les voyons tous commencer et finir leur existence, ou s'il en est dont nous ne voyons pas le commencement et la fin, parce que leur durée est plus longue que la nôtre, du moins les voyons-nous soumis à des variations perpétuelles.

Mais se peut-il faire que tous les êtres aient eu un commencement? Non. Pourquoi? Parce qu'avant que le premier de ces êtres, qu'on suppose n'avoir pas existé toujours, commençât d'exister, rien n'aurait existé, et, dans cette supposition, il eut été impossible qu'il existât jamais quelque chose, car le néant ne peut rien produire, et ce qui n'existe pas ne peut pas se donner l'existence. C'est donc par l'action puissante d'un être qui a toujours existé que nous-mêmes et tous les êtres qui nous environnent avons commencé d'exister.

Il existe donc un être qui n'a point eu de commencement, et qui a créé, ou donné l'existence à tous les autres êtres. Cet être créateur *existe nécessairement*, puisque sans lui rien n'existerait ni ne saurait exister. Il est *éternel et immuable*, puisqu'il est impossible qu'un être qui existe *nécessairement* cesse d'exister ou subisse quelque modification.

Cet être créateur, éternel, immuable, c'est Dieu.

Dieu ne tenant son existence d'aucun autre être, ayant au contraire donné l'existence à tout ce qui existe autour de lui, Dieu seul est indépendant, et de lui dépendent souverainement tous les autres êtres, sans en excepter nous-mêmes, qui avons reçus de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Si l'existence de Dieu est prouvée par la nécessité d'un créateur qui existe de toute éternité, elle n'éclate pas moins dans la conservation et le gouvernement de l'univers. Une multitude infinie de merveilles annonce qu'un être tout puissant régit les mondes qui roulent dans l'espace et par conséquent celui que nous habitons.

Contemple ces étoiles fixes dont le nombre, les dimensions et la distance, ne peuvent être soumises au calcul, et nous forcent de les admirer en silence. Vois ce soleil, foyer de chaleur et de lumière, autour duquel roulent d'autres globes qui, froids et opaques, reçoivent alternativement sur les diverses parties de leurs surfaces la vivifiante impression d'un rayonnement que les siècles n'épuisent pas.

La forme, les positions, les mouvemens de ces masses sont coordonnés avec une précision mathématique, d'après un système général de lois dont le génie de l'homme a découvert une partie, et dont l'astronome contemple avec admiration l'immense sagesse.

Pas un corps dans toute l'étendue de l'univers qui soit abandonné au hasard, pas une molécule de matière qui s'écarte de l'ordre commun. La même puissance qui fait décrire aux astres des lignes strictement régulières, gouverne jour et nuit jusqu'aux plus frêles atômes.

Si, détachant nos regards de l'ensemble des mondes nous les abaissons sur le globe de la terre, pour l'observer avec quelque détail, que de preuves de l'existence de Dieu.

Tapissé d'une végétation magnifique, peuplé d'une multitude d'animaux, habité par des hommes, notre globe produit tout ce qui est nécessaire à la conservation des êtres si nombreux et si variés qui couvrent sa surface. Une force constante maîtrise les élémens, les rassemble et les divise, les emporte et les arrête, les combine incessamment de telle sorte qu'ils fournissent chaque jour aux innombrables espèces d'êtres organiques les alimens sans lesquels toutes périraient. Les saisons viennent à leur tour féconder la terre, développer sa végétation, mûrir ses fruits, et déposer en son sein les germes de nouvelles richesses. Les êtres détruits sont remplacés par d'autres de la même espèce. Il se fait dans les entrailles de la terre un immense et mystérieux travail qui répare, conserve, propage de toutes parts l'organisation et la vie. Il n'est point jusqu'au plus méprisé des insectes, jusqu'au plus petit

des animalcules microscopiques qui ne soit tout rayonnant de la puissance divine ; et que l'on songe bien qu'il y a des milliards de corps ainsi organisés, des milliards de chefs-d'œuvre qui attestent l'intelligence infinie de leur auteur. Que l'on songe qu'à tout instant il en naît par milliers d'autres exactement semblables, justement construits de la même manière, divisés en un même nombre d'espèces, et que ces reproductions consécutives de merveilles durent depuis un grand nombre de siècles.

Un homme d'une rare sagacité, le plus illustre des naturalistes, l'immortel Linné, après une vaste et profonde étude de la nature, s'écriait : « J'ai vu passer l'ombre d'un Dieu » éternel, immense, tout puissant, souverainement intelli- » gent, et j'ai été stupéfait. J'ai suivi dans l'univers la trace » de ses pas ; quelle force ! quelle sagesse ! quelle insondable » perfection dans toutes ses œuvres, dans les plus petites mêmes, » et jusques dans celles qui subsistent à peine ! J'ai observé » que l'existence des animaux est fondée sur les végétaux, » celle des végétaux sur les minéraux, celle des minéraux » sur la terre, celle de la terre sur le soleil autour duquel » elle tourne avec une invariable régularité et qui la vivifie. » J'ai considéré le soleil tournant sur son axe ainsi que les » autres astres, et tous les astres ensemble, en nombre in- » calculable, suspendus et remués dans le vide par un inef- » fable et primitif moteur, être des êtres, cause des causes, » régulateur et conservateur de toutes choses, auteur et mo- » narque de l'univers ».

Il est donc impossible de méconnaître l'existence d'un Dieu auteur de l'univers, éternel, indépendant, immuable, dont la puissance est sans bornes, l'intelligence infinie. Cet être échappe à tous mes sens, mais la raison me démontre la nécessité de son existence.

Entièrement dégagé de la matière qu'il a créée, Dieu est le seul être qui ne soit pas matériel. Est-il le seul être qu'on ne puisse ni palper, ni voir, ni entendre ? qu'on ne puisse décom-

vrir ni au goût ni à l'odorat? Non ; une partie de nous-mêmes participe aux perfections de la divinité, et paraît comme elle incompatible avec la matière. Nous avons la faculté de *penser* et de *vouloir*. Nous participons à l'intelligence divine, puisque par la *pensée* nous connaissons et distinguons les objets, et nous apercevons entre eux une infinité de rapports; nous participons à la puissance de Dieu puisque nous avons en nous-mêmes, comme lui, dans notre *volonté*, le principe de nos actions. *Pensée*, *volonté*, facultés que la chimie, malgré les immenses progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps, n'a pu découvrir dans aucun corps, et qu'elle n'espère point d'y découvrir jamais. Facultés qui ne peuvent conséquemment appartenir à ces os, à ce sang, à cette chair qui avant de constituer mon corps, ont eu successivement mille formes différentes ; os, sang et chair qui nous échappent sans cesse, qui se renouvellent plusieurs fois totalement pendant une vie assez courte, et qui, après la mort, recommencent à subir mille métamorphoses.

Ce qui *pense*, ce qui *veut* en nous, n'est point comme le corps composé de parties; c'est le même principe, un principe simple qui *veut* et qui *pense*, c'est le *moi* individuel. Ce principe ne change ni ne s'altère point comme la masse de notre corps; il est constamment identique. Le vieillard de 75 ans *sent* que c'est lui-même qui *pensait* et qui *voulait* il y a 70 ans quoique toute la masse de son corps ait été dix fois renouvelée.

Cette participation aux perfections divines, à sa puissance, à son intelligence, est seule pour un esprit judicieux une preuve suffisante que nous ne sommes pas seulement *matière*, mais que nous avons une *âme spirituelle*, car c'est ainsi que l'on nomme le principe de la pensée et de la volonté.

Mais quand cette preuve ne suffirait pas à certains esprits pour les convaincre de la spiritualité de l'âme, l'on ne pourrait pourtant nier que nous soyons immortels. C'est en vain que le sceptique et l'incrédule invoquent le néant, comme je l'ai dit page 44, et comme je le répète encore ici, les scien-

ces naturelles répondent que dans l'immensité de l'univers pas un seul atôme n'a encore cessé d'exister..... Ce qui *pense*, ce qui *veut* dans l'homme doit donc subsister après la mort.... Esprit ou matière, il n'importe, puisque les esprits essentiellement simples, et n'ayant point de parties qui puissent se dissoudre, sont par là même indestructibles, et que les substances matérielles demeurent inaltérables en nature comme en quantité.

Le matérialiste pense qu'en niant l'existence de l'âme tout est fini ; plus d'avenir à craindre Mais il ne se doute pas que l'inexorable logique écrit en souriant sur son front : pure matière soit ; donc élémens *indestructibles et inaltérables*. Or celui de ces élémens qui a *pensé* et *voulu* pendant 80 ans, ce principe de *pensée* et de *volonté* doit *penser et vouloir* après la mort comme auparavant puisqu'il la traverse tout entier indestructible, inaltérable.

Qu'il ne croie pas échapper à cette conséquence rigoureuse en disant que la faculté de penser n'est pas inhérente exclusivement à une molécule de matière déterminée, comme si elle lui était propre, mais qu'elle est le résultat de l'organisation du corps humain. Je répondrai que l'organisation corporelle n'est rien qu'une *juxta-position* de parties, qu'une combinaison de mouvemens physiques, qui peuvent opérer des effets qu'ils n'opéreraient pas isolément, mais ce seront toujours des effets physiques ou matériels, des effets de même nature que les causes qui les produisent. Des molécules de matière peuvent communiquer à d'autres molécules les qualités ou propriétés qu'elles possédent, leur réunion peut leur donner plus de force ou d'activité ; accélérer, ralentir ou diriger leurs mouvemens ; mais il faut qu'un corps soit en mouvement pour en mouvoir un autre ; il faut qu'il ait de l'humidité, de la chaleur, pour communiquer à un autre la chaleur et l'humidité, etc. Et, si la faculté de *penser*, de *vouloir* n'est propre à aucune molécule de matière, jamais la *juxta-position* des molécules ni la combinaison de leurs mouvemens ne peuvent produire la *pensée* ni la *volonté*.

Je puis d'ailleurs m'appuyer d'une autorité bien imposante pour les incrédules : « On ne peut imaginer », dit le docte Barthez, « que la première production et le renouvellement » des mouvemens d'une fonction propre à un organe déter- » miné quelconque aient lieu en vertu de la simple organisation » ou structure de ces organes ; cette structure, quelque par- » faite qu'on la suppose, ne pouvant être connue *que comme* » *une chose passive incapable de se donner du mouvement.* » — On ne saurait expliquer comment dans un organe d'une » structure quelconque supposée, auquel on donne, si l'on » veut, toutes les facultés physiques connues, des succes- » sions et des combinaisons de mouvemens physiques pour- » raient faire naître des phénomènes tels que ceux du corps » humain vivant, phénomènes différens de tous ceux que » peuvent opérer des forces physiques, mécaniques ou chi- » miques ».

La pensée et la volonté ne sont donc pas le résultat de l'organisation corporelle, ce qui *pense*, ce qui *veut* dans l'homme ne se dissout pas avec son organisation, et si les molécules de matière dont elle était construite ne sont point anéantis par la mort, à plus forte raison une substance simple, telle qu'est essentiellement celle qui *pense* et qui *veut* ne saurait-elle être anéantie. Elle ne pourrait l'être que par la volonté expresse de celui qui l'a créée. Mais loin que le créateur ait manifesté une volonté semblable, un sentiment intérieur et irrésistible s'élève contre cette pensée. La voix du genre humain tout entier proclame que nous sommes immortels et destinés à une autre vie.....

Du moment que l'existence d'un Dieu créateur est prouvée, il ne reste plus qu'à examiner si les phénomènes de la nature humaine annoncent que l'être qui la forma exige, avec promesse de quelque récompense, ou menace de quelque peine, que nous pratiquions certaines maximes de morale.

Il faut admettre de deux choses l'une : qu'il existe une morale divine dont les préceptes ont été revélés aux hommes ;

ou bien il faut ramper contre terre et vivre comme les animaux. Travailler pour amasser; boire, manger, dormir; ne rechercher que les jouissances des sens, et se retrancher de l'humanité en tout ce qu'elle a de moral.

Quant à moi, je suis heureusement d'avis qu'il faut admettre la *première* proposition. Mon dessein, dans cette lettre, n'est pas de faire valoir les avantages de la religion chrétienne en particulier, j'envisage la chose sous le point de vue le plus général. Professer publiquement certains dogmes fondamentaux, tels que ceux de l'existence d'un Dieu, d'une providence, de la vie future, de la liberté de l'âme, de la distinction du bien et du mal, et rendre à la divinité des hommages graves et purs qui portent dans l'âme des sentimens louables et bons; voilà ce qu'on appelle en général religion. Lorsque tout est vrai dans la croyance, pur dans les préceptes, saint dans le culte, alors c'est la religion véritable, c'est celle que je professe depuis que j'ai examiné et que j'ai cru.

Voilà le parti que j'ai pris : Les Lebnitz, les Bossuet, les Fénélon, les d'Aguesseau, les Pascal, les Newton avaient des principes religieux et professaient cette religion. La liste des grands hommes, dit le philosophe d'Alembert, dans son éloge de Bernouilli, qui ont regardé la religion comme l'ouvrage de Dieu est capable d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits. Elle est au moins suffisante pour imposer silence à une foule de conjurés, ennemis impuissans de quelques vérités que Pascal a défendues, que Newton croyait, et que Descartes a respectées.

Et toi, et les tiens, et vous faiseurs d'épigrammes, indifférents, honnêtes gens, parce qu'il y a des lois qui punissent le dol et la fraude, avez-vous la certitude que de tous les partis possibles, vous avez pris justement le meilleur? Etes-vous sûrs aussi qu'il le soit? Etes-vous sûrs que le genre humain n'ait rien de mieux à faire sous le Ciel que d'amonceler de l'argent, ou d'assouvir ses sens et ses passions? Croyez-vous qu'à la dernière heure de la vie le souvenir des jours ainsi passés soit sans amertume?

Avez-vous plus d'intelligence que Socrate, Platon, Lebnitz?

Possédez-vous plus de bon sens que Confucius, Cicéron, Bossuet, Euler?

Est-il en vous plus de droiture que n'en ont eu Marc-Aurèle, St-Louis, Fénélon, Linnée, d'Aguesseau?

Avez-vous acquis une érudition plus vaste que celle d'Eusèbe, de Scaliger, de Montfaucon, de Huet?

Etes-vous plus profonds que Descartes, Mallebranche? Jouissez-vous de plus de pénétration que Pascal, Newton, Boerhave, Réaumur?

Votre instruction et votre expérience sont-elles plus avancées, plus familières avec les derniers progrès des connaissances humaines que celle des Reid, des Cuvier, des Rémusat?

Répondez!

Dans une seconde lettre j'aurai la satisfaction de t'exposer les preuves de la divinité de la religion.

Je suis, etc.

Août 1837.

MÉLANGES.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE.

Examen de l'article DROIT, au tome VIII, 2e partie, p. 526—533.

La partie la plus importante de ce volume, aussi bien par son objet que par son étendue, est celle qui se trouve consacrée au droit. Quel profit les gens du monde en retireront-ils? Tel est le problême que doit résoudre toute critique vraiment digne de son nom, sans se laisser éblouir par le prestige des noms quels qu'ils soient. Nous allons donc chercher quelle réponse on doit donner pour le premier article qui est de M. Tissot.

Quel en est l'objet? L'auteur nous le précise en ces termes : « *Nous ferons d'abord connaître l'origine et la valeur absolue de l'idée de droit, et nous considérerons ensuite le droit sous ses principaux points de vue, de manière à pouvoir en esquisser largement la science* ».

Voilà de belles promesses ; voyons l'œuvre. Petit Jean, disait :

Ce que je sais le mieux c'est mon commencement,

On ne peut pas dire de M. Tissot que ce qu'il a fait de mieux ici, c'est son commencement, car il débute par une grossière absurdité : « *Le mot droit* (*directum*, *rectum*) *dans son acception primitive, est l'opposé de courbe, de tortueux* ». Si cette phrase était d'un philosophe du dix-huitième siècle,

j'apercevrais aussitôt la ruse, *l'acception primitive* serait pour l'acception propre ; car, pour ces Messieurs, une règle d'action était quelque chose de fort impropre. Comme je ne connais pas M. Tissot, je ne veux faire ici aucune substitution de mots ; mais puisque *le mot droit dans son acception primitive est l'opposé de courbe*, il fallait nous apprendre QUAND ce mot dans une acception postérieure a signifié l'idée d'une règle des actions humaines ; il fallait nous apprendre si AVANT cette seconde acception, l'idée d'une règle des actions humaines n'existait pas, et si elle existait quel était son nom, et si cette idée était nommée, POURQUOI lui a-t-on ôté son nom primitif pour lui imposer le mot *droit*.

M. Tissot n'a pas jugé à propos de nous donner ces éclaircissemens ; il se contente de nous dire : « *Le mot droit signifie* » *d'abord essentiellement une règle de conduite* ». Nous avons ici je pense la clef de toutes les bévues dans lesquelles l'auteur est tombé : c'est pourquoi je vais chercher à bien mettre dans tout son jour l'étrange confusion qui règne dans cette phrase singulière.

Le mot *droit*, non plus que tout autre mot, ne signifie *essentiellement* aucune chose : car, si un mot pouvait avoir une signification essentielle, comme le mot *droit* suivant M. Tissot, et qu'ensuite ce mot vînt à avoir une autre signification (comme tout mot en est susceptible, et le mot droit en particulier, comme l'auteur nous le dira plus loin), cette autre signification serait nécessairement accidentelle, d'où il résulterait, qu'une même chose peut être à-la-fois substance et accident : découverte inattendue en métaphysique que M. Tissot n'eût pas dû se borner à indiquer sans en prouver la réalité. En attendant cette preuve je m'en tiens à ce qu'on savait jusqu'aujourd'hui, à savoir, que le signe essentiel d'une chose est l'idée de cette chose ; que cette idée, signe essentiel, nous est connue lorsqu'elle est nommée par un mot qui est quelque chose, si l'on peut ainsi parler, d'*essentiellement* accidentel : d'où l'on voit qu'une idée ne peut signifier qu'une

seule chose, tandis qu'un même mot peut être le nom de plusieurs idées distinctes, ou, ce qui est plus fréquent, d'une idée d'abord, et ensuite des rapports de cette idée avec d'autres idées; ainsi quand je dis le droit, je nomme l'idée d'une règle des actions humaines : mais ces mêmes cinq lettres D. R. O. I. T. peuvent désigner différens rapports de l'idée droit.

Ces distinctions sont d'ailleurs tellement dans la nature des choses, qu'il semble que M. Tissot les ait entrevues, et qu'il ait lutté en aveugle contre la lumière du langage qui l'éclairait malgré lui, quand il a écrit : « *Du reste cette idée très-* » *générale du mot droit est déterminée très-diversement en* » *sorte qu'il a différentes acceptions* ». On le voit, l'auteur est forcé de distinguer l'idée, du mot; mais il se hâte aussitôt de tout brouiller en nous parlant de l'*idée du mot droit.* L'idée d'un mot! quel langage est-ce là? Cette seule phrase suffirait pour prouver que M. Tissot était incapable de traiter la matière qu'il a entreprise; mais que dis-je? qu'il est incapable de traiter le moindre sujet philosophique. Car que signifie cette expression : *idée très-générale?* Y aurait-il par hasard des idées générales, des idées moins générales et des idées très-générales? Toute idée n'est-elle pas essentiellement générale? et ce qui est général peut-il l'être plus ou moins?

J'observerai ici en passant que la propriété d'expressions manque presque continuellement à l'auteur. Exemples : « *il* » (*le mot droit*) *peut signifier la faculté accordée ou reconnue,* » *soit explicitement, soit tacitement par la loi de faire ou de ne* » *pas faire une chose* ». Il eût fallu dire : *L'exercice d'une faculté accordé ou reconnu;* car la loi n'accorde point de facultés nouvelles, mais souvent elle restreint ou étend l'exercice de nos facultés. Quant à la *faculté de ne pas faire* c'est une de ces tournures qui n'appartiennent qu'à M. Tissot : Si ce genre d'écrire fait fortune on dira bientôt qu'un aveugle a la faculté de ne pas voir; qu'un mort a la faculté de ne pas vivre, qu'un ignorant a la faculté de ne pas savoir. Je confesse que M. Tissot possède cette dernière faculté au suprême dégré. — Après

avoir parcouru diverses significations du mot droit il ajoute : « *De toutes ces espèces de droit de plus en plus générales, etc.* » Il y a même ici plus qu'impropriété d'expression, il y a confusion dans les choses : car le droit est un : et puis, que veulent dire *des espèces de plus en plus générales?*

Mais venons à des points plus sérieux et voyons surtout comment M. Tissot comprend l'idée de droit, c'est-à-dire, la règle de conduite pour les hommes : « *Mais comme cette règle* » *nous est tracée par la nature ou par la raison, elle s'im-* » *pose à notre activité avec une autorité telle que les autres* » *hommes sont obligés de la reconnaître et de la respecter.* » *C'est le sentiment de cette nécessité morale qui constitue le* » *devoir correspondant à tout droit. Le droit indique donc* » *aussi et essentiellement encore le respect que les hommes se* » *doivent dans l'exercice raisonnable de leur liberté; ce sens* » *relatif du mot droit est même le plus ordinaire* ».

Cette règle que tous les hommes sont obligés de reconnaître et de respecter, M. Tissot ne sait trop cependant par qui elle est tracée ; si c'est par la *nature* (qu'est-ce donc que cette femme ?) ou par la *raison* : Comment son doute ne lui a t-il pas fait voir toute la fausseté de cette proposition. Si cette règle, que l'homme *est obligé de reconnaître et de respecter*, était en effet *reconnue*, comment y aurait-il tant de contradictions dans les actions des hommes et dans les législations des peuples ? Ce que tous les hommes sont obligés de reconnaître c'est qu'il existe une règle ; mais quelle est cette règle ? C'est ce que tout le savoir purement humain ne peut connaître. Comment M. Tissot n'a-t-il pas vu qu'il créait des monstres en nous parlant d'*une règle tracée par la raison* qui s'impose avec *autorité?* Une autorité qui vient de la raison est quelque chose de fort analogue à une faculté de ne pas faire.

Le droit indique donc, etc. D'où vient cette conséquence ? c'est ce qu'il est impossible d'apercevoir ; mais son irrégularité quelque grande qu'elle soit, le cède encore à la fausseté qu'elle contient : « *Le droit indique donc aussi et essentielle-*

» *ment encore le respect que tous les hommes se doivent dans* » *l'exercice raisonnable de leur liberté* ». Si ce verbiage signifie quelque chose, c'est apparemment qu'un homme ne doit point par ses actions empêcher un autre homme *dans l'exercice raisonnable de sa liberté*, c'est-à-dire que l'homme doit quelquefois s'abstenir d'agir. Et c'est ce respect que M. Tissot a le front de nous appeler le droit! *Ce sens relatif du mot droit*, ajoute-t-il, confondant perpétuellement le droit avec les cinq lettres d. r. o. i. t., *est même le plus ordinaire!* Certes, pour moi je n'ai jamais entendu, et c'est pour la première fois que je lis, qu'on puisse dire, par exemple: J'ai le droit de ne pas chasser mon voisin de sa maison, etc. — Il ne faut pas avoir beaucoup d'intelligence pour voir que le droit étant la règle de nos actions, là où nous devons nous abstenir il n'y a pas d'actions à régler, et par conséquent point de droit.

Si je ne craignais pas d'abuser de la patience du lecteur je pourrais entasser ici une multitude d'extravagances de tout genre, car la mine est inépuisable; mais après ce que j'ai montré jusqu'ici je pense qu'il est assez prouvé que l'article dont je rends compte, est d'une faiblesse au-delà de toute expression. Je crains peu d'ailleurs qu'il ne se lève un défenseur de M. Tissot pour appeler de ma sentence, car il faudrait qu'il lût l'article et alors je ne balancerais pas à lui laisser prononcer lui-même le jugement. Je finis donc par le passage suivant qui décèle toute l'ignorance de M. Tissot.

« *Les faits licites de l'homme qui constituent les contrats,* » *et donnent naissance aux droits contractuels proprement dits* » *sont de trois sortes:*

» a *Le contrat à titre gratuit, ou contrat unilatéral, qui* » *comprend le dépôt, le commodat, la donation.*

» b *Le contrat à titre onéreux, ou contrat synallagmati-* » *que, qui comprend l'échange en général, auquel se ratta-* » *chent: l'échange proprement dit, marchandise pour mar-* » *chandise; la vente, marchandise pour de l'argent; le*

» MUTUUM, *espèce pour espèce; le louage qui comprend le* » *louage de la chose, (locatio rei), celui des services (loca-* » *tio operæ), le mandat.*

» c *Le contrat d'assurance ou de garantie (cautio), qui* » *comprend: le gage, la caution proprement dite (fide jus-* » *sio), la caution personnelle (præstatio obsidis)* ».

Les personnes qui ont la moindre notion de la science du droit en croiront à peine leurs yeux : car il y a presqu'autant d'erreurs que de mots : il me serait beaucoup trop fastidieux de les énumérer en détail : je n'ajouterai plus que quelques mots pour les personnes (s'il en est) qui n'en savent pas plus que l'auteur.

Pourquoi M. Tissot qui *esquisse largement la science*, ne nous parle-t-il pas des obligations en général, plutôt que d'une seule source d'obligations, les contrats ?

Quant aux contrats il est à peine permis d'ignorer qu'ils se distinguent en :

1° Synallagmatiques et unilatéraux,
2° A titre onéreux et de bienfaisance ;
3° Commutatifs et aléatoires.

— Que fait M. Tissot? comme il plane au-dessus de la routine !

Que la terre se taise et l'écoute parler.

Il divise les contrats en trois classes de la manière suivante :

1re classe : Le contrat à titre gratuit ou contrat unilatéral ;
2e classe : Le contrat à titre onéreux ou synallagmatique ;
3e classe : Le contrat d'assurance ou de garantie.

Or, pourrait-on, quand on le ferait à dessein, imaginer rien d'aussi absurde? car un contrat unilatéral peut être aussi bien à titre onéreux qu'à titre gratuit ; un contrat à titre onéreux peut être aussi bien unilatéral que synallagmatique ; le contrat d'assurance se distingue du contrat de garantie, car le premier est aléatoire et synallagmatique, tandis que le second est unilatéral, ainsi ni l'un ni l'autre ne forme une classe à part.

Mais ce sont là, sans doute, des détails dans lesquels un génie aussi élevé que M. Tissot ne daigne pas descendre.

Toutefois quand un écrivain qui a du renom se tient si éloigné du bon sens, il pourrait bien faire soupçonner qu'il signe les articles, mais sans les faire ni les lire : Mais ce qui est pour moi plus qu'un simple soupçon c'est que le journaliste * de cette ville, qui nous a dit, comme il nous en souvient, que le droit sous le point de vue philosophique avait été *savamment* exposé par MM. Tissot, Am. Prévost et Schnitzler, n'avait pas même lu l'article qu'il vantait.

FF. B. Sarazin.

---

* Voyez le Nord du 4 Septembre.

ODES

ET

Poésies diverses,

PAR M. ANTOINE CUNYNGHAM.

VIVANT loin du fracas du monde et des distractions souvent fatales à la poésie, M. Cunyngham consacre une partie de ses loisirs au culte des muses, non avec cette fougue d'imagination qui jette tant de nos jeunes poètes dans des sentiers rocailleux où, à défaut du beau, du sensé, qu'ils dédaignent comme passé de mode, ils trouvent le bizarre et quelquefois l'incompréhensible, qui a aussi ses partisans, mais avec une calme et consciencieuse persévérance qui, bien qu'en donnant à l'aspect général de ses ouvrages une teinte un peu froide, le préserve au moins de tout écart dangereux. Cette double remarque s'applique au nouveau volume de poésies que vient de publier M. Cunyngham comme aux deux volumes qui l'avaient précédé. On y retrouve la même soumission aux règles, la même foi aux principes, le même amour pour les modèles si long-temps reconnus comme les meilleurs. Il ne fait point de concessions lui, il ne sacrifie point un léger tribut aux idoles nouvelles, pour faire passer ses offrandes sincères aux Dieux anciens. Le beau, à ses yeux, étant immuable, il ne se croit point obligé d'habiller ses inspirations sous des formes dépendantes du caprice de chaque poète, pas plus que l'homme raisonnable n'est

obligé de se vêtir à chaque changement de mode, comme les législateurs de la *fashion*. On reconnaît du reste à certains passages pleins de nerf et de vigueur que c'est par systême et non par impuissance que M. Cunyngham néglige quelquefois ces moyens d'effets dont d'autres abusent trop souvent : Son ode intitulé LE GÉNIE fournit surtout la preuve de ce que nous avançons. Nous nous bornons à en reproduire les strophes suivantes ; l'espace qui nous reste, ne nous permettant pas d'étendre beaucoup nos citations.

Oui, c'est par le génie, étincelle sacrée,
C'est par son feu divin que l'âme pénétrée
Loin d'elle voit ramper les vulgaires esprits;
Et que l'homme, suivant un essor intrépide,
Sur la foule timide
S'élève fièrement à nos regards surpris !

C'est par lui que son art prend l'aigle pour modèle,
Et qu'imitant soudain les ressorts de son aile,
Dédale échappe aux fers par des chemins nouveaux ;
Heureuse fiction! où la voile légère,
S'enflant sur l'onde amère,
Pour la première fois fait voler les vaisseaux.

Eh ! qu'eût dit l'inventeur de la voile mobile,
S'il eût vu sans son aide, et sans la rame agile,
La nef fendre le sein des abîmes mouvans!
Le génie a parlé : la roue obéissante,
Par la vapeur puissante,
S'ébranle, marche et dompte et les flots et les vents.

Que ne peut le génie !... A sa voix souveraine
Orphée a pris sa lyre, et par ses chants entraîne
Les farouches tribus des Thraces redoutés :
Il adoucit les mœurs de ces peuples sauvages,
Dont souvent les rivages
Par le meurtre, avant lui, furent ensanglantés.

. . . . . .

Rarement il repose en ces plaines fleuries,
Près de ces doux ruisseaux, dans ces vertes prairies
Où folâtre Zéphyre, où dansent les bergers :
Il vole aux monts déserts où la tempête gronde ;
Et, loin des yeux du monde,
Il cherche des plaisirs au milieu des dangers.

Aux Alpes, sur l'Etna, sur leurs terribles cimes,
Près de la cataracte, au bord des noirs abîmes,
Sous un ciel menaçant il aime à s'égarer ;
Il rêve au sein profond des forêts imposantes,
Et les mers mugissantes
L'ont vu, plus d'une fois, à leur bruit s'inspirer.

Sur la nef qu'avec peine il arrache au naufrage,
Au flambeau de l'éclair, dans la nuit de l'orage,
Vernet prête l'oreille à sa puissante voix ;
Et, des rocs de Staffa réveillant sa patrie,
Dans les vents en furie
L'héroïque Ossian l'entendait autrefois.

BRUN-LAVAINNE,
Propriétaire-Gérant.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES, GRAVURES ET LITHOGRAPHIES, IMPRIMÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD, PENDANT LE MOIS DE JUILLET 1837.

PROGRAMME *des questions soumises aux élèves de l'enseignement mutuel de Valenciennes*. In-12 d'une feuille. Imp. de Prignet, à Valenciennes.

MÉMOIRES *de la société d'agriculture, sciences et arts de Lille*. In-8° de 30 feuilles 1/2. Imp. de L. Danel, à Lille.

ÉTRENNES TOURQUENNOISES ET LILLOISES, *recueil de chansons*, &c., par F. de Cottignies, dit Brûle-Maison, 10me recueil. In-32 d'une feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

LA MYTHOLOGIE DU JEUNE AGE, par W. Quezac. In-8° d'une feuille. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

MONNAIE DES FOUS par M. Joachim Lelewel, ancien professeur d'histoire à l'université de Wilna. In-8° d'une feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

NOTICE *sur l'emploi de la vapeur dans les incendies*, par le docteur Dujardin. In-8° d'une 1/2 feuille. Imprimerie de Libert-Petitôt, à Lille.

LA FAMILLE DU FERMIER SIMON ou la résignation dans les adversités. In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LE NOUVEAU CHANSONNIER *des dames et des demoiselles*. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

VIE DE ST-AUGUSTIN, *évêque d'Hippone, père de l'église*, &c., 2 volumes in-18 de 3 feuilles chacun. Imprimerie de Lefort, à Lille.

ISABELLE DE NESLE, *épisode du XVe siècle*. 2 volumes in-18 de 3 feuilles chacun. Imprimerie de Lefort, à Lille.

ANNUAIRE DU COMMIS-VOYAGEUR *en France et en Belgique*. In-18 de 6 feuilles. Imp. de Parvillez-Rouselle, à Lille. Prix 3 fr.

ÉTUDES LITTÉRAIRES par Maignien, professeur de rhétorique. In-8° de 22 feuilles. Imp. de Mme Ve Hurez, à Cambrai. Prix 4 fr. 50 c.

HISTOIRE ABRÉGÉE *de la vie et des miracles de N. S. J.-C.* In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LITTÉRATURE.

UN ROMAN DU POÈTE ALLEMAND CONTEMPORAIN ADELBERT DE CHAMISSO.

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE PIERRE SCHLÉMIHL.

« C'est à toi, Victor, que je dédie la traduction de ce petit livre, à toi mon ami d'enfance. »

I.

Après une traversée heureuse, mais très-pénible pour moi, nous entrâmes enfin dans le port. Dès que le canot m'eut déposé à terre, je me chargeai moi-même de mon maigre bagage, et fendant les flots de la foule, j'entrai dans la maison la plus prochaine et la plus modeste où je vis une enseigne. Je demandai une chambre ; le domestique me mesura d'un regard, et il me conduisit sous le toit. Je me fis donner de l'eau fraiche, et indiquer exactement où je devais chercher la demeure de M. Thomas John : — « En face de la porte du Nord, la première maison de campagne à main droite, une maison grande et neuve en marbre rouge et blanc, avec de nombreuses colonnes ». — Bien. — Il était de bonne heure ; je m'empressai d'ouvrir mon paquet, j'en tirai mon habit noir encore vierge, je m'habillai proprement, je mis en poche ma lettre de recommandation, et je m'acheminai vers l'homme qui devait être utile à mes humbles espérances.

Quand j'eus descendu la longue rue du Nord et atteint la porte, je vis bientôt les colonnes briller à travers la verdure. — « C'est donc ici », pensai-je. Je secouai la poussière de mes pieds avec mon mouchoir, je rajustai ma cravatte et je sonnai en me recommandant à Dieu. La porte ne fit qu'un

bond. Dans le vestibule, j'eus à subir un interrogatoire ; puis le portier me fit annoncer, et j'eus l'honneur d'être appelé dans le parc où M. John se promenait avec quelques personnes. J'eus bientôt reconnu mon homme à son embompoint et à son air de glorieuse satisfaction. Il me reçut très-bien. — comme un riche reçoit un pauvre diable. — Il se tourna vers moi sans toutefois quitter le reste de la société, et prenant la lettre que je lui présentais : — « Ah! ah! de mon frère, dit-il ; il y a long-temps que je n'ai pas reçu de ses nouvelles : il est pourtant en bonne santé? — C'est là » sans attendre ma réponse, poursuivit-il en s'adressant à la compagnie, et en montrant une colline avec la lettre qu'il tenait à la main — « C'est là que je ferai construire le nouveau bâtiment ». Il brisa le cachet sans interrompre son discours qui se porta sur la richesse. « Celui qui ne possède pas un million, continua-t-il, celui-là n'est qu'un gueux, qu'on me pardonne ce mot! » — « Oh! que c'est vrai! » m'écriai-je avec une onction débordante. Cette exclamation dut lui plaire, car il me dit en souriant : « Demeurez ici, mon ami, plus tard j'aurai peut-être le temps de vous dire ce que je pense de ceci ». — Il indiquait la lettre qu'il empocha aussitôt, et il se retourna vers la compagnie. Il offrit son bras à une jeune dame, d'autres messieurs s'empressèrent auprès d'autres belles, tout s'arrangea pour le mieux, et l'on se dirigea vers la colline couronnée de rosiers en fleurs.

Je me glissai derrière, sans être à charge à personne, car pas une âme ne se soucia de moi plus long-temps. La société était fort gaie. On riait, on plaisantait, parfois on parlait gravement de choses légères ; plus souvent on parlait avec légèreté de choses graves ; et l'esprit s'exerçait surtout à son aise sur le compte des amis absens et sur leurs relations. J'étais trop étranger pour comprendre grand'chose à tout cela, trop embarrassé et trop soucieux pour fixer ma pensée sur de telles énigmes.

Nous arrivâmes au bosquet de roses. La belle Fanny, la reine de la journée, voulant par caprice cueillir elle-même un

rameau fleuri, se blessa avec une épine, et un sang si pourpre qu'on le crut échappé des roses sombres, teignit sa main délicate. Cet événement mit toute la société en émoi. On demanda du taffetas anglais. Un individu mystérieux, mince, sec, long, vieillot, qui suivait de près les promeneurs, glissa aussitôt sa main dans une poche étroitement collée aux basques de son habit gothique en bourre de soie grise, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit, et s'inclinant avec dévotion, offrit à la dame le taffetas qu'elle avait souhaité. Elle le reçut sans remarquer ni remercier celui qui le lui donnait. La blessure bandée, on continua de gravir la colline, car on voulait jouir sur sa cime de la vue immense qui, planant sur le vert labyrinthe du parc, allait se perdre au loin dans l'infini de l'Océan.

Le spectacle était effectivement grand et magnifique. Un point lumineux brillait à l'horizon entre les flots sombres et l'azur du ciel. — « Qu'on apporte une lunette d'approche », cria John, et cette fois encore, avant que ce cri pût remuer la foule des valets, l'homme gris s'inclinant modestement, avait glissé la main dans la poche de son habit, et en avait tiré un beau télescope qu'il remit à M. John. Dès que ce dernier eut approché le verre de ses yeux, il prévint la société que le point lumineux à l'horizon, était le vaisseau sorti la veille et que des vents contraires retenaient en vue du port. Le télescope passa de main en main, sans toutefois revenir dans celle de son propriétaire. Pour moi, je regardais avec étonnement cet homme, et je ne comprenais pas comment la grande machine avait pu sortir d'une si petite poche. Personne pourtant n'en parut surpris, et l'on ne s'inquiéta pas plus de l'homme gris que de moi-même.

On apporta des rafraichissemens, les plus rares fruits de toutes les zônes dans les vases les plus précieux. M. John faisait les honneurs avec une bonne grâce aisée, et c'est alors que, pour la seconde fois, il me favorisa d'une parole : « Mangez-donc ; vous n'avez pas eu cela sur mer ». — Je m'inclinai, mais il ne le vit point : déjà il parlait à un autre.

On désirait s'asseoir sur le gazon au penchant de la colline, mais on redoutait l'humidité du sol. Il serait divin, dit quelqu'un, d'avoir des tapis de Turquie pour les étendre à cette place! Ce vœu était à peine exprimé, que déjà l'homme à l'habit gris avait la main dans la poche, et que d'un air de modestie et même d'humilité, il s'empressa d'en tirer un riche tapis de Turquie tramé d'or. Les domestiques le déployèrent au lieu indiqué. La société s'assit sans retard. Moi, je me remis à contempler l'homme, la poche, le tapis qui mesurait plus de 20 pieds de longueur sur 10 de largeur, et je me frottais les yeux, ne sachant que penser de tout cela, d'autant plus que personne n'y voyait quelque chose de surprenant.

J'eusse reçu bien volontiers une explication sur cet homme; volontiers je l'eusse provoquée; mais je ne savais à qui m'en prendre, car je craignais presque encore plus *les messieurs qui servaient*, que les messieurs qui étaient servis. Je me décidai enfin et je m'approchai d'un jeune homme de moindre apparence que les autres, et que j'avais vu plus souvent seul. Je le priai tout bas de me dire quel était l'homme complaisant vêtu d'un habit gris. — « Celui qui ressemble à un bout de fil échappé de l'aiguille d'un tailleur? » — « Oui, celui qui se tient à l'écart ». — « Je ne le connais pas », me répondit-il; et pour éviter un plus long entretien, il se détourna et se prit à causer de choses indifférentes avec une autre personne.

Cependant le soleil commençait à se faire sentir plus ardent, et les dames en étaient incommodées. La belle Fanny fit nonchalamment cette question un peu légère à l'homme gris à qui personne, que je sache, n'avait encore dit un seul mot: « N'auriez-vous pas aussi par hasard une tente avec vous? » Il lui répondit par une si profonde inclination qu'il sembla qu'elle lui eût fait un honneur peu mérité. — Et déjà il avait la main dans la poche d'où je vis sortir étoffes, perches, cordes, ferrures, bref tout ce qui peut servir à la construction de la tente la plus élégante. Les jeunes messieurs aidèrent à la dresser, et elle couvrit toute l'étendue du tapis. — Et personne encore ne trouva là de quoi s'étonner!

Déjà depuis long-temps je souffrais d'une anxiété pénible. Que fut-ce donc quand, sur un dernier souhait, je le vis encore tirer de sa poche trois chevaux de course, oui, trois beaux et grands chevaux noirs avec la selle et les brides? — Imagine-toi pour l'amour de Dieu! trois chevaux sellés s'échappant de la même poche d'où étaient déjà sortis un portefeuille, un télescope, un tapis tramé d'or, de 20 pieds de longueur sur 10 de largeur, une tente de la même dimension, plus toutes les perches et ferrures qui s'y rapportent! — Si je ne te certifiais que je l'ai vu de mes propres yeux, tu ne me croirais certainement pas!

Quelque embarrassé et quelque timide que parût l'homme gris lui-même, quelque peu d'attention que les autres prissent à sa personne, cependant sa pâle figure dont je ne pouvais détourner mes yeux, m'inspirait tant d'effroi, qu'il me devint impossible d'en soutenir plus long-temps la présence.

Je résolus de m'échapper de la société, ce qui me semblait facile à cause du rôle insignifiant que j'y jouais. Je voulais regagner la ville, tenter ma fortune un autre jour auprès de M. John, et, si j'en avais le courage, le questionner sur cet étrange homme gris. — Si encore j'avais eu le bonheur de m'esquiver!

Déjà, traversant le bosquet de roses, j'étais parvenu à me glisser jusqu'au bas de la colline, et je me trouvais libre sur la pelouse, quand la crainte d'être surpris foulant l'herbe au lieu du chemin, me fit jeter à l'entour un regard inquiet. — Quelle fut mon épouvante de voir l'homme gris s'avancer derrière moi. Il m'ôta respectueusement son chapeau et me fit une très-profonde révérence — on ne m'en avait jamais fait d'aussi profonde! — Nul doute qu'il voulait m'aborder, et je ne pouvais l'éviter sans impolitesse. J'ôtai aussi mon chapeau, je m'inclinai à mon tour, et je restai tête nue au soleil, immobile comme si j'eusse pris racine. Je le regardai avec des yeux fixes de terreur, et j'étais semblable à l'oiseau fasciné par un serpent. Lui-même paraissait très-embarrassé. Il ne leva pas les

yeux, s'inclina à plusieurs reprises, risqua quelques pas en avant, et m'adressa la parole d'une voix basse et mal assurée, à peu près dans le ton d'un suppliant :

— « Veuillez, monsieur, excuser mon importunité si j'ose vous poursuivre ainsi sans être connu de vous, j'ai une prière à vous faire : daignez l'accueillir ».

— « Mais pour l'amour de Dieu, monsieur, m'écriai-je dans mon trouble, que puis-je faire pour un homme qui.... » — Nous hésitions tous les deux, et je crois que nous rougîmes.

Après une seconde de silence, il reprit : « Durant les trop courts instants où j'ai pu jouir du bonheur de me trouver en votre présence, j'ai mainte fois, monsieur, — permettez-moi de vous le dire — contemplé avec une admiration vraiment inexprimable, la belle, oh ! si belle ombre que votre corps jetait, comme avec un noble dédain, sur l'éclat doré du soleil — charmante ombre que je vois encore étendue à vos pieds ! Excusez une demande bien hardie sans doute : pourriez-vous consentir à me céder votre ombre ? »

Il se tut — et je sentis ma tête tourner comme une roue. Qu'avais-je à faire de cette bizarre proposition de m'acheter mon ombre ? Il doit être fou, pensai-je, et changeant de ton, je répartis :

« Oh! oh! mon cher ami! n'avez-vous donc pas assez de votre ombre à vous ? Voilà ce que j'appelle un marché d'un genre tout-à-fait extraordinaire ». Il s'empressa d'ajouter : « J'ai dans ma poche certaines choses qui pourraient ne pas sembler trop indignes à monsieur ; pour cette ombre inestimable, je trouverais le plus haut prix médiocre ! »

Soudain le frisson me ressaisit, car je me souvins de la poche, et je ne compris pas comment j'avais pu appeler cet homme mon cher ami. Je repris la parole, et je cherchai à réparer ma faute par une honnêteté infinie :

— « Mais, monsieur, pardonnez au plus humble de vos serviteurs. Je ne comprends pas bien sans doute votre intention : comment se pourrait-il que mon ombre.... » — Il m'inter-

rompit : « Autorisez-moi seulement de grâce, à ramasser là devant vous cette ombre divine et à l'emporter. Comment j'y parviendrai, c'est mon affaire. En échange, comme preuve de ma reconnaissance envers monsieur, je lui laisse le choix entre tous les trésors que je porte avec moi dans ma poche : *La véritable racine à sauter*, *la Mandragore*, *le Denier de change*, *l'Ecu volé*, *la Serviette du garçon Roland*. — Mais tout cela ne sera rien pour vous ; voici mieux : *le petit Chapeau de Fortunat*, *le Chapeau du souhait*, *retapé d'après la dernière mode* ; puis *une Bourse de bonheur comme celle de Fortunat* ». — « La bourse de bonheur de Fortunat ! » m'écriai-je, et malgré mon trouble profond, ce seul mot avait captivé toute ma pensée. — Je fus pris d'un vertige, et je crus voir des doubles ducats briller devant mes yeux. —

« Que monsieur ait la bonté de prendre cette bourse afin de l'examiner et d'en faire l'épreuve ». Il enfonça sa main dans la poche, et en tira une bourse de médiocre longueur, en épais maroquin cousu fermement. Il me la présenta en la tenant par deux longs cordons de cuir. Je l'ouvris, et j'en tirai dix pièces d'or, puis encore dix, puis encore dix, puis encore dix... — Et lui tendant une main prompte : « Topez, lui dis-je, marché conclu ! Pour cette bourse, vous avez mon ombre ». — Il me frappa dans la main, et s'agenouilla incontinent à mes pieds, puis avec une merveilleuse adresse, il détacha légèrement du gazon, mon ombre depuis les pieds jusqu'à la tête ; je le vis la ramasser, l'enrouler, la plier, et enfin la mettre en poche. Alors il se leva, s'inclina encore devant moi, et il retourna vers le bosquet de roses. Il me semble que je l'entendis rire tout bas dans sa barbe. — Mais je serrais fortement les cordons de la bourse ; le soleil illuminait la terre autour de moi, et aucune pensée ne pouvait encore se faire jour dans mon esprit.

II.

Enfin je revins à moi, et je me hâtai de quitter ce lieu où j'espérais bien n'avoir plus rien à démêler. Je commençai par remplir d'or mes poches, puis je me liai fortement autour du cou les cordons de la bourse que je cachai dans ma poitrine. Je sortis inaperçu du parc, j'atteignis la grand'route et je m'acheminai vers la ville. Tandis qu'absorbé dans mes pensées je me dirigeais vers la porte, j'entendis ces mots retentir derrière moi : « Mon jeune monsieur ! eh ! mon jeune monsieur ! écoutez donc ! » — Je me retournai. Une vieille femme me cria : « Regardez-donc devant vous, monsieur, vous avez perdu votre ombre ! » — « Merci, la mère ! » Je lui jetai une pièce d'or pour son bon conseil, et je passai sous les arbres.

A la porte, le factionnaire me fit encore subir cette observation : « Où monsieur a-t-il laissé son ombre ? » et immédiatement après, deux femmes : « Jésus Maria ! le pauvre homme n'a pas d'ombre : » Cela commençait à me chagriner, et j'évitai soigneusement de marcher au soleil. Mais je n'y réussis point partout, par exemple dans la rue large qu'il me fallut bientôt croiser, et pour mon malheur, au moment même où les enfans sortaient de l'école. Un damné de polisson bossu ne tarda pas à remarquer qu'il me manquait une ombre. Il me trahit par de glapissantes huées, auprès de ses camarades dont fourmillait la rue du Faubourg, et ceux-ci se mirent soudain à me montrer au doigt et à me lancer de la boue : « Des personnes d'ordre ont coutume d'emporter leur ombre avec elles, quand elles s'exposent au soleil ! ! » Pour détourner de moi leur attention, je jetai l'or à pleine main au milieu d'eux, et je sautai dans une voiture de louage où des âmes compâtissantes m'aidèrent à chercher mon salut.

Dès que je me vis seul dans cette voiture, je me pris à pleurer amèrement.. Je sentais qu'autant l'or l'emporte ici-bas sur le mérite et sur la vertu, autant *l'ombre* doit être estimée plus haut que l'or même. Hélas ! qu'allait-il donc m'arriver à moi qui avais vendu mon ombre ?

J'étais encore tout consterné, quand la voiture s'arrêta devant mon ancienne hôtellerie. Je frémis rien qu'à la pensée de remettre le pied dans cette misérable mansarde. Je fis descendre mon pauvre bagage que j'accueillis avec dédain; je jetai à terre quelques pièces d'or, et j'ordonnai au conducteur de me déposer à l'hôtel le plus en réputation. La maison était au nord : je n'avais pas à redouter le soleil. Le cocher reçut de l'or et partit joyeux. Je me fis conduire dans les meilleures chambres sur le devant, et je m'y enfermai le plus tôt possible.

Que penses-tu que j'entrepris alors?—ô mon cher Chamisso! Je rougis de l'avouer même à toi. Je tirai de ma poitrine la malheureuse bourse, puis avec une sorte de rage qui, semblable à un flamboyant incendie, s'accroissait d'elle-même, j'y puisai de l'or, et de l'or, et de l'or, et toujours plus d'or, et je le répandis sur le plancher, et je le foulai aux pieds, et je le fis grincer, et, repaissant mon pauvre cœur de cet éclat, de ce bruit, je semai toujours plus de métal sur le métal, jusqu'à ce qu'enfin tombant moi-même harassé sur cette riche couche, je m'y roulai avec un voluptueux délire. Ainsi se passèrent le jour et le soir : je n'ouvris pas ma porte, la nuit me trouva étendu sur l'or, et c'est là que me vainquit le sommeil.

Et je rêvai de toi. Il me sembla que je me tenais caché derrière la porte vitrée de ta petite chambre, et que je te voyais assis en face de ton bureau de travail, entre un squelette et un paquet de plantes desséchées; devant toi étaient ouverts Linné, Haller et Humboldt; sur ton sopha reposaient un volume de Goëthe et l'anneau constellé. Je te regardai long-temps, puis chaque objet autour de toi, puis encore toi — mais tu ne remuais pas, mais tu ne respirais pas : tu étais mort!

Je m'éveillai. L'aube me parut poindre à peine. La montre s'était arrêtée. J'étais moulu. Je mourais de faim et de soif : depuis la veille au matin je n'avais rien pris. Je repoussai loin de moi avec indignation et dégoût cet or dont quelques heures auparavant j'avais rassasié mon cœur insensé. Maintenant qu'il m'était odieux, je ne savais qu'en faire. Il ne pouvait pas

demeurer ainsi sur le plancher. J'essayai si la bourse voudrait l'absorber de nouveau — non — aucune de mes fenêtres ne s'ouvrait sur la mer. Je dus me résoudre à le traîner péniblement à la sueur de mon front jusqu'à une grande armoire placée dans un cabinet. Je n'en laissai que quelques poignées sur le plancher. Ce travail fini, je m'étendis épuisé sur un fauteuil, et j'attendis que les gens commençassent à remuer dans la maison. Alors, je me fis apporter à manger, et je mandai l'hôte près de moi.

J'arrêtai avec cet homme l'ordonnance future de ma demeure. Il me recommanda pour le service particulier de ma personne un certain *Bendel* dont la physionomie fidèle et intelligente me séduisit tout d'abord. C'est le même homme dont l'attachement m'accompagna depuis, en me consolant, à travers les misères de la vie, et m'aida à supporter mon lot funeste. Je passai toute la journée dans ma chambre avec des serviteurs sans maîtres, avec des cordonniers, des tailleurs et des marchands. Je pris mes arrangemens, et j'achetai surtout une très-grande quantité d'objets précieux et de pierreries, dans le seul but de diminuer un peu le monceau d'or ; mais ce fut en vain ; je n'y vis pas la moindre brèche.

Je flottais cependant dans l'anxiété la plus pénible. Je ne hasardais point un pas hors de ma porte, et le soir, je faisais allumer 40 cierges dans mon salon avant de quitter ma chambre obscure. Je pensais avec effroi à ma malheureuse rencontre avec les enfans de l'école. Je résolus, par un noble effort de courage, de mettre encore une fois à l'épreuve l'opinion publique — c'était le temps des clairs de lune. — Un soir, bien tard, je m'enveloppai d'un large manteau, j'enfonçai mon chapeau sur mes yeux, et je me glissai, tremblant comme un coupable, hors de la maison !

Epargne-moi, mon ami, le douloureux récit de tout ce que j'eus à souffrir. Les femmes me témoignaient souvent la profonde pitié que je leur inspirais, démonstrations qui ne me perçaient pas moins l'âme que les railleries de la jeunesse, et

que l'insolent dédain des hommes, surtout de ces hommes épais et corpulents qui projetaient eux-mêmes, hélas! une ombre si large!.... Une belle, une douce jeune fille qui accompagnait ses parens, tourna par hasard vers moi ses yeux de flamme.... et je la vis frémir, cacher son beau visage sous son voile, pencher sa tête et s'éloigner sans bruit.

Je n'y pus tenir plus long-temps. Des ruisseaux de larmes jaillirent de mes yeux, et le cœur brisé, je retournai chancelant dans les ténèbres. Je dus m'appuyer contre les maisons pour affermir mes pas, et je n'atteignis ma demeure que lentement et très-tard.

Je ne dormis pas de la nuit. Le jour suivant, mon premier soin fut de faire chercher partout l'homme à l'habit gris. Peut-être réussirais-je à le retrouver, et quel bonheur! si lui aussi en était à se repentir de notre fou marché! J'appelai Bendel. Il paraissait adroit et rusé. Je lui dépeignis exactement l'homme qui avait entre ses mains un trésor sans lequel la vie n'était pour moi qu'un tourment. Je lui indiquai le jour, le lieu où je l'avais vu; je lui décrivis tous ceux qui se trouvaient présens, et je lui recommandai de s'enquérir avec le plus grand soin d'un télescope, d'un tapis de Turquie tramé d'or, d'une tente et enfin de noirs étalons de course: merveilles dont l'histoire se liait à celle de l'homme énigmatique qui avait semblé à tout le monde insignifiant, et dont l'apparition avait détruit le repos et le bonheur de ma vie.

Après cet exorde, je fus prendre un faix d'or, aussi lourd que je pus le porter, j'y joignis des joyaux et des pierreries d'une grande valeur; « Bendel, lui dis-je, ceci aplanit bien des chemins et rend faciles bien des choses qui avaient paru impossibles; n'en sois pas plus avare que moi: mais va, et réjouis ton maître par des nouvelles sur lesquelles repose son unique espérance! »

Il partit. Il revint tard et semblait abattu. Aucun des gens de M. John, aucun de ses convives — il leur avait parlé à tous — ne pouvait se rappeler, même vaguement, l'homme à

l'habit gris. Le télescope neuf était là ; et nul ne savait d'où il était venu ; le tapis, la tente étaient encore là sur la même colline. Les valets vantaient la magnificence de leur maître, et pas un ne savait depuis quand il possédait ces nouvelles richesses. Quant aux chevaux, les jeunes messieurs qui les avaient montés, les entretenaient dans leurs écuries ; et ils célébraient la générosité de M. John qui leur en avait fait présent. Tel fut le rapport prolixe de Bendel dont le zèle empressé et la conduite intelligente obtinrent mes justes éloges, malgré leur résultat infructueux. D'un œil sombre, je lui fis signe de me laisser seul.

« J'ai, reprit-il, rendu compte à monsieur de l'affaire qui l'intéressait le plus. Il me reste à m'acquitter d'une commission dont m'a chargé ce matin un individu que j'ai rencontré devant la porte de la ville. Les propres mots de cet homme furent : « Dites à monsieur Pierre Schlémihl qu'il ne me reverra plus ici, car je vais franchir les mers, et un vent favorable m'appelle dans le port. Mais après an et jour, j'aurai l'honneur de le visiter moi-même, et de lui faire une autre proposition qui alors lui sera peut-être agréable. Présentez-lui mes très-humbles complimens et assurez-le de ma reconnaissance. » Je lui demandai qui il était ; mais il me dit que vous le connaissiez déjà.

« Quel air avait cet homme ? » m'écriai-je plein de pressentiment. — Et Bendel me dépeignit l'homme à l'habit gris, trait pour trait, mot pour mot, tel qu'il l'avait fidèlement décrit dans son précédent signalement de l'individu dont il s'était enquis.

« Malheureux ! m'écriai-je, en joignant les mains, c'était lui-même ! » — On eût dit que des écailles lui tombaient des yeux. — « Oui, c'était lui, c'était lui en effet ! *exclama-t-il* avec effroi : et moi aveugle, et moi insensé, je ne l'ai pas reconnu, je ne l'ai pas reconnu, et j'ai trahi mon maître ! »

Il éclata, pleurant à chaudes larmes, en reproches très-amers contre lui-même, et son désespoir m'inspira de la

compassion. Je lui dis des paroles consolantes, je l'assurai de nouveau que je ne plaçais aucun doute sur sa fidélité, et je l'envoyai sans retard vers le port afin de poursuivre, s'il était possible, la piste de l'homme étrange. Mais dans cette matinée même, un très-grand nombre de navires que des vents contraires retenaient dans le port, en étaient sortis pour des destinations différentes ; et l'homme gris avait disparu comme une ombre sans laisser de trace !

III.

De quel secours seraient des ailes au malheureux qui gémit dans les fers ? Hélas ! il ne devrait pas moins se désespérer ! Semblable à *Faffner* près de son rocher, j'étais privé de toute consolation des hommes, pauvre et misérable malgré mon or. Enfouissant dans mon sein mon secret funeste, j'évitais jusqu'au dernier de mes valets dont le sort me rendait jaloux, car il avait une ombre lui, il osait se montrer en plein soleil ! Je me cloîtrais dans ma chambre et la tristesse rongeait mon cœur.

Une autre personne se consumait de chagrin sous mes yeux. Mon fidèle Bendel ne cessait de se faire des reproches, et cette pensée était son tourment : J'ai trahi la confiance de mon bon maître, en ne reconnaissant pas l'homme vers lequel il m'avait envoyé, et qui sans doute a mis à sa vie un lien mystérieux.

Afin de ne négliger aucune voie de salut, j'envoyai un jour Bendel avec une riche bague en brillant, chez le peintre le plus célèbre de la ville, que je fis prier de passer chez moi. Il vint. J'éloignai mes gens, je fermai ma porte, je m'assis en face de l'artiste, et après avoir loué son talent, je vins timidement au fait. Je lui fis d'abord promettre le secret le plus profond.

« Monsieur le professeur, lui dis-je, pourriez-vous, si un homme avait eu le malheur de perdre son ombre, pourriez-vous lui en peindre une autre ? » — « Vous entendez l'ombre projetée par un corps ? » — « Oui, sans doute. » — « Mais par quelle maladresse, par quelle négligence a-t-il donc pu perdre son ombre ? »

—« Comment cela arriva, répondis-je, ne peut nous être à cette heure que très-indifférent, le voici toutefois—et mentant avec impudence, j'ajoutai : « Pendant un voyage qu'il fit en Russie, l'hiver dernier, son ombre, par un froid extraordinaire, gela si fortement sur le sol qu'il lui fut impossible de l'en détacher. »

« La fausse ombre que je pourrais lui peindre, répartit le professeur, serait cependant telle, qu'au moindre mouvement il la perdrait de nouveau — surtout si, comme vous venez de me le dire, il a déjà tenu si peu à son ombre véritable !..... Que celui qui n'a pas d'ombre, s'abstienne d'aller au soleil, c'est le parti le plus raisonnable et le plus sûr. » — Il se leva et s'éloigna en jetant sur moi un regard perçant que je ne pus soutenir. Je retombai sur mon siége, et je cachai mon visage dans mes mains.

J'étais encore dans cette position quand Bendel entra. Il vit la douleur de son maître et il voulut se retirer dans un respectueux silence—je levai les yeux—je succombais sous le fardeau de ma peine : « Bendel, lui criai-je, Bendel, toi qui, seul, vois mes chagrins et qui les respectes, toi qui parais vouloir non pas les pénétrer, mais en partager pieusement l'amertume avec moi, approche-toi, Bendel, et sois le confident de mon cœur. Je ne t'ai pas fait un mystère de mon or, je ne veux pas t'en faire un de mon affliction. Bendel, ne m'abandonne point ! Bendel, tu me vois riche, généreux, bienveillant, tu t'imagines que le monde doit me glorifier, et tu me vois fuir le monde et me cacher à ses yeux. Bendel, il a jugé, le monde, il m'a banni, — et toi aussi peut-être tu te détourneras de moi quand tu sauras mon épouvantable secret : Bendel, je suis riche, généreux, bienveillant, mais — ô mon Dieu ! je n'ai pas d'ombre ! »

« Pas d'ombre ? » s'écria le pauvre garçon glacé de terreur ; et des larmes brillantes ruisselèrent de ses yeux. — Malheur à moi ! puisque j'étais né pour servir un maître sans ombre ! » Il se tut ; et je repris d'une voix tremblante, après quelques momens de silence :

« Bendel, maintenant tu as mon secret, maintenant tu peux

le trahir ; va donc, et dépose contre moi ! » Il parut soutenir un rude combat intérieur ; enfin, il se précipita à mes pieds, et saisissant mes mains qu'il baigna de ses larmes : « Non, s'écria-t-il, le monde en pensera ce qu'il voudra, je ne puis ni ne veux délaisser mon bon maître, à cause d'une ombre ; je serai juste et non prudent ; je resterai près de lui pour lui prêter mon ombre, pour le secourir ou pour pleurer avec lui. » — Je l'embrassai : j'étais certain que lui, du moins, n'était pas guidé par l'or.

A partir de ce moment, mon sort et mon genre de vie changèrent un peu. Il serait impossible de décrire avec quels soins Bendel savait dissimuler ce qui me manquait. En tous lieux il était devant moi et avec moi, prévoyant tout, dirigeant tout, et quand un malheur surgissait imprévu, me couvrant soudain de son ombre, car il était plus grand et plus large que moi.

Aussi me hasardai-je de nouveau parmi les hommes, et je commençai à jouer un rôle dans le monde. Je dus à la vérité afficher bien des manières et bien des fantaisies qui n'étaient pas dans ma nature ; mais c'est là le bon genre de l'homme riche, et tant que la vérité demeura cachée, je jouis de tous les honneurs et de toute la considération qui appartenaient à.... mon or ! Je songeais avec plus de calme à la visite que devait me faire, après an et jour, le mystérieux inconnu.

La belle Fanny que je rencontrai pour la troisième fois et qui ne se souvenait pas de m'avoir vu ailleurs, m'honora bientôt de quelque attention, car maintenant j'avais de l'esprit, de l'intelligence. — Quand je parlais, on faisait silence pour m'écouter, et je ne savais même pas comment j'avais acquis l'art de conduire et de dominer si facilement la conversation. Je m'aperçus de l'impression que j'avais faite sur la belle et j'en devins aussi fou qu'elle le désirait. Je la poursuivis de mille soins partout où je le pus — à travers ombres et crépuscules. Tout mon orgueil était de la rendre orgueilleuse de moi.

Mais pourquoi te rapporter si longuement une histoire si ordinaire ? — Toi-même tu me l'as assez souvent racontée au

sujet d'autres personnes très-honorables. — Ce vieux jeu où j'avais pris étourdiment un rôle rebattu, amena une catastrophe que personne ne pouvait prévoir.

Un beau soir que, selon mon habitude, j'avais réuni une société dans un jardin, je me promenais au bras de la dame de mes pensées, à certaine distance des autres convives et je m'efforçais de lui paraître aimable. Son doux regard plongeait devant elle, et elle répondait légèrement à mon pressement de main, quand derrière nous la lune sortit inopinément d'un nuage; elle ne vit qu'une ombre, la sienne, s'abattre à ses pieds. Elle frissonna et me regarda avec effroi, puis ses yeux se reportèrent sur le sol pour y chercher mon ombre; et ce qui se passait en elle se peignit si singulièrement sur son visage, que je n'aurais pu m'empêcher de rire aux éclats, si je n'eusse senti un froid glacial me parcourir tout le corps.

Je la laissai lâcher mon bras et s'évanouir; je perçai comme une flèche le groupe effrayé : j'atteignis la porte, et me jetant dans la plus prochaine voiture, je regagnai la ville où, cette fois pour mon malheur, j'avais laissé le prévoyant Bendel. Il frémit à mon aspect. Un mot lui révéla tout. On courut à l'instant chercher des chevaux de poste. Je ne pris avec moi qu'un de mes gens, un parfait mauvais sujet nommé *Rascal* qui avait su se rendre nécessaire auprès de moi par son adresse, et qui ne pouvait rien pressentir de mon dernier épisode : cette même nuit je franchis un espace de trente milles. Bendel resta en arrière pour opérer le déménagement, distribuer l'or de la grande armoire et m'apporter les choses les plus nécessaires. Le lendemain, quand il me rejoignit, je me précipitai dans ses bras, et je lui jurai de ne plus commettre de folie, et d'être plus prudent à l'avenir. Nous poursuivîmes notre voyage au-delà de la frontière et des monts. Arrivé sur leur versant opposé, loin de cette terre de malheur, je me déterminai à me reposer de mes fatigues dans un lieu connu pour ses bains, situé aux environs et alors peu fréquenté ! . . . . . .

(*La suite au prochain numéro*).

Association Lilloise,

POUR L'ENCOURAGEMENT DES LETTRES ET DES ARTS

DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Séance générale du 9 Octobre 1837.

Dans une réunion générale, spécialement convoquée à l'effet d'entendre les rapports des diverses commissions chargées de l'examen des ouvrages de Littérature et d'Art présentés à l'Association, il a été donné lecture des trois rapports suivans.

LITTÉRATURE.

Messieurs,

Avant de procéder à l'examen des morceaux littéraires adressés à l'Association, la commission (*) nommée par votre comité pour en porter un jugement préparatoire, a cru devoir déterminer d'abord le caractère du concours, ou mieux, de l'*exposition littéraire* que vous avez instituée; elle s'est demandée ensuite quelles devaient être et sa fonction et la règle de ses jugemens.

(*) Elle était composée de MM. Le Glay, président; H. Bruneel, Delattre-Guichard, Descamps, secrétaire et rapporteur, Gachet, *membres du comité;* H. Bernard, Lafuite, Marquet-Vasselot, Mullié, Paradis, Serrurier, *membres titulaires.*

Vous avez voulu, par la promesse de décerner des récompenses aux œuvres qui vous paraîtraient dignes d'être distinguées, exciter les auteurs à produire et vous leur avez offert, comme aux artistes, un moyen de publicité. Vous n'avez pas ouvert une carrière, où le prix serait pour celui qui atteindrait le but ou bien en approcherait le plus, une arène où serait couronné l'athlète le plus vigoureux ou le plus adroit : vous n'avez pas prétendu qu'il y eût triomphe sur des rivaux. Mais vous avez préparé des couronnes pour tous s'ils faisaient preuve de quelque mérite, de quelques efforts généreux : tout essai, toute tentative sérieuse a droit à vos encouragemens et à votre reconnaissance ; si la témérité ne mérite que le mépris, le courage ne doit pas être privé de sa part d'éloges, quand même ses efforts ne sont pas couronnés du succès. C'est ici, pour ainsi dire, une lutte individuelle, avec soi-même ; et le triomphe satisfait l'amour propre, sans que la défaite puisse le blesser. (*)

La commission s'est donc crue appelée à choisir, dans les productions envoyées, celles qui méritaient des encouragemens ou des distinctions, sans établir de comparaison directe. Elle devait seulement proportionner le genre de distinction à l'importance ou au mérite du genre de l'œuvre et de son exécution. Il fallait aussi garder des rapports de valeur avec les distinctions prononcées par les commissions de peinture et de musique, afin qu'un même esprit de justice et de bienveillante rigueur présidât aux décisions, dont nous ne faisons que vous préparer la formule.

La commission a pensé aussi qu'il lui appartenait de maintenir les traditions trop dédaignées de la pureté du langage, de rappeler aux auteurs l'importance de la sévérité dans le choix des expressions et l'emploi des nobles formes du style, qui, suivant le mot de Montaigne, tiennent moins au bien

(*) Le secret couvre le nom des auteurs dont les pièces sont écartées, ou même de ceux qui ne veulent pas être nommés.

dire qu'au bien penser : dénoncer hautement la mauvaise direction des esprits sur ce point, c'est être utile à la civilisation dont une langue riche et belle est l'indispensable instrument. Nous avons encore pensé que nous ne devions pas seulement prononcer comme corps littéraire et ne considérer que le seul intérêt de la littérature dans nos jugemens, jugemens que nous voulons porter sans déplaire aux personnes d'un goût sévère et sans compromettre l'autorité de nos propres sentimens.

Telles sont, messieurs, les pensées qui nous ont dirigés dans notre travail, dont la division nous était toute tracée par la nature des onze pièces soumises à notre examen : trois *libretti* d'opéras-comiques, deux dissertations en prose, six pièces de poésie.

Des trois *libretti*, deux ont été écartés, comme des tentatives peu heureuses ; le troisième par l'intérêt du sujet et le naturel de quelques scènes, a paru mériter une MENTION. Il a pour titre *Richard-sans-Peur*, opéra comique en 4 actes. (*)

L'auteur s'est, il est vrai, inspiré d'une nouvelle due à la plume élégante et facile de Mme Alida de Savignac, et il a soin d'en avertir ; mais il a un but plus élevé que n'a eu cette Dame, et sur un tissu léger, il a voulu broder une *fable* aux dessins tantôt sévères, tantôt gracieux. « J'ai saisi dans cette » fiction, dit-il, l'occasion d'esquisser, par des situations dra- » matiques, les mœurs, les usages, les habitudes et l'influence » de la religion sur les actions de la classe féodale comme » sur celle des peuples du moyen-âge au XIe siècle et au XIIe. » J'ai voulu retracer la révolution que les croisés opérèrent à » leur retour, par des habitudes nouvelles et un commence- » ment d'instruction ». L'auteur n'a pas entièrement rempli ce plan. Il ne suffisait pas de peindre des préjugés ; l'esprit de foi, de grandeur religieuse, pouvait et devait trouver place dans ce tableau. Cette œuvre complétée, améliorée dans la marche et le mouvement de l'action sera agréable. Que l'auteur remette l'ouvrage sur le métier, se pénètre mieux encore de

(*) Madame Dinaux, à Valenciennes.

l'esprit de ces temps; qu'il soigne surtout les détails du style. Le musicien, jaloux d'exercer aussi son imagination, lui demandera quelque final d'une certaine étendue, quelques airs d'une facture plus large, qui soient la situation elle-même et ne se contentent pas de la développer, accessoires propres à l'ornement, tandis qu'ils sont une nécessité du genre.

Avant d'abandonner le *doux* pour le *grave*, de passer du *plaisant* au *sévère*, nous ne pouvons nous empêcher de féliciter l'auteur de l'opéra d'avoir eu le bon esprit de ne pas chercher ses effets dans des moyens exagérés ou dangereux, dans des créations et des positions exceptionnelles d'un exemple funeste; d'avoir voulu renouveler la représentation du passé et les scènes de la vie ancienne dans l'intérêt de notre instruction et de nos plaisirs. Pourquoi le théâtre n'offre-t-il pas toujours une leçon, un enseignement utile, ou mieux encore une morale directe ou indirecte qui conserve à la scène des rapports honnêtes et nécessaires avec la société et en fasse de nouveau une école de mœurs, de goût et de sentimens nationaux!

Les auteurs des deux dissertations ont voulu donner des instructions et ils les ont présentées directes. L'œuvre du premier a plus d'un rapport avec la pensée et le but de votre association : il a traité *du sentiment religieux* dans les beaux arts.

Cette composition a paru mériter une MÉDAILLE DE BRONZE.(*) C'est une étude consciencieuse et vraie qui démontre par l'exposé des faits ces deux propositions que *la religion donne au génie les plus belles inspirations*, *qu'elle lui présente les plus beaux sujets d'exécution*. Le style en est ferme, mais il manque quelquefois de coloris; partout règne une expression franche du sentiment qui fait l'objet de la dissertation.

« Pour nous, dit l'auteur, nous ne nous contentons pas » comme les anciens de parler à l'âme par des représentations » tirées de la nature vivante et matérielle; nous savons aussi lui » parler par la pensée, par les vérités éternelles, par la na-

(*) M. Jules Mourcou, avocat, à Lille, membre titulaire.

» ture immatérielle. Les anciens ont connu la beauté phy-
» sique : nous, la beauté morale, l'innocence, la pureté ; ils
» éprouvaient, comme nous, des sentimens, mais ces sen-
» timens étaient chez eux égoïsme ou passion (aimer une
» femme pour sa beauté, un fils comme un autre soi-même);
» nous à l'amour de soi, nous substituons l'amour de Dieu
» et l'amour des autres en Dieu ; chez nous, les sentimens
» deviennent tous des vertus ; nous traduisons en vertus,
» même les douleurs que nous arrosons des parfums de l'es-
» pérance et de la résignation chrétiennes. Ils ont connu les
» passions par leurs résultats extérieurs : ils ne voyaient en
» elles que des effets ; nous, nous en connaissons les causes,
» nous pénétrons cette énigme du cœur, ce penchant au mal,
» ces retours vers le bien. Ils ont connu la force, la puis-
» sance, la victoire de l'homme sur l'homme ; ils ont connu
» la fierté, l'orgueil ; nous, nous savons vaincre aussi de
» cette victoire si difficile de l'homme sur soi-même et sur
» ses passions ; nous sommes fiers aussi, fiers de notre ori-
» gine, fiers de nos destinées ; mais nous savons nous humi-
» lier dans les vanités de nos vanités. Les anciens artistes
» avaient pour domaine la terre ; leur élysée, leur enfer,
» c'était encore la terre ; leurs dieux, c'étaient encore des
» enfans de la terre. Nous, nous avons la terre comme eux,
» mais nous avons quelque chose de plus, nous avons le
» ciel que la révélation nous a ouvert. Enfin, toutes les pen-
» sées des anciens étaient finies ; la mort et le néant étaient
» là, qui planaient sur leurs têtes, comme deux monstres avides
» et dévorans..... Nos pensées à nous n'ont d'autres limites
» que l'infini et l'éternité, elles doivent se continuer là haut...
» La Foi défie la mort..... La Religion unit les morts aux
» vivans, les anges aux hommes ».

Quoique la commission puisse reprocher à l'auteur d'avoir été trop sobre des aperçus philosophiques ou moraux fournis par le sujet, il en a présenté qui méritent d'être cités et notamment celui-ci sur la musique.

« La musique, du moins la musique grave, est de sa na-
» ture essentiellement religieuse, et nous le disons indépen-
» damment du genre dans lequel s'exerce l'artiste. N'a-t-on pas
» composé souvent pour le théâtre lui-même des mélodies d'un
» caractère éminemment religieux, telle que la fameuse prière
» de Moïse, et n'est-il pas de notoriété que le célèbre Meyer-
» beer doit une partie de ses succès à l'introduction de la
» tonalité ecclésiastique dans la musique dramatique? Un art
» qui jette l'âme dans de ravissantes extases, qui la détache,
» pour ainsi dire, de la terre, qui la dispose à la contempla-
» tion, à l'adoration, n'est-il pas un art religieux? Il l'est,
» d'autant plus qu'en général la musique ne s'adresse guère
» à l'esprit, c'est sur le cœur qu'elle agit, le cœur est son
» domaine; ou si l'on veut, pour nous servir de l'admirable
» définition de M. de Montlosier, la musique est la parole
» de l'âme sensible, comme la parole est le langage de l'âme
» intellectuelle ».

La commission éprouve encore un regret, c'est que l'auteur n'ait pas fait mieux ressortir les relations qui unissent la vie à la pensée, la pensée à la parole, relations évidentes pour tous les esprits sérieux, mais trop souvent méconnues. Tout ce qui dirige l'individu dans l'ordre moral, se répète, par une heureuse ou malheureuse imitation, dans l'ordre intellectuel. Rien de beau, rien de grand ne peut éclore sans le souffle fécond d'un cœur pur et d'un esprit libre : quand l'âme sera-t-elle plus libre et plus pure, que lorsqu'elle obéira aux inspirations des sentimens les plus chastes et les plus désintéressés. Oh! alors, le cœur battra avec force, l'âme sera transportée d'une joie et d'une espérance victorieuses. Quand les yeux sont trompés ou éblouis par les égaremens du cœur et de l'esprit, on peut à force d'études et de persévérance, rendre avec succès les effets matériels, les émotions physiques, ou obtenir par des moyens bizarres, les vains applaudissemens de la foule, mais on est loin d'avoir dérobé au ciel le feu sacré qui seul peut donner la vie aux productions de l'art et constituer la supériorité du génie sur le talent.

L'auteur aurait dû aussi puiser plus d'exemples dans notre époque, et resserrer un peu ce qu'il dit des temps antérieurs; surtout ne pas négliger cet aperçu de Chateaubriand que plus les âges qui ont élevé nos monumens ont eu de piété et de foi, plus ces monumens ont été frappans par leur grandeur. A l'appui de cette vérité, l'auteur aurait pu, selon nous, citer l'Hôtel des invalides, l'Ecole militaire et les édifices bâtis de nos jours. On dirait que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel à la voix du siècle religieux et que le second s'est abaissé vers la terre à la parole d'un siècle uniquement soucieux du plaisir : il s'est trouvé qu'il pouvait être converti en caserne ; quant aux édifices qu'on nous fait maintenant, ils sont commodes en ce sens qu'ils peuvent servir à tout : ce n'est pas, du reste, une raison pour qu'ils servent à quelque chose.

Si l'auteur de cette dissertation a redouté peut-être d'aborder les faits contemporains, l'auteur de la seconde, semble, lui, s'être dit : Aujourd'hui, dans les livres hautement pensés, dans la presse sérieuse, les croyances chrétiennes, exposées avec respect sont proclamées des vérités saintes et sociales ; on a le sentiment de la stérilité de toute action que la croyance n'a pas fécondée, de la caducité de tout système qu'aucun principe moral ne vivifie ; le scepticisme est également redouté dans la chaire philosophique et sur la chaise curale ; les doctrines religieuses se formulent de toutes parts et cherchent à rattacher les besoins du siècle aux principes fécondans du Christianisme : *Le monde, nouveau croyant, est en marche vers Dieu.* Voilà ce qu'il s'est dit, et il a traité de *l'état et de l'avenir de la rénovation religieuse en France*, et il s'est demandé : *Quel est l'état actuel de la réaction religieuse? Le genre humain s'en tiendra-t-il au catholicisme ou adoptera-t-il une religion nouvelle?*

Vous n'attendez pas que nous vous donnions une analyse (elle serait fastidieuse) de ce travail écrit avec verve, dans un style qui a souvent de la fermeté et toujours du coloris ; il annonce dans l'auteur, que nous avons lieu de croire

jeune, de la portée d'esprit, une marche philosophique, l'étude et l'intelligence de l'état actuel de la société. Plusieurs de ses aperçus peuvent être contestés sans doute; on desirerait parfois plus de rigueur ou de clarté dans le raisonnement; mais la composition est bien liée dans toutes ses parties; traitée avec une sage réserve dans les détails; il est même difficile d'en détacher quelques passages. Aussi, pour justifier la proposition que nous faisons d'accorder à l'auteur une MÉDAILLE DE BRONZE (*), il suffira de deux citations: d'abord, de cet aperçu que je crois neuf, et vrai surtout.

« Une religion nouvelle est impossible! Pourquoi durant » un demi-siècle les encyclopédistes ont-ils distillé le venin de » leur doctrine sur la société? Pourquoi Dieu a-t-il laissé des » hommes, comme Voltaire, soumettre tous les dogmes au » scalpel de l'analyse et les vouer au ridicule, ébranler le » catholicisme, et mourir au milieu de leur triomphe. S'il » nous était permis de rechercher la raison des décrets de la » Providence, nous dirions : Dieu voyait dans l'avenir le » temps où les hommes voudraient substituer à l'œuvre du » Christ, une œuvre de leurs mains. Quand vint ce temps, » il permit à des philosophes sceptiques de s'aider de toutes » les ressources que leur fourniraient le génie de la destruc- » tion, l'examen, la mauvaise foi et l'hypocrisie. La pierre » de l'église ne pouvait pas être entamée par ces hâches im- » puissantes; et le flot de la génération future emportant ces » adeptes de l'encyclopédisme, l'édifice catholique devait rester » debout pour montrer que les portes de l'enfer ne prévau- » dront jamais contre lui; mais l'arme qui devait le défendre » désormais, et le rendre invincible, venait d'être forgée par » ses ennemis; l'examen et le ridicule attendaient tous ceux » qui tenteraient d'établir un culte nouveau. C'est ce qui a » tué tous les essais de religion; le St-Simonisme frappé au » cœur par l'examen, percé des milles flèches du ridicule, » est allé expirer au pied des pyramides. »

(*) M. H. Canvain, de Lille, membre correspondant.

Je choisirai, pour seconde citation, la peinture de cette funeste erreur en matière religieuse, à laquelle s'arrètent certains esprits, et qne des poètes de nos jours contribuent à répandre.

« Vous vous agenouillez devant une idôle façonnée de vos pro-
» pres mains qui n'a pas plus de voix que ces simulacres de bois
» et de pierre dont parle le psalmiste. Les poètes de notre
» temps contribuent presque tous à propager cette erreur
» dangereuse : ils ont des sympathies pour toutes les religions.
» Ce sont des lyres harmonieuses qui répètent les accens de
» toutes les brises, des eaux limpides dont le cristal banal
» reflète toutes les images. Ils adoptent les idées chrétiennes,
» parce que les temps sont passés où l'on faisait de lourds
» poèmes didactiques sur la loi naturelle ou sur les gouver-
» nemens inconnus des Chinois et des Indous. La société
» marchant au christianisme, les souvenirs de l'enfance, la
» douceur et la tendresse de l'évangile les y portent aussi. Ils
» se disent chrétiens : ils se dispensent d'être catholiques. Ils
» sont *évangéliques ;* ils prennent le sentiment moral et reli-
» gieux *à cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se ren-*
» *contre, et non à celle où les spécialités, les systèmes, les*
» *controverses divisent les cœurs et les intelligences.* Qu'im-
» portent l'absurdité et les contradictions de ce système ; ils
» chantent, et comme leurs chants sont doux, comme leurs
» vers sont éblouissans de verve, de coloris, et respirent
» l'harmonie la plus pure, une foule de jeunes gens s'eni-
» vrent de ce miel empoisonné. . . . . »

La commission aurait désiré que tous les poètes qui nous ont envoyé de leurs travaux, eussent aussi puisé leurs inspirations dans ces grandes pensées qui intéressent l'humanité et son avenir. Deux seulement, sans toutefois s'élever à des considérations générales, n'ont pas oublié que la sagesse fut jadis la législatrice des nations et que le mérite et la gloire des poètes, enfans des dieux, fût d'en être les interprètes.

De l'homme, brut encor, premiers législateurs,
Ces sages inspirés adoucirent les mœurs ;
. . . . . .

Ainsi des favoris des filles de mémoire
Les noms furent dès-lors consacrés par la gloire. (*)

Trad. de Daru.

Des six pièces envoyées, trois seulement ont fixé l'attention de votre commission; les trois autres sont de ces choix malencontreux qu'un auteur fait dans son porte-feuille et sur le mérite desquels il se trompe : Racine et Lafontaine ne donnaient pas la préférence à celles de leurs productions que la postérité a mises au premier rang.

L'ode intitulée : *Puissance de la poésie*, a de la souplesse dans la versification, les strophes sont d'une bonne facture; la rime est obéissante et ne dénature pas la pensée; mais l'auteur devrait la mettre au service de pensées plus vives, plus neuves et plus saisissantes. Quelques strophes méritent d'être citées.

Ces monumens pompeux dont l'altière opulence
Eblouit nos regards d'une vaine apparence,
Sous le fardeau des ans doivent s'anéantir :
Le génie, ici bas, seul bravant leurs outrages,
Debout devant les âges,

Oppose un front vainqueur aux siècles à venir.
Illustres écrivains, ...
. . . . . .
Les plus puissans états sous le soleil s'effacent,
Les générations se succèdent et passent;
Mais l'éclat renaissant de votre astre immortel
De ce monde ébranlé traverse les orages,
Et vos nobles ouvrages
Dans notre âme attendrie ont un culte éternel!

Tant que le Dieu du jour sur son char de lumière
Poursuivra dans les cieux sa féconde carrière,
Le chantre d'Ilion, à jamais respecté,
De l'éternel tombeau perçant la nuit profonde,
Planera sur le monde
Environné de gloire et d'immortalité.

(*) *Fuit hæc sapientia quondam, etc.*
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Hor., art poét.

La commission vous propose de décerner à l'auteur de ces vers une MENTION (*), en lui exprimant le désir de lui voir joindre le mérite de l'invention à une aussi bonne entente des vers, de la rime et de la strophe.

Une pièce de vers, avec ce titre : *Un poète*, porte pour épigraphe ces paroles de Mlle Elisa Mercœur : *Je voudrais savoir si les poètes grecs avait du pain tous les jours.* Nous avons, dans cette pièce, remarqué ce que M. Villemain *appelle l'inexpérience du jeune poète*; et cette inexpérience embrasse et les choses de la vie et la poésie.

L'auteur est tombé dans la funeste erreur des poètes de nos jours : pour la plupart, ils s'occupent de l'individualité qui, n'est que l'exception, l'infirmité d'un seul, indifférente ou hideuse pour tous. Leurs souffrances ou leurs joies particulières les empêchent de comprendre les plaisirs et les douleurs de tous ; nous leur souhaitons de s'élever à ce désintéressement de soi-même, qui permet de s'occuper des sensations et du sort des autres hommes ; de discerner le bien dans la réalité, l'infini dans le fini. Alors, appuyés sur ce qui est général, sur l'humanité et sur Dieu qui préside à ses destinées, ils seraient supérieurs à eux-mêmes, et surtout aux misères sous le poids desquelles ils se laissent abattre. Alors nous n'eussions pas entendu notre auteur s'écrier :

Puis la réalité soufflera sur ton rêve,
Fera sécher tes fleurs et tarira ta sève;
Et tu te flétriras comme un lys odorant
Qu'un triste oiseau des nuits a brisé de son aile,
Et qui, le front penché, vers l'aurore nouvelle
Tourne son calice mourant.

Alors désabusé tu tournes en arrière
— COMME UN ENFANT PUBI QUI PLEURE LA LUMIÈRE

(*) M. Gouttière, à Armentières, membre titulaire.

Dans un coin obscur, — des regards de regrets;
Car tu vois devant toi, d'abord l'indifférence,
Puis la pitié qui blesse et plus loin l'indigence,
Et le canon d'un pistolet.

Et je comprends bien moi ce dégoût de la vie,
Lorsque chaque croyance à son tour est ravie
Au cœur tout pantelant sous ses émotions.
Oh! oui! va! je comprends que morne, on se recueille
Dans un lourd désespoir, quand tombe feuille à feuille
Le bouquet des illusions.

S'il en est ainsi, c'est que frappé dans le sentiment qui seul donnait à votre âme de l'énergie et de l'activité, qui en un mot vous faisait vivre, vous appelez à vous l'orgueil, ce vice qui selon une admirable expression de Chateauhriand se nourrit de vertus; et, comme Dieu ne vous aide pas à supporter le fardeau, vous en êtes accablé. Contre vos maux, vous n'avez d'autre refuge que l'égoïsme, la sécheresse du cœur, le dégoût de la vie et l'espoir du néant!..... Mais alors même que, par impossible, le repos serait le produit de ces négations, qui ne préférerait à ce triste repos les sublimes douleurs qu'éprouvent ceux qui s'immolent à l'amour de leurs semblables, à la vérité, à la vertu.

Voilà ce que l'auteur est digne de comprendre; nous l'engageons à renoncer à ces exagérations de pensées et d'expressions qu'il parait affectionner; à se bien persuader que l'éloquence, comme la bravoure, lorsqu'elle est vraie, lorsqu'elle est sûre d'elle-même, se complaît dans la simplicité; à nous donner enfin plus souvent des vers comme ceux qui terminent sa pièce et dans lesquels, avec des taches, résultat inévitables de cette manière d'écrire, on trouve une imagination gracieuse, une sensibilité vraie, une pensée d'espérance.

Quand un enfant repose
Sa tête blonde et rose
Sur son blanc oreiller,
Lors sa mère pensive
D'une oreille attentive
L'écoute sommeiller.

Mais si l'enfant s'éveille,
Sur sa lèvre vermeille
S'il appelle un lait pur,
Se penchant sur la couche
Sa mère offre à sa bouche
Un sein JASPÉ d'azur.

Car l'enfant c'est un BAUME
Que le ciel donne à l'HOMME
Pour calmer ses douleurs;
L'enfant, à nos années
Qui s'effeuillent fanées,
Mêle sa vie en fleurs.

L'enfant, c'est le doux songe
Qui d'un riant mensonge
Berce notre sommeil;
C'est la suave idée,
Où notre âme RIDÉE
Se plonge à son réveil.

C'est la glace animée
Où sa mère charmée
Se mire avec amour;
C'est après la nuit sombre
L'aurore qui dans l'ombre
Lui présage un beau jour.

Eh bien! ce tendre enfant, c'est lui, c'est le poète!
Il appelle sur lui, de sa voix inquiète,
D'une mère les soins touchants!
Donnez, comme la mère à son fils qui chancèle,
De l'espace à ses pas, et de l'air à son aile,
Et de l'indulgence à ses chants!

L'œuvre dont il nous reste à vous parler, intitulée *Agar*, présente des inspirations nobles, elle est le fruit d'une imagination pure, mérite bien rare de nos jours. L'auteur termine par ces vers qui indiquent son but et font connaître toute la sensibilité de son cœur.

Légende merveilleuse, où chaque page exhale
Les parfums consolans d'une douce morale,
Puisses-tu du foyer des artisans, le soir
Chasser avec l'ennui le pâle désespoir !
Par ta naïve voix plaire aux âmes blessées
Qu'un désenchantement dans ce monde a froissées ;
Du cœur d'un malheureux assoupir les douleurs,
Et, dans des yeux souffrans suspendre quelques pleurs !

Tout le monde connait ce récit dont la poésie et surtout la poésie lyrique se sont emparées bien des fois en l'empruntant au livre qui est la source des plus belles et des plus touchantes créations et dont l'auteur nous dit lui-même :

Bible, livre sacré qu'à son lit de souffrance,
Le front tout rayonnant de gloire et d'espérance,
Ma mère, avant de clore au jour son œil mourant,
Souriante remit aux mains de son enfant,
Toi qui me rappelas, ô vieux livre, sans cesse
Sa piété, sa foi, sa mort et sa tendresse,
Toi, dont la douce voix a raffermi mon cœur
Chaque fois que je fus visité du malheur,
Laisse aujourd'hui ma muse ouvrir tes saintes pages ;
Et décorant son front des fleurs des anciens âges,
Chanter sur le luth d'or que lui prêta le ciel,
L'infortune et les pleurs d'Agar et d'Ismael.

Le souhait de l'auteur a été exaucé ; il a souvent pris le ton de simplicité et le caractère antique que réclamait la matière : il s'est rendu propre ce sujet déjà tant de fois traité. Plusieurs passages s'offrent à notre plume et demanderaient à être cités ; mais il faut se borner, et je n'extrairai plus qu'un morceau de cette composition étendue, un peu trop étendue peut-être, bien ordonnée et souvent intéressante.

La Soif.

Agar est dans le désert : elle a cru trouver un refuge au pied d'un arbre, sur le bord d'un puits ; mais

Cet arbre était stérile, et le puits desséché.
Elle coucha son fils au pied du Sycomore ;
L'enfant se prit à dire : « Oh! la soif me dévore,
» Ma mère; sur mes yeux un nuage s'étend,
» Et ma langue se colle à mon palais ardent.
» Ma mère, j'entrevois de riantes vallées
» Qu'émaillent des lys blancs, de jaunes giroflées ;
» Sur l'herbe verdoyante, un limpide ruisseau,
» Avec un doux murmure, y promène son eau.
» Comme elle est fraîche et pure, et comme les narcisses
» Se plaisent à tremper dans son eau leurs calices
» Qui reprennent alors un éclat tout nouveau;
» Ma mère, donne-moi, donne un peu de cette eau... »
Tandis qu'il proférait ces plaintes, quelle lyre
Pourrait rendre les cris, les sanglots, le délire
D'Agar, qui meurtrissait SA POITRINE DE COUPS
Sur le sable brûlant se traînait à genoux!
Un désespoir farouche embrasait sa prunelle;
D'une main convulsive étreignant sa mamelle,
Elle criait : « Eh! quoi! le lait qui l'a nourri,
» Dans ce sein malheureux, est tout entier tari! »
Elle collait sa lèvre à sa lèvre brûlante
Que souillait de la soif l'écume blanchissante;
Elle baisait son front, et sa joue, et ses yeux;
Elle l'enveloppait des flots de ses cheveux,
Comme si, sous l'abri de l'amour maternelle,
Le trépas n'eût pas pu le toucher de son aile.
Cependant sur son sein, comme un oiseau qui dort,
L'enfant ployait son cou sous le DOIGT de la mort :
Son front était couvert d'une sueur livide;
Son cœur ne battait plus, et sur sa lèvre aride
Son âme, qu'Eloïm de son corps séparait,
Près de monter aux cieux, languissamment errait.

. . . . . .

A genoux, sur la terre, à côté d'Ismaël,
Agar tenait ses yeux attachés vers le ciel....
Du vent brûlant du sud la dévorante haleine
Ne se rafraîchit pas; et le cri de sa peine
Ne trouve pas d'écho sous la voûte d'airain.

. . . . . .

L'espoir ne meurt jamais dans le cœur d'une mère.
Agar dans cet instant d'angoisse et de misère,

Quand tout l'abandonnait et la terre et les cieux
Que n'avait pu toucher la ferveur de ses vœux,
Agar ouvrit son cœur que MORDAIT la souffrance
Aux doux enivremens de la fraîche espérance :
Elle serra son fils sur son sein, et l'enfant
Ranimé tout-à-coup, rouvrit son œil mourant.
Jéhovah ! Jéhovah ! Dieu qu'Abraham adore,
Dont la tente est le ciel et le regard l'aurore,

. . . . . .

Souviens-toi qu'autrefois pour soulager mes peines,
Derrière moi ton ange, à l'ombre des grands chênes,
M'annonça que le fils qui naîtrait de mes flancs,
Serait fort, courageux et vivrait de longs ans.

. . . . . .

. . . . . J'implore ta justice,
Veux-tu que sous mes yeux, mon Ismaël périsse !
Quoi ! je ne verrai plus son sourire demain !
Apaise cette soif qui dévore son sein.

Les vœux de cette mère éplorée furent entendus par le Dieu *fidèle en toutes ses promesses*, son fils lui fut conservé.

Dans le pays de Sur, de ses tentes guerrières
Le front a dépassé les tentes de ses frères.

C'est ainsi que dans cette composition où le vers manque quelquefois de souplesse, où la division en chapitres ou tableaux nuit à l'effet et à l'intérêt, l'âme est toujours satisfaite des sentimens et des pensées, l'oreille et le goût le sont presque toujours de l'expression et de l'harmonie.

Les deux ouvrages dont je vous ai parlé en dernier lieu, si divers par le fond, ont paru à des titres différens et comme annonçant tous deux un véritable sentiment de la poésie, mériter une distinction semblable. La commission vous propose d'accorder à chacun des auteurs de ces deux poèmes, une MÉDAILLE DE BRONZE. (*)

Ces différentes propositions, soumises successivement au vote de MM. les Sociétaires, ont obtenu l'assentiment unanime de l'assemblée.

(*) M. Potier, de Lille.
M. H. Picard, d'Arras, membre correspondant.

RAPPORT

DE LA

Commission chargée d'examiner les objets d'arts

Envoyés à l'exposition annuelle de l'Association lilloise.

MESSIEURS,

QUAND les fondateurs de l'Association lilloise décidèrent que les récompenses à décerner aux artistes après les expositions seraient votées en assemblée générale par tous les associés, une noble pensée les dirigea. Ils voulurent imprimer à ces jugemens un caractère de haute impartialité.

Mais, Messieurs, à l'entrée de cette voie large et nouvelle il se présentait un écueil. Les arts, qui offrent des beautés qu'il est donné à la multitude d'apercevoir, ont aussi des charmes pour ainsi dire cachés qui ne se révèlent qu'aux esprits qui en ont le sentiment intime ou que l'étude a initiés à leurs secrets. Ainsi la foule qui s'arrête devant une sainte Famille de Raphaël ou un paysage de Paul Poter sans qu'on lui dise : voilà qui est beau, passerait souvent insouciante devant une toile de Michel-Ange ou du Poussin.

Il a donc paru nécessaire d'éclairer en quelque sorte à l'avance le jugement de l'assemblée. Un article du réglement prescrit de nommer, pour proposer les récompenses, des commissions spéciales d'examen.

La commission était composée de MM. Blanquart-Evrard, Louis Fiévet, Ernest Leuesre, de Vogelsang, Fockedey, rapporteur, *membres du comité;* Benvignat, Auguste De Laserre, Lallou, Liénard, Ed. Reynart et Verly, *membres titulaires.*

Elles font à l'assemblée générale un rapport motivé ; celle-ci adopte ou rejette leurs conclusions.

Au conseil administratif appartenait la nomination de cette commission. Il l'a composée d'hommes que recommandaient à son choix une longue pratique des arts ou des études spéciales. Il leur a adjoint quelques autres, qui n'avaient, comme celui qui vous parle, d'autres titres à cette fonction qu'une vive sympathie pour tout ce qui a rapport aux arts et qu'elle a choisis en quelque sorte pour être les représentans de la foule dans ce jugement que vous êtes appelés à confirmer.

Ce sont les conclusions motivées de la commission que je vais avoir l'honneur de développer devant vous, en vous faisant passer en revue les différens objets d'arts qui ont particulièrement fixé son attention.

Peinture.

M. COUSIN, né dans le département du Nord, a exposé deux tableaux remarquables. *La Partie d'échecs chez un peintre*, et *la Convalescence du peintre*.

Le premier de ces tableaux, qui a été acheté par la société des Amis des arts de Paris, représente l'intérieur d'un atelier aux murailles couvertes d'études de peinture et d'une foule de ces curiosités que messieurs les artistes aiment tant. Au milieu une table avec un échiquier autour duquel sont accoudés un vieillard et un jeune homme en robe de chambre élégante. Les joueurs sont aux prises. A en juger par l'excessive attention et l'air d'embarras du vieillard, sa partie est mal engagée ; un coup décisif se prépare. Une jeune femme placée debout derrière lui a vu le piège et va l'en avertir ; mais un signe expressif de l'adversaire lui impose silence. J'avoue que le geste peu significatif de la jeune femme et l'expression indécise de sa physionomie n'indiquent pas assez clairement cette dernière partie de la scène et laissent un champ trop libre aux suppositions du spectateur.

Le ton de couleur d'une grande draperie rouge placée sur

le devant du tableau et la présence d'un nègre qui, au coin opposé apporte des rafraîchissemens, ont subi quelques critiques. Cette figure du nègre, un peu raide d'ailleurs, n'ajoute rien à l'intérêt de la scène et détourne en quelque sorte l'attention du groupe principal. Disons cependant, à la défense de M. Cousin, que les maîtres flamands en peignant des scènes de la vie privée ont introduit souvent dans leurs tableaux des personnages en apparence inutiles pour compléter l'effet pittoresque de leurs compositions.

Ce qui doit mériter tous nos éloges, c'est l'arrangement du groupe des deux joueurs, la vérité de leurs expressions, le rendu parfait des détails et l'harmonie que l'artiste a su conserver malgré la quantité d'objets de toute nature qu'il a rassemblés sur sa toile. Ajoutons, messieurs, que cette production a été particulièrement goûtée du public et qu'elle a eu, à juste titre, les honneurs de l'exposition.

Dans la *Convalescence du peintre*, petit tableau du même auteur, un artiste au visage souffrant, le coude appuyé sur une table, la tête penchée dans une main, interrompt sa lecture pour jetter un regard sur son tableau commencé. On retrouve dans cette composition, mais à un degré affaibli, les qualités qui brillent dans la première. La touche y est plus timide, mais l'expression du peintre convalescent est pleine de sentiment.

En résumé, ce qui a frappé avant tout la commission dans l'exposition de M. Cousin, c'est ce respect religieux pour la forme et la couleur, cette étude du modèle qui donne à chaque objet sa physionomie particulière. Ces précieuses qualités qui ont fait la gloire de l'école hollandaise et assuré aux Terburg et aux Gérard Dow une renommée que le temps augmente chaque jour, semblent le but des efforts de M. Cousin. S'il est inférieur à ses maîtres pour l'éclat et la transparence du coloris, il se rapproche d'eux pour la finesse de la touche, le rendu et le goût des détails.

La commission vous propose en conséquence, messieurs, de décerner à M. Cousin une MÉDAILLE D'ARGENT.

Mme FANNY GEEFS de Bruxelles, membre correspondant de l'Association, nous a paru aussi mériter une distinction pour un tableau de grande dimension représentant *Geneviève de Brabant*.

Il n'est aucun de nous qui ne connaisse l'histoire lamentable de Geneviève. Petits et grands ont ouï sur son sort des complaintes touchantes. On sait donc que victime de la calomnie elle fut dévouée à la mort ainsi que son fils ; que les soldats chargés de la faire périr en eurent pitié, et les abandonnèrent dans une forêt déserte. Là, dit la légende, une biche les nourrit de son lait pendant cinq ans, et fut ensuite la cause de leur délivrance. Un jour, poursuivie par des chasseurs, elle les amena en fuyant jusqu'à la grotte, où Geneviève, dit encore la légende, sans autre vêtement que sa longue chevelure, car les siens étaient tombés de vétusté, fut reconnue par son époux qui était à la tête des chasseurs.

Examinons le tableau de Mme Geefs. Une jeune femme au visage pâle et souffrant, à genoux à l'entrée d'une grotte, presse contre son sein un enfant en pleurs, couvert d'une peau de brebis ; une biche est couchée à ses pieds. Les vêtemens de la femme, qui rappellent trop ceux que Rubens donne à ses vierges, n'offrent ni désordre ni délabrement. On aperçoit dans le fond du tableau des terrains montueux et d'une nature vague.

On voit d'après cette description, que Mme Geefs aurait pu concevoir son sujet sous un point de vue plus dramatique. Mais, son plan une fois arrêté, elle a senti que tout l'intérêt de la composition devait reposer sur l'expression des deux personnages. Rendons-lui la justice de dire qu'elle y a répandu un sentiment exquis de souffrance. Geneviève lève les yeux au ciel, il y a des larmes dans ses yeux ; cette tête encore belle a bien souffert. Un coloris harmonieux mais faible et qui dénote l'étude de Rubens, jette sur l'ensemble une teinte

de tristesse. Ajoutons que le dessin, quelquefois incorrect, n'est pas sans délicatesse et sans grace, et nous aurons dit les motifs qui engagent la commission à vous demander de décerner à Mme Geefs, une MÉDAILLE DE BRONZE.

Nous avons de M. BROCHART, à Lille, membre de l'Association, un tableau représentant une figure allégorique intitulée *le Génie de la mort*. Ce titre est accompagné sur la notice de la citation suivante empruntée aux Poésies de Mme Amable Tastu.

Il est une heure ou l'aveugle jeunesse
D'un vain espoir laisse échapper l'ivresse,
Heure funeste où les premiers malheurs
Font à nos yeux verser les premiers pleurs,
Où tout entier le monde se revèle !
La mort est là, mais la mort parait belle !
C'est un jeune ange au maintien triste et doux ;
D'un léger deuil le voile l'environne ;
De pâles fleurs son beau front se couronne :
C'est un ami qui s'approche de nous ;
D'aucun effroi sa marche n'est suivie.
Ses chastes mains du flambeau de la vie
Contre le sol pressent l'éclat mortel ;
Mais d'un regard il endort la souffrance ;
Mais tous ses traits rayonnent d'espérance ;
Mais il sourit et nous montre le ciel.

Voilà le programme de la composition de M. Brochart. Chaque trait du tableau gracieux du poète a été transporté avec bonheur sur la toile. La pose de la figure est bien conçue.

C'est un jeune ange au maintien triste et doux...

— Si la tête manque de noblesse et laisse à désirer pour la perfection du contour ; les bras, la poitrine correctement dessinés et largement peints ne méritent que des éloges. Il en est de même de la draperie dont les plis sont bien étudiés et d'un bon ton de couleur.

Pour ajouter sans doute à la poésie de sa composition,

l'artiste a choisi l'heure du soleil couchant. Une teinte rouge colore le ciel à l'horizon. Ce rapprochement du jour qui tombe avec la vie qui s'éteint, excellent comme donnée poétique, est devenu en exécution un écueil pour le peintre. En adoptant ce parti, la figure, pour rester dans la nature, devait être vivement éclairée par derrière et ne pouvait l'être par devant que par des reflets ; c'est ce que nous ne voyons pas dans le tableau ; puis cette teinte rougeâtre ne s'harmonise nullement avec les tons qui l'avoisinent et détruit l'effet général. Le reste du ciel est lourd, et les détails du terrain qui trahissent l'inexpérience du jeune artiste, auraient exigé de lui des études préalables.

Malgré ces défauts, qu'une critique sévère vient de signaler dans cette production, qu'on dit être la première peinture de son auteur, elle nous fait concevoir d'heureuses espérances. La figure, scrupuleusement étudiée, est digne de fixer toute votre attention. Aussi nous croyons remplir un devoir en vous proposant, à cause d'elle, de décerner à M. Brochart, une Médaille de Bronze. Puisse cette distinction accordée à ce jeune artiste à l'entrée de la carrière, l'encourager à continuer les études solides et les efforts dont nous applaudissons les résultats dans son début.

Au salon de Lille, en 1834, un très-jeune peintre exposa une copie du célèbre tableau des Chiens de Jordaens. Cette copie faible de dessin, mais juste sous le rapport du coloris, jointe à quelques pochades d'après Rubens, exécutées par le même artiste et dans lesquelles on crut reconnaître le sentiment de la couleur, firent concevoir de grandes espérances pour son avenir. Ce jeune peintre était M. DÉTREZ.

La société des amis des arts d'alors, par l'entremise de sa commission, qui se composait en grande partie des membres de celle dont je suis aujourd'hui l'organe, dérogea en quelque sorte aux usages reçus en faisant l'acquisition de cette production quoique ce fût une copie.

Le public, qui aime les originaux, murmura. Quant à moi, je trouve que la commission fit bien d'encourager ainsi les débuts du jeune artiste, et qu'elle agit en véritable amie des arts.

Trois ans plus tard, l'Association lilloise hérita des sympathies de ses devanciers pour le jeune talent de M. Détrez. A la suite de la petite exposition qui accompagna l'inauguration de ses salons, elle distingua, vous le savez, d'une manière flatteuse deux productions de cet artiste. L'une d'elles était ce tableau des Savoyards qui figurait encore à notre exposition annuelle.

D'où venait, messieurs, cette sorte de prédilection pour M. Détrez ? C'est qu'il avait annoncé la louable intention de se faire une manière à lui en étudiant les maîtres anciens ; ainsi son talent éclos en quelque sorte dans nos murs à l'ombre de notre musée, loin de l'influence parisienne eût été, plus que tout autre, un enfant de la cité.

Mais, en applaudissant à cette louable intention, ce serait suivre les conseils d'une malencontreuse amitié, si, à côté de ces preuves de sympathie, l'Association refusait à notre jeune compatriote les secours d'une critique bienveillante mais sévère. Or, c'est pénétrée de cette pensée, que la commission a examiné son exposition composée de trois tableaux : *les petits Savoyards*, *le Moulin de Robreuve à Ranchicourt, Artois* (paysage), *et un Portrait d'homme*.

Commençons par les petits Savoyards :

Sous une arcade, à travers laquelle on aperçoit une rue étroite dont un des côtés est fortement éclairé, des Savoyards sont réunis ; un chien et sur le chien un singe, paraissent fixer leur attention. Le sujet est heureusement choisi : les Savoyards sont bien disposés comme groupe, mais ils méritent nos critiques sous le rapport du dessin. La justesse des proportions, si importante pour la réputation de l'artiste dans des figures ainsi vêtues, dans lesquelles l'incorrection

d'un contour peut se dissimuler sous les plis d'une veste ou d'un pantalon, manque généralement; puis, les ombres trop noires, que le peintre a encore exagérées en plaçant à côté d'elles des lumières très-vives, dénaturent les traits du visage et leur ôtent leur expression. Dans le portrait d'homme du même artiste nous trouvons, encore avec regret, la même absence de finesse de dessin, aussi ne pouvons-nous voir dans cette œuvre qu'une étude plus ou moins heureuse de couleur et non un portrait.

Il est une observation générale que nous devons faire à M. Détrez; nous voulons parler de l'uniformité de sa touche qui surtout dans sa dernière œuvre, le paysage, frappe les yeux les moins exercés, figures, animaux, maisons, y sont touchés de même. Il résulte de ce genre de travail une ressemblance d'aspect qui, au premier coup-d'œil, empêche de distinguer la nature des objets représentés. Nous devons indiquer cet écueil au jeune artiste et lui faire remarquer aussi, que dans cette même production, l'abus des glacis détruit la perspective aérienne.

En dernière analyse, messieurs, ce paysage dans lequel M. Détrez semble avoir voulu résumer sa manière et qui, pour ce motif, a été l'objet d'un examen approfondi de la commission, nous a paru une erreur du jeune peintre. Ce sera, si l'on veut, une brillante convention, mais on y cherche en vain l'imitation de la nature.

Où nous trouvons à remplir la part la plus douce de notre tâche, celle des éloges, c'est dans le tableau des Savoyards. Remarquons que la partie matérielle de la composition, je veux dire ce qui n'est pas figure, est généralement bien. L'arcade et particuliérement la boutique de l'épicier avec ses légumes, parfaitement nature, la rangée fuyante de maisons frappées du soleil méritent nos suffrages; les lointains s'enfoncent bien, et si ce n'était un peu d'indécision dans les formes en certaines parties et notamment dans les détails du terrain, qui ne fait pas l'effet d'être pavé, on ne pourrait

guère demander à l'artiste qu'un peu plus de ce que l'on appelle couleur locale. Est-ce bien à Lille que se passe la scène? En regardant ce tableau ne se croirait-on pas transporté dans quelque vieille ville de Normandie?

Résumons-nous, messieurs. Il est dans chaque carrière des instans où l'homme doit s'arrêter, rassembler toutes ses réflexions pour examiner s'il marche dans la bonne route. La carrière du peintre, comme les autres, permettez-moi cette figure, renferme plusieurs sentiers. L'un prompt, facile, n'est point hérissé de ces études sérieuses qu'exige la vérité de la forme et du coloris : il mène à des succès faciles mais éphémères; l'autre plus long, plus austère, conduit au seul véritable but de l'artiste, à la peinture rendue, consciencieuse, savante, celle à qui les suffrages des gens de goût sont toujours acquis. M. Détrez semble à la commission avoir fait quelques pas dans la mauvaise route : il est encore temps qu'il s'arrête. C'est vers la peinture rendue et surtout vers le dessin qu'il doit tourner toutes ses pensées, tous ses efforts. Son avenir artistique en dépend. La commission croit devoir vous proposer d'ajourner pour M. Détrez les récompenses à l'exposition prochaine, persuadée qu'il réalisera les espérances que ses débuts précédens avaient fait concevoir.

Un des artistes étrangers au département qui se sont rattachés à votre œuvre, messieurs, en sollicitant le titre de membre correspondant de l'Association, M. LATTEUX, à Paris, a envoyé un tableau à l'huile qui mérite votre attention : *La vue de Desenzano sur le lac de Gardes*. Mais la commission a particulièrement distingué les aquarelles du même auteur, et surtout celle qui représente *la Vue de St Zéno, à Vérone*. Une couleur locale bien observée, une adroite dégradation de la lumière, une perspective habile caractérisent cette production, dont nous vous proposons de récompenser le mérite en décernant à M. Latteux, une MÉDAILLE DE BRONZE.

M. SAUTAI, à Lille, membre de l'Association, a exposé un portrait de grandeur naturelle, représentant un musicien de la garde nationale. La figure, assise sur un plan très-incliné, est vue jusqu'aux genoux. Le choix de la pose n'est pas heureux; la main sur laquelle le corps est en quelque sorte appuyée, mérite aussi quelques critiques. Mais il faut reconnaître que la tête est bien posée et finement modelée. M. Sautai, artiste consciencieux, devra faire de la couleur une étude particulière. Cependant la commission, voulant reconnaître les qualités solides de dessin que présente son œuvre, vous propose de lui décerner une MÉDAILLE DE BRONZE.

Elle vous demande aussi d'accorder une MENTION HONORABLE à M. MODESTE LECLERCQ, à Lille, membre de l'Association, pour son portrait peint par lui-même. Nous aimons à applaudir à ce début d'un très-jeune artiste qui mérite vos encouragemens.

M. GENGEMBRE, à Lille, membre de l'Association, a exposé plusieurs portraits au crayon et à l'estompe, et un grand dessin du même travail représentant un *Atelier de filocheuses lilloises*, d'après nature.

Ses portraits, nous ne parlons que des portraits d'hommes, ont réuni tous les suffrages par une étude consciencieuse des traits et du caractère de la physionomie. Celui d'un jeune homme lisant, a paru surtout admirable par la finesse du modelé et l'expression calme et recueillie que l'artiste a su conserver. On a, en général, reproché aux têtes un peu de sécheresse dans les contours; nous ajouterons à cette critique que, *dans ses portraits*, les mains devraient être plus étudiées.

Mais en résumé, il faut reconnaître dans M. Gengembre les qualités du dessinateur. Son atelier des filocheuses lilloises en fournit la preuve. Chaque tête est un portrait scrupuleusement rendu; il y en a même d'une finesse remarquable. Ce qui a paru à la commission manquer dans ce morceau capital, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'un dessin, la couleur. Sans chercher un effet piquant et enlever à l'ensemble

ce caractère de naïveté qui le distingue, l'artiste aurait ajouté à l'illusion par une dégradation de teintes plus variées ; la perspective aérienne, alors mieux sentie, n'eût pas été cause que la perspective linéaire, qui est exacte, ait paru outrée.

Ces critiques, que la commission croit devoir à l'artiste comme une preuve de l'intéret avec lequel elle a examiné son œuvre, ne diminue pas son mérite réel qu'elle vous propose de reconnaître, messieurs, en décernant à M. Gengembre, une MÉDAILLE D'ARGENT.

Avant de terminer la partie de notre rapport relative à la peinture et au dessin, qu'il nous soit permis de remercier, au nom de l'Association, deux personnes, qui ont bien voulu orner notre exposition de leurs œuvres, en annonçant l'intention modeste de ne pas prétendre aux récompenses. Ce sont Mme LÉON, à Lille, auteur d'un petit tableau représentant *Ste Agnès de Montepulciano*, dans lequel on trouve un coloris suave et gracieux bien convenable au sujet, et M. MELCHIOR DEMADRE, à qui nous devons *deux paysages pris en Artois*, remarquables par une étude naïve et consciencieuse de la nature.

Sculpture.

La Sculpture a fourni peu de morceaux à notre exposition.

M. BOUGRON, à Paris, membre correspondant de l'Association, a envové un groupe en plâtre représentant *Chilpéric et Frédégonde*.

Voici la notice fournie par l'artiste pour l'explication du sujet :

« Frédégonde qui habitait avec Chilpéric le palais de » Chelles, était à sa toilette, attendant Landry, son amant, » lorsque Chilpéric qu'elle croyait parti pour la chasse, rentre » doucement et lui donne un petit coup sur l'épaule. Frédegonde dit sans se retourner : Tout beau, Landry ! et elle » ajouta des paroles plus que libres. Au même instant, elle » reconnait sa méprise. Chilpéric sort sans dire un mot ; mais » son silence expressif est entendu par sa perfide épouse. Elle se

» concerte avec Landry et le soir même, Chilpéric est assassiné
» au retour de la chasse. »

L'instant choisi par l'artiste est celui où Frédegonde vient de parler. Elle n'a pas encore reconnu son époux. Le geste de Chilpéric indique la surprise, mais l'indignation n'est pas encore peinte sur son visage ; il n'y a qu'une expression indécise, ou pour mieux dire de transition, qui nuit à l'intérêt dramatique du sujet. Nous croyons donc que le moment choisi n'est pas heureux. Le spectateur, qui a sous les yeux la notice et l'œuvre du statuaire, ne peut fixer son esprit au point où l'artiste a arrêté, matérialisé en quelque sorte sa conception ; la pensée mal à l'aise dans le cercle que lui a tracé l'artiste veut aller plus loin. Après cette critique sur laquelle nons nous sommes appesantis à dessein, afin de bien montrer l'écueil à nos jeunes artistes, nous devons reconnaître dans ce groupe un heureux arrangement de lignes, et du goût dans les ajustemens.

Mais ce qui a réuni tous les suffrages et nous donne une haute idée du talent de M. Bougron c'est une statuette en plâtre, esquisse désignée sur la notice, sous ce titre : *Un Homme pleurant sur une tombe.* Nous pensons que cette désignation n'est pas exacte. L'artiste a voulu dans cette figure personnifier le suicide. Le poignard que l'homme serre dans sa main, le pistolet, la corde à terre à côté de lui, son pied gauche qui foule la croix, le serpent qui entoure sa tête et les deux cornes qui sortent un peu de son front, tout caractérise le démon du suicide. La commission a admiré dans cette figure une anatomie savante et un mouvement général bien senti. C'est bien le suicide dans sa hideuse énergie ou, pour mieux dire, le démon du suicide. Nous applaudissons à la pensée de l'artiste et au talent avec lequel il l'a rendue. Aussi vous proposons-nous, messieurs, de décerner à M. BOUGRON pour cette remarquable production une MÉDAILLE D'ARGENT.

M. DESBOUVRY, membre de l'Association, a exposé un *Buste en plâtre de Wicar*, exécuté d'après le portrait qui se voit dans notre Musée. La tâche entreprise par ce jeune artiste était difficile, et l'Association doit lui savoir gré de ses efforts.

Architecture.

L'architecture s'est trouvée représentée par un seul projet: *Plan, coupe et élévation d'une Salle de spectacle pour la ville de Dunkerque.*

L'auteur est M. LORENZO, né à Dunkerque, demeurant à Paris, et membre correspondant de l'Association.

La commission en examinant son travail aurait désiré, puisqu'il s'agissait d'un édifice à construire entièrement à neuf, que la descente de voiture eût lieu sous des galeries couvertes et non sous des bannes de coutils, comme l'indique le projet. Elle craint en outre que les renfoncemens pratiqués sur les faces latérales du monument, afin d'ajouter à son effet pittoresque en rompant par des avant-corps la longueur des lignes de côté, ne nuise, en diminuant la largeur totale de l'édifice, au développement indispensable aux dépendances d'une salle de spectacle. Elle reconnait au reste dans la salle proprement dite une distribution très-convenable, notamment dans le prolongement de la coupole jusqu'à l'avant-scène, disposition très-favorable au développement des sons. Elle croit donc devoir vous proposer, messieurs, de récompenser par une Médaille de Bronze le travail estimable de M. Lorenzo.

Gravure.

Nous retrouvons ici l'occasion de payer un tribut d'éloges à M. COUSIN pour un cadre renfermant trois vignettes gravées sur acier. Ces charmantes gravures, exécutées d'après les dessins de Tony Johannot pour orner la réimpression des St^s Évangiles de Curmer, restent à la hauteur des remarquables productions qui ont acquis à M. Cousin une place distinguée parmi nos premiers graveurs de vignettes.

Arrivés au terme de notre travail nous ne devons pas passer sous silence une *Mappemonde* de grande dimension, exécutée avec beaucoup de soin, par ONZE ÉLÈVES de l'INSTITUTION PARADIS, à Lille. Nous avons aussi à signaler des produits qui ne se rattachent aux beaux-arts que d'une manière indirecte : Les *Linges de table* et *Stores en fil damassés* de M. Louis PHILIPPE, et les *Tissus en verre et laine* et en *verre pur* de M. DUBUS-BONNEL. Un brevet d'invention a déjà signalé à l'intérêt général l'importante découverte de M. Dubus; quant à nous, membres d'une commission spéciale des arts du dessin, qu'il nous soit permis de rappeler à cet habile industriel combien le bon goût du dessin et le choix des formes dans les ornemens ajoute au prix de la matière quelque précieuse qu'elle soit.

L'assemblée adopte à l'unanimité les conclusions de ce rapport.

RAPPORT

DE LA

Commission chargée d'examiner les compositions musicales

Envoyées à l'exposition annuelle de l'Association Lilloise.

MUSIQUE.

MESSIEURS,

La commission de musique (1), nommée par le comité à l'effet d'examiner les morceaux présentés au concours de cette année, avait à juger les trois morceaux suivans :

Une OUVERTURE (2), portant cette épigraphe : *Une forte volonté sait vaincre tout obstacle.* On y trouve de l'élégance, de la verve, mais elle est un peu entachée d'idées vagues et disparates.

Une MESSE (3), sous la même devise, qui n'a pas absolument la couleur du genre : néanmoins on y rencontre certains passages pleins de vérité et de chaleur, le *Kyrie*, le *Sanctus* et le *Benedictus* sont ce qu'il y a de mieux dans la partition.

Une autre MESSE (4), avec cette inscription : *Cantate Domino canticum novum*, d'un beau caractère religieux ; cependant (le *Kyrie* à part), les formes en sont un peu vieilles, particulièrement les cadences finales.

---

(1) La commission était composée de MM. Brun-Lavainne, Gachet, *membres du comité*; Louis Danel, Fémy, Lanza, Müller, Printemps, rapporteur, *membres titulaires.*

(2) Par M. Ferd. Lavainne, de Lille, *membre titulaire.*

(3) Par M. Ferd. Lavainne, *membre titulaire.*

(4) Par M. Gali, de Lille, *membre titulaire.*

Après plusieurs séances d'examen, soit à la lecture, soit d'audition, pour pouvoir juger et assigner à chacun de ces ouvrages les récompenses qu'ils méritent, la commission, d'après sa délibération, me charge de vous présenter ses conclusions :

1° L'ouverture, ci-dessus précitée, mérite une MÉDAILLE D'ARGENT.

2° La messe indiquée la première mérite également une MÉDAILLE D'ARGENT.

3° L'autre messe doit aussi obtenir une MÉDAILLE D'ARGENT.

Les conclusions de ce rapport ayant été mises aux voix sont adoptées à l'unanimité.

A mon ami Alphonse Bocquet.

Ainsi mon jeune ami, le sol de la Touraine
A fixé tes pas quelques jours ;
Là, ton âme se peut livrer en souveraine
A ses rêves, à ses amours.

De la côte rapide où ton regard domine,
Tu peux trouver à l'horizon
Ici Tours, puis Amboise, et là, sous la colline
Le vieux château de Montbazon ;

Voir les bateaux errant sur l'onde sablonneuse
Que la Loire roule en son sein,
Entendre, auprès, le Cher et les eaux de la Creuse
Et l'Indre au sinueux bassin.

Tu ne peux faire un pas sans y trouver la trace
D'un haut fait, d'un château, d'un nom :
Descartes y paraît presque à la même place
Où naît le curé de Meudon !

Alphonse, il t'en souvient, quand nous errions ensemble,
Le soir, à l'heure du loisir,
Nos voix qu'un même instinct, un même amour assemble,
S'unissaient dans un seul désir.

Oh ! disions-nous, heureux celui dont les campagnes
Se dessinent sous un ciel pur,
Celui qui voit au loin ses côteaux, ses montagnes
Festonner l'horizon d'azur !

Nous, jeunes-gens à qui le destin fut avare,
Enfans de l'art, nés dans l'exil ;
Notre patrie, hélas ! c'est l'union barbare
D'un ciel froid et d'un monde vil.

Mais toi ! tu peux au moins sourire à l'espérance,
Rêver et chanter tour-à-tour ;
Dans le plus beau pays du beau pays de France
Sont nombreux les pensers d'amour !

Là, toute femme sait dire de douces choses,
Tout cœur peut aimer et chérir,
Et l'on dit que souvent entre les lèvres roses
On entend des baisers courir.

Heureux enfant! sans doute à l'heure où la colline
Se voile des ombres du soir,
Tes pas vont s'égarer dans les lieux que devine
L'instinct d'un amoureux espoir.

Là, se dirige aussi celle dont la journée
Fut longue de penser à toi!
De son bras à ton bras elle marche enchaînée,
Comme le croyant à sa foi.

Et tous deux vous allez, emportés par les songes
Qui volent sur votre âge d'or;
Vous allez, repaissant de gracieux mensonges
Votre âme jeune et fraîche encor.

Et moi, dont la tristesse est souvent la compagne,
J'ai fui mes pénates aussi,
Sur le marbre humble, étroit, qui contint Charlemagne
Je suis venu penser ici.

Oh! de quels souvenirs a son âme oppressée
Le poète aux saintes missions,
Quand il promène ainsi sa pieuse pensée
Sur les débris des nations!

Tel est mon sort à moi; Dieu m'a donné ce rôle,
Comme il donne un glaive aux vainqueurs:
Il a mis dans mon sein l'onde de sa parole,
Pour l'épancher dans tous les cœurs.

Aussi ma lyre est-elle aux plaintes populaires,
Au peuple appartiennent mes pleurs,
Je veux chanter ses maux, ses labeurs, ses misères,
M'initier à ses douleurs.

Et toi? quand cesseront tes courses, tes voyages?
Quand te verrai-je de nouveau
Jeter sur mon chemin tes riantes images,
Comme des fleurs sur un tombeau.

Alexandre Couvez.

ARCHÉOLOGIE.

Inventaire chronologique et détaillé des Chartes de la Chambre des Comptes, à Lille, par Denis-Joseph Godefroy, ancien garde des Archives de Flandre, revu continué et annoté par M. le docteur Le Glay, Archiviste du département du Nord.

Pour les écrivains qui traitent sérieusement l'histoire et même pour les lecteurs qui aiment à y trouver autre chose que l'intérêt du roman, voici une bonne nouvelle. L'inventaire des Chartes de la chambre des Comptes de Lille, connu seulement de quelques hommes spéciaux, et par conséquent d'une utilité très-restreinte, méritait de sortir du sanctuaire où il est gardé avec un soin religieux pour aller répandre dans le public des lumières certaines sur beaucoup de points d'histoire ou défigurés ou controversés par les auteurs. C'est faute de recourir aux preuves de ce genre ou du moins d'y apporter une attention assez scrupuleuse que presque tous nos historiographes ont encouru cet arrêt sévère mais juste : L'histoire de France est à refaire. Mais c'est précisément parcequ'on a reconnu cette fâcheuse vérité que la nouvelle publication de M. le docteur Le Glay, joint à ses divers genres de mérite celui de l'opportunité.

Pour donner en peu de mots une idée de l'importance des Archives dont nous annonçons l'*inventaire*, nous transcrivons du prospectus les lignes suivantes :

« Les archives de l'ancienne Chambre des comptes de Lille sont, après celles du royaume à Paris, le plus riche et le plus précieux dépôt qu'il y ait en France.

» Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, devenu comte de Flandre par son mariage avec la fille de Louis de Male, institua à Lille, en 1385, une Chambre des comptes, semblable à celles qui existaient déjà à Paris et à Dijon. Cette chambre d'abord n'avait de juridiction que sur les comtés de Flandre et d'Artois, et sur la seigneurie de Malines; mais bientôt l'agrandissement que Philippe-le-Bon donna à ses états en étendit singulièrement le ressort. Les comtés de Namur, de Hainaut et Hollande, les duchés de Brabant et de Gueldres, de Limbourg, de Luxembourg, le Tournésis, etc., se trouvèrent justiciables de ce tribunal.

» Des décisions successives y firent déposer les archives anciennes des comtes de Flandre, et celles des provinces réunies à leurs domaines. Là furent conservés en outre les comptes généraux et particuliers des villes et provinces du ressort, les registres aux délibérations et affaires traitées par la Chambre, les registres des chartes de l'Audience, des grâces et remissions, les actes d'aliénation et engagements des domaines royaux, les aveux, dénombrements et reconnaissances de fiefs, terres et seigneuries, procès-verbaux pour les limites, résultant de conférences et traités, mémoires, rapports, notes diplomatiques du plus haut intérêt.

» Les Archives de la Chambre des comptes de Lille peuvent se réduire aux trois divisions suivantes :

1° Diplômes originaux et copies.
2° Cartulaires et registres.
3° Portefeuilles, fardes et liasses.

I.

DIPLOMES ORIGINAUX ET COPIES.

» Plus de douze mille titres originaux, *vidimus* ou copies anciennes et authentiques, sont renfermés dans 92 layettes ou boîtes. Cette collection de chartes à laquelle aucun dépôt particulier en France ne peut être comparé, comprend tous les traités de paix et de commerce, d'alliance et de mariage, les testaments des souverains, les lois et privilèges accordés aux provinces et aux communes, les donations aux établissements religieux et de bienfaisance, etc. La série commence à l'an 706 de notre ère. La charte

originale la plus ancienne est un privilége de 1008, avec le sceau et le monogramme de l'empereur Henri II.

II.

CARTULAIRES ET REGISTRES.

» La seule collection de nos cartulaires suffirait pour donner de ces archives une idée fort avantageuse. Ces cartulaires sont au nombre de vingt et renferment plus de cinq mille chartes appartenant aux époques comprises entre les années 819 et 1340.

» Les registres des chartes composés de 79 volumes in-folio, comprennent tous les actes émanés des souverains du pays depuis 1358 jusqu'en 1687. Ce sont des traités, des édits et lettres patentes, des titres de fondations, d'acquisitions, de propriétés seigneuriales, anoblissements, légitimations, privilèges, ordonnances sur les affaires de domaines, police, commerce, finances, monnaies, etc.

» Ce qui est relatif aux anoblissements et érections de terres et fiefs nobiliaires a été presque entièrement lacéré par des commissaires nommés *ad hoc* en 1793; mais ces destructeurs ignorants n'ont pas pris garde que les actes qu'ils voulaient faire disparaître se retrouvent analysés sommairement dans le *Répertoire des Chartes*, 3 vol. in-folio, lequel est demeuré intact. Ils ne savaient pas non plus que toutes les lettres de chevalerie, de noblesse, réhabilitations, anoblissements et déclarations d'armoiries consignées aux Registres des Chartes, sont mentionnées dans l'ouvrage que J. Le Roux, roi d'armes de Flandre, a fait imprimer à Douai en 1784, sous le titre : *Recueil de la noblesse de Bourgogne, Limbourg*, etc.

III.

PORTEFEUILLES, FARDES ET LIASSES.

» Cette division comprend plus de six mille portefeuilles, registres, fardes et liasses offrant les documents les plus curieux et les moins connus sur l'histoire de France en général, sur celles des provinces de Flandres, d'Artois, de Hainaut, de Bourgogne, sur

celles de toutes les provinces des Pays-Bas. Ce sont entr'autres douze à quinze mille lettres autographes, mémoires historiques, instructions aux ambassadeurs. Ces lettres retirées, vers la fin du siècle dernier, d'un réduit où elles gissaient ignorées, forment un ensemble de pièces qu'on ne peut désormais se dispenser de connaître, si l'on veut écrire ou étudier l'histoire de France sous les règnes de Louis XII, François I, Henri II, Charles IX, Henri III et Henri IV, celle d'Allemagne sous Maximilien I, celle d'Espagne sous Charles-Quint et Philippe II, celle d'Angleterre sous Henri VII et Henri VIII, et enfin celle des Pays-Bas sous la régence de Marguerite d'Autriche.

» L'inventaire analytique de toutes ces richesses a été commencé en 1782, sur la demande du gouvernement, par feu M. Denis-Joseph Godefroy, garde des archives de la Chambre des comptes. Les actes y sont savamment et nettement analysés selon leur ordre chronologique, depuis l'an 706 jusqu'en 1307. Ce travail de science et de patience a reçu de justes éloges de la part des hommes les plus capables de l'apprécier. Secousse, de Laurière, Moreau, Bréquigny, Dom Clément, le ministre Bertin ont adressé à l'auteur des félicitations unanimes.

» Voici comment procède toujours le judicieux et infatigable rédacteur : d'abord sur la marge droite, désignation de l'établissement ou du particulier pour qui l'acte est délivré, avec indication du lieu principal nommé dans le corps du titre. L'analyse succincte de la charte et la désignation des personnes rappelées comme témoins sont précédées de la désignation du lieu, du jour et de l'année où le titre a été délivré, sans omettre les noms et qualités du prince ou autre personnage de qui émane ce titre. L'auteur indique en outre si la charte est originale ou si ce n'est qu'une copie; si elle est sur parchemin ou sur papier; si elle est ou non scellée, et enfin si elle est inédite ou si elle a été publiée. Dans ce dernier cas il cite scrupuleusement l'ouvrage, le tome et la page où elle se trouve. Ceux qui ont quelque idée des labeurs de ce genre pourront se figurer combien celui-ci a dû coûter de soins, d'attention et d'étude.

Nous nous sommes fait un devoir de continuer l'œuvre de M. Godefroy, sur le même plan et dans le même esprit.

Les inventaires de la Chambre des comptes de Lille, entrepris pour signaler au public les richesses sans nombre que contient ce dépôt, sont restés jusqu'ici en quelque sorte inédits; car les deux volumes que le comte de St-Genois a fait imprimer sont bien loin d'offrir l'analyse des actes dans leur intégrité. M. de St-Genois n'a pas été plus scrupuleux pour dénaturer le travail du savant archiviste qu'il ne l'avait été pour se l'approprier (1).

» Il a remplacé les belles tables raisonnées de M. Godefroy par la nomenclature la plus sèche et la plus incommode. D'ailleurs les volumes du comte de St-Genois, tout imparfaits qu'ils sont, ne se trouvent plus dans le commerce; et on ne les obtient dans les ventes qu'à un prix fort élevé.

» C'est pour satisfaire au vœu souvent exprimé par un grand nombre d'amis des études historiques que nous essayons aujourd'hui de livrer à la publicité, le catalogue analytique et raisonné des chartes de la Chambre des comptes. Au lieu d'y opérer des retranchements et des mutilations, comme l'a fait si malencontreusement M. de St-Genois, nous y ajouterons l'analyse d'une quantité de chartes et diplômes qui avaient échappé aux recherches de notre prédécesseur, ou qu'il n'avait découverts que tardivement. Ces articles sont déjà au nombre d'environ deux cents. Notre continuation spéciale commence à l'année 1314.

» M. le Ministre de l'Instruction publique et M. le Préfet du Nord se sont empressés de donner leur approbation à cette entreprise (2).

---

(1) Arrivé à l'an 1300, M. de St-Genois passe brusquement à 1389, et laisse ainsi en arrière plus de 800 titres importants. De 1389 au 18e siècle, le reste de son travail n'est qu'une vaine suite de noms propres, dont la plupart n'ont pas le moindre intérêt historique.

(2) Le gouvernement de la Belgique qui fait recueillir, de toutes parts, des documents sur l'histoire nationale de ce royaume, regarde le dépôt de Lille comme le plus précieux qu'il puisse faire explorer à l'étranger. Voyez l'excellent *Rapport au ministre de l'intérieur sur les archives de la Chambre des comptes de Lille, sur les travaux à y exécuter dans l'intérêt de l'histoire de la Belgique*, par M. Gachard, archiviste général du royaume, in-8°, Bruxelles 1836.

» L'ouvrage, précédé d'une notice historique fort détaillée sur les archives de la Chambre des comptes avec toutes les pièces justificatives (1), sera publié dans le format in-folio, sur beau papier raisin, caractères neufs. Il en paraîtra tous les quatre mois un volume dont le prix, qui sera de *vingt-cinq francs* pour la France, subira pour les pays étrangers une augmentation rigoureusement calculée sur les frais d'exportation.

L'impression commencera quand le nombre des souscripteurs sera reconnu suffisant pour couvrir les frais. »

Ajoutons que cette tâche de compléter et de continuer Godefroy ne pouvait être mieux remplie que par M. le docteur Le Glay. Sa présence à la tête des Archives départementales du Nord aura donc rendu un immense service aux amis de la science historique. C'est à eux maintenant et à toute la la partie éclairée du public à seconder une aussi utile entreprise. Nous avons la confiance que les sympathies ne lui feront pas faute, et que l'appui du gouvernement, les encouragemens des savans étrangers trouveront beaucoup d'échos dans nos provinces, intéressées les premières à la publication de ce précieux inventaire.

B. L.

(1) Entr'autres plusieurs lettres inédites fort curieuses et fort instructives de Bréquigny, Moreau, Secousse, du ministre Bertin, etc.

MÉLANGES.

FÊTES PUBLIQUES.

C'est dans les fêtes publiques qu'il faut étudier le caractère de chaque époque ; soit que ces fêtes résultent d'un élan spontané du peuple, ou des vieilles habitudes de ses pères, ou bien encore du désir qu'ont ceux qui le gouvernent de lui donner une direction conforme à leurs vues.

Dans cette dernière catégorie sont toujours celles qui ont besoin d'être formulées par un programme. A une époque qui commence à s'éloigner de nous, le peuple, à qui l'on avait dit : *tu es souverain*, trouvait que cette souveraineté accompagnée de la disette et des assignats ne remplissait ni son estomac ni sa bourse. Egoïste de peuple, va !....

Il s'était révolté à Lille le 2 pluviose an IV, contre une municipalité qui s'était vue forcée par les circonstances de taxer le pain des indigens à 40 sous en assignats et 1 sou en numéraire. Quelques détachements de cavalerie et d'infanterie, rappelés en hâte de la Belgique, avaient fait rentrer ce pauvre *souverain* dans ses caves et dans ses *courettes*. Mais la nouvelle municipalité, après cet acte de vigueur, avait bien senti qu'à défaut de pain, il fallait donner quelque chose au peuple. L'époque du 10 germinal se présenta tout naturellement pour repaître ses entrailles affamées..... d'une *fête à la jeunesse*. En voici le programme textuel, que l'on peut, ce nous semble, considérer déjà comme une curiosité historique.

« La loi du 3 brumaire de l'an 4 ordonne que la fête du 10 » germinal sera célébrée avec tout l'appareil et tous les dévelo- » loppemens dont elle est susceptible. Rien de plus précieux » à une sage législation que l'éducation de la jeunesse ; vos » magistrats, jeunes citoyens, ont infiniment à cœur d'en- » courager vos travaux. Aimez vos devoirs, chérissez vos » parens, honorez vos précepteurs, et en méritant les ré- » compenses de la patrie, vous goûterez la plus douce des » satisfactions, celle d'avoir bien fait.

» Art. 1. La fête commencera à deux heures après-midi.

» Les généraux commandans à Lille sont invités à la faire » annoncer par une salve d'artillerie sur les remparts.

» Art. II. A trois heures, un cortège sortira de la maison » commune dans l'ordre suivant :

» Un détachement de cavalerie.

» Une compagnie d'artillerie avec ses canons.

» Une musique guerrière.

» Plusieurs pelotons de grenadiers, tant de la garnison que » de la garde nationale sédentaire.

» Les jeunes élèves des divers hospices républicains.

» Les jeunes gens âgés de seize ans qui doivent être armés » aux termes des lois.

» La compagnie de l'espérance (1).

» Celle des vétérans.

» Les compagnies d'invalides qui viennent d'être formées » à la Citadelle.

» Les autorités civiles et militaires, l'administration » municipale, et au milieu les élèves à qui les récompenses » devront être données, et les parens de ces élèves.

» Plusieurs pelotons de chasseurs tant sédentaires qu'autres.

---

(1) Ce corps était composé d'enfans au-dessous de seize ans, portant fort bien l'uniforme et manœuvrant mieux que beaucoup d'honnêtes vétérans de la milice citoyenne.

» Et finalement un autre détachement de cavalerie qui » terminera la marche.

» La haie sera bordée d'un bout à l'autre par plusieurs » compagnies de fusiliers.

» Art. III. Le cortège *parcourera* les rues de Dunkerque, » de l'Humanité, des Bouchers, des Républicains, rue Pierre, » place Martin, des Récollets et marché aux Poulets, en » chantant des hymnes et des chansons patriotiques.

» Art. IV. Il sera érigé sur la place d'armes une estrade » ornée de tentures et de drapeaux tricolores, et adossée à » l'escalier de la Grand'Garde.

» Des gradins y seront disposés pour les vieillards.

» Art. V. Des fusils mis en faisceaux seront distribués » par le président de l'administration municipale aux jeunes » gens parvenus à l'âge de seize ans, que la loi appelle à » être armés.

» Art. VI. Toute la musique du spectacle à laquelle les » amateurs sont invités à se joindre aura sur l'estrade deux » emplacemens particuliers ; elle exécutera divers morceaux » à grande symphonie.

» Art. VII. Le président de l'administration fera l'ouver- » ture du livre aux inscriptions civiques.

» Art. VIII. Il distribuera cinq médailles, savoir :

» A celui qui remportera le premier prix de l'école de dessin;

» De celle de la bosse ;

» Du sujet de l'histoire ;

» De l'architecture ;

» Et enfin, à celui qui dans le collége national, se sera » le plus distingué depuis un an par son application à l'étu- » de, ses progrès et sa vertu.

» Art. IX. Ces actes civiques seront entremêlés de discours.

» Art. X. Les grenadiers, les chasseurs de la garde na- » tionale, avec les drapeaux de leur bataillon, et ce que le » commandant de la place jugera convenable de la garnison, » formeront un quarré sur la place d'armes.

» Art. XI. Le salon des arts sera ouvert le même jour à » deux heures, et chaque autre jour de la décade depuis dix » heures du matin jusqu'à midi et depuis trois heures jus- » qu'à six.

» Il s'y trouvera déposé plusieurs tableaux dignes de la » curiosité des amateurs.

» Art. XII. Tous les pères de famille sont invités à témoi- » gner l'intérêt que leur inspire l'éducation publique, en » assistant à la fête avec leurs enfans. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES, GRAVURES ET LITHOGRAPHIES, IMPRIMÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD, PENDANT LE MOIS D'AOUT 1857.

ENTRÉE DE Mgr. ROBERT DE FLEURY, archevêque de Cambrai, par Mme Clément-Hémery (Extrait de la *Revue Cambrésienne* (in-8° d'une demi-feuille. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

DISCOURS *prononcé par M. Brunin, principal du collége d'Avesnes.* In-8° d'une feuille. Imprimerie de Viroux, à Avesnes.

TABLEAU *de la distribution et de l'emploi du temps dans les écoles primaires élémentaires.* In-plano d'une feuille. Imprimerie de Viroux, à Avesnes.

DISCOURS *sur l'emploi du temps*, par M. Thibault, professeur de philosophie au collége de Cambrai. (Extrait de la *Revue Cambrésienne*). In-8° d'une demi-feuille. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

MANUEL DES ENFANS DE MARIE. In-32 de 3 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN sanctifiée par la prière et la méditation. In-24 de 6 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

DISCOURS prononcé par M. Paradis, chef d'institution à Lille. In-8° d'une demi-feuille. Imprimerie de Leleux, à Lille.

NOUVELLES LEÇONS DE MYTHOLOGIE à l'usage des pensionnats, par B***. In-18 de 7 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

OU ALLEZ-VOUS? — L'ÉTERNITÉ MALHEUREUSE. — LE CHEMIN DU ROYAUME DES CIEUX. — MARIE GRAY. Brochures in-12 d'une demi-feuille chacune. Imprimerie de Leleux, à Lille.

CORRESPONDANCE DE FAMILLE sur le choix des amis et sur le danger des mauvaises liaisons. In-12 de 13 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LA BONNE MÈRE DE FAMILLE, ou souvenirs de la vie de Mme ***, recueillis par une de ses amies. In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Office divin à l'usage de Rome. In-12 de 28 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Les solitaires d'Isola Doma, suite de Silva ou l'ascendant de la vertu. Deux volumes in-18 de 3 feuilles chacun. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Instructions sur l'histoire de France, par Le Ragois. In-12 de 18 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Inventaire chronologique et détaillé *des Chartes de la chambre des Comptes à Lille*, par Denis-Joseph Godefroy, continué et annoté par M. le docteur Le Glay. (Prospectus) In-4° d'une feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

Beautés de l'histoire de la Suisse. In-12 de 15 feuilles. Imprimerie de Bronner-Bauwens, à Lille.

Revue du salon de 1835. — (3e livraison). In-4° d'une feuille. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes.

GRAVURES ET LITHOGRAPHIES.

Trois médailles appartenant à M. Barré père, lith. — Les Bergers du Midi, lith. — Géricault mourant, lith. — A Valenciennes, chez A. Prignet.

Monument élevé sur le glacis de la citadelle de Valenciennes à la mémoire du général Dampierre. — A Valenciennes, chez A. Prignet.

MM. les Imprimeurs, Libraires, Éditeurs du département du Nord sont priés de vouloir bien faire connaitre, au bureau de la *Revue du Nord*, les prix de leurs nouvelles publications, aussitôt après que le dépôt des exemplaires a été effectué à la Préfecture. Il sera rendu compte de celles dont un exemplaire aura été déposé au bureau du journal.

Brun-Lavainne,
Propriétaire-Gérant.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE PIERRE SCHLÉMIHL.

IV.

Il me faudra dans mon récit passer rapidement sur une époque où il me serait bien doux de m'arrêter, si mon souvenir pouvait en évoquer victorieusement l'âme et le génie. Mais la couleur qui l'animait et qui, seule, peut l'animer encore, est effacée en moi, et quand je veux retrouver dans mon sein ce qui le faisait battre si fortement naguère, les chagrins et le bonheur, les pieuses illusions— alors je frappe vainement un rocher d'où ne jaillit plus de source vive, car le Dieu s'est retiré de moi. De quel œil différent me regarde aujourd'hui le passé !

O *Mina !* de même qu'autrefois je pleurai quand je te perdis dans le monde, ainsi pleuré-je maintement que je t'ai perdue dans mon cœur ! Suis-je donc devenu si vieux ? — O triste raison ! Rien qu'un battement de pouls de ce temps-là !... Rien qu'une seconde de cette illusion ! ! — Mais non !... Je flotte solitaire sur la cime déserte de tes vagues amères, ô Raison ! et, depuis long-temps, de ma dernière coupe s'est enfui le sylphe du champagne magique !

J'avais envoyé Bendel, avec quelques sacs pleins d'or, dans la petite ville où il devait me préparer une maison selon mes besoins. Il avait semé là beaucoup d'argent, parlant avec réticence (je voulais cacher mon nom) de l'étranger de distinction qu'il servait : — ce qui plongea ces bonnes gens dans de singulières pensées. Dès que ma demeure fut prête à me recevoir, Bendel vint me prendre, et nous nous mîmes en route.

A une lieue environ de la ville, dans une plaine où le soleil dardait tous ses rayons, le chemin nous fut coupé par une

foule innombrable en habits de fête. La voiture s'arrêta. Musique, son des cloches, salves de canons retentirent à-la-fois; un perçant *vivat* traversa l'air — devant la voiture s'avança, vêtu de blanc, un chœur de jeunes filles d'une éclatante beauté, mais qui, devant l'une d'entre elles s'éclipsaient toutes, comme les astres de la nuit devant le soleil. Elle sortit du cercle de ses compagnes; sa forme svelte et délicate s'agenouilla devant moi, parée d'une modeste rougeur, et, me présentant sur un coussin de soie une couronne tressée de laurier, de rameaux d'olivier et de roses, elle me dit quelques paroles où dominaient ces mots : Majesté, Vénération, Amour, — paroles que je ne compris pas, mais dont le son argentin si magique! énivra mon oreille et mon cœur. Il me sembla qu'une fois déjà cette forme céleste avait passé sous mes yeux — le chœur entonna ses chants. Il célébra la louange d'un bon roi et le bonheur de son peuple.

Et cette scène, mon ami, se passait en plein soleil! — Elle était toujours à genoux, à deux pas de moi qui n'avais pas d'ombre, et qui ne pouvais franchir ce petit espace — pour moi tout un abîme! — ni tomber à genoux en face de cet ange. Oh! que n'eussé-je alors donné pour une ombre! Je dus cacher ma honte, mon trouble, mon désespoir au fond de ma voiture. Bendel prit une détermination pour son maître. Il s'élança de la voiture par le côté opposé; je le rappelai et je tirai de ma cassette, pour la lui remettre, une couronne en diamans qui avait dû parer le front de la belle Fanny. Il s'avança et parla au nom de son maître qui ne pouvait, ni ne voulait accepter de tels honneurs. Il ajouta qu'une erreur sans doute les faisait agir; que cependant je remerciais les bons habitans de la ville pour leurs excellentes intentions. Alors il prit la couronne offerte sur le coussin, et il mit à sa place celle en brillans. Puis il tendit respectueusement la main à la jeune fille pour la relever. D'un geste il éloigna le clergé, le maire et les députations. On ne laissa plus s'approcher personne. Il ordonna à la foule de se diviser, et il rentra d'un

bond dans la voiture qui partit au galop, passa sous un arc de triomphe construit de verdure et de fleurs, et gagna la petite ville. Les canons ne cessaient de tonner — la voiture s'arrêta devant ma demeure ; je sautai à la hâte sur le seuil, fendant la presse qu'avait attirée le désir de me voir. La populace cria : *vivat!* sous mes fenêtres d'où je fis pleuvoir les doubles ducats. Le soir, la ville fut spontanément illuminée.

Et j'ignorais toujours ce que signifiait tout cela et pour qui l'on me prenait. J'envoyai Rascal aux informations. Il se fit raconter comment on avait déjà la nouvelle certaine que le bon roi de Prusse traversait le pays sous le nom d'un comte ; comment mon adjudant avait été reconnu, et comment en se trahissant il avait décélé mon secret ; combien grande enfin avait été la joie, quand on avait acquis la certitude de me posséder dans l'endroit même. Maintenant qu'il était évident que je voulais garder le plus strict incognito, on devait bien sentir combien on avait eu tort de tant s'empresser à lever le voile. Mais il ajoutait que mon mécontentement avait été plein de clémence et de grâce, et que je pardonnerais certainement à leurs bons cœurs !

Mon drôle trouva la chose si plaisante que, prenant un ton de blâme, il ne négligea rien pour fortifier ces bonnes gens dans leur erreur. Il me fit un rapport très-comique, et voyant que ce récit m'égayait, il me raconta toute la malicieuse méchanceté qu'il avait commise. Dois-je l'avouer ? cette aventure me flatta par ce seul motif peut-être qu'on m'avait pris pour un si grand personnage !

J'ordonnai qu'on préparât pour la soirée du lendemain, sous les arbres qui ombrageaient le devant de ma demeure, une fête à laquelle je fis inviter toute la ville. La mystérieuse vertu de ma bourse, les soins de Bendel et la dextérité inventive de Rascal réussirent à triompher même du temps. Tout se trouva prêt en peu d'heures, et avec tant de richesse et d'éclat, que ce fut vraiment un prodige. La magnificence égalait la profusion. L'ingénieuse illumination était distribuée

avec tant d'adresse que je me sentis en pleine sécurité. Je n'avais que des éloges à donner à mes serviteurs.

Le soir tomba. Les convives arrivèrent et me furent présentés. Pour le coup, il ne fut plus question de Sa Majesté, mais avec une humilité et une vénération profonde on me nommait : *Monsieur le Comte*. Qu'avais-je à faire? Je m'accommodai de ce titre, et je m'en tins pour le moment au nom de *comte Pierre*. Au milieu de tout le tumulte de la fête, mon âme ne cherchait que la jeune fille de la veille. Elle vint tard, elle qui était la couronne et qui la portait! Elle suivait modestement ses parens, et paraissait ignorer qu'elle fût la plus belle. On me présenta le *Maître des forêts*, sa femme et sa fille. Je sus dire au vieillard plusieurs choses agréables et obligeantes; devant sa fille je restai comme un enfant que l'on gronde, sans pouvoir trouver un seul mot. Enfin je la priai en balbutiant de vouloir bien remplir, pour donner plus de dignité à la fête, le rôle que lui assignait déjà la couronne qui ornait sa tête. D'un regard timide et plein d'émotion elle implora l'indulgence. Mais, en sa présence, plus timide qu'elle-même, je lui offris avec respect l'hommage de son premier sujet — et l'exemple du comte fut un ordre pour tous les convives : chacun s'empressa de l'imiter. Majesté, Innocence et Grâce, unies à la Beauté, commandèrent une joyeuse fête. Les heureux parens de Mina crurent que c'était pour leur faire honneur qu'on exaltait ainsi leur fille. Moi-même j'étais dans une ivresse inexprimable. Je fis mettre dans deux plats couverts tout ce qu'il me restait des joyaux que j'avais achetés naguère pour me débarrasser d'un or importun, toutes les perles, toutes les pierres précieuses — et je les fis offrir, au nom de la Reine, à ses compagnes ainsi qu'à toutes les dames. Pendant ce temps, on jetait sans interruption, par-dessus les balustrades barriolées, des poignées d'or au peuple dont les cris d'allégresse retentissaient.

Le lendemain matin, Bendel me déclara confidentiellement que les soupçons qu'il avait long-temps nourris sur la probité

de Rascal, s'étaient changés en certitude. La veille, il avait dérobé tout un sac d'or. — « Laissons, lui dis-je à ce pauvre filou la jouissance de ce petit butin ; mes largesses ont été à tout le monde, pourquoi pas aussi à lui ? Hier, il m'a servi très-bien ainsi que les nouveaux domestiques que tu m'as procurés : ils m'ont réjoui en m'aidant à donner une joyeuse fête. »

Il n'en fut plus question. Rascal demeura le premier de mes valets, mais Bendel était mon ami et mon confident. Ce dernier s'était habitué à croire ma richesse inépuisable, et il ne s'enquérait pas de ses sources. Il m'aidait à merveille, entrant dans mes vues, à inventer des occasions de l'étaler et de dissiper l'or. Quant à cet inconnu, à ce gris et pâle hypocrite, voici tout ce qu'il en savait : que par *lui* seul je devais être délivré de l'anathême qui pesait sur ma tête, et que je le craignais lui, mon unique espérance ; que, du reste, j'étais convaincu qu'il saurait me découvrir partout, mais moi — lui — nulle part : c'est pourquoi, dans l'attente du jour promis, j'avais renoncé à toute recherche inutile.

La splendeur de ma fête et la noblesse de mes manières, entretinrent d'abord les crédules habitans de la ville dans leur première opinion. A la vérité, les journaux eurent bientôt annoncé que le voyage si merveilleux du roi de Prusse n'avait été qu'une nouvelle sans fondement. Mais on m'avait fait roi et je dus rester roi malgré tout, et même un des rois les plus riches et les plus puissans qui eussent existé — seulement, on ne savait pas au juste *lequel !* — Le monde n'a jamais eu de motifs pour se plaindre du manque de monarques, et moins que jamais de nos jours : les bonnes gens dont les yeux n'en ont encore contemplé aucun, se sont jetés avec le même bonheur tantôt sur celui-ci, tantôt sur celui-là ! — Le comte Pierre resta toujours celui qu'il était.

Un jour, parmi les personnes qui fréquentaient les bains, parut un négociant qui avait fait banqueroute pour s'enrichir ; il jouissait de la considération générale, et projetait une ombre large quoique un peu pâle. Il voulut étaler en luxe fas-

tueux la fortune qu'il avait amassée, et la mauvaise idée lui vint de rivaliser avec moi. Je dis quelques mots à ma bourse... et j'eus bientôt laissé le pauvre diable si loin derrière moi que, pour sauver sa *considération*, il dut faire une seconde fois banqueroute et franchir les monts : — J'ai fait dans ce pays beaucoup de vauriens et de fainéans !

Malgré cette royale magnificence et cette royale prodigalité, je vivais retiré dans ma demeure, et très-simplement. Je m'étais imposé la plus grande prudence. Sous aucun prétexte, tout autre que Bendel n'osait entrer dans la chambre que j'occupais. Tant que brillait le soleil, je m'y tenais renfermé avec lui, et l'on disait : le comte travaille dans son cabinet. Ce travail entretenait de nombreux courriers qui correspondaient entr'eux, et que je dépêchais pour la moindre bagatelle. Je ne recevais de société que le soir, sous mes arbres, ou dans mon salon adroitement et richement illuminé, par les soins de Bendel. Si je sortais — et Bendel devait toujours veiller sur moi avec des yeux d'Argus, — ce n'était que pour me rendre dans les jardins du maître des forêts où m'attirait l'amour que j'avais pour sa fille, car toute l'âme de ma vie c'était mon amour?

O mon bon Chamisso ! j'ai besoin d'espérer que tu n'a pas encore oublié ce que c'est qu'aimer ! ! Mina était vraiment une enfant digne d'amour, une enfant douce et bonne. Je m'étais enchaîné toute sa fantaisie. Dans sa modestie, elle ignorait comment elle avait pu mériter un seul de mes regards, et elle rendait amour pour amour avec toute la juvénile ardeur d'un cœur innocent. Elle aimait comme une femme, en s'immolant toute... oublieuse d'elle-même, se livrant avec foi, ne pensant qu'à celui qui était sa vie, insouciante dût-elle même périr : — c'est-à-dire qu'elle aimait réellement !

Pour moi — oh ! quelles heures affreuses ! — affreuses ! et dignes pourtant de mes regrets — j'ai passées à pleurer dans le sein de Bendel après le premier étourdissement de l'ivresse, alors que la raison me revint, et que je me scrutai moi-même, moi misérable privé d'ombre, dont le fourbe égoïsme perdant

cet ange, avait trompé et attiré à lui cette âme pure ! ! Tantôt je voulais me dévoiler à elle ; tantôt je promettais avec de solennels sermens, de m'arracher d'elle et de m'enfuir ; ou je fondais en larmes et je concertais avec Bendel comment, le soir même, j'irais la revoir dans les jardins du maître des forêts.

D'autres fois je me forgeais de grandes espérances sur la prochaine visite de l'homme mystérieux. J'avais calculé le jour où je comptais le revoir ; car il avait dit : « *Après an et jour.* » — et j'avais foi à sa parole.

Les parens de Mina étaient de bons et respectables vieillards qui raffolaient de leur unique enfant. Ils ne s'aperçurent de notre amour que lorsqu'il fut à un très-haut degré, et ils ne surent alors que faire. Jamais jusque-là ils n'avaient rêvé que le comte Pierre pût seulement penser à leur fille — et voici qu'il l'aimait de tout son cœur, et qu'il en était aimé ! ! — La mère était bien assez vaine pour songer à la possibilité d'une union, et pour y travailler ; mais la saine raison du vieillard ne donnait point accès à de telles chimères. Tous deux étaient convaincus de la pureté de notre amour. — Ils ne pouvaient faire qu'une chose : prier pour leur enfant.

Il me tombe sous la main une lettre de Mina. Elle date de cette époque. — Oui, c'est bien là son écriture ! — Je veux te la transcrire.

« Je suis une faible, une naïve jeune fille, capable de croire que mon bien-aimé — si je l'aimais passionnément, passionnément — ne pourrait faire aucun mal à la pauvre jeune fille — ah ! tu es si bon, si *ineffablement* bon ! mais ne me juge pas mal : tu ne dois rien me sacrifier, ne rien vouloir me sacrifier. O Dieu ! je serais capable de me haïr, si tu faisais cela. Non — tu m'as rendue infiniment heureuse, puisque tu m'as appris à t'aimer ! — Eloigne-toi, car je sais mon sort : le comte Pierre n'appartient pas à moi, il appartient au monde. Je veux être orgueilleuse d'entendre dire : « C'était lui ?... et ce fut encore lui !... et il a fait cela !... Ici, ils l'ont adoré !... là, ils l'ont divinisé !... » Vois-tu, quand je pense à cela, je

me fâche contre toi, de ce qu'auprès d'une simple enfant tu peux oublier ta haute destinée ! — Eloigne-toi, ou cette pensée finira par me rendre malheureuse, moi qui te dois tant de bonheur, tant de félicité ! — Oh ! dis : n'ai-je pas aussi mêlé à ta vie un rameau d'olivier et un bouton de rose, comme à la couronne que j'ai osé t'offrir ! ? Je te possède dans mon cœur, ô mon bien-aimé ! ne crains donc pas de partir — je mourrai si heureuse, ah ! si divinement heureuse par toi ! »

Je te laisse à penser comme ces mots devaient me déchirer le cœur ! Je lui déclarai que je n'étais pas ce que l'on paraissait croire que je fusse ; que j'étais seulement plus riche, mais infiniment plus misérable que les autres hommes ; que sur ma tête reposait un anathême — le seul mystère qui dût exister entre elle et moi, puisque je ne désespérais pas encore d'en être bientôt délivré : que le poison de mes jours était cette pensée, que je pourrais l'entraîner avec moi... dans l'abîme, elle, la seule lumière, le seul bonheur, la seule âme de ma vie ! — Alors elle pleurait de nouveau parce que j'étais malheureux. Ah ! elle était si aimante, si bonne ! Rien que pour me racheter une larme, elle se serait — et avec quelle joie ! — immolée elle-même entièrement !

Elle était cependant bien loin d'accorder une foi complète à mes paroles. Elle devinait en moi, tantôt un prince frappé d'un dur bannissement, tantôt un personnage considérable, et son imagination s'empressant de lui fournir des couleurs, elle peignait glorieusement son bien-aimé au nombre des figures héroïques.

Un soir, je lui dis : « Mina, le dernier jour du mois prochain peut changer et clore ma destinée — si cela n'arrive pas, je n'aurai plus qu'à mourir, car je ne veux pas te rendre malheureuse. » — Elle se prit à pleurer et cacha son visage dans mon sein — « Si ton sort vient à changer, laisse-moi seulement te savoir heureux : c'est tout ce que je réclame de toi — es-tu misérable, lie-moi à ta misère afin que je t'aide à la porter. » — « Jeune fille, jeune fille, reprends-le ce mot trop

prompt, ce mot insensé qui s'est échappé de tes lèvres — et la connais-tu cette misère? le connais-tu cet anathême? sais-tu qui est ton bien-aimé — — sais-tu ce qu'il — ? — Ne vois-tu pas que je frissonne et que je te cache un secret? » Elle tomba en sanglottant à mes pieds et réitéra sa prière.

Le maître des forêts entra. Je lui déclarai que mon intention était de lui demander la main de sa fille dès le commencement du mois prochain ; je lui dis que je fixais exactement cette époque, parce que d'ici-là telle chose pouvait arriver qui aurait peut-être de l'influence sur mon sort; que mon amour pour sa fille était, seul, immuable.

Le brave homme s'effraya quand il entendit de telles paroles sortir de la bouche du comte Pierre. Il me jeta les bras autour du cou; puis il recula tout honteux d'avoir pu s'oublier à ce point. Alors le doute le saisit, il se mit à réfléchir, à s'enquêter. Il parla de dot, de garanties, d'avenir pour sa chère enfant. — Je le remerciai de m'y avoir fait penser. Je lui dis que je désirais m'établir dans ce pays où je paraissais être aimé, et que je voulais y mener une vie tranquille. Je le priai d'acheter, sous le nom de sa fille, les plus beaux biens qui seraient à vendre dans la contrée, et que je me chargerais des paiemens. Dans ces sortes de marchés, ajoutai-je, le père pouvait au mieux servir l'amant. — Cela lui donna beaucoup à faire, car partout un étranger l'avait prévenu : aussi n'acheta-t-il que pour environ un million.

Cette occupation que je lui donnais n'était au fond qu'une ruse innocente pour l'éloigner, car je dois avouer qu'il était un peu à charge. En revanche, la chère maman était un peu sourde et non, comme lui, jalouse de l'honneur d'entretenir M. le Comte.

Cette dernière survint. Les heureuses gens me pressèrent de rester ce soir plus long-temps avec eux ; mais je n'osais me retarder d'une minute ; déjà je voyais la lune se lever à l'horizon : — *mon temps était passé.*

Le lendemain je revins au jardin du maître des forêts. Je

m'étais enveloppé de mon large manteau, j'avais enfoncé mon chapeau sur mes yeux. Je m'acheminai à grands pas vers Mina. Dès qu'elle m'aperçut, elle frémit d'un mouvement involontaire. Soudain alors mon âme crût revoir la forme céleste qui lui était apparue dans cette nuit d'horreur où je me montrai sans ombre au milieu des rayons de la lune. C'était bien elle en effet. Mais venait-elle aussi de me reconnaître? Elle demeurait silencieuse et pensive — un poids oppressait ma poitrine— je quittai mon siège. Elle se jeta dans mes bras, muette et tout en pleurs. Je partis.

Depuis cette époque, je la trouvai plus souvent dans les larmes; mon âme s'emplissait de ténèbres sans cesse plus épaisses. — Quant aux parens, ils nageaient dans une félicité parfaite. — Le jour fatal approchait, sinistre et menaçant comme une nuée orageuse. La veille était venue. A peine si je pouvais encore respirer. J'avais par précaution rempli d'or quelques coffres. Je veillai jusqu'à la douzième heure. — Elle sonna.

Alors je m'assis, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule, comptant les secondes, les minutes, comme autant de coups de poignard. Au moindre bruit, je tressaillais. L'aube commença à poindre. Les heures de plomb se chassèrent l'une l'autre : c'était midi, c'était le soir, c'était la nuit! les aiguilles bondissaient, l'espoir se fanait. Il sonna onze coups — et rien n'apparut! Les dernières minutes de la dernière heure s'écoulèrent — et rien n'apparut! Le premier coup, le dernier coup de la douzième heure sonna — et je retombai sans espoir sur ma couche que je baignai de larmes intarissables. Ce matin même je devais — pour toujours privé d'ombre — demander la main de ma bien-aimée : un sommeil inquiet me ferma les yeux vers l'aurore.

V.

« Combien peu comprennent qu'il y a dans les joies insaisissables de la vie une propriété qui ne souffre point d'échange, un bien dont on n'apprécie la valeur que lorsqu'on l'a perdu? hélas! parmi nous combien y en a-t-il qui vendent leur *ombre*, si ce n'est au diable même, du moins à l'orgueil dont il est l'éternel symbole! »

Je fus réveillé de grand matin par des voix qui se querellaient vivement dans mon antichambre. J'écoutai. — Bendel défendait ma porte; Rascal jurait hautement qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir de son égal, et il prétendait pénétrer chez moi. Le bon Bendel l'avertissait que si de telles paroles arrivaient jusqu'à mon oreille, elles ne manqueraient pas de lui faire perdre un service avantageux. Rascal le menaça de le frapper s'il lui barrait plus long-temps le chemin.

Je m'étais habillé à moitié, j'ouvris la porte avec colère, et m'adressant à Rascal : « Que veux-tu, bandit? » m'écriai-je. — Il recula de deux pas et me répondit d'un ton glacial : « Vous prier très-humblement, monsieur le comte, de vouloir bien une fois me montrer votre ombre : le soleil brille en ce moment si beau dans la cour! »

On eût dit que la foudre m'avait frappé. Je fus long-temps avant de recouvrer la parole. — « Comment un valet peut-il oublier ce qu'il doit à son maître, au point...? » — Il m'interrompit avec un grand sang-froid : « Un valet peut être un très-honnête homme, et ne pas vouloir servir un maitre sans ombre; je demande mon congé. » Il fallait toucher une autre corde. « Mais Rascal, mon cher Rascal, qui t'a mis en tête cette malheureuse idée, comment peux-tu penser?... » — Il poursuivit sur le même ton : « Il y a des gens qui veulent soutenir que vous n'avez pas d'ombre — et bref, montrez-moi votre ombre, ou donnez-moi mon congé. »

Bendel, pâle et tremblant, mais mieux inspiré que moi, me fit un signe; j'eus recours à l'or qui sait tout calmer —

mais l'or même avait perdu son pouvoir — il le jeta à mes pieds : « D'un homme sans ombre je n'accepte rien. » Il me tourna le dos et, le chapeau sur la tête, il sortit lentement de la chambre en sifflant un air. Nous restâmes là comme pétrifiés.

La mort dans le cœur, je me déterminai enfin à remplir ma promesse et à me présenter dans les jardins du maître des forêts, tel qu'un coupable devant ses juges. Je descendis dans le berceau sombre auquel on avait donné mon nom. La famille m'y attendait. La mère vint à ma rencontre, le front serein et joyeux. Mina était assise, pâle et belle, ainsi que la première neige qui parfois en automne se pose avec amour sur le calice des dernières fleurs — hélas! et qui bientôt doit fondre en eau amère! Le père, un écrit à la main, marchait vivement en long et en large. Il paraissait en proie à une forte lutte intérieure, et son visage ordinairement immobile, rougissant et pâlissant tour-à-tour, trahissait son émotion. Il s'avança vers moi comme j'entrais, et d'une voix incohérente il me demanda un entretien particulier. Le chemin où il m'invitait à le suivre conduisait vers un point découvert et exposé au soleil... Je tombai, muet, sur un siège, et il se fit un long silence que même la bonne mère n'osa pas rompre.

Le vieillard parcourait toujours à grands pas le berceau. Il s'arrêta tout-à-coup devant moi, regarda le papier qu'il tenait à la main, et me scrutant de l'œil : « Monsieur le comte, dit-il, un certain Pierre Schlémihl ne vous serait-il vraiment pas inconnu? » Je gardai le silence. — « Un homme d'un caractère supérieur et de qualités remarquables » — il attendit une réponse. — « Et si moi-même j'étais cet homme? » — « Qui a perdu son ombre! ! » reprit-il impétueusement. — « O mon pressentiment! mon pressentiment! s'écria Mina, oui, depuis long-temps je le sais : il n'a point d'ombre! » et elle se jeta dans les bras de sa mère épouvantée qui la pressa convulsivement contre sa poitrine, en lui reprochant d'avoir enfoui dans son sein ce secret funeste. Mais, comme Aréthuse, elle était changée en une source de larmes qui ruisselaient plus abondantes au moindre son de ma voix.

— « Et vous n'avez pas craint, reprit le vieillard courroucé, et vous n'avez pas craint, dans votre impudence inouïe, de tromper le père et la fille ! et vous dites que vous l'aimez, vous qui l'avez plongée dans une si profonde détresse ! Voyez comme elle pleure et se tord ! Oh ! c'est horrible, horrible !

J'étais hors de moi. Dans mon délire, je répondis que ce n'était après tout qu'une ombre ; qu'on pouvait s'en passer, et que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit; qu'enfin ce qu'on avait perdu une fois, une autre fois on pouvait le retrouver.

Il répartit avec colère : « Avouez-le, monsieur, avouez-le, comment l'avez-vous perdue ? » Je dus mentir de nouveau : « Un homme grossier courut un jour si brusquement dans mon ombre, qu'il y fit un grand trou — je l'ai donnée à raccommoder, car l'or opère des miracles ! Je devais même déjà la ravoir hier. » —

« Bien, monsieur, à merveille ! s'écria le maître des forêts, vous demandez ma fille, et vous n'êtes pas le seul ; moi, mon devoir de père m'ordonne de veiller sur son sort; je vous accorde trois jours pour vous mettre en quête d'une ombre ; si dans cet intervalle ; vous vous montrez devant moi avec une ombre qui vous soit bien adaptée, alors vous serez le bien venu : mais le quatrième jour — je vous le dis — ma fille sera la femme d'un autre. » — Je voulus essayer encore d'adresser une parole à Mina ; mais redoublant de sanglots, elle se pressa plus étroitement contre sa mère qui me fit signe de m'éloigner. Je partis en chancelant : il me sembla que le monde se fermait derrière moi !

Privé de la garde si dévouée de Bendel, j'errai comme en démence à travers les plaines et les bois. Une sueur inquiète découlait de mon front ; un sourd gémissement s'exhalait de ma poitrine ; je délirais.

J'ignore depuis combien de temps j'étais dans cet état, lorsqu'au bord d'une bruyère je me senti tirer par la manche. — Je me retournai — — c'était l'homme à l'habit gris. Il paraissait avoir couru pour m'atteindre, car il était hors d'haleine.

« Je m'étais annoncé pour aujourd'hui, dit-il; vous n'avez pas pu attendre cette date; mais tout ira bien encore si vous suivez mon conseil : reprenez votre ombre qui est à vos ordres, et retournez de suite dans le jardin du maître des forêts; vous y serez le bien venu. Quant à Rascal qui vous a trahi et qui prétend à votre fiancée, j'en fais mon affaire. »

Je croyais rêver—« annoncé pour aujourd'hui? » Je me remis à compter—il avait raison; je m'étais continuellement trompé d'un jour. Je portai la main à ma poitrine pour y chercher la bourse.—Il comprit mon intention et fit deux pas en arrière :

« Non, monsieur le comte, elle est en trop bonnes mains, conservez-là. » Je l'interrogeai d'un œil fixe et stupéfait; il continua : « Je ne demande en revanche qu'une bagatelle pour souvenir : ayez seulement la bonté d'écrire votre nom au bas de ce billet. » Le parchemin portait ces mots :

« Par ma signature apposée au bas du présent, je lègue au possesseur de ce billet, mon âme après sa séparation naturelle d'avec mon corps. »

Muet de surprise, je regardai alternativement le billet et l'inconnu.—Pendant ce temps, il recueillit avec une plume fraichement taillée, une goutte de sang dont la piqûre d'une épine avait rougi ma main, et il me la présenta.

«Qui donc êtes-vous?» lui demandai-je enfin.—«Qu'importe, répondit-il; et mon extérieur ne le dit-il pas assez? Je suis un pauvre diable, une sorte de savant et de physicien qui ne récolte que d'indignes remercimens pour prix d'un art admirable, et qui lui-même n'a d'autre plaisir sur terre que d'expérimenter un peu—mais signez donc, là juste au bas : *Pierre Schlémihl.* »

Je répartis en secouant la tête: « Pardon, monsieur, je ne signe pas cela. »—« Pas? reprit-il avec étonnement, et pourquoi pas?»

« Parce qu'il me paraît passablement dangereux d'ajouter mon âme à mon ombre. » — « Ah! ah! fit-il, « dangereux, » et il partit d'un éclat de rire — et si j'ose vous demander ce que c'est donc que votre âme? l'avez-vous jamais vue, et que projetez-vous d'en faire après votre mort? Croyez-moi, esti-

mez-vous heureux de trouver un amateur qui veut bien vous payer pendant votre vie l'héritage que vous lui garantirez de ce rien, de cette force galvanique ou de cette activité polarisante, ou de quoi que soit enfin cette chose chimérique; vous le payer, dis-je, avec quelque chose de réel, c'est-à-dire avec votre ombre qui vous fera obtenir la main de votre bien-aimée ainsi que l'accomplissement de tous vos vœux. Préférez-vous repousser cette pauvre jeune fille et la livrer à cet infâme Rascal? — non — et c'est pourtant ce qu'il vous faudrait voir de vos propres yeux! Venez, que je vous prête ce capuchon enchanté (il le tira de sa poche) et nous nous acheminerons, sans être vus, vers le jardin du maître des forêts. »

Je dois avouer combien je rougissais en songeant que peut-être cet homme se raillait de moi. Je le haïssais du fond du cœur, et je crois que cette aversion me détournait encore plus que mes principes ou que mes préjugés, de racheter mon ombre, si utile qu'elle me fût, par la souscription demandée. Je ne pouvais non plus supporter l'idée d'entreprendre cette route avec lui. Ce hideux hypocrite, ce *Kobold* (démon familier) au rire moqueur, le voir s'avancer d'un air de raillerie entre ma fiancée et moi—pauvres cœurs déchirés et sanglans—oh! cette pensée révoltait mon âme? Je préférai croire à la fatalité de mon sort misérable, et me tournant vers l'inconnu:

« Monsieur, lui dis-je, je vous ai vendu mon ombre pour cette bourse, et je m'en suis assez repenti. Au nom du ciel, annulez notre marché. » Il secoua la tête et son visage s'obscurcit: — « Puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus vous rien vendre de ce que je possède, fût-ce même pour ravoir mon ombre. Renoncez-donc à ma signature et laissez-moi. »

« Il m'est pénible, monsieur Schlémihl, de vous voir refuser obstinément une offre que je vous ai faite d'amitié. Peut-être qu'une autre fois je serai plus heureux. A un prompt revoir!—A propos, veuillez encore me permettre de vous montrer que je ne laisse pas se détériorer les choses que j'achète, mais que j'en fais cas et que je les conserve soigneusement. »

Il tira aussitôt de sa poche mon ombre qu'il déploya avec adresse sur la bruyère. Il l'étendit à ses pieds du côté du soleil, puis il marcha fièrement entre les deux ombres — la mienne et la sienne — qui lui rendaient hommage ; car la mienne, hélas ! devait aussi lui obéir et se régler en esclave sur tous ses mouvemens.

Lorsqu'après une si longue séparation, retrouvant enfin ma pauvre ombre, je la vis réduite à ce vil usage, mon cœur se brisa et je me pris à pleurer amèrement. L'odieux inconnu se pavanait avec ma dépouille. Il n'eut pas honte de me réitérer sa proposition :

« Vous pouvez encore en disposer : un trait de plume et monsieur le comte sauve des serres de ce misérable valet la douce et si malheureuse Mina — comme je l'ai dit : rien qu'un trait de plume. » Mes larmes jaillirent avec une nouvelle force, mais je me séparai de lui, et je lui fis signe de s'éloigner.

En ce moment arriva Bendel qui, plein d'inquiétude, avait suivi ma trace jusque-là. Quand ce serviteur bon et dévoué remarqua mes pleurs, quand il vit mon ombre (elle n'était pas à méconnaître) entre les mains de ce mystérieux homme gris, il résolut aussitôt de me remettre en possession de mon bien, dût-il même employer la violence. Il en vint de suite au fait, et sans beaucoup de paroles, il somma l'inconnu de me rendre sans délai ce qu'il avait à moi. Celui-ci, pour toute réponse, tourna le dos au pauvre garçon — et partit. Mais Bendel levant son gourdin d'épine en croix, s'attacha à ses pas et lui fit sentir la force de son bras nerveux, en lui réitérant l'ordre de restituer l'ombre. Pour lui, comme s'il était habitué à un misérable traitement, il baissa la tête, voûta les épaules et poursuivit silencieusement son chemin jusqu'au-delà de la bruyère, entraînant à-la-fois mon ombre et mon fidèle serviteur. Long-temps encore j'entendis un bruit sourd retentir à travers la solitude, puis enfin il se perdit dans l'éloignement. J'étais encore une fois seul avec mon malheur !

(La suite au prochain numéro).

Association Lilloise,

POUR L'ENCOURAGEMENT DES LETTRES ET DES ARTS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD.

La séance du 7 Octobre qui avait pour objet de remettre aux auteurs les récompenses dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a réuni une société choisie que la grande salle de l'académie royale de musique pouvait à peine contenir. Les pensées musicales de MM. Gali, Ferdinand Lavainne, Victor Lefebvre et Printemps avaient pour interprètes la voix si pure et si pénétrante de Mlle D'Hennin et celles de MM. Lanza, Fauchille et Schneider, c'est assez dire que l'empressement du public a été pleinement justifié et que cette soirée comptera parmi les plus agréables que l'Association ait offertes jusqu'à ce jour.

Mme Larmande des Argus a bien voulu contribuer aussi à en augmenter le charme en exécutant sur la harpe de la manière la plus brillante des variations de sa composition, que M. Larmande des Argus a accompagnées sur le piano. On apprendra sans doute avec beaucoup de plaisir que ces deux artistes distingués viennent se fixer à Lille.

La partie littéraire se composait des lectures suivantes :

L'HISTOIRE.

Dédié à la mémoire de Herder, le poète de l'humanité.

Lorsque l'homme, exilé de toute chose sainte,
Marche seul au travers de son aride enceinte,
Sans nul repos d'amour, et sans brise d'espoir ;
Lorsque la foule entière, indifférente et lasse,
Implore le sommeil et s'étend à sa place
Avant l'heure du soir.

Alors, il est encore un abri sur la terre,
Un port sûr et paisible où l'ame solitaire
De la tempête humaine aime à se reposer,
C'est l'étude, l'oubli d'un présent en tourmente,
L'étude, ange d'espoir, chaste et fidèle amante
Au pur et doux baiser !

L'étude qui remonte à la source des choses,
Qui d'un monde vieilli suit les métamorphoses,
Sous les couches des temps cherche les meilleurs jours,
Et, de son doigt magique éveillant les poussières,
Fait jaillir d'autrefois des gerbes de lumières
Qui nous guident toujours !

Et, près de ses tableaux de peinture choisie,
Elle a pour les bénir la riche poésie
Qui monte du passé comme un céleste encens,
La poésie antique, à la robe dorée,
Aux élans primitifs, à la voix inspirée,
Aux nombres frémissans!

C'est Moïse qu'on voit toujours sous l'auréole!
Il naît pour enseigner le ciel par sa parole,
Moïse — enfant proscrit et qui vit cependant!
Car Jéhovah l'avait recouvert de son aile,
Pour lui montrer enfin la lumière éternelle
Dans le buisson ardent !

C'est Homère créant des Dieux par son génie !
D'abord vieillard plaintif, plus tard dieu d'Aonie,
Plus tard encor, vain nom déchu de sa grandeur !
Nom trop grand pour couvrir la tête d'un seul homme,
Où nos siècles jaloux n'ont trouvé que la somme
De mille ans de splendeur !

Le Tasse ! dont le nom conduit l'ame attendrie,
Des doux enchantemens de sa chevalerie
Vers la pitié qui pleure à son malheureux sort !
O poètes ! plaignez cette belle mémoire ;
Sorti de la prison pour monter à la gloire,
Et tomber dans la mort !

C'est l'Orient discret et le doigt sur la bouche !
Où les religions eurent toutes leur souche,
Où la plus grande idée aux esprits s'alluma,
Où les plus vieux témoins du passé sont encore,
Où, sous le sang du Christ, le monde vit éclore
La promesse que Dieu sema !

C'est la Grèce debout, splendide, entre deux âges !
Debout sur son passé qui frappe ses rivages
D'un éternel écho toujours plus admiré !
La Grèce si divine aux âmes poétiques,
Si riche des débris des fortunes antiques
Sur son sol consacré !

La Grèce d'où nous vint le sens de l'harmonie,
Et l'art et l'art vainqueur ! et ce noble génie
Qui mêle l'héroïsme aux graces de l'esprit :
Peuple grand, et sublime — et vaincu.., comme nous sommes !
Qui construit en un jour et défait ses grands hommes,
Qui s'incline — et se rit ! !

Et l'Italie, et Rome à la gloire immortelle !
Du monde deux mille ans elle prit la tutèle
Sous le fer du guerrier, ou la croix du sauveur :
— Et la pourpre, et les rois et les tribuns de Rome,
Tout est mort ! — Mais jamais ne mourra le vieil homme
Représentant du saint pasteur !

Et puis, l'œil ébloui de hautes destinées,
Quand on a parcouru le cercle des années
Parmi les hommes forts et leur beau souvenir,
On retourne au présent avec plus d'énergie :
Sans cesse à la pensée une étoile surgie,
Luit du passé sur l'avenir !

On sent que tant d'éclat, de gloire, de richesse,
Tant de nobles vertus, d'héroïque sagesse,
Que l'histoire immortelle entretient pour fanal,
N'ont pas inscrit aux temps un si sublime exemple,
Pour que l'âge futur qui de loin le contemple
Echouât dans le mal !

Nicolas Martin.

Scène d'une Comédie inédite.

VIRGINIE — ROSE.

ROSE.

Toujours triste, toujours rêveuse et solitaire
De vos chagrins secrets rien ne peut vous distraire;
En vain le ciel vous fit d'admirables présents
Et jeunesse et beauté, richesses et talents,
Vous n'en profitez pas; autant vaudrait, je pense,
Vous voir laide, idiote, en proie à l'indigence;
Une autre aurait ces dons et s'en ferait honneur :
Encor, si l'on savait quel sujet de douleur
Vous accable du poids d'une inflexible chaîne,
Peut-être pourrait-on soulager votre peine;
Mais par vous le secret est strictement tenu,
Rien ne transpire....

VIRGINIE.

Hélas il n'est que trop connu
A l'âge de quinze ans devenue orpheline,
Je n'avais pour appui qu'Elise ma cousine;
Son mari fut de droit choisi pour mon tuteur
Et c'est de ce moment que date mon malheur :

ROSE.

Bien à plaindre vraiment! vous pour qui tout abonde.

VIRGINIE.

Tu discours sur ce point comme fait tout le monde,
Les biens matériels sont les plus précieux ;
Les sentiments du cœur ne sont rien à tes yeux
Et la mort des parens est un faible dommage,
S'ils laissent en mourant un brillant héritage.

ROSE.

Vous interprétez mal ma façon de penser,
Quelques mots suffiront pour vous désabuser.
A nos parens défunts nous devons tous des larmes,
En ces moments de deuil la douleur a ses charmes
Et vouloir l'adoucir c'est faire un vain effort ;
Le temps seul peut calmer les regrets de la mort :
Mais ne rien oublier ! pleurer toujours vos proches !
Les vivans à bon droit vous en font des reproches ;
Ils réclament leur part de votre affection ;
Ils souffrent de vos maux

VIRGINIE.

Si mon affliction
N'avait point d'autre cause, un peu de patience,
Le temps qui guérit tout eût calmé ma souffrance,
Vain espoir ! chaque jour augmente mes regrets.

ROSE.

Mais enfin dites-moi quels en sont les sujets ?

VIRGINIE.

Rose, si tu savais comme mes destinées
Doucement s'écoulaient les premières années ;
Seul fruit de l'union de deux tendres époux
Etrangers à la haine, aux sentiments jaloux,
Je ne voyais entre eux qu'assaut de prévenance ;
Juge combien j'ai dû trouver de différence ;

Combien, depuis deux ans que j'habite ces lieux,
La comparaison m'offre un tableau douloureux;
Un ménage brouillé, des querelles sans cesse,
L'époux dissipateur, la femme à la détresse
En voyant devant elle un funeste avenir :
Dis ! si c'est pour chasser un triste souvenir.

ROSE.

A son joug, s'il vous plait, vous pouvez vous soustraire,
Mariez-vous ! voilà le moyen salutaire.

VIRGINIE.

Pour donner ce conseil tu choisis bien l'instant;
Le sort de ma cousine est-il si séduisant !

ROSE.

Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême;
Les hommes, grâce à Dieu, ne sont pas tous de même;
Retranchez les mauvais et vous pourrez, je crois,
Parmi vos soupirants faire un excellent choix.

VIRGINIE.

La folle !

ROSE.

Vous doutez ? de crainte de bévue,
Je vais, si vous voulez, les passer en revue;
Cet examen parfois pourrait vous décider.
Regardez les voilà qui viennent parader.
Le premier qui parait de la troupe joyeuse
Ce conteur si malin, à la face rieuse,
Qui sait par ses lazzis vous dérider le front,
Vous est cher !...

VIRGINIE.

César ?

ROSE.

Lui.

VIRGINIE.

C'est me faire un affront
Que croire à mon penchant pour un semblable sire;
Si je ris, la pitié me fait seule sourire,
Quand je vois un bouffon jouer l'homme d'esprit :
Allons tu te trompais.

ROSE.

Pour qu'on ne s'y méprît
Cette explication devenait nécessaire :
Il ne vous convient pas ! je suis mon inventaire.
Ce grand jeune homme blond, au regard langoureux,
Relevant sa cravatte, arrangeant ses cheveux,
En tous lieux du bon ton cité comme le code;
Monsieur Edmond enfin ! ce type de la mode;
Celui-là doit vous plaire.... eh bien qu'en dites-vous ?

VIRGINIE.

Rose, ce que je dis ! jamais pour mon époux
Je ne prendrai ce fat plus vain de sa parure
Que de talents réels.

ROSE.

Je puis encor l'exclure.
Un autre ?... Par bonheur j'en ai de quoi choisir.
Et Monsieur Ferdinand, cet ami du plaisir,
Grand chasseur, amateur de chevaux et des belles,

VIRGINIE.

Crois-tu que je voudrais élever des querelles
Avec ses chiens chéris que j'aurais supplantés,
Ou ses chevaux de course un instant déboutés ?
Je craindrais de lutter avec désavantage.

ROSE.

Vous êtes trop modeste, ayez plus de courage;
C'est fini de ma liste; il ne m'en reste qu'un
Et celui-là n'est pas d'un acabit commun;
Peu communicatif, d'une vertu sévère;
Je ne saurais penser qu'il pût un jour vous plaire;
Du reste plein d'esprit, c'est Monsieur Edouard....
Vous changez de couleur! aurai-je par hasard
Mis le doigt sur le mal, je vous en félicite
Et fais des vœux ardents pour une réussite,
Avec un tel mari le bonheur vous attend.

VIRGINIE.

Sur quels faits fondes-tu ce grave jugement?
Pour y croire il faudrait que je fusse insensée;
Aucun geste, aucun mot n'a trahi sa pensée.

ROSE.

Pourtant reconnaissez ce fait particulier,
Vous trouvez à l'entendre un plaisir singulier.

VIRGINIE.

Je ne m'en défends pas, son mérite me touche.

ROSE.

L'aveu n'est pas mauvais venant de votre bouche;
Tous détours deviendraient maintenant superflus;
Vous éprouvez pour lui.....

VIRGINIE.

L'estime, rien de plus.

ROSE.

Eh pourquoi vouloir tant chicaner sur les termes?
Si ce n'est de l'amour, ce sont au moins ses germes;
De l'estime aujourd'hui, de l'amitié demain,
Le jour suivant l'amour entre la palme en main.

VIRGINIE.

Tu le veux? mais chacun, à sa froide apparence,
D'un tendre sentiment déniera l'existence.

ROSE.

Les dehors sont trompeurs et le brasier qui dort,
Lorsqu'il est stimulé, n'éclate que plus fort.
Votre air triste est peu propre à remuer son âme;
D'autres s'en chargeront; j'en instruirai madame;
Elle a sa confiance et peut tout arranger:
Ainsi rassurez-vous.

VIRGINIE.

Tu voudrais m'engager
Dans un mauvais chemin: attends, je t'en supplie,
Ma cousine rirait de pareille folie.

ROSE.

En rire! eh pourquoi donc? le choix est-il mauvais?
Et pour aller au but faut-il tant de biais.

VIRGINIE.

Mais au moins ne va pas commettre d'imprudence.
(*Elle sort*).

ROSE.

Mon dieu ne craignez rien, j'ai de l'expérience.
Ces jeunes filles sont des êtres singuliers;
Pour les convaincre il faut des débats réguliers;

Toujours sur le qui vive, un rien les effarouche
Elles baissent les yeux, font la petite bouche
Quand on leur parle hymen et pourtant dieu merci,
Le mariage est bien leur plus grave souci.

M. le Président de l'Association a lu dans cette soirée un chant historique inédit de Silvio Pellico, intitulé LA MORT DU DANTE, traduit par M. L. P..... habitant ce département. Ce morceau faisant partie d'un volume qui se publie en ce moment chez M. L. Lefort, imprimeur-libraire, à Lille, nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même qui excitera un grand intérêt et par le nom de son auteur et par les sujets qu'il renferme.

POÉSIE ET FOI.

A M. Alexandre Couvez.

Cantabo Domino canticum. — David.

Salut à toi, poète, au nom de ce rivage,
Où ta harpe a vibré pour la première fois,
Où tout cœur qu'ont battu la tempête et l'orage
Trouve la pitié dans ta voix.

Salut au nom du Christ, salut à toi, mon frère :
Dans ce siècle incrédule où l'on rit de la foi,
Tu te souviens des chants que t'enseigna ta mère,
Et tu dis sans crainte : je croi.

Salut, barde, salut ! Ta muse solitaire,
N'a jamais, gravissant le sentier des honneurs,
Caressé de sa main le lion populaire,
Ni des grands cherché les faveurs ;

Non, non : tu ne sais, toi, sur ta harpe plaintive,
Que faire retentir les hymnes du saint lieu,
Que parler du Seigneur, et, sous la nef massive,
T'agenouiller et prier Dieu.

Salut, barde, salut! car, l'espoir sur la bouche,
Si le pauvre gémit, tu cours le consoler;
Tu réchauffes ses mains, et souvent sur sa couche,
Il a vu tes larmes couler.

Oh! béni soit ton nom! Car celui dont la vie
Est rude, qui maudit ses jours remplis de fiel,
Mon frère, trouve en toi la douce sympathie,
Un cœur qui lui parle du ciel.

Poursuis ta tâche, ami; ta mission est sainte;
Sape à coups redoublés l'idole de Baal;
Du temple du Seigneur débarrasse l'enceinte
De l'autel impur de Bélial.

Au siècle qu'endurcit la froide indifférence,
Rends son Dieu, fils du ciel; renverse le veau d'or;
Relève les autels; rends à tous la croyance:
Dans les cœurs la foi couve encor.

Espérons que bientôt la Palingénésie
Viendra, que sonnera l'heure de leur réveil,
Et qu'à nos chants pieux, enfants de poésie,
Ils sortiront de leur sommeil.

Quelle voix, diras-tu, sous mon chaume où je rêve,
Me salue en ami, comme un doux chant s'élève?
Quel étranger me dit, en me tendant les bras:
« Moi, je comprends ton cœur qu'ils ne comprennent pas? »
Étranger, moi! Non, non, dans la même patrie,
Nous avons tous les deux, ami, reçu la vie,

Bu dans le même fleuve, et souvent nos deux voix
Ont, s'unissant de loin, fait retentir les bois;
Nous avons tous les deux, dans notre exil sur terre,
De nos pieds fatigués secouant la poussière,
Au même seuil marqué le terme du chemin,
Et posé nos bâtons, appuis du pèlerin;
Nous avons tous les deux, le cœur plein de génie,
De nos chants de là-haut répété l'harmonie;
Mais tandis que ta voix, écho d'un cœur pieux,
Ainsi qu'un encens pur, s'élève vers les cieux;
Tandis que ton saint luth répète le cantique
Que ta mère t'apprit au foyer domestique,
Le soir, sur ses genoux, en joignant tes deux mains;
Tandis que, spectateur des douleurs des humains,
On te voit consoler tant de larmes versées,
De soupirs sans écho, de plaintes élancées,
Et, laissant de pitié sur tous tomber un peu,
Au pauvre qui murmure apprendre à prier Dieu;
Moi, je porte ma plainte aux saules de la rive,
Je ride de mes pleurs la vague fugitive;
Sous des ombrages frais étendu sous le jour,
J'aime à pencher ma tête en deux pensers d'amour!

Oh! ne crois pas pourtant que, vile courtisane,
Ma harpe n'ait vibré que pour un chant profane;
Aux terrestres amours si j'ai sacrifié,
Ton souvenir, Seigneur, ne s'est point oublié.
Que de fois, quand d'amour ma poitrine était pleine,
Je vins, tout tiède encor de son ardente haleine,
A la sainte fraîcheur des dalles du saint lieu,
Calmer mon front brûlant et m'écrier : mon Dieu!
Et, tremblant de respect sous les sombres portiques,
Mes lèvres murmuraient aussi de saints cantiques,
Et mes larmes coulaient — si douces! — Mais, dis-moi,
Où vas-tu donc chercher l'ame qui vibre en toi?

Est-ce bien là la voix d'un fils de la vallée,
Par qui toute douleur est si tôt consolée?
N'as-tu pas dérobé quelques accords divins,
Ravi ta sainte harpe au cœur des chérubins?
Non : mais plutôt ton cœur, tout fervent de croyance,
Ne voit écrit au ciel que le mot — Espérance!
Loin de ce globe impur ta pensée est déjà ;
Altéré de ce Dieu, mort sur le Golgotha,
Ami, tu n'as jamais douté de sa parole,
Un seul instant cessé d'adorer son symbole ;
Non, tu n'as jamais dit, sans espoir, abattu,
Aspirant le néant : il n'est point de vertu!
Tu n'as jamais cessé d'embrasser la prière,
Tel à son tronc natal reste embrassé le lierre!
Tu n'as jamais aussi, quand le vent du malheur
Flétrissait tes beaux jours, blasphémé de douleur,
Frère, bonheur à toi! La piété dans l'ame,
C'est un baume divin, un consolant dictame,
Quand dans les cœurs flétris a chancelé la foi ;
Ta force est le Seigneur ; frère, bonheur à toi!
Voilà pourquoi tes chants, noble enfant du génie,
S'exhalent de ta bouche en si douce harmonie ;
Tellement que des pleurs viennent mouiller mes yeux,
Que, palpitant d'espoir, je regarde les cieux!
Si la fange a souillé ma robe virginale,
Si je fus pour le monde un sujet de scandale,
Pardonne-moi, Seigneur ; j'ai péché! j'ai péché!
Mais ton cœur de clémence est un trésor caché,
Je me repens. — Et toi, barde de ma vallée,
Viens apprendre à prier à mon ame exilée,
A bégayer encor les lettres du saint nom,
Puis à chanter aussi les hymnes de Sion.

Viens! alors que le jour s'éteint sur la colline,
Alors qu'à l'horizon la lumière s'incline,

Alors que sous la nef s'endort le chant du soir,
Qu'un dernier grain d'encens fume dans l'encensoir,
Que l'église est déserte et l'autel solitaire;
Viens! tombons à genoux au pied du sanctuaire,
Devant le crucifix baissons nos fronts pieux,
Et, les mains dans les mains, ami, prions à deux.

« Trop long-temps égaré dans une voie impie,
Oh! je viens boire enfin à la source de vie!
Long-temps j'ai méconnu les lettres de ta loi,
Seigneur; j'ai bien long-temps de ma belle jeunesse
Dépensé les beaux jours dans une folle ivresse:
Aujourd'hui je reviens à toi!

» Oui, je reviens à toi; mais le remords m'accable,
Mais la rougeur, mon Dieu, monte à mon front coupable;
Je reviens, pour ne plus jamais t'abandonner:
Dans mon égarement j'ai traîné dans la fange
Ma jeune âme, Seigneur, aussi pure qu'un ange.
Oh! pourras-tu me pardonner?

» Et qu'est-ce que l'amour qu'un long feu qui dévore,
Qu'un beau vallon sans ciel, qu'un beau jour sans aurore?
Je le dis maintenant à tes pieds confondu,
Amour, gloire, ces noms tout brillants de lumière,
Seigneur, ne valent pas une douce prière
Qu'élève vers toi la vertu.

» Non, pas même un soupir qui s'échappe de l'âme,
A l'aspect du vieillard qui, du passant réclame

Courbé sur son bâton, quelque morceau de pain;
Ni la larme furtive au bord de la paupière,
Quand on voit à genoux au tombeau de sa mère,
Les deux mains jointes, l'orphelin!

» Pas même seulement une douce parole
Qu'on dit au mendiant en lui donnant l'obole,
Qui glisse comme un baume en son cœur ulcéré!
Oui, des cœurs des mortels les plus humbles offrandes
Montent avec l'encens — plus belles et plus grandes —
Devant ton trône vénéré!

» Toi qui veillais sur moi, divine providence,
Qui m'as tendu la main, rends-moi mon innocence;
A mon âme, Seigneur, rends sa simplicité;
Ainsi qu'aux premiers jours de mes jours, fais la belle....
Que mon cœur épuré seulement étincelle
D'espoir, de foi, de charité!

» Et toi, barde, salut! car celui dont la vie
Est rude, qui maudit ses jours remplis de fiel,
Mon frère, trouve en toi la douce sympathie,
Un cœur qui lui parle du ciel.

» Tu vas porter, dit-on, dans une autre patrie,
Sous un ciel étranger, et ta harpe et tes chants:
Oh! ne crois pas pourtant que loin de toi j'oublie
Ami, tes accords si touchants;

» Non, je retournerai m'agenouiller encore,
Au pied de l'autel, veuf de tes hymnes pieux,
Et, s'unissant de loin vers ce Dieu que j'implore,
Nos cœurs prieront encor à deux ».

Alfred DARMON.

Une surprise avait été préparée à MM. les membres de l'Association par les soins du comité qui, se pénétrant de l'esprit de sa mission, avait acquis un certain nombre d'exemplaires des divers ouvrages publiés récemment dans ce pays (1), et dont voici la nomenclature :

Tableaux synoptiques et chronologiques de Géographie, par M. H. Paradis, in-folio cartonné.

Fastes de la France, par M. Ch. Mullié, in-folio cartonné.

Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires, par M. Marquet-Vasselot, 3 volumes in-8°.

Biographie Douaisienne, par M. H. Duthillœul, 1 vol. in-8°.

---

(1) Conformément aux statuts de l'Association on n'a pas dû comprendre dans les acquisitions ceux de ces ouvrages publiés par des membres du comité administratif.

Fragment du livre des harmonies de la famille et de l'humanité, par M. N. Martin, 1 vol. in-8°.

Poésies, par M. Cunyngham, 3 vol. in-18.

Lettres d'une voyageuse malade, par Mme D....., 2 vol. in-8°.

Les amours des anges, de Th. Moore, traduits de l'anglais, par M. Auguste Wacques, 1 vol. in-18.

Prières et souvenirs, par M. Couvez, 1 vol. in-8°.

Cours de tenue des livres, par M. Schodet, in-folio cart.

De ces divers ouvrages formant en tout quarante-quatre volumes, auxquels on avait ajouté deux tableaux aussi achetés par l'Association, savoir :

Le génie de la mort, par M. Brochard.

Une vue de Saint-Zéno, à Vérone, aquarelle par M. Latteux.

Seize lots ont été faits et tirés au sort entre tous les membres de l'Association. Voici les noms des gagnans :

MM.

Nos 57	PRINTEMPS (1), compositeur de musique.	15e	lot.
105	Le Cte DE LA GRANDVILLE, propriétaire.	10e	»
43	LALLOU, peintre.	2e	»
502	A. WAYMEL, négociant.	3e	»
395	VALERY DE RENTY, propriétaire.	4e	»
69	Louis DECROIX, directeur d'assurance.	13e	»
585	MARQUETTE, inspecteur-voyer.	9e	»
451	Le Cte DUMAISNIEL, propriétaire.	12e	»

(1) Au moment où ce nom fut appelé le premier, une impression pénible se manifesta dans l'assemblée. On venait d'apprendre que ce compositeur justement chéri et honoré parmi nous était dangereusement malade. Les tristes prévisions qu'on avait alors ne se sont que trop tôt réalisées !

14	Victor Carlier, peintre.	7e	lot.
213	Dosne, receveur général.	16e	»
229	Capron, employé à la monnaie.	6e	»
418	Ed. Dehez, entrepreneur.	8e	»
45	Ed. Lefort, imprimeur-libraire.	1er	»
221	Louis Philippe, négociant.	11e	»
171	Ed. Desroussaux, agrégé au tribunal de c.	14e	»
193	Tierce, clerc de notaire.	5e	»

Avant de terminer le concert, les noms des littérateurs et artistes, dont les ouvrages avaient mérité des récompenses, ont été appelés par le secrétaire-général de l'Association (voir les rapports du comité dans le dernier numéro de la Revue) et ceux qui avaient droit à des médailles sont venus les recevoir des mains de M. le président, aux applaudissemens unanimes de l'assemblée.

PHILOSOPHIE.

LETTRE A UN AMI

SUR

Quelques points de croyances Religieuses.

J'ai cru parce que j'ai examiné; examinez comme moi et vous croirez.

FRAYSSINOUS. *Discours sur l'incrédulité.*

DEUXIÈME LETTRE.

Mon cher M.

DANS ma première lettre je me suis attaché aux preuves tirées des sciences naturelles et du raisonnement, de l'existence d'un Dieu créateur et de l'immortalité de l'âme. J'ai dit que ce qui pense, qui connaît et qui veut en nous, aurait à rendre compte au créateur de l'emploi de ces facultés. Aujourd'hui, je vais parler de religion, au risque d'effaroucher les esprits forts, et de m'exposer encore aux sarcasmes des prétendus philosophes qui raisonnent avec autant de logique et de bonne foi que Voltaire dans son dictionnaire philosophique.

S'il est une vérité généralement sentie, c'est que les progrès des sciences positives ont tout-à-fait éloigné de nous cet esprit prétendu philosophique dont on fait encore tant d'état,

comme s'il pouvait renaître. Quel est maintenant, par exemple le géologue qui ne sourirait de pitié aux argumentations scientifiques de Voltaire contre la *Genèse?* Voit-on de nos jours paraître une seule dissertation composée dans cet esprit par un écrivain jouissant du moindre crédit parmi les savans? Et s'il se publiait quelque ouvrage de cette nature, leur silence et leur mépris n'en feraient-ils pas plus prompte justice que l'index de la Sorbonne ne pourrait le faire? (1).

Le publiciste fameux que la mort enleva naguère aux sciences politiques, ne dit-il pas aussi : « La révolution est survenue ; on eût dit le triomphe de la philosophie incrédule. C'était, dans tout ce qui a rapport aux notions religieuses, l'incrédulité professée hautement, reçue avec faveur. Quarante ans se sont écoulés : Examinez où nous en sommes..... Une agitation mystérieuse, un désir de croire, une soif d'espérer se manifestent de toutes parts ». (2) La littérature actuelle, dit Victor Hugo, est l'expression anticipée de la société religieuse qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris et de tant de ruines récentes. Tous les grands écrivans de ce siècle présentent une régénération religieuse.

Ainsi, tu l'as entendu : Voici l'aurore d'un avenir réparateur.... ouvre à la lumière naissante ces yeux qui s'assoupirent depuis l'enfance dans l'ombre des orages religieux et politiques. Froissé par le tumulte des systèmes, flétrie par l'impiété, ton âme s'est engourdie dans l'atmosphère glaciale de l'indifférence : Qu'elle se ranime confiante et consolée.

Voici une inconnue d'aspect vénérable. Elle a dans la majesté de ses traits quelque chose de céleste. Elle approche. Elle fait signe qu'on l'écoute.

« Mortels, consolez-vous. Je viens des cieux où les destinées de l'homme m'ont été révélées. Le monarque de

(1) Voyez M. de Ferussac, bulletin univ. des sciences tome 10, N° 137.

(2) Benjamin Constant, de la religion, livre 15, chap. 2.

» l'univers m'envoie vous les apprendre. J'ai des titres de ma
» mission. Mortels soyez attentifs ».

A ces paroles de l'inconnue, et tandis que de toutes parts les peuples haletans d'espérance et de crainte, se pressent autour d'elle, quelques hommes restent à l'écart, distraits et dédaigneux.

» Soyez attentifs, reprend-elle, car il s'agit pour vous
» d'une alternative de félicités ou de souffrances. Venez donc
» examiner. Venez maintenant. Bientôt vous ne le pourrez
» plus; et l'Éternel a juré de punir le mépris de ma parole,
» le refus de voir mes titres. Je suis le Christianisme; je suis
» la Religion ».

Tous ont entendu, et pourtant quelques hommes encore demeurent éloignés.

Et cependant, mon cher ami, toi, les tiens, les indifférens, les incrédules, vous savez tous que la chimie déclare expressément que les élémens de la nature organique sont aussi indestructibles que ceux des corps inorganiques. L'histoire naturelle témoigne en propres termes que les molécules de chacune des espèces de matière élémentaire demeurent inaltérables quant à la nature et à la quantité.

Que l'irréligion conteste donc tant qu'il lui plaira l'immatérialité des âmes; qu'elle ne regarde l'homme, si elle veut, que comme un amas de matière organique; qu'elle aille même jusqu'à nier son organisation : il n'importe, il ne sert de rien, absolument de rien. Car il ne sera pas moins vrai qu'en nous est un *élément* quelconque, qui sent, connaît, et veut, qui jouit ou souffre, qui se trouve heureux ou malheureux. Et l'univers entier ne criera pas moins d'une voix terrible qu'aucune parcelle de ses *élémens* n'est anéantie, que tous au contraire subsistent indécomposables, *indestructibles*, *inaltérables*.

Notre *élément* sensible et intelligent doit donc exister après notre mort comme avant. Il doit donc alors, comme à présent être susceptible de plaisirs et de douleurs, subordonné à des lois invincibles, assujetti irrésistiblement au souverain

des mondes. Il doit donc recevoir alors du Tout-Puissant certaines manières d'être. Il pourra donc, par exemple, monter, en fluide impondérable, dans une région inconnue de l'astronomie ; ou descendre, en substance d'une pesanteur spécifique de première classe, dans les entrailles brûlantes du globe terrestre. Il pourra donc être rassasié de délices comme accablé de souffrances, cet impérissable *élément*.

Voilà de ces vérités que l'ignorance seule de ce qu'apprennent les sciences peut révoquer en doute.

Posons maintenant quatre faits :

1° C'est un fait que nous existons, en éprouvant tantôt du plaisir et tantôt de la douleur : de sorte que nos existences sont en certains temps heureuses et en d'autres malheureuses.

2° C'est un fait, sinon certain, au moins extrêmement probable, qu'au delà du trépas la substance de l'homme continue d'exister et d'être susceptible de souffrance ainsi que de bonheur.

3° C'est un fait, public par toute la terre, que la religion promet aux observateurs de ses lois une félicité inaltérable et perpétuelle, que de plus elle menace d'un supplice de même nature et de même durée les contempteurs de sa parole et ceux qui transgressent sciemment ses commandemens.

4° C'est un fait, constaté par tout ce que j'ai dit précédemment, qu'il y a probabilité que la religion est envoyée de Dieu et nous parle en son nom.

Il est donc du devoir universel de respecter, d'étudier et de pratiquer la religion.

Puis ensuite quel mal peut-il vous en arriver, messieurs les incrédules? vous serez fidèles, honnêtes, humbles, reconnaissans, bienfaisans, sincères. Marchez, croyez-moi, dans cette voie, et à chaque pas que vous ferez vous sentirez qu'il n'y a qu'à gagner à la suivre. Vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Pour moi, je vais modestement faire mon possible pour

le prouver que la religion possède des titres aux hommages du monde ! Elle a des preuves de sa mission ; je les produirai. Elle a des droits à la foi du genre humain ; je les montrerai. Elle doit régner par la persuasion sur toutes les consciences ; je le prouverai.

Et quand même elle ne serait point aussi victorieusement prouvée, la divinité de cette religion, n'est-il pas incontestable que si la vie présente n'était pas liée à un autre ordre de choses, ce monde ne serait qu'un cahos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuserait la Providence et sa justice. « Dans tous les temps et chez tous les peuples », dit M. de Frassynous, « que nous présente l'his-
» toire ? bien souvent des vertus inconnues, des vices hono-
» rés, des forfaits échappés au glaive de la justice humaine,
» des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes de
» la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des
» échafauds où périt la vertu.... Ces désordres qui éclatent
» de toutes parts sous nos yeux doivent nous rappeler l'ordre
» éternel dont Dieu est la source.... ».

D'ailleurs, mon cher ami, dans ces temps où le long conflit des opinions et la pente des mœurs vers les intérêts matériels semblent avoir laissé les esprits dans l'indifférence sur les questions qui ne se résolvent pas dans le bien-être de notre existence passagère, tu dois cependant t'apercevoir que sous l'apparence de cette langueur générale dans la recherche de la vérité, la question religieuse se fait jour parmi les esprits avancés ; elle préoccupe les hommes d'intelligence et d'avenir, qui sont frappés du vide que le défaut de croyances laisse dans une société réduite à recevoir sa direction du caprice, des volontés et du hasard des évènemens. Ils sentent qu'un point d'appui aux opinions humaines est une condition de repos en ce monde, que la raison de l'homme est impuissante à le prendre en elle-même ; et qu'il faut le chercher en dehors des conceptions mobiles de notre sagesse. Il faut seconder cet ébranlement donné aux esprits, cette impression

providentielle. La génération contemporaine a mis en oubli d'anciennes vérités ; le temps arrive où les titres du christianisme seront interrogés avec sincérité. Mais revenons à l'objet spécial de ma lettre ; revenons à cette inconnue que tant d'indifférens dédaignent et qui peut seule faire le bonheur de l'homme. Traçons rapidement le tableau de l'histoire sommaire et raisonnée de la religion chrétienne.

Avant toutes choses Dieu était. Lui seul existe d'abord dans l'immensité du possible.

Sa *puissance* y repose inactive, mais vivante. Son *intelligence* la contemple, sa *volonté* les affectionne l'une et l'autre. Telle est éternellement la mystérieuse existence du souverain des êtres.

Il voulait l'univers : l'univers parut.

La main du créateur commence par semer l'espace de globes planétaires. Ces masses, vastes cahos, étaient enfouies dans l'obscurité. Dieu verse sur elles des océans de fluides lumineux. Il y a dès ce moment jour et nuit. C'est la première époque de la création.

A la seconde, l'Éternel écarte les couches de brouillards condensés sur notre planète, tout enveloppée alors de ses eaux. Il forme l'atmosphère où doivent plus tard respirer les plantes, les animaux, et l'homme.

La troisième époque fut le terme de la confusion des terres avec les eaux. Une partie du globe, mise à nu, se sèche, puis, à la voix de Dieu, se tapisse de végétation.

Le créateur pose ensuite des soleils dans l'espace. Il coordonne les mondes. Il trace aux grands corps de l'univers des lignes dont nul d'entre eux ne s'écartera jamais. La nature matérielle et inanimée a reçu ses dernières formes et ses lois. C'est ici la quatrième époque de la création.

Toutes choses étant ainsi disposées pour recevoir des êtres vivans, Dieu peuple la terre de poissons, de reptiles et d'oiseaux. La cinquième époque est accomplie.

Dans la sixième, des animaux domestiques et sauvages de

toute espèce, formés par l'Eternel, apparaissent sur notre globe.

L'homme n'est pas encore. « Faisons-le, se dit le Tout-Puis-» sant, et qu'il soit l'image de nous-même ». Ce nouvel hôte est donné à la terre. En lui les animaux ont un roi. Ainsi que celle de Dieu son existence est à-la-fois une et trinaire. Elle est, comme l'essence divine, sentiment, intelligence, volonté. La création est achevée. Nous sommes à la septième époque.

Tandis que notre planète était le théâtre de ces grandes scènes, il se passait probablement sur les globes semblables des phénomènes analogues. Là aussi, doivent habiter depuis plusieurs siècles des multitudes d'espèces animales et des races humaines.

Intelligent et libre, capable de bien et de mal, doué de l'éminente faculté de la vertu, en un mot créature morale, et créature destinée à subsister perpétuellement, l'homme devait avoir sur la terre une autre mission que les brutes, incapables de moralité.

Sentir, et par conséquent jouir ou souffrir, étant essentiel à son existence, et cette existence pouvant se rendre digne de bonheur ou de malheur, l'arbitre des êtres ne voulut ni lui accorder l'un ni lui infliger l'autre pour jamais, sans qu'ils fussent mérités. Or des récompenses et des châtimens supposent nécessairement qu'il y a eu du bien et du mal de commis. Le bien et le mal consistent d'ailleurs dans l'accomplissement des devoirs. La Genèse nous apprend que nos premiers parens manquèrent aux devoirs qui leur furent imposés. La punition suivit de près. Dieu chasse les coupables du séjour délicieux où la vie passait si douce et si belle. Il les condamne à de durs travaux, à de vives douleurs. Il modifie leur constitution physique, et les expose à tous les maux qui affligent l'humanité.

Les révélations qu'entendirent le premier homme et la première femme ne sont pas les seules qui aient été originairement données à la terre. Elles eussent péri, méconnues,

oubliées. La providence fut attentive à les réitérer fréquemment dans les anciens âges. Elle se révela souvent aux patriarches, aux nations naissantes, leur rappela les instructions et les lois primitives, en proclama la divine origine, en affirma la croyance, et en affermit le règne mémorablement.

La longue durée de la vie en ces temps était un puissant moyen de tradition pure et constante. Par-là se perpétuait facilement le souvenir des enseignemens célestes. Par-là on pouvait sans peine s'assurer des merveilles dont les hommes des âges primordiaux avaient été les témoins.

L'histoire chaldéenne attribue aux premiers rois des règnes de plusieurs siècles (1). Les annales de l'Egypte et de la Syrie s'exprimaient semblablement (2). Celles de la Palestine rapportent que les patriarches vivaient près de mille ans (3). Les traditions antiques de la Perse ne donnent pas une vie moins longue au premier souverain qu'ait eu la terre (4). Les livres chinois racontent qu'originairement on vivait un millier d'années (5). Un des plus anciens poëmes de la Grèce porte qu'alors l'homme était cent ans à grandir, ce qui suppose une vie de plusieurs siècles (6). Enfin le savant historien Joséphe assure que « tous ceux qui chez les grecs et les barbares ont écrit les annales de l'antiquité sont unanimes à témoigner » de l'étonnante longueur des vies patriarcales (7).

On le voit, c'est une chose universellement attestée, les sciences naturelles sont loin d'ailleurs de le contredire (8).

---

(1) Abydéne, cité par Le Syncelle dans sa *chronographia*, page 8.

(2) Au rapport de Flavius Joséphe, qui dans ses *Antiquitates Judaïca*, liv. 1, ch. 3, cite des historiens de ces deux royaumes.

(3) Genèse, chap. 5 et 6.

(4) M. Klaproth; *tableau historique de l'Asie depuis Cyrus jusqu'à nos jours.*

(5) De Prémare; *ancienne histoire du monde selon les Chinois.*

(6) Hésiode; *opera et dies*, v. 128.

(7) *Antiquitates Judaïcæ*, liv. 1, ch. 3.

(8) Une constitution plus robuste, un air plus pur, des alimens plus sains, une vie plus calme et plus simple, moins de contrastes aussi dans les saisons, tout cela réuni prolongerait encore beaucoup le nombre des jours de l'homme. Il en fut ainsi proba-

Le souvenir des enseignemens divins a donc dû se conserver authentique et à peu-près intégral parmi les nations.

Elles se dépravèrent pourtant. La terre, jonchée de crimes, exhalait vers le ciel, au bout de deux mille ans, une fétide odeur d'impiété et de vice. L'Éternel, indigné, résolut un châtiment mémorable.

Il annonce à une famille de justes que l'espèce humaine va périr, engloutie. Il leur donne ordre de construire un vaisseau, pour s'y réfugier avec un couple de chaque espèce d'animaux qui ne pourrait survivre à l'inondation générale. Les justes obéissent et se retirent dans l'arche. Alors un souffle divin saisit les mers, les emporte, les réunit, les verse sur les continents. Tout est submergé, l'arche seule surnage. La punition accomplie, les eaux s'écoulent. Les terres reparaissent. La famille qu'épargna l'Éternel y descend avec les couples d'animaux. Le globe commence à se repeupler (1).

A cette époque de renouvellement, Dieu donne des instructions aux restes du genre humain, les bénit, et reçoit leurs hommages.

Plusieurs siècles après le déluge, la Providence juge que le temps est arrivé d'instituer un peuple gardien spécial des traditions sacrées et particulièrement des prophéties annonçant la venue d'un personnage céleste, chargé de la plus haute mission qui ait jamais été remplie sur la terre. Le dessein de la suprême sagesse est de poser toute une nation comme en sentinelle sur le chemin par lequel viendra l'auguste envoyé. Préparatifs solennels, extraordinaires, qui doivent le faire attendre avec plus de vigilance, donner à son arrivée plus d'éclat, et servir au succès de son ministère.

---

blement dans les premiers âges. Il est certain que les climats au moins n'étaient pas tels qu'aujourd'hui. La géologie le prouve, en montrant les débris fossiles des végétaux et des animaux de ces temps enterrés de toutes parts sous des latitudes où ils vécurent alors, et où ils ne pourraient subsister à présent.

Voyez Buffon, *histoire naturelle*, liv. de l'homme, ch. de la vieillesse et de la mort.

(1) Genèse, ch. 8 et 9.

Le poste d'honneur à occuper fut donné aux Hébreux. Nulle nation apparemment n'était plus digne ni plus capable d'y accomplir l'intention du ciel.

Un royaume était distingué entre tous par sa civilisation, ses lumières, son génie, sa puissance. Dieu choisit ce théâtre pour les scènes merveilleuses au bruit desquelles il veut conduire le peuple élu à sa destination.

Au mépris des lois divines qui constituent le droit des gens, la nation hébraïque était retenue captive sur le sol égyptien. Ce fut en ces circonstances que commença la grande œuvre qu'avait résolu l'Éternel. Il charge un Israélite de réclamer hautement justice et liberté. Ici s'ouvre la mission de Moïse.

L'illustre hébreu demande que la servitude de sa nation finisse et qu'il lui soit permis d'aller au loin remplir un ministère sacré. Les oppresseurs refusent. L'Israélite insiste, en annonçant que le ciel, protecteur des droits méconnus, est près de s'armer pour leur défense. La tyrannie égyptienne reste implacable. Alors se passent de miraculeux évènemens.

Les eaux du Nil, les ruisseaux, les étangs sont changés en sang. La terre d'Egypte est couverte de reptiles. Des légions innombrables d'insectes pullulent de toutes parts. Une épizootie mortelle frappe les troupeaux des Égyptiens, et épargne ceux des Hébreux. Le peuple oppresseur est couvert d'ulcères. Une grêle impétueuse accable l'Egypte sans pénétrer sur les terres habitées, par la nation captive. Enfin une nuit arrive où dans chaque famille égyptienne le premier né des enfans est frappé de mort.

L'épouvante a saisi les oppresseurs. Ils brisent les fers du peuple captif, et le laissent aller où Dieu l'envoie. Sous la conduite de Moïse, les Hébreux marchent vers l'Asie. Parvenus sur les bords de la Mer rouge, ayant à droite comme à gauche de hautes montagnes et derrière eux une armée ennemie, prête à les tailler en pièces, car la colère avait succédé en Egypte à la terreur, ils allaient périr. Moïse reçoit de Dieu

l'ordre d'étendre la main sur les flots. L'Israélite obéit ; la mer s'entr'ouvre et livre passage à la nation chargée d'un religieux ministère. Entraînés par leur acharnement les Égyptiens descendent après elle sur le chemin miraculeux, et périssent sous les flots qui bientôt les recouvrent.

Les Hébreux pénétrent dans le vaste désert de Sinaï, où la famine vient les assaillir. Le ciel ne les abandonne pas. Tous les jours, hormis celui consacré au repos et à la prière, le sol stérile se couvre de graines alimentaires (1).

Parvenu près du Sinaï, Moïse s'arrête pour accomplir un des devoirs de sa mission. Il se retire dans la solitude de la montagne, y passe plusieurs jours en méditations et en prières, grave sur des tables de pierre les préceptes moraux de la religion, puis redescend vers les Hébreux. Il les constitue alors en société religieuse et politique, fonde un état qui doit durer quinze siècles, le gouverne quelque temps au désert, et meurt regretté de toute la nation.

Elle arrive enfin au terme de son étonnant voyage, cette nation signalée par tant d'évènemens miraculeux. Elle occupe la Palestine, future patrie du rédempteur promis au genre humain. Là, le peuple de Moïse veille durant quinze siècles à la garde des traditions sacrées, de celles spécialement qui prédisaient et devaient faire reconnaître le céleste envoyé. Là, est solennellement rempli le ministère de vigilance et d'attente que le fondateur de la société hébraïque avait eu mission d'établir parmi les hommes.

---

(1) Toutes ces merveilles sont écrites dans un livre sacré (*le Pentateuque*) qui eut pour auteur Moïse lui-même, pour garans les témoins des phénomènes, pour gardiens toutes les classes du peuple juif (Exode, ch. 7 et suivans); livre dont la date, l'authenticité, la conservation pure, et la vérité, sont reconnues constatées par les plus habiles critiques; livre que rien ne démentit jamais; livre dont le témoignage est incessamment confirmé par les découvertes scientifiques et historiques; livre enfin dont l'autorité subsiste colossale et immobile, dans le torrent des âges, comme les pyramides des Pharaons sur les sables de l'Afrique.

Dans l'intervalle de sa mort à la naissance du Messie des prophètes apparaissent en Palestine, y ranimant de leur souffle inspiré, la foi, le zèle, la piété. Daniel, le plus surprenant d'entre eux, Daniel dont les miraculeuses prédictions frappent d'admiration, écrit cinq cents années d'avance les principaux évènemens de la vie du Christ, et précise les temps où ils s'accompliront.

Enfin les temps sont accomplis. Toutes les nations regardent vers la Palestine, tout émue elle-même de la splendeur des prophéties sacrées. L'intelligence éternelle anime encore cette chair miraculeuse : elle s'y rend présente indiciblement ; elle s'y incarne. La Vierge mit au monde un enfant divin. C'est le Christ, le réparateur céleste, le Dieu-homme, que la terre attendait. En lui se réalisent les antiques prophéties. Temps, lieu, circonstances, paroles, actions, miracles, vie et mort, tout concorde avec les révélations faites aux anciens âges.

La mission du Christ était d'instruire et d'expier. De son souffle puissant il disperse la poussière des siècles qui ternissait l'éclat de la religion. Une multitude de miracles signalent sa présence parmi les hommes. A sa voix, les maladies s'éteignent, les infirmités disparaissent, les élémens obéissent ; la mort rend des cadavres à la vie. Ainsi fut certifiée par le ciel la mission du Sauveur qu'il donnait à la terre.

Aux expiations passées et futures des mortels, le Christ ajoute les souffrances et l'immolation de sa vie. Sacrifice immense, complément inappréciable des œuvres satisfactoires de l'humanité. Evènement de délivrance et de salut pour le monde.

La mort du Dieu-homme de Béthléem mit fin à la mission expectante du peuple hébreu en Palestine. La Providence cependant l'y laissa subsister quelques années encore, durant lesquelles, toutes choses étant restées intactes sur ce théâtre des merveilles qui venaient de s'accomplir, les nations purent voir, interroger, reconnaître, prendre toutes les informations désirables.

Mais, ce délai passé, le ciel gronde, la foudre éclate; tout s'écroule sur le sol où le Christ a été traîné à la mort. « De toutes les calamités, il n'y en eut jamais d'égale à celle-là (1) ». Une puissance invincible saisit les restes de la nation hébraïque, les emporte et les disperse par toute la terre. En sorte que de tous côtés il y eut des témoins et des monumens de la miraculeuse histoire que les apôtres du Christ allèrent dès-lors raconter à tant de nations. Chargés par lui de porter en tous lieux la connaissance des merveilles de sa vie et les effets sacramentels de sa mort. « Allez », leur avait-il dit, « ins-» truire les nations, les baptiser au nom du Père, et du Fils, » et de l'Esprit-Saint, et leur apprendre à observer tout ce » que je vous ai prescrit. Voici que je suis avec vous tous » les jours jusqu'à la fin du temps (2) ».

Conformément aux ordres sacrés qu'ils venaient de recevoir les apôtres parcourent le monde. A leurs voix, les peuples sont émus. On s'enquiert des évènemens qu'ils annoncent; on remonte aux sources des faits, on examine, on constate. Et bientôt les chrétiens se comptent par milliers.

Les prédications des apôtres heurtaient de puissans préjugés, froissaient d'irascibles intérêts. Les uns et les autres se courroucent, se liguent, s'arment précipitamment contre les envoyés et les disciples du Christ. De cruelles persécutions commencent. L'outrage, l'emprisonnement, les tortures, la mort, poursuivent et ensanglantent la chrétienté naissante. Trois siècles s'écoulent, durant lesquels elle ne peut remplir son ministère sacré qu'en passant de supplices en supplices. Elle n'hésite point, elle passe. Son sang coule et rougit la trace de ses pas. Elle touche enfin au terme de la voie de douleurs. Elle arrive : jamais on ne l'avait vue si belle et si robuste.

Une grande partie du monde était alors instruite de la venue

(1) Flavius Josephe; *De bello judaico*, liv. 1, *proœmium*.

(2) St-Mathieu, *evangelium*, c. 28.

du Christ, de ses enseignemens, des merveilles de sa vie et du céleste héroïsme de sa mort. D'autres siècles se succèdent, durant lesquels l'église chrétienne poursuit ses conquêtes. Elle traverse les mers, visite les îles et les continens, pénètre au sein des empires, parcourt les déserts mêmes. Et partout elle voit sa bienfaisante mission purger la terre de nombreuses erreurs, pallier les vices, et éclairer les peuples. Institution étonnante, qui voit naître et mourir toutes les choses humaines, qui marche d'un même pas sur la pente des abîmes et sur les chemins sans périls, qui se repose aussi calme dans les flancs des orages que sous la tente d'un ciel serein, et qui porte sans rides un front couronné d'à-peu-près deux mille ans.

L'esquisse que je viens de tracer ne représente que bien sommairement la merveilleuse vie de la religion. Et ses bienfaits, comment les décrire ! Ordre social, vertu, paix, bonheur, sécurité, tous ces biens, c'est à la religion que le genre humain en est redevable. Sans elle il languirait dans l'anarchie, le vice, la misère (1). « Elle est le centre com-
» mun où se réunissent au-dessus de l'action du temps et de
» la portée du vice, toutes les idées de justice, d'amour,
» de liberté, de pitié, qui dans ce monde d'un jour
» composent la dignité de l'espèce humaine; elle est la tra-
» dition permanente de tout ce qui est beau, grand et bon,
» à travers l'avilissement et l'iniquité des siècles, la voix éter-
» nelle qui répond à la vertu dans sa langue, appelle du

(1) Il arrive souvent à l'incrédulité d'imputer à la religion des fautes de ses ministres, des sottises de la superstition, ou des crimes du fanatisme : Plus d'une fois l'orgueil et l'ambition ont abusé du christianisme pour de coupables excès, plus d'une fois ses ministres l'ont déshonoré par des vices et des scandales, et ses sectateurs y ont mêlé des pratiques superstitieuses; les vices de quelques chrétiens ne prouvent pas plus contre le christianisme que les vices d'un déiste ne prouvent contre l'existence de Dieu. La religion réprouve et abhorre toutes ces choses. Et il est de pauvres esprits qui trouvent fort juste et fort concluant ce genre d'accusation. Quelle pitié!

» présent à l'avenir, de la terre au ciel; le recours solennel
» de tous les opprimés dans toutes les situations; la dernière
» espérance de l'innocence qu'on immole et de la faiblesse
» que l'on foule aux pieds (1) ».

Voilà, mon cher ami, ce que j'avais à te dire touchant l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la divinité de la religion. Les railleries des impies ne m'ôteront point la consolation que j'éprouve dans le parti que j'ai pris. Je trouve la paix et le repos dans cette sainte croyance, le repos qu'aucun mortel ne peut donner.

(1) Benjamin Constant, *cours de politique*, tome 1, page 337.

MÉLANGES.

DE LA CRITIQUE EN PROVINCE.

Quelle est la mission de la critique? — C'est, suivant les temps, de contribuer au progrès de l'art, ou de s'opposer à sa décadence. — Avertir les artistes lorsqu'ils entrent dans une mauvaise route; signaler leurs défauts en leur indiquant les moyens de s'en corriger; les tenir en garde contre les effets pernicieux de la présomption, ou bien les stimuler, lorsqu'ils s'abandonnent au découragement, tels sont les principaux devoirs de la critique; et, comme elle parle à tous, le public aussi doit être sous sa férule, car le public, qui crée ou tue le talent selon qu'il est bien ou mal éclairé, a besoin, non moins que les artistes, d'une bonne et saine critique pour former ses jugemens.— Renfermée dans ces bornes, la critique n'a point de paroles irritantes. Juste et bienveillante tout à-la-fois, elle n'attaque point, elle conseille. C'est une amie sévère qui dit la vérité, le bien comme le mal; le bien sans exagération, le mal sans aigreur. Alors on l'écoute et on suit ses avis. Il n'y a que les sots qui s'en fâchent; mais ce n'est pas pour eux que la critique est instituée, car ils sont incorrigibles.

Ce portrait de la critique est-il ressemblant?..... son original est rare, j'en conviens, mais encore il existe. Malgré le cynisme de certains journaux de la capitale qui se font payer

leurs éloges à tant la ligne et déchirent sans pitié les artistes de cœur qui ne veulent pas se soumettre à ce honteux tribut; malgré la camaraderie, autre plaie, moins ignoble, mais presqu'aussi préjudiciable à l'art, on découvre de loin en loin, dans cette véritable patrie des beaux-arts, quelques jugemens équitables, écrits par des plumes compétentes et dont les intéressés eux-mêmes, ne songent pas à interjetter appel.

Mais si la véritable critique est rare à Paris, qu'est-ce donc en province!

Les journaux de département ont, pour la plupart, un rédacteur politique rétribué qui vient de Paris ou d'ailleurs, et un ou deux écrivains *ad honores*, qui se chargent de la chronique locale et du feuilleton indigène. Ceux-ci sont ordinairement ou de jeunes fashionables excessivement *gants jaunes*, comme ils s'appellent, qui croyent accorder au public une grande faveur en laissant tomber de leur plume parfumée quelques phrases romantico-burlesques à la suite d'un copieux déjeûner, ou bien des écoliers de rhétorique que la soif inextinguible de célébrité, jointe à l'impuissance de produire, jette, en dépit de toute raison, dans la carrière en apparence si facile, de la critique. Mais ces collaborateurs bénévoles, qu'aucun lien n'attache à la charrue quotidienne, sont peu sûrs pour une entreprise, et ils manquent fort souvent à leurs promesses, de sorte qu'alors tout le poids de la besogne retombe nécessairement sur le rédacteur en chef qui est payé pour tout faire.

Quant à celui-là c'est presque toujours un homme qui ne doute de rien, précisément parceque hors du jargon usité pour la politique du jour, il ne sait pas grand'chose. Pourvu qu'il écrive avec facilité, qu'il manie bien le sarcasme, qu'il sache au besoin descendre jusqu'à la personnalité et à l'injure, il n'importe qu'il soit ignorant dans les arts; c'est le pardessus le marché de ses obligations.

Et en effet, à quoi bon traiter la chose au sérieux? La

seule préoccupation de la critique à Paris, c'est de faire ou de ternir des réputations ; en province, c'est d'amuser les lecteurs pour gagner des abonnemens.

Elle a encore un autre but que j'allais oublier : quand un journaliste a vendu sa plume à une opinion qui n'est pas la sienne ; quand la misère l'a fait tomber au dernier degré d'abjection, à la profession d'écrivain sans conscience, alors il lui faut une compensation pour les affronts qu'il endure. Flatteur et rampant avec les maîtres qui lui font gagner le pain de l'opprobre, il se pose en juge suprême des artistes, les gourmande ou les raille suivant son caprice avec l'insolence d'un valet de grand seigneur. Et il trouve des badauds pour croire à l'infaillibilité de ses jugemens !

S'agit-il de peinture? a-t-il à rendre compte d'une exposition ? —Comme il ignore les plus simples notions et jusqu'aux termes de l'art, il se met d'abord en quête d'expressions artistiques qu'il sème çà et là dans son feuilleton. Ma foi ! au petit bonheur ! aussi lui arrive-t-il de louer pour la finesse du dessin un tableau à qui justement il ne manque que cette qualité, de critiquer, sur la foi d'un concurrent, des œuvres de mérite, et de faire l'éloge d'une détestable croûte. Qu'on relève ses bévues, il s'en moque ; son argent est toujours gagné.

S'il parle spectacle ; ce qui lui arrive régulièrement au moins une fois par semaine, c'est là que tour-à-tour il se drape en dictateur et s'affuble en bouffon. Pauvres comédiens, n'était-ce donc pas assez pour vous du stupide despotisme d'un parterre à soixante-quinze centimes, que vous dussiez encore tendre les épaules au knout des cosaques de la littérature ! Pour peu que vous ayez d'indépendance et de dignité dans le caractère, vous serez mordus, déchirés à belles dents, et le public, trop fidèle écho du journal qu'il consulte avant de penser, épiera vos moindres fautes, que dis-je, profitera des moindres accidents qui viendront ou gêner l'émission de votre voix ou troubler votre mémoire,

pour vous infliger la punition réservée au manque de talent. Si, d'une humeur plus flexible, vous recherchez la bienveillance de l'aristarque et trouvez le secret de lui faire adoucir pour vous ce que son encre a de trop corrosif, vous perdrez plus par ses faveurs que vous n'eussiez souffert de ses critiques ; car il vous ôtera la conscience de vous mêmes ; involontairement vous croirez à ses éloges comme s'ils étaient mérités ; et s'il est un point sur lequel vous devez diriger vos études, ce sera précisément sur celui-là qu'on vous persuadera que vous n'avez plus rien à apprendre. N'avons-nous pas vu dernièrement un acteur de mérite, mais qui n'est pas musicien, loué outre mesure pour des points d'orgue où il avait péché à-la-fois contre le goût et contre la tonalité ? N'a-t-on pas dit en parlant d'un *Larusette* qui n'a plus de voix qu'il lui en restait assez pour jouer les rôles de *Trial*, lesquels *n'exigent pas qu'on sache chanter?* Je ne finirais pas à relever toutes les âneries de ces soi-disant critiques, dans leurs articles spectacle, et pourtant c'est le terrain où ils se croyent le plus forts.

Quand c'est à la musique que s'attaque le rédacteur feuilletoniste, son ignorance se découvre à chaque mot ; car voulant critiquer et ne sachant ni sur quoi ni comment le faire, il blâme en masse, ne précise rien, et son examen se résume par ces mots : *C'est mauvais, détestable; cela écorche les oreilles.* — Mais quand ce serait vrai, croyez-vous avoir, en le disant, rempli votre mission de critique ? Pourquoi cela est-il *mauvais?* Que faut-il faire pour que cela n'*écorche pas les oreilles?* — Vous êtes tenu par état de répondre à ces questions. Si vous ne pouvez le faire, quelle est donc la valeur de votre jugement ? — J'ai des oreilles, direz-vous ? — Oui, d'accord et on les aperçoit de reste. Mais si c'est à dessein qu'un auteur a voulu les écorcher ; si, comme dans le dernier final de *Zampa*, dans l'ouverture des *Francs-Juges*, dans la scène diabolique de *Robin des Bois*, dans le dernier acte des *Huguenots* et dans plusieurs des plus belles sympho-

nies de l'école allemande, le compositeur a exprès accumulé les dissonances pour produire certains effets particuliers, avez-vous assez de science pour démêler ce qui est un trait de génie d'avec ce qui serait un défaut d'exécution? Oui, vraiment! en voici un échantillon : Il y a quelque temps, dans un concert champêtre, l'orchestre jouait avec toute l'exactitude et la précision nécessaires une ouverture d'un grand maître, dont le motif est sans cesse reproduit sous des formes diverses empruntées à la fugue et au canon. Le grand juge des artistes, aussi ignorant que ce directeur qui ne payait pas ses musiciens pour compter des pauses, eut la sottise d'écrire le lendemain, que ses oreilles avaient été au supplice, parce que *toutes les rentrées d'instrumens s'étaient faites les unes après les autres.* Les amateurs et les artistes haussèrent les épaules; mais la portion la plus nombreuse du public put croire qu'en effet les musiciens avaient mal joué.

En présence de faits innombrables de ce genre, on se prend à déplorer une lacune dans notre législation. Nous avons des juris d'examen pour les hommes qui veulent se livrer à l'art de guérir, c'est très-bien; nous en avons pour les personnes qui se destinent à l'enseignement supérieur, secondaire, primaire, c'est encore bien; il en existe même pour l'admission à certaines écoles, tout cela est au mieux; mais pour se revêtir du sacerdoce de l'intelligence, pour disposer de la réputation, de la fortune, de l'existence d'une foule d'artistes laborieux, vivant du fruit de leurs talens et de leurs études, la loi n'exige aucune garantie, n'offre aucun moyen de répression! Le premier goujat qui sait aligner quelques phrases, qui a fait son cours de politique dans la ténébreuse université de la rue de Jérusalem et ses études artistiques dans les cafés, peut impunément régenter dans un journal, littérateurs, architectes, peintres, acteurs et musiciens, et fausser à leur égard l'opinion du public. La presse est libre, il peut tout dire. — Libre! et vraiment non. Essayez, si vous l'osez, de faire imprimer que M. ***, vend de la chicorée pour du

café, vous aurez sur les bras un bon procès en réparation du tort fait à son *commerce ;* essayez d'écrire que M. *** est un *mouchard*, il vous attaquera en diffamation et se fera adjuger de gros dommages-intérêts pour l'atteinte portée à un *honneur* que tout le monde sait bien qu'il n'a plus ; mais lancez hardiment tous les traits de la satyre contre un artiste, dénigrez son talent, qui est aussi son *commerce* à lui ; flétrissez l'*honneur* que lui avaient fait ses succès ; persuadez à une tourbe ignorante qu'elle s'était trompée en lui supposant du mérite. S'il paraît sur un théâtre, ameutez les sifflets contre lui, brisez le contrat qui lui assurait une année d'existence ; qu'il aille loin d'une ville inhospitalière mourir de faim avec sa famille ; peu importe, c'est son état ; il est sous la dépendance de la critique, les lois ne sont pas faites pour lui !—S'il expose un tableau, fruit de longues et honorables études, qu'il aura fait avec amour et découvert en tremblant aux regards de ce public qui tient dans ses mains la récompense de tant de travaux et de privations, déchirez l'œuvre et son auteur, par des traits mordans, tuez-les par le ridicule, c'est l'arme la plus facile et la plus meurtrière. Que le pauvre artiste, trompé dans son attente, se laisse aller au désespoir, qu'il brise sa palette, qu'il ne trouve d'autre refuge contre la misère que le canon d'un pistolet..... tant pis pour lui ; la critique est dans son droit. Elle peut être injuste, passionnée, impitoyable, sotte, ignorante, absurde même ; il n'y a pas de loi qui l'en empêche !

Dans l'antiquité payenne, les esclaves n'avaient aucuns droits politiques, et leurs maîtres pouvaient les tuer.

Dans la France constitutionnelle, notre qualité d'artiste ne nous rend pas électeurs et les journalistes sont nos maîtres.

B. L.

L'hôtel de Petau-Diable,

ROMAN HISTORIQUE, PAR M. SIMÉON CHAUMIER.

—

L'HÔTEL *de Petau-Diable* est un *roman historique*. *Roman* passe : On dit que les romans sont des chimères et nous ne dénions pas cette qualité à celui qui nous occupe ; (nous l'accordons même à bien des travaux d'histoire). *Historique*, non. Si l'auteur croit avoir fait de la couleur locale avec quelques vieux mots pour la langue, quelques vieux noms pour les lieux, quelques vieilles dénominations pour les emplois, un vieux conte de loup-garou pour le temps, nous croyons qu'il se trompe. Qu'il se transporte, comme Walter-Scott, comme Jacob, comme Soulié, comme Victor Hugo, dans le sein d'une époque, qu'il s'y enferme, qu'il la médite, qu'il l'analyse, *qu'il s'en pénètre*, il en présentera alors une physionomie caractérisée. Mais croit-il par hasard, faire une marquise de Louis XV, d'une élégante de nos jours en lui mettant simplement des mouches ? — Non pas qu'il s'agisse, comme vous pourriez le croire, d'une marquise et de son tabouret ; non, il s'agit de l'échevin Petau, qui vivait en 1360.

Quant au style, comme *français* dicté par le bon sens qui le pare tour-à-tour de toutes les qualités convenables, nous

le classerions volontiers parmi ces langues sauvages qui n'ont reçu ni règle ni mesure. Mais non : nous aurions grandement tort ; car ces langues, encore bercées dans les bras de la nature, sont, nous n'en doutons pas, à la portée de tous ceux qui doivent s'en servir et ne fatiguent pas leur intelligence. Nous sommes tenté de croire que M. Siméon Chaumier a, dans son style, si abondamment vide, voulu épuiser tous les dictionnaires des synonymes, tous les adjectifs, (car son substantif marche régulièrement entre deux adjectifs, de même qu'un voleur entre deux gardes de police); nous croyons aussi qu'il se sera trouvé sous sa main un dictionnaire d'incidentes qu'il a réduit en poudre pour en saupoudrer son livre ; sort qu'a dû subir aussi un vieil inventaire de meubles qu'il aura tordu pour en exprimer de la couleur locale.

Nous nous sommes souvent demandé dans le cours de l'ouvrage, et pour ce nous avons même soutenu avec un de nos amis une longue discussion, est-ce une parodie ceci? Est-ce une chose sérieuse? L'un ou l'autre cas est possible, et pour vous en faire juger, nous vous donnerons deux extraits du roman, ou plutôt nous vous les indiquerons car ils sont un peu longs et ils absorberaient le numéro de ce mois et les quinze suivans. Prenez, dans le premier volume, de la page 1 à la page 401, et dans le second, de la page 1 à la page 402, vous aurez une idée suffisante de l'ouvrage entier.

M. Siméon Chaumier a soin de nous dire qu'il est auteur de *la Tavernière de la cité.* Je ne sais si c'est une recommandation favorable pour lui, j'ai voulu m'en assurer et je me suis vu forcé de mettre cela au rang des choses impossibles. Je ne connais ici à Lille qu'un libraire qui possède la Tavernière de la cité ; depuis six semaines je demande le volume, mais il paraît que le lecteur qui le tient jouit du repos bienheureux de la *Belle au bois dormant.* Je ne forme qu'un vœu, c'est qu'on ne l'ait pas enterré croyant qu'il était mort.

A. W.

Concert et Loteries

Au bénéfice des enfans de J. PRINTEMPS.

—

Au moment où, en présence des nombreux amis, assemblés pour rendre les derniers devoirs à notre cher et regretté compatriote Printemps, une voix émue par un sentiment aussi vrai que profond promettait à ses manes que la cité adopterait les enfans de l'habile compositeur, qui eut fait sa gloire s'il eût été compris dix ans plus tôt, mille échos intérieurs répétèrent la promesse que venait de faire M. Edouard Gachet; les premières pellées de terre faisaient encore sourdement résonner le cercueil de l'artiste que déjà une souscription circulait dans la foule, qui s'en retournait morne et silencieuse, pour un concert au bénéfice des trois petites orphelines dont le nom est maintenant le seul héritage. La société des Concerts-Musard, dont Printemps était membre n'a fait qu'accomplir un devoir en prenant ainsi l'initiative; le public aussi a fait le sien, car, en peu de jours, les listes de souscriptions se sont couvertes de signatures. Mais, quelque productif que pût être ce concert, c'était encore une ressource insuffisante pour subvenir à tous les frais d'éducation de trois

jeunes filles dont l'aînée n'a que dix ans. A son tour l'Association Lilloise a voulu intervenir dans cette œuvre toute nationale et sa coopération a promptement attiré une foule de dons qui, divisés en seize loteries seront tirés au sort, entre les deux parties du concert. Enfin, quelques personnes, sous l'inspiration de M. Gachet, principal du collége, ont formé une troisième espèce de listes sur lesquelles s'inscrivent des dons particuliers destinés à compléter la somme nécessaire pour placer les trois orphelines dans un établissement d'éducation, jusqu'à leur majorité. Par tous ces moyens réunis on espère atteindre ce but honorable et acquitter envers un homme de talent la dette de son pays.

On conçoit quelle différence considérable existe entre un bienfait passager qui pourvoit seulement aux besoins du moment en laissant planer sur la tête de ceux qu'on oblige toute l'incertitude d'un avenir menaçant, et une sorte de fondation personnelle qui garantit à ceux auxquels on s'intéresse une existence douce et honorable jusqu'à l'âge où ils pourront trouver dans un travail convenable à leur état les moyens de se suffire à eux-mêmes. Telle est l'œuvre entreprise pour les enfans de Printemps, il ne faut que quelques jours de persévérance et de zèle pour l'achever. Que ceux qui y ont mis le plus d'activité jusqu'à ce moment ne se lassent donc pas; que les personnes à qui les listes n'ont pas encore été présentées veuillent bien venir d'elles-mêmes au devant de l'occasion de bien faire; elles n'en trouveront pas toujours d'aussi bonnes. A cet effet on peut tous les jours s'adresser au local de l'Association où l'on trouvera tous les renseignemens désirables.

Le concert qui avait été annoncé pour le samedi 2 Décembre a du être remis au samedi 9, la musique des Canonniers dont beaucoup de membres font partie de la société des Concerts-Musart ayant à faire cette semaine des répétitions pour une nouvelle symphonie de Printemps qui sera exécutée à la messe de Sainte-Barbe le 4 Décembre.

C'est un hommage de plus à rendre à la mémoire de celui que nos regrets accompagnent au-delà du tombeau.

Notre prochain numéro contiendra sur Printemps un article nécrologique qui eût paru dans celui-ci, avec le portrait de ce compositeur; mais M. Victor Gengembre, chargé de lithographier ce portrait, étant à peine remis d'une maladie très-douloureuse, nous avons dû ajourner le tout jusqu'à notre prochaine publication.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES, GRAVURES ET LITHOGRAPHIES, IMPRIMÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD, PENDANT LE MOIS DE SEPTEMBRE 1837.

LA CHASSE EN 1837. In-4° d'un quart de feuille. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

ENQUÊTE *sur les embranchemens du chemin de fer de Paris aux ports du littoral*,— Rapport de la commission. In-4° de 2 feuilles. Imprimerie de Bronner-Bauwens, à Lille.

RÉFUTATION *d'un arrêt de la cour royale de Douai* (sur le commerce de la librairie). In-8° d'une feuille. Imprimerie de Jacquart, à Douai.

RÉCIT CURIEUX et intéressant d'un meurtre commis sur la gabarre l'*Artémise*. In-folio d'une demi-feuille. Imprimerie de Viroux, à Avesnes.

FASTES DE LA FRANCE, par C. Mullié (Prospectus). In-8° d'un quart de feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

DISCOURS prononcé le 3 Septembre 1837, par M. Bigo, maire de Lille, aux exercices publics des élèves sourds-muets. In-8° d'une demi-feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

LE PIEUX EDWARD. In-32 d'un tiers de feuille. Imprimerie de Leleux, à Lille.

LA PETITE MARTHE. In-32 d'un quart de feuille. Imprimerie de Leleux, à Lille.

DE L'AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES dans le Nord de la France, par M. Taillard, conseiller à la cour royale de Douai. In-8° de 26 feuilles. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

LE VÉRITABLE ALMANACH DE POCHE pour 1838. In-56 d'une demi-feuille. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

VIE DE ST-JOSEPH. In-18 de 6 feuilles. Imprimerie de Béghin, à Roubaix.

SERMON HYGIÉNIQUE sur les différentes espèces de vents. In-18 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

COURS DE MYTHOLOGIE à l'usage des demoiselles. In-12 de 9 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN. In-32 de 5 feuilles. Imprimerie de J. Chanson, à Cambrai.

LA CORBEILLE DE FLEURS ou histoire de Jérôme le jardinier et de sa fille Maria, la bouquetière. In-18 de 5 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

LE PETIT OFFICE DIVIN. In-24 de 8 feuilles. Imprimerie de J. Chanson, à Cambrai.

DEVOIR ET SAGESSE, traduit de l'allemand par Mme Amélie Schoppe, par Danvin. In-12 de 15 feuilles. Imprimerie de J. Chanson, à Cambrai.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE, avec des preuves de la religion. In-12 de 4 feuilles 1/2. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille. 50 c.

ABRÉGÉ DE LA MYTHOLOGIE ou introduction aux cours d'histoire. In-18 de 6 feuilles 1/2. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille. 75 c.

MM. les Imprimeurs, Libraires, Éditeurs du département du Nord sont priés de vouloir bien faire connaitre, au bureau de la *Revue du Nord*, les prix de leurs nouvelles publications, aussitôt après que le dépôt des exemplaires a été effectué à la Préfecture. Il sera rendu compte de celles dont un exemplaire aura été déposé au bureau du journal.

BRUN-LAVAINNE,
Propriétaire-Gérant.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE MERVEILLEUSE DE PIERRE SCHLÉMIHL.

VI.

Resté dans la bruyère déserte, je donnai un libre cours à mes larmes, soulageant mon pauvre cœur de l'inquiétude inexprimable qui l'oppressait. Mais je ne vis aucune borne, aucun terme à ma misère, et je suçai le venin que l'inconnu venait de verser dans ma blessure. Lorsque mon âme évoquait l'image de Mina, et que cette forme douce et chérie s'offrait à moi pâle et éplorée comme au jour de ma honte, alors je croyais voir Rascal s'avancer arrogant et railleur entre elle et moi, — et je cachais mon visage, et je fuyais à travers les solitudes. Mais la hideuse apparition ne me faisait point grâce; elle me poursuivait en courant jusqu'à ce que je tombasse hors d'haleine sur le sol, mouillant la terre d'une nouvelle source de larmes.

Et tout cela à cause d'une ombre! et cette ombre, un trait de plume me l'eût rendue! Je me mis à peser l'étrange proposition ainsi que mon refus. J'étais aussi incapable de me recueillir que de juger.

Le jour baissa. Des fruits sauvages apaisèrent ma faim, j'étanchai ma soif au plus prochain ruisseau des monts. La nuit vint. Je me couchai sous un arbre. L'humidité matinale me réveilla d'un sommeil pénible où je croyais ouïr en moi-même le râle de la mort. Bendel devait avoir perdu ma trace et cette pensée ne m'affligeait pas. Je ne voulais plus retourner parmi les hommes. Je fuyais épouvanté à leur approche,

comme le gibier ombrageux des montagnes. C'est ainsi que je vécus pendant trois jours d'anxiété.

Le matin du quatrième jour, je me trouvais au milieu d'une plaine sablonneuse éclairée par le soleil. J'étais assis dans ses rayons sur des débris de rochers, car j'aimais maintenant à jouir de son doux regard dont j'avais été privé si long-temps. Je nourrissais mon cœur de mon désespoir, — quand soudain un léger bruit me fit tressaillir; prêt à prendre la fuite, je jetai mes regards à l'entour; je ne vis personne: mais sur le sable resplendissant, une ombre d'homme, semblable à la mienne, glissa devant moi; elle était seule, et paraissait avoir quitté son maître.

Un désir puissant me saisit: Ombre, pensai-je, est-ce ton maître que tu cherches? je veux l'être — et je sautai vers elle pour m'en emparer. Je croyais que si je pouvais réussir à marcher dans sa trace, de manière à ce que mes pieds s'emboitassent dans les siens, elle y resterait peut-être attachée, et qu'avec le temps elle s'habituerait à moi.

Au mouvement que je fis, l'ombre prit la fuite et je me mis ardemment à la poursuivre. Elle dirigea sa course vers une forêt dans l'ombre de laquelle j'aurais dû nécessairement la perdre. Je vis le péril. L'effroi fit battre mon cœur, il raviva mon désir et me donna des ailes plus rapides. Je gagnais évidemment sur l'ombre, je m'en approchais de plus en plus, j'allais l'atteindre — tout-à-coup elle s'arrêta et se tourna vers moi. Ainsi que le lion fond sur sa proie, je me précipitai sur elle pour la saisir — — et je me heurtai rudement, sans m'y attendre, contre la *résistance* d'un corps. Je reçus invisiblement dans les flancs les coups les mieux appliqués que jamais homme ait sentis.

L'épouvante me fit étendre les bras et presser avec force ce qui était inaperçu devant mes yeux. Dans la vivacité de l'action, je tombai la face tournée vers le sol; sous moi gisait un homme que je tenais embrassé, et qui dans ce moment pour la première fois, devint visible à mes regards.

Alors je pus m'expliquer très-naturellement toute mon aventure. Sans doute que cet homme avait d'abord sur lui et qu'il jeta ensuite *le nid d'oiseau* qui a la vertu de rendre invisible le corps mais non pas l'ombre de celui qui le porte. Je regardai attentivement autour de nous, et je découvris bientôt l'ombre du nid lui-même. Je m'élançai d'un seul bond sur ce talisman si précieux — — et déjà je tenais, *invisible* et sans ombre, le nid dans la main.

L'homme s'était levé promptement; il chercha d'un œil inquiet son heureux vainqueur, et ne découvrit dans la plaine immense ni moi, ni mon ombre dont il parut surtout en peine. Quand il se fut convaincu que toute trace était perdue, il se livra au plus profond désespoir et s'arracha les cheveux. Quant à moi, le trésor dont je me trouvais possesseur me donnait le pouvoir et l'envie de me mêler de nouveau parmi les hommes. Il ne me manqua pas de prétextes à m'objecter à moi-même pour excuser mon vol coupable, ou plutôt je n'eus que faire de ces prétextes, car toutes mes pensées se dirigèrent sur les moyens de mettre à exécution mes nouveaux projets— et je ne me retournai même pas vers le malheureux dont j'entendis long-temps encore la voix plaintive retentir derrière moi.

Je brûlais d'aller au jardin du maître des forêts, et de vérifier la vérité des paroles de l'odieux inconnu, mais j'ignorais où j'étais. Afin de reconnaître le pays, je gravis la plus prochaine colline et de son sommet je vis la petite ville et le jardin étendus à mes pieds — le cœur me battit vivement, et des larmes bien différentes de celles que j'avais versées jusque-là, se pressèrent dans mes yeux : — J'allais la revoir ?... Je descendis par le sentier le plus direct. J'arrivai inaperçu en face de quelques paysans qui sortaient de la ville. Ils parlaient de moi, de Rascal et du maître des forêts. Je ne voulus rien entendre Je passai outre.

J'entrai dans le jardin, tous les frissons de l'attente dans le cœur. — Je crus entendre rire près de moi : je tressaillis. Je jetai un regard rapide sur tout ce qui m'environnait : — Per-

sonne ! — J'avançai ; il me semblait ouïr à mon côté un bruit semblable à celui que font des pas d'homme ; mais je ne pus rien voir : Je crus que mon oreille m'avait trompé. — Il était encore de bonne heure. Personne dans le berceau du *Comte Pierre*, personne dans le jardin. Je parcourus les chemins qui m'étaient connus, je pénétrai jusqu'en face de la maison. Le même bruit me poursuivit plus perceptible. Je m'assis, le cœur plein d'anxiété, sur un banc en face de la demeure, et que le soleil éclairait. Je crus entendre l'invisible Kobold s'asseoir à mon côté avec un rire moqueur. — La clef tourna dans la serrure de la porte ; elle s'ouvrit. Le maître des forêts en sortit, des papiers à la main. Je sentis comme un nuage me passer sur la tête ; je me retournai — horreur ! ! l'homme gris était assis là près de moi, me regardant avec un sourire satanique — il avait posé sur ma tête un coin du capuchon enchanté qui couvrait la sienne ; à ses pieds étaient étalées nos deux ombres paisibles l'une à côté de l'autre. Il jouait nonchalamment avec le parchemin qu'il tenait entre les doigts. Tandis que le maître des forêts, occupé avec ses papiers, parcourait en tous sens le berceau, il se pencha confidentiellement à mon oreille et me murmura ces paroles :

« Enfin donc je puis espérer que vous acceptez mon offre, puisque voilà nos deux têtes sous un même capuchon ! — C'est déjà bien, déjà bien ! Rendez-moi donc aussi maintenant mon nid d'oiseau, vous n'en avez plus besoin, et vous êtes trop honnête homme pour vouloir m'en priver — mais pas de remercîment pour cela ; je vous assure que je vous l'ai prêté de bien bon cœur. » Il me le prit aussitôt, le mit dans sa poche et se rit de moi une seconde fois, et avec tant d'éclat que le maître des forêts se tourna vers le lieu du vacarme. Je tremblais de tous mes membres.

« Vous devriez pourtant m'avouer, continua-t-il, qu'un tel capuchon est beaucoup plus commode. Il couvre non-seulement son homme, mais encore l'ombre de cet homme et tous ceux qu'on a la fantaisie de prendre avec soi. » Il rit de

nouveau. « Soyez-en persuadé, Schlémihl, ce que l'on ne veut pas faire d'abord de bonne grâce, plus tard on doit le faire forcément. J'aime à penser que vous me rachetterez cet objet, que vous reprendrez votre fiancée (car il en est temps encore), et que nous ferons pendre cet infâme Rascal : ce qui nous sera facile tant qu'il restera une corde — c'est entendu — et je vous donne ma coiffe par-dessus le marché. »

La mère survint et cette conversation s'engagea : — « Que fait Mina ? » — « Elle pleure. » — « Ridicule enfant ! elle ne changera donc jamais ! » — « Mais la livrer si vite à un autre — ô homme ! tu es cruel envers ton propre enfant ! » — « Non, mère, tu envisages la chose sous un faux jour. Quand Mina se verra la femme d'un homme opulent et considéré, elle s'éveillera, consolée, de sa douleur comme d'un songe, et elle bénira le ciel et nous dans sa reconnaissance. » — « Dieu le veuille ! » — « Elle possède, il est vrai, des qualités bien recommandables, mais après l'éclat qu'a eu la malheureuse histoire de l'aventurier, crois-tu qu'il serait facile de trouver de si tôt pour elle un autre parti qui lui convînt autant que M. Rascal ? et sais-tu quelle est la fortune de monsieur Rascal ? Il a payé comptant pour six millions de biens dans ce pays, des biens libres de toute hypothèque ! Je le sais moi qui ai eu les documens entre les mains ! c'était monsieur Rascal qui naguère m'avait devancé partout. — De plus, il a en portefeuille pour environ trois millions et demi de billets sur Thomas John. » — « Il doit avoir considérablement volé. » — « C'est-à-dire qu'il a économisé sagement où d'autres auraient dissipé. » — « Un homme qui a porté la livrée ! » — « Sotte raison ! en a-t-il moins une ombre irréprochable ! » — « C'est juste, mais — ».

L'homme gris riait en me regardant. La porte s'ouvrit, et Mina entra dans le jardin. Elle s'appuyait, chancelante, sur le bras d'une femme de chambre ; des larmes silencieuses coulaient le long de ses belles joues pâles. Elle s'assit sur un siège préparé pour elle sous les tilleuls. Son père se plaça à son côté. Il lui prit affectueusement la main, et tandis que les

pleurs de la jeune fille redoublaient — il lui dit d'une voix tendre :

« Tu es ma bonne, ma chère enfant, et tu seras raisonnable : tu ne voudras pas affliger ton vieux père qui ne désire que ton bonheur — je le comprends bien, cher cœur ! cet événement a dû fortement t'ébranler : tu as échappé par miracle à un malheur imminent ! Avant que nous n'eussions démasqué sa lâche tromperie, tu as beaucoup aimé cet indigne. Vois, Mina, je le sais, et je ne t'en fais pas de reproche — et moi aussi, chère enfant, je l'ai aimé, aussi long-temps que je l'ai pris pour un grand personnage. Maintenant, tu le vois toi-même, tout est bien changé. Quoi ! le dernier des êtres possède une ombre, et ma chère, mon unique enfant épouserait un homme — — non, tu ne penses plus du tout à lui — écoute, Mina, tu es recherchée à cette heure par un homme qui ne craint pas de marcher au soleil, par un homme honoré qui n'est pas un prince à la vérité, mais qui a dix millions de fortune — un homme qui rendra heureuse ma chère enfant. Ne me réplique rien, sois ma bonne, mon obéissante fille ; laisse à ton père qui t'aime le soin d'assurer ton sort et d'essuyer tes larmes. Promets-lui de donner ta main à monsieur Rascal — dis : veux-tu me promettre cela ? »

— Elle répondit d'une voix éteinte : « Je n'ai plus de volonté, plus de désir désormais sur terre ; qu'il m'advienne ce qu'il plaira à mon père ! » En ce moment on annonça M. Rascal qui entra impudemment dans le cercle — Mina s'évanouit — mon odieux compagnon me lança un regard courroucé : et il me dit ces mots brefs : « Et vous pourriez souffrir cela ! que vous coule-t-il donc au lieu de sang dans les veines ? » — D'un mouvement prompt il me fit une légère blessure à la main, et le sang coula : — « En vérité, s'écria-t-il, du sang pourpre ! ! — Alors, signez donc ! » — J'avais dans les mains le parchemin et la plume.

VII.

Je ne sais si je dois en attribuer la cause à la tension des ressorts de mon âme sous des émotions trop fortes, ou à l'épuisement de mes forces physiques, ou enfin à la révolution que la présence de ce mystérieux ennemi excitait dans tout mon être, mais au moment de souscrire, je fus saisi d'un profond évanouissement où je restai long-temps comme dans les bras de la mort.

Des trépignemens et des imprécations furent le premier bruit qui frappa mon oreille quand je revins à moi. J'ouvris les yeux; il faisait obscur; mon odieux compagnon m'accablait de reproches : « N'est-ce pas là se conduire comme une vieille femme? Ça, que l'on se ranime et que l'on exécute ses résolutions! Ou bien a-t-on changé d'avis et préfère-t-on pleurer?» Je me levai péniblement. La soirée était avancée. Les sons d'une musique de fête s'exhalaient de la demeure illuminée du maître des forêts. Des groupes de promeneurs parcouraient le jardin. Deux d'entre eux s'approchèrent davantage et prirent place sur le banc où je m'étais précédemment assis. Ils causèrent de la cérémonie qui avait eu lieu le matin, du mariage de M. Rascal avec la demoiselle de la maison.—C'en était donc fait!

J'écartai de ma tête le capuchon de l'inconnu qui disparut soudain à mes yeux; et m'enfonçant dans l'épaisse nuit des broussailles, je gagnai à la hâte la porte du jardin. Mais, invisible, mon persécuteur s'attacha à mes pas, me poursuivant de paroles mordantes : « Voilà donc le remercîment pour la peine que l'on a prise de soigner pendant toute la sainte journée ce Monsieur aux nerfs délicats. Bien, monsieur le boudeur, vous pouvez me fuir, nous n'en sommes pas moins inséparables. Vous avez mon or, et moi votre ombre; cela ne nous laisse à tous deux aucun repos — a-t-on jamais appris qu'une ombre eût quitté son maître? la vôtre m'entraînera à votre poursuite jusqu'à ce que vous lui fassiez grâce et que vous m'en débarrassiez. Je vous l'ai déjà dit : on n'échappe pas à sa

destinée. » Il continua sur le même ton. Je fuyais en vain. Il ne se désistait point, et toujours près de moi, il parlait en se raillant d'or et d'ombre. Il m'était impossible de recueillir mes propres pensées.

Je me dirigeai vers ma demeure à travers les rues désertes. Arrivé en face, je la regardai sans pouvoir la reconnaître. Aucune lumière ne brillait derrière les fenêtres brisées. Les portes étaient closes ; pas un domestique ne se remuait à l'intérieur.—Un rire éclata à mon côté ; —« Oui, oui, c'est comme cela ! mais vous trouverez au logis votre Bendel. On a eu récemment la précaution de le renvoyer à la maison, si fatigué qu'il l'aura bien gardée depuis sans doute. » Il se remit à rire. « Celui-là aura des histoires à vous conter ! Sur ce, bonne nuit : à un prompt revoir ! »

J'avais sonné pour la seconde fois. Une lumière parut. Bendel demanda qui était là ? Quand ce bon serviteur reconnut ma voix, il put à peine contenir ses transports joyeux ; la porte ne fit qu'un saut sur ses gonds, et nous nous jetâmes tout en pleurs dans les bras l'un de l'autre. Je le trouvai fort changé, faible et malade ; quant à moi, mes cheveux avaient complètement grisonné.

Il me conduisit à travers les appartemens dévastés, jusqu'à une chambre demeurée intacte. Il alla chercher de quoi réparer mes forces, puis nous nous assîmes, et il se remit à pleurer. Il me raconta comment il avait poursuivi si loin en le battant l'homme sec habillé de gris, qu'il avait fini lui-même par perdre mes traces et qu'il était tombé de fatigue ; plus tard, ne pouvant me retrouver, il était revenu au logis. Ce fut peu de temps après que la populace, excitée par Rascal, se rua sur la maison, brisa les fenêtres et assouvit sa rage de destruction. C'est ainsi qu'ils avaient traité leur bienfaiteur ! Tous mes domestiques s'étaient enfuis. La police de l'endroit m'avait banni de la ville comme suspect, ne m'accordant que vingt-quatre heures pour quitter son territoire. Bien des éclaircissemens me furent donnés sur la conduite de Rascal. Ce scélérat, le seul

auteur de ce dernier désastre, devait avoir possédé mon secret dès les premiers jours de son entrée à mon service. Alors sans doute il s'était procuré une clef de l'armoire pleine d'or, et c'est là qu'il avait puisé les trésors de son immense fortune.

Les larmes de Bendel l'interrompirent souvent pendant ce récit. Puis il pleura de joie parce que je lui étais rendu et qu'il me voyait supporter mon malheur avec calme et résignation ; car le désespoir avait pris en moi cette apparence. Ma misère se dressait immense et immuable devant moi ; je lui avais donné toutes mes larmes ; elle ne pouvait plus tirer un seul cri de ma poitrine !

« Bendel, répondis-je, tu connais mon sort. Une faute antérieure m'attire ce dur châtiment. Toi qui es innocent, tu ne dois pas unir plus long-temps ta destinée à la mienne, je ne le veux pas. Cette nuit même, je partirai à cheval; tu resteras, je l'exige. Quelques coffres remplis d'or doivent encore être cachés ici : garde-les. Je vais, seul, errer par le monde. Mais si jamais une heure joyeuse vient à me sourire, si jamais la fortune me jette un regard de réconciliation, alors je me souviendrai fidèlement de toi, car c'est dans ton sein que j'ai pleuré durant des heures pénibles et douloureuses. »

Le cœur brisé, ce bon serviteur dut obéir au dernier ordre de son maître. Je fus sourd à ses prières et à ses représentations, insensible à ses larmes. Enfin il m'amena un cheval. Je le serrai une dernière fois dans mes bras, je m'élançai sur la selle et je m'éloignai, sous le manteau de la nuit, du tombeau de mon bonheur ; car je n'avais désormais sur terre aucun but, aucun désir, aucune espérance !

VIII.

Un piéton se joignit bientôt à moi. Après avoir marché quelque temps à mon côté, il me pria de lui permettre, vu que nous suivions la même route, de placer sur la croupe de mon cheval un manteau qu'il portait. J'y consentis sans rompre le

silence. Il me remercia, loua mon cheval et se mit à vanter le bonheur et le pouvoir des riches. Il se livra insensiblement à une sorte de monologue dont j'étais l'unique auditeur.

Il déroula ses vues sur le monde, sur la vie, puis abordant la métaphysique, il lui demanda le mot de toutes les énigmes. Il posait ses propositions avec une grande clarté et en tirait des déductions ingénieuses.

Tu sais, mon ami, qu'après avoir pâli sur les écrits des philosophes dans les écoles, j'ai dû reconnaître que leurs spéculations n'étaient nullement du domaine de ma vocation. Mon esprit s'y est toujours refusé depuis lors. J'ai laissé en repos bien des mystères, et j'ai suivi le chemin naturel n'écoutant que la voix de ma conscience.

Le temps avait fui insensiblement ; déjà l'aube éclairait le ciel. Je frémis lorsque soudain je vis se déployer à l'orient l'éclat des couleurs qui précèdent l'apparition du soleil ; hélas ! et à l'heure où les ombres des corps s'alongent le plus, aucun abri, aucun rempart dans cette contrée découverte ! — et je n'étais pas seul !. Je regardai furtivement mon compagnon, et je frissonnai de nouveau — : C'était l'homme à l'habit gris !

Il rit de mon épouvante : « Consentez donc ! me dit-il, à ce que nous mettions en commun nos intérêts, comme cela se fait dans le monde ; nous serons toujours maîtres de nous séparer ensuite. Ce chemin qui longe les montagnes est le seul que vous puissiez raisonnablement suivre ; vous devez craindre de descendre dans la vallée, et vous oserez encore moins repasser les hauteurs. Pour moi aussi cette route-ci est la préférable. — Mais voilà que vous pâlissez à voir se lever le soleil. Je veux vous prêter votre ombre pour le temps de notre réunion, en revanche vous me tolérerez près de vous. Je remplacerai votre Bendel et vous n'aurez pas à vous plaindre de mes soins. Vous ne m'aimez point, et cela me chagrine. Cependant vous pourriez avoir besoin de moi : le Diable n'est pas aussi noir qu'on le peint. Hier vous m'avez irrité, je l'avoue ; aujourd'hui je ne m'en souviens plus — Reprenez donc un peu votre ombre à l'essai. »

Le soleil était levé. Des gens venaient vers nous sur le chemin — J'acceptai la proposition à laquelle je répugnais intérieurement. Il se prit à rire, et laissa glisser à terre mon ombre qui se posa aussitôt sur l'ombre du cheval, et trotta plaisamment près de moi. Je rencontrai une troupe de paysans qui, pour laisser passer un Monsieur de mon importance, se rangèrent respectueusement en ôtant leur chapeau. Je poussai mon cheval au-delà, et le cœur plein d'émotion, je jetai obliquement un regard inquiet sur cette ombre qui m'appartenait naguère, et que je venais d'emprunter à un étranger, à un ennemi !

Ce dernier me suivait avec insouciance en sifflant un air. J'étais à cheval, lui à pied ; le vertige me prit. La tentation était trop forte — je tournai bride vivement, je donnai des deux éperons à la fois, et j'entrai au grand galop dans un chemin écarté.... Mais je n'entraînai pas l'ombre qui, dès que je quittai la grand'route, se laissa couler en bas du cheval, et attendit son légitime possesseur. Je dus revenir confus. Lorsque l'impassible homme gris eut fini sa chanson, il me railla, me remit l'ombre en selle, et m'assura qu'elle s'attacherait inséparablement à moi du moment où j'en aurais fait l'acquisition. « Je vous tiens fortement par l'ombre, continua-t-il, et vous ne parviendrez pas à m'échapper : un homme riche comme vous a besoin d'une ombre, c'est tout naturel ; et vous n'êtes à blâmer que pour n'avoir pas reconnu plus tôt ce besoin. »

Je poursuivis ainsi mon voyage. — Les commodités et même le luxe de la vie revinrent m'entourer ; je me sentais libre et dispos, car j'avais une ombre, bien que ce ne fût qu'une ombre d'emprunt, et j'inspirais partout le respect que commande la richesse. Mais j'avais la mort dans le cœur. Mon merveilleux compagnon, qui lui-même se faisait passer pour le serviteur indigne d'un homme infiniment riche, était d'une attention extraordinaire, d'une promptitude et d'une adresse prodigieuses ; mais il ne me quittait pas d'une seconde, me répétant sans cesse d'un ton d'assurance, que je finirais par conclure le marché, ne fût-ce qu'afin de me débarrasser de lui — le

fait est qu'il m'était aussi insupportable qu'odieux — mais j'étais bien résolu, maintenant que j'avais immolé mon amour et que ma vie était décolorée, à ne pas engager mon âme à cette créature, même au prix de toutes les ombres du monde. Je ne savais pas comment cela finirait.

Un jour, nous étions assis en face d'un gouffre que les étrangers qui parcourent les montagnes ont coutume de visiter. On entend de là le mugissement de fleuves souterrains s'exhaler d'abîmes insondables, et la pierre que l'on y jette ne semble être arrêtée par aucun fond dans sa chûte retentissante. *Il* me dépeignait, ainsi qu'il l'avait fait souvent, avec le charme éblouissant d'une imagination prodigue de brillantes couleurs, toutes les choses belles et glorieuses que je pourrais accomplir par la vertu de ma bourse, du moment que j'aurais racheté mon ombre. Les coudes appuyés sur les genoux, je cachais mon visage dans mes mains et j'écoutais ce fourbe, le cœur partagé entre la séduction et la résistance d'une inébranlable volonté. Je ne pus endurer plus long-temps cette lutte intérieure, et engageant le combat décisif :

« Vous paraissez oublier, lui dis-je, que si je vous ai permis de me suivre sous certaines conditions, je me suis réservé toute ma liberté. » — « Si vous l'ordonnez, je plie bagage. » Je me tus. Il s'assit incontinent afin de remettre en rouleau mon ombre — je pâlis, mais je le laissai faire — un long silence suivit — il rompit le premier :

« Vous ne pouvez pas me souffrir, monsieur, vous me haïssez, je le sais ; cependant pourquoi me haïssez-vous ? — Serait-ce parce que vous m'avez assailli sur la voie publique et parce que vous songiez à me dérober par la violence mon nid d'oiseau ? Ou serait-ce parce que vous avez essayé, à la façon des voleurs, de me ravir mon bien, l'ombre que vous croyiez confiée à votre loyauté seule ? Quant à moi, je ne vous hais point pour cela ; je trouve très-naturel que vous cherchiez à faire valoir tous vos avantages, *Ruse* et *Force*. — Que, du reste, vous ayez les principes les plus sévères, et que vous pensiez comme

la probité même, c'est un caprice auquel je n'ai encore rien à reprendre. Moi, mes pensées sont moins austères que les vôtres, en effet, seulement j'agis comme vous pensez — — vous ne pouvez pas me souffrir, et je le conçois, et je ne vous en ferai pas un plus long blâme. Nous devons nous quitter, c'est clair, car vous commencez aussi à me paraître fort ennuyeux ! — Donc, pour vous délivrer définitivement de mon odieuse présence, je vous le conseille une dernière fois : achetez-moi cet objet. » — Je lui tendis la bourse. — « Pour ce prix ? » — « Non ! » — Je soupirai péniblement : « Alors, monsieur, lui dis-je séparons-nous. Ne vous mettez plus désormais devant mon chemin dans un monde qui, je l'espère, est assez spacieux pour que nous y marchions tous deux à l'aise. » — Il sourit et répondit : « Je vous quitte, monsieur, mais auparavant permettez-moi de vous enseigner la manière dont vous pourriez m'appeler, si jamais vous aviez le désir de revoir votre très-humble serviteur : vous n'avez qu'à secouer votre bourse afin de faire bruire les éternelles pièces d'or qu'elle renferme : ce son m'attire en un clin-d'œil. — Chacun pense à son intérêt dans ce monde ; et vous voyez que je m'inquiète aussi du vôtre, puisque je vous dévoile le mystère d'une nouvelle puissance — oh ! cette bourse ! cette bourse ! — — Tenez, les mites pourraient dévorer votre ombre, que cette bourse serait encore entre nous un fort lien : l'or vous rend mon maître — ordonnez, malgré la distance, à votre esclave dévoué ; vous savez que je suis capable de rendre service à mes amis, et que les riches surtout sont bien avec moi — vous l'avez vu vous-même. — Quant à votre ombre, monsieur — souffrez que je vous le répète — vous ne la posséderez de nouveau qu'à une seule condition. »

Les images du passé surgirent en moi. Je lui demandai vivement : « Auriez-vous une souscription de M. John ? » — Il sourit — « avec un si bon ami, je n'en avais nullement besoin. » — « Où est-il ? au nom du ciel ! je veux le savoir. » Il enfonça lentement la main dans sa poche, d'où il tira par les cheveux

Thomas John, pâle, défiguré — et les lèvres bleues de ce cadavre remuèrent pour prononcer ces foudroyantes paroles : « *Justo judicio Dei judicatus sum : justo judicio Dei condemnatus sum.* » (Par le jugement juste de Dieu j'ai été jugé ; par le jugement juste de Dieu j'ai été condamné.) — Je frémis d'horreur, et jetant soudain la bourse dans l'abîme : « Je t'adjure au nom de Dieu, m'écriai-je, être effroyable ! éloigne-toi, et ne te montre jamais plus à mes yeux. » — Il se leva d'un air sinistre et disparut aussitôt derrière les rochers qui couronnaient ce lieu désert !

IX.

J'étais donc sans ombre et sans argent ; mais ma poitrine se sentait délivrée d'un poids pénible ; j'avais le cœur gai. Je crois même que, sans la perte de mon amour, j'aurais été heureux. — Cependant je ne savais quel parti prendre. Je fouillai dans mes poches où je trouvai encore quelques pièces d'or ; je les comptai en riant. — J'avais laissé mon cheval dans l'hôtellerie au bas de la montagne ; je craignais d'y retourner ; du moins devais-je attendre le coucher du soleil qui était encore bien haut dans le ciel. Je m'étendis à l'ombre des arbres les plus proches, et je m'endormis paisiblement.

Un rêve m'unit à des images charmantes au milieu d'une danse folâtre. Mina, une couronne de fleurs dans les cheveux, plana devant moi en m'adressant un tendre sourire ; le fidèle Bendel, le front ceint également de fleurs, passa aussi avec vitesse, en me jetant un salut ami. J'en vis beaucoup d'autres encore, et toi-même, je crois, Chamisso, bien loin dans la foule. Une vive lumière brilla ; mais aucun n'avait une ombre ; — ce n'étaient que fleurs et chansons, amour et joie dans des bocages de palmes. — — Je ne pouvais pas retenir ces formes gracieuses, hélas ! trop mobiles et trop tôt dissipées ! Mais un tel rêve m'était si doux que je tremblais de le voir finir. Une fois éveillé, je tins mes paupières closes, afin de garder plus long-temps devant mon âme ces apparitions fugitives.

J'ouvris enfin les yeux ; le soleil rayonnait toujours, mais à l'orient. J'avais passé la nuit à dormir. J'en augurai que je ne devais pas retourner à l'hôtellerie. Je me résignai facilement à perdre ce que j'y avais laissé, et je résolus de m'engager à pied dans un chemin à l'écart qui traversait le bois touffu au pied des monts, laissant au sort le soin d'accomplir ses desseins sur moi. Je ne reportai pas mes regards en arrière ; je ne songeai pas à recourir à Bendel que j'avais laissé riche. — J'allais prendre un nouveau rôle dans le monde. Mon habillement était fort modeste. J'étais vêtu d'une vieille kurtka (redingote) noire que je portais autrefois à Berlin, et qui m'était tombée sous la main pour ce voyage. J'avais sur la tête un bonnet de route, et aux pieds une paire de vieilles bottes. Je me levai ; et après avoir coupé un bâton noueux, je me mis en marche.

Je rencontrai dans le bois un vieux paysan qui me salua honnêtement et avec lequel je me mis à causer. Je m'informai, en voyageur curieux, d'abord du chemin, puis du pays et de ses habitans, des productions des montagnes, etc. Il répondait sensément et avec détails à mes questions. Nous arrivâmes au lit d'un torrent qui avait étendu ses ravages sur une grande partie de la forêt. Je frémis intérieurement quand je vis cet espace qu'illuminait le soleil. Je laissai le campagnard aller devant. Mais au milieu de l'endroit dangereux, il se tourna vers moi pour me raconter l'histoire de cette dévastation. Il remarqua bientôt ce qu'il me manquait et soudain il interrompit son discours : « Mais comment cela se fait-il ? monsieur n'a pas d'ombre ! » — « Hélas ! hélas ! répondis-je en soupirant, pendant une longue et mauvaise maladie, cheveux, ongles et ombre, j'ai tout perdu! Voyez, père, à mon âge, les cheveux qui m'ont repoussé sont entièrement blancs ! les ongles très-courts, et l'ombre... oh ! l'ombre ne veut pas encore revenir. » — « Eh ! eh ! reprit le vieillard en hochant la tête, pas d'ombre ! c'est mauvais ! c'est une mauvaise maladie qu'a eue là monsieur. » Il ne continua pas son récit et au premier chemin de

traverse, il me quitta sans dire un mot. — Des larmes amères ruisselèrent sur mes joues, et c'en fut fait de ma gaieté.

Je poursuivis tristement ma route et je ne recherchai plus la société d'un seul homme. Je me cachais dans les retraites les plus obscures du bois. Souvent, avant de franchir un point éclairé par le soleil, je devais attendre des heures entières qu'aucun œil ne me le défendît. Le soir, je tâchais de trouver un gîte dans les villages. Je dirigeais ma marche vers une mine de montagne où j'espérais trouver du travail sous terre : car actuellement que ma postion m'ordonnait de pourvoir à l'entretien de mon existence, je comprenais qu'un labeur rude et incessant pourrait seul me protéger contre l'amertume funeste de mes pensées.

Quelques jours de pluie me remirent sur le chemin, mais aux dépens de mes bottes dont la semelle avait été faite pour le *comte Pierre*, et non pour le piéton. J'allais déjà nu-pieds. Je devais me procurer une autre chaussure. Le lendemain matin, je procédai fort gravement à cette emplète dans un bourg dont la kermesse avait lieu ce jour-là. Je vis une échoppe où des bottes vieilles et neuves étaient en vente. Je fus long-temps à choisir et à marchander. Il me fallut renoncer à une paire neuve que je désirais et dont le prix déraisonnable m'effraya. Je me contentai donc d'une paire qui avait déjà servi, mais qui était encore bonne et forte. Un bel enfant à cheveux blonds qui gardait la boutique, me les remit en échange de mon argent, et il me souhaita bon voyage avec un gracieux sourire. Je les chaussai aussitôt et je sortis de l'endroit par la porte du Nord.

J'étais si absorbé dans mes réflexions, que je voyais à peine où je posais les pieds. Je pensais à la mine où j'espérais arriver vers le soir, et à la manière dont je m'y présenterais. A peine eus-je fait deux cents pas que je ne reconnus plus le chemin. Je jetai les yeux à l'entour : — Je me trouvais dans une forêt de sapins aussi déserte qu'antique, où il semblait qu'on n'eût jamais posé la hache. J'avançai de quelques pas encore : —

J'étais au milieu de rochers arides où je ne vis que mousse et que pierres, et entre lesquels gisaient des champs de neige et de glace. L'air était très-froid. Je me retournai : — La forêt avait disparu. Je fis encore quelques pas : — Autour de moi régnait le silence de la mort ; la glace s'étendait à perte de vue, un épais nuage s'y reposait lourdement ; le soleil apparaissait sanglant au bord de l'horizon. Le froid était insupportable ; la gelée engourdissante me força à marcher plus vite ; j'entendis un mugissement d'eaux prochaines ; un pas de plus... : — et j'étais aux bords glacés d'un océan. A mon aspect, d'innombrables troupeaux de chiens de mer se précipitèrent tumultueusement dans les flots. Je suivis ce rivage, et je vis encore des rochers nus, des plaines, des forêts de bouleaux et de sapins. Je courus pendant quelques minutes en droite ligne : — la chaleur était étouffante. Je regardai autour de moi : je me trouvais entre des champs de riz bordés de mûriers. Je m'assis sous leur ombrage et je tirai ma montre — il n'y avait pas encore un quart-d'heure que j'avais quitté le bourg. — Je crus rêver ; pour me réveiller, je me mordis la langue ; mais ce n'était vraiment pas un songe. Je fermai les yeux afin de recueillir mes esprits — j'ouïs en face de moi d'étranges syllabes prononcées d'un ton nasillard — j'ouvris les paupières ; deux Chinois que leur physionomie asiatique m'aurait empêché de méconnaître, si leur costume n'avait déja suffi pour m'instruire, deux Chinois m'adressaient dans leur langage les complimens usités dans le pays. Je me levai et reculai de deux pas : — Je ne les voyais plus, le paysage était tout autre ; des arbres, des forêts remplaçaient les champs de riz. J'examinai les arbres et les plantes en fleurs ; ceux que je reconnaissais étaient des productions du sud-est de l'Asie. Je voulus grimper sur un arbre ; un dernier pas — et tout changea de nouveau : pays, campagnes, prairies, monts, steppes, déserts de sable se déroulaient avec une mobilité merveilleuse, à mes regards étonnés : il n'y avait pas à en douter ; j'avais aux pieds des bottes de sept lieues !

X.

Je m'agenouillai et je versai des pleurs de reconnaissance, car mon avenir m'apparaissait clairement. Banni pour une première faute de la société des hommes, j'allais me réfugier dans le sein de la nature que j'ai toujours aimée. La Providence me donnait le riche jardin de la terre ; elle disait à l'étude d'être la force directrice de ma vie, et elle me posait pour but la science.

Je me levai, impatient de prendre par un rapide coup-d'œil, possession du champ où je voulais moissonner désormais. — J'étais debout sur les hauteurs du Thibet, et le soleil que j'avais vu se lever peu d'heures auparavant semblait déjà près de se coucher ici. Je le poursuivis de l'est à l'ouest de l'Asie, et j'entrai en Afrique. Mes regards curieux se promenaient à travers l'Egypte sur les pyramides et les temples antiques, lorsque j'aperçus dans le désert, non loin de Thèbes aux cent portes, les grottes qu'habitaient autrefois les anachorètes chrétiens. Soudain cette pensée surgit en moi : c'est ici qu'est ma demeure ! Je choisis l'un des ermitages les plus cachés pour ma future habitation. Je le pris spacieux, commode et inaccessible aux chacals.

Je franchis les colonnes d'Hercule et j'étais en Europe. Après avoir inspecté ses provinces du sud et du nord, je m'acheminai par l'Asie septentrionale, au-delà des glaces du pôle, vers le Groënland, et je passai en Amérique. Je parcourus les deux parties de ce continent, et l'hiver qui déjà régnait dans le sud, me chassa bientôt du cap Horn vers le nord.

Je m'arrêtai, attendant qu'il fît jour dans l'Asie orientale, et ayant pris quelque repos, je continuai mon pélerinage. Je suivis à travers les deux Amériques les pics les plus élevés de notre globe. Je marchai lentement et avec précaution de cîme en cîme, tantôt sur des volcans enflammés, tantôt sur des crêtes neigeuses, souvent respirant à peine. J'atteignis le mont Elie, et je sautai par-dessus le détroit de Behring sur la côte

d'Asie. Je longeai ses rives occidentales dans les nombreuses sinuosités qu'elles décrivent, et je recherchai avec une attention particulière celles de ses îles qui me seraient abordables. De la presqu'île de Malacca, mes bottes me portèrent sur Sumatra, Java, Bali et Lamboc. J'essayai, souvent avec danger mais toujours vainement, de me frayer un chemin vers Bornéo et les autres îles de cet archipel, en m'aventurant sur les îlots et les rescifs dont cette mer est semée. Il me fallut renoncer à cet espoir. Enfin, je m'assis sur la cîme le plus à l'extrémité de Lamboc, et la face tournée vers le midi et l'orient, je pleurai comme à la grille infranchissable de ma prison. La merveilleuse Nouvelle-Hollande, la mer du Sud et ses îles fécondes en zoophytes, si indispensables à qui veut comprendre la terre et le monde des plantes et des animaux, m'étaient donc interdites, et c'est ainsi que, dès l'origine, tout ce que mes mains devaient assembler et construire, se trouvait condamné à demeurer un simple fragment!

Souvent, durant le plus rigoureux hiver de l'Amérique du Sud, marchant avec la folle témérité du désespoir sur des glaçons à moitié fondus, souvent j'ai essayé de franchir à l'orient, par delà les glaces du pôle, les deux cents pas environ qui séparent le cap Horn de la terre de Diemen et de la Nouvelle-Hollande; et je ne me souciais pas du retour, dût même ce misérable pays se fermer sur moi comme la pierre de mon tombeau! Ce fut en vain; je n'ai pas encore été à la Nouvelle-Hollande! — A la suite de mes efforts inutiles je revenais toujours à Lamboc, je m'asseyais sur sa cîme la plus extérieure, et la face tournée vers le midi et l'orient, je pleurais de nouveau comme à la grille infranchissable de ma prison.

Je m'arrachai enfin de ce lieu et je retournai tristement dans l'intérieur de l'Asie. Je la traversai en poursuivant l'aube vers l'ouest, et j'arrivai cette même nuit en Thébaïde dans la demeure que je m'étais choisie la veille.

Dès que j'eus pris un peu de repos et que le jour éclaira l'Europe, mon premier soin fut d'aller me pourvoir de tout ce

qui m'était nécessaire. J'avisai d'abord au moyen de raccourcir mon pas, car j'avais reconnu combien il était incommode de devoir toujours ôter mes bottes pour examiner à loisir les objets proches. Une paire de pantouffles mises par dessus eurent tout l'effet que je m'en étais promis. Depuis, je pris la précaution d'en porter toujours deux paires avec moi, car lorsque lions, hommes ou hyènes venaient m'effrayer au milieu de mes recherches de botanique, je jetais le plus souvent celles que j'avais aux pieds, sans avoir le temps de les ramasser avant de fuir. Ma montre était pour la courte durée de mes courses un excellent chronomètre. Il me fallait encore un sextant et certains livres et instrumens de physique.

Je fis, pour me les procurer, quelques tournées inquiètes à Londres et à Paris qu'un brouillard, à moi favorable, voilait également; quand le reste de mon or magique fut épuisé, je payai mes emplètes avec de l'ivoire trouvé en Afrique et qu'il me fut facile d'apporter. Je choisissais les plus petites dents dont le poids n'excédait pas mes forces. Il ne me manqua bientôt plus rien, et je commençai mon nouveau genre de vie.

Je fis des excursions en tous sens sur la terre, mesurant tantôt ses hauteurs, tantôt la température de ses sources et celle de l'air; ici j'observais les animaux, là j'examinais les plantes. Je volais de l'équateur vers le pôle, d'un monde à l'autre, comparant les expériences aux expériences. Les œufs de l'autruche africaine, ou les oiseaux de mer et les fruits du nord, surtout ceux du palmier et du bananier, étaient ma nourriture ordinaire. Pour remplacer le bonheur qui me manquait, j'avais le tabac; au lieu de l'amitié des hommes, l'amour d'un barbet fidèle qui gardait ma grotte en Thébaïde. Lorsque j'y revenais chargé de nouveaux trésors, il sautait si joyeux sur moi que ses caresses me faisaient sentir que je n'étais pas seul sur la terre. Une aventure devait encore me ramener parmi les hommes.

XI.

Un jour que dans une contrée du nord je recueillais sur la grève des lichens et des algues, un ours des glaces vint inopinément à ma rencontre au coin d'un rocher. Je voulus, jetant mes pantoufles, me frayer un passage vers une île située en face et que des rocs nus séparaient de moi. Je posai un pied ferme sur la pierre — et je tombai de l'autre côté dans les flots : — Je n'avais pas remarqué qu'une de mes pantoufles était restée attachée à l'autre pied !

Le grand froid me saisit ; ce ne fut pas sans peine que j'arrachai ma vie à ce péril. Dès que j'eus regagné la terre ferme, je volai de toute la vitesse de mes bottes vers le désert de Lybie, afin de m'y sécher au soleil ; mais ses rayons tombaient si brûlans sur ma tête que, tout malade ; je retournai chancelant vers le nord. J'essayai si un grand exercice me soulagerait un peu et je courus à toutes jambes de l'occident à l'orient et de l'orient à l'occident. — Je me trouvais tantôt dans la nuit, tantôt dans la lumière du jour ; dans les chaleurs de l'été, ou dans les frimas de l'hiver.

J'ignore combien de temps dura cette course insensée. Une fièvre dévorante bouillonna dans mes veines. Je sentis avec angoisse que la pensée m'abandonnait. Le malheur voulut encore que dans ma marche délirante j'allasse me heurter contre quelqu'un. Je reçus un coup violent et je défaillis.

Quand je revins à moi, j'étais couché commodément dans une salle spacieuse entourée de lits. Une personne était assise en face de mon chevet ; des individus circulaient d'un lit à l'autre. Ils vinrent auprès du mien en s'entretenant de moi. Ils me nommaient *numéro douze*, bien qu'à mes pieds, sur une table de marbre noir posée contre le mur, je visse ce nom très-bien écrit en caractères d'or :

Pierre Schlémihl.

Deux autres lignes suivaient ces mots, mais j'étais trop faible pour pouvoir les déchiffrer. Je refermai les yeux.

J'entendis lire à haute voix quelque chose où il s'agissait de Pierre Schlémihl ; mais je ne pus en saisir le sens. — Devant mon lit s'avancèrent un homme et une femme belle et vêtue de noir. Ces formes ne m'étaient pas étrangères, et pourtant je ne pouvais les reconnaître.

Le temps s'écoula, et je repris des forces. J'avais nom *numéro douze*, et la longue barbe du numéro douze lui donnait l'air d'un juif. On ne m'en prodiguait pas moins les soins les plus attentifs. Mon manque d'ombre semblait n'avoir pas été remarqué. On m'assura que mes bottes et tous les objets trouvés sur moi avaient été mis en bonne et sûre garde afin de m'être rendus après ma guérison. Le lieu où je gisais malade, s'appelait *le Schlémihlium*. Ce que j'avais ouï lire sur Pierre Schlémihl était une exhortation à prier pour ce dernier comme étant le fondateur et le bienfaiteur de cet établissement. L'homme que j'avais aperçu près de mon lit était Bendel, la femme si belle était Mina.

Je guéris dans le Schlémihlium où j'appris encore bien des choses. — J'étais dans la ville de naissance de Bendel. Il y avait fondé sous mon nom avec le reste de mon or naguère maudit, cet hospice où des malheureux me bénissaient, et il en était le directeur. Mina était veuve. Un procès-criminel avait causé la mort de Rascal et enlevé à Mina la plus grande partie de sa fortune. Ses parens n'étaient plus. Elle vivait ici dans la crainte de Dieu, et dans la pratique des œuvres de charité.

Elle s'entretenait un jour avec Bendel au bord de la couche du n° 12 : « Pourquoi, noble dame, vouloir vous exposer si souvent à l'atmosphère perfide de ce lieu? Le sort vous est-il donc si dur que vous désiriez mourir? — Non, Bendel, depuis la fin de mon long rêve, depuis que je me suis éveillée de mon sommeil intérieur, la vie m'est facile à porter! je ne désire et ne crains plus la mort ; je pense avec une gaieté calme au passé et à l'avenir. — Et vous Bendel, n'est-ce pas aussi avec une joie ineffable et sereine que vous entourez aujourd'hui de soins si pieux votre maître et ami? » — « Oui, noble

dame, et j'en rends grâce à Dieu. Le passé n'a été qu'une épreuve, et l'épreuve est finie. Oui, j'en ai la confiance dans le cœur; notre vieil ami doit aussi se sentir mieux maintenant qu'autrefois. » — « J'ai la même confiance, » répondit la belle veuve — et ils s'éloignèrent.

Cette conversation fit sur moi une profonde impression. Je me demandais si je devais rompre le mystère ou partir sans me faire reconnaître. Je me décidai enfin. Je me fis donner papier et crayon et j'écrivis ces mots :

« Oui votre vieil ami aussi se sent mieux maintenant qu'autrefois. »

Cela fait, j'exprimai le désir de m'habiller. On alla chercher la clef d'une petite armoire qui était auprès de mon lit. J'y trouvai toutes mes affaires. J'attachai au-dessus de ma kurtka ma boîte de botanique où je revis avec plaisir mes lichens du Nord. Je mis mes bottes, je plaçai mon billet sur mon lit — et la porte venait à peine de s'ouvrir, que j'étais déjà loin sur la route de la Thébaïde.

Comme je suivais le long des rives de la Syrie le même chemin par lequel je m'étais cette dernière fois éloigné de ma demeure, je vis venir à ma rencontre mon pauvre *Figaro*. Ce bon barbet semblait vouloir suivre la trace de son maître qu'il avait attendu long-temps en vain. Je suspendis ma marche et je l'appelai. Il s'élança en aboyant vers moi, et il me témoigna sa joie par mille bonds et caresses. Je le pris dans mes bras, car il ne pouvait certainement pas me suivre, et je le portai dans ma grotte.

Tout était encore là dans le même ordre. Je me remis peu à peu à mes anciennes occupations.

Et c'est encore ainsi, mon cher Chamisso, que je vis à cette heure. Mes bottes ne s'usent pas malgré ce que m'avait fait craindre d'abord l'ouvrage du célèbre Tieckius, *de rebus gestis Pollicilli*.— Leur pouvoir est toujours le même : ma force, seule, s'en va. Mais j'ai la consolation de l'avoir employée à atteindre un but invariable, et de ne l'avoir pas fait sans

fruit. Partout où mes bottes m'ont conduit, j'ai appris à connaître à fond la terre, sa forme, ses hauteurs, sa température, son atmosphère, les phénomènes de sa force magnétique et ceux de la vie, surtout dans le règne végétal. J'ai coordonné la constatation des faits dans plusieurs ouvrages avec toute la clarté et l'exactitude possibles; j'ai consigné à la hâte mes conclusions dans quelques traités complémentaires.—J'ai fixé la géographie de l'intérieur de l'Afrique, et celle des régions septentrionales du pôle; de l'intérieur de l'Asie et de ses rivages orientaux. — Mon *Histoire des racines des plantes des deux mondes* est là comme un grand fragment de la *Flore universelle*, et comme un membre de mon *Système de la nature*. Je crois avoir ainsi non-seulement augmenté de plus d'un tiers le nombre des espèces connues, mais encore avoir fait quelque chose pour la géographie des plantes. Je travaille assiduement à cette heure à ma Fauna. J'aurai soin qu'avant ma mort mes manuscrits soient déposés à l'Université de Berlin.

Et toi, mon cher Chamisso, je t'ai choisi pour conservateur de ma merveilleuse histoire, afin que peut-être, après ma disparition de la terre, elle puisse être une utile leçon pour certains de ses habitans. Quant à toi, mon ami, veux-tu vivre parmi les hommes? alors apprends à révérer d'abord l'ombre, puis l'argent. — Veux-tu vivre pour toi et pour ce qu'il y a de meilleur en toi? oh! alors tu n'as pas besoin de conseil.

A PROPOS DE L'OMBRE DE PIERRE SCHLÉMIHL.

—

CHER VICTOR !

Bios esti skias onar.
(Un Sage de la Grèce.)
La vie est le rêve d'une ombre !

J'ai la tête, les yeux, les oreilles et le cœur pleins d'ombre, mon ami ! Si je dors, des ombres inquiètes troublent mon sommeil ; nul héros des tragédies antiques n'eut plus que moi des songes remplis de spectres : de l'ombre ! partout de l'ombre ! — Qu'est donc devenu le soleil ? qui nous cache les étoiles ? Pour moi le monde est un cahos, la vie une éclipse !

C'est que l'ombre de Schlémihl me poursuit sans relâche, comme l'ombre de son père poursuivait Hamlet ! c'est que l'ombre de Schlémihl me crie sans relâche : « Sais-tu ce que je suis ? ! »

— Ce que tu es ! ô ombre ! hélas ! je crains bien que l'on ne puisse dire de toi ce qu'Esope disait des langues ! je crains que l'on ne puisse te nommer tout à-la-fois nuit et lumière — et que d'ombres différentes ne distingue-t-on pas entre le clair-obscur du crépuscule et le noir désespérant d'une nuit privée de ses astres ! J'en appelle ici à la science des physiciens qui décomposent si admirablement un rayon solaire !

Mais aucune de ces ombres ne peut être la tienne, ô Schlémihl ? — Mais toi-même pourquoi rester invisible à mes regards ? Je t'évoque en vain ! hélas ! mille fois hélas ! Les ombres qui nous quittent ne se montrent plus à nous, et les dieux ne permettent qu'à un Orphée d'aller délivrer l'ombre d'une Euridice — et pour cette dernière encore, qui a pu oublier ses larmes de collége ?

O Schlémihl ! ton histoire paraît avoir été écrite pour des esprits passés docteurs ès-logogriphes et charades !

Les œuvres les plus immortelles ont ameuté autour d'elles le plus d'interprétations contradictoires renaissant sans cesse de leurs cendres, comme le phénix qui se transfigure sans fin:

Témoin l'Iliade, l'Odyssée, la Divine Comédie, le poème des Niebelungen, et la Scienza nuova de Vico :

Témoin l'ombre de Schlémihl !

On dit que les nébuleux commentateurs de l'Allemagne ont écrit trois *in-folio-monstres* sur cet *opuscule-miniature* — — que de peines et de travaux pour une ombre ! Eh bien ! je pousserais le dévouement envers mon ami Schlémihl jusqu'à traduire ces élucubrations dans la *Revue du Nord*, (pourquoi frissonner, chers lecteurs?) si je ne pensais que dans un sujet déjà si ténébreux, il importe surtout d'éviter les commentateurs occupés de tout temps (tu le sais) à mettre de l'ombre sur l'ombre !

Quoi qu'on en puisse dire, cher Victor ! voyons dans cette œuvre *fantastico-diabolique* un symbole de profonde philosophie formulée d'une manière si gaiement railleuse, qu'elle nous rappelle le vieil Odin assis sur la cîme du Walhallah, les traits éclairés par un sourire empreint de la légère ironie de la force qui se sent, et de la sereine douceur de la Bonté.

Sur quoi juge le monde? que récompense et que glorifie le plus souvent le monde? — l'*Apparence*.

Qu'est-ce que l'apparence ?
C'est l'*ombre* de ce qui est.

Qu'appelle-t-on *Illusion* dans le monde?

Cette naïve croyance : que la Justice, l'Amour et la Vertu sont, seuls, chargés de diriger et de récompenser les hommes.

La jeunesse est l'âge d'or de cette sainte illusion — tu sais comme moi, cher Victor ! comme souvent cette illusion est foulée aux pieds par une certaine pratique de la vie ! — Dieu nous garde du pessimisme ! mais nous n'en sommes plus à apprendre si, pour réussir parmi les hommes, le mérite réel

mais consciencieux et modeste est une meilleure arme que l'intrigue qui se prostitue.

Qu'est-ce que l'intrigue ?

C'est une ombre dont l'ignorance, la fausse valeur ou la turpitude voilent leur nudité.

Cela posé, je demande si mon ami Pierre Schlémihl qui avait la vertu de la jeunesse, c'est-à-dire un cœur noble, droit et généreux, qui possédait toutes les qualités réelles et natives, je demande s'il devait faire grand cas de ce qui n'était que la vaine apparence de ces qualités : de l'*ombre?*

Je demande (et ceci est, je crois, l'histoire du désenchantement de bien des âmes), je demande quelles durent être la douleur et l'indignation de mon ami Pierre Schlémihl, quand, dès son entrée dans le monde, il se vit raillé, honni, insulté, trahi, parce qu'il n'étalait pas un faux mérite, une fausse vertu — *parce qu'il n'avait pas d'ombre ! !*

— En vérité, l'homme gris savait bien ce qu'il faisait quand il offrait à ce candide et innocent Schlémihl un prix si inouï pour une chose si ordinaire et si vaine : une ombre !

Et, supposé que cet homme gris fût le diable, pouvait-il faire un meilleur marché ? Ne devait-il pas se croire sûr de posséder enfin celui dont il avait déjà l'ombre ? Car l'ombre ne suit-elle pas toujours l'homme — ou l'homme l'ombre ? et par quoi les hommes se livrent-ils au diable sinon par le criminel délire avec lequel ils étouffent en eux les bons instincts innés pour n'en montrer au-dehors que l'apparence, l'*ombre!* par quoi donc les hommes s'enchaînent-ils au diable ? — — Par l'ombre.

Nous tous que le sort de Schlémihl a frappé de stupeur, nous avons tous eu la même épreuve à subir, ou nous la subirons un jour. Je ne dis pas qu'un homme gris a eu ou aura la galanterie de nous offrir à tous *le Chapeau du souhait*, ou *la Bourse de Fortunatus* (Non ! il lui faudrait pour cela une trop grande poche !) mais j'affirme qu'il a déjà proposé ou qu'il proposera à chacun de nous un prix pour notre ombre ! Son-

gez-y bien : l'homme gris est un Protée ! — Moi, j'ai vendu mon ombre à la Poésie, aussi depuis quelque temps cette pauvre ombre a tellement diminué que je tremble de la regarder au soleil ? — C'est pourquoi je préfère la solitude et les berceaux de verdure — toi, Victor, je sais à *qui* tu as vendu la tienne et — j'en jure par le peu d'ombre qui me reste ! — ce n'est certainement pas à un homme gris, encore moins à un diable — (ou je dois avouer que ce diable est bien aimable !)

Tout cela prouve que *Messer-Kobold* est un grand maître en fait de tentations et de ruses.

Or, quand l'homme gris nous a laissés *avec* une ombre en *moins*, et une passion, une jouissance *en plus*, nous poursuivons notre voyage à travers la vie, nous abandonnant toujours davantage à cette passion, à cette jouissance qui finit par devenir pour nous un besoin ; regrettant toujours dans une progression analogue *l'ombre première* que nous avons perdue — et nous voilà misérables et malheureux !... Alors (j'ai déjà dit que le diable est un grand maître en fait de tentation : et j'ajoute qu'il excelle aussi à saisir le moment opportun) alors se présente de nouveau l'homme gris, qui nous dit d'une voix traitreusement mielleuse et bienveillante : « Tout va bien encore, si vous suivez mon conseil ; reprenez votre ombre qui est à vos ordres... Je ne demande en échange qu'une bagatelle pour souvenir de vous. » — Tu connais, Victor, le billet que cet odieux inconnu osa présenter à Schlémihl, et tu n'as pas oublié ce que répondit ce vertueux Schlémihl à une proposition aussi satanique ; et tu t'es écrié comme moi : « Cet homme est vertueux et pur, bien qu'il n'ait point d'ombre ; il est sans doute plus pur et plus vertueux que ceux qui le persécutent à cause de son manque d'ombre, eux qui peut-être ont racheté la leur au prix de leur âme ! ! »

Je me suis fait le défenseur de mon ami Pierre Schlémihl, parce que jusqu'à présent j'ai vu en lui une victime et pas même l'ombre d'un coupable. Peut-être me suis-je trompé.

— Et de combien de pensées consolantes cette ombre n'est-

elle pas encore le symbole. Ne nous prouve-t-elle pas que l'homme porte avec lui et en lui toutes les garanties de son bonheur, oui toutes et les seules conditions de son bonheur? Ne nous prouve-t-elle pas que les chercher ailleurs est folie et devient corruption et crime, comme le filet d'eau qui s'échappe de la source pure, se trouble et n'est bientôt qu'une flaque fétide. Oh! ton ombre, Schlémihl, c'est l'innocence qui nous abrite si doucement! c'est l'asyle où repose une vie heureuse et cachée! c'est l'amour qui protège le cœur!

Ah! vous êtes aussi des ombres bienfaisantes, vous qui bercez l'imagination du poète dans les régions idéales! vous êtes peut-être des âmes pieuses et compatissantes, mortes de l'air épais d'ici-bas, et qui voulez soulager un peu ceux qui souffrent de votre mal!

Hélas! il est une autre ombre que désirent les poètes, et qui est peut-être sortie de la poche de l'homme gris, si pas antérieurement déjà de la boîte de Pandore :

« Nous-mêmes, Chamisso, jaloux d'une mémoire,
Que cherchons-nous, les yeux fixés sur ce soleil
Que l'on nomme la Gloire? — Hélas! qu'est donc la Gloire?
— Soleil pendant le rêve et vaine ombre au réveil!

La gloire! — Oh! tu le sais: que sa magique aurore
Poind, joyeuse et brillante, entre les rameaux verts!
Mais aussi que de fleurs son midi décolore!
Et, quand l'astre est couché, que d'ombre aux cieux déserts! »

Il est des ombres grossières... contre lesquelles on vient se heurter... (Rappelle-toi la *résistance d'un corps* que rencontra ce pauvre Schlémihl...) — Prions pour l'âme de ceux qui les possèdent, car ils ont mis leur nom au bas du billet de l'homme gris!

Je m'aperçois un peu tard que je viens de t'écrire une lettre

pleine d'ombres, et qu'au lieu d'allumer un flambeau dans ces ténèbres, j'ai bien pu les rendre plus épaisses — dans ce dernier cas du moins j'aurai eu le mérite de la couleur locale !

Une ombre bien douce et dont je ne doute pas, c'est celle de notre amitié d'enfance qui nous suivra dans l'avenir !

Dimanche soir 17 septembre 1837.

N. Martin.

UNE BLUETTE.

—

PREMIÈRE PARTIE.

—

Messieurs mes Concitoyens, je n'ai pas fait de préface; et même un coup-d'œil sur le mot Bluette m'a fait biffer un long exorde fort pompeux, fort entraînant, quelque chose de pindarique; j'ai aimé mieux venir, tout simplement, sans prétention aucune, secouer devant vous, mon humble gerbe d'épis. Qu'a-t-on besoin d'écrire un volume pour dire qu'on va faire un conte?

J'ÉTAIS à Nice au mois d'Août 1836, je ne m'étendrai pas en données topographiques, ce n'est pas là mon fait; il était six heures du soir, une de ces pluies fortes mais rares à Nice venait de tomber. Quelques grosses nues, reste de l'orage, marchaient encore çà et là dans l'atmosphère, on eût dit des îlots flottans et couverts de végétaux d'une couleur uniforme entre le violet et le pourpre.

Le soleil paraissait et disparaissait à de courts intervalles; la terre était rafraîchie; tout promettait une soirée calme et douce; j'entendis bientôt quelques oiseaux réfugiés dans les orangers en fruits, essayer quelques sons timides; les plantes étaient toutes saisies de frémissemens de plaisir, elles semblaient respirer; je ne sais, mais quoiqu'on m'en ait souvent raillé, j'ai toujours supposé aux fleurs un langage et des amours; dans ce moment j'épiais leurs caresses, leurs voluptés, tous ces jolis mystères qui me pénétrèrent toujours des plus douces joies; que voulez-vous, toute âme n'a-t-elle pas son côté faible et crédule? Enivré de leurs parfums, j'aime de croire à leurs amours. Pendant ce temps les nues étaient allées derrière les montagnes du nord-ouest; le soleil régnait seul dans la vaste étendue; il s'inclinait lentement vers l'horizon, en épanchant dans l'atmosphère et sur le versant des hauteurs de rouges rayons tremblotans; à la fraîcheur que la pluie vaporisée avait répandue dans l'air, succédèrent des brises tièdes qui accouraient et fuyaient capricieusement; les stores de soie s'arrondirent; des bouffées de parfums pénétrans envahirent la chambre; puis tout-à-coup la brise tomba et tout devint calme. Alors je sentis mes membres comme s'engourdir, mes paupières se soulever avec effort, une langueur et une volupté indicibles s'étendre partout mon corps, mon sang se ralentir. Un moment je crus à l'influence d'une fée maligne, puis je me crus ivre, bientôt le pauvre Flamand goûta sans le savoir les ineffables douceurs du *far niente*.

Ma cousine était à l'autre bout de l'appartement dans une attitude charmante de sommeil ou de rêverie; ma cousine avait alors trente ans environ, elle était fort belle; mais je crois que sa beauté était en partie dans l'expression; les personnes, même, qui l'ont connue dans son enfance et jusqu'à l'âge de dix-huit ans, affirment qu'alors elle était seulement jolie. Mais au moment dont nous parlons, c'était, comme le lui dit un adorateur d'outre-mer, une femme *maggnèfèque;* et beaucoup de Lillois ont partagé l'opinion du chaleureux anglais.

Sa taille était élevée, l'attitude de ses épaules noble et gracieuse ; son visage légèrement brun portait un beau caractère de franchise et de grandeur ; cependant je lui ai vu pousser la finesse des expressions et des actes un peu plus loin que ne le tolèrent ces deux qualités. C'était une tête en même temps coquette et philosophe ; je l'ai vue accueillir les paroles flatteuses de tous les jeunes gens avec le même sourire ; ce sourire, vous le savez, qui dénote de la politesse pure, et voilà tout ; en toutes les occasions elle m'a semblé jouir de choses qui ne lui étaient pas nouvelles, qu'elle avait prévues et dont elle avait calculé d'avance toutes les conséquences ; quelques-uns l'ont cru froide en dépit des docteurs qui voyaient en elle un tempérament bilieux ; d'autres, méchante malgré une politesse exquise, une bonté et un dévouement presque sans bornes pour quelques amis. Pour moi, mon opinion était que ma cousine était *sans âme*, comme on disait alors ; mes timides dix-huit ans se l'avouaient avec amertume, car je sentais poindre en moi un petit sentiment bien plus tendre qu'une simple affection d'allié, et on ne voulait pas voir cela.

Messieurs les romanciers en général, et M. de Balzac, en particulier, m'avaient pénétré d'une noble et sainte indignation contre ces dames lorsqu'elles n'avaient pas de cœur ; ainsi jugez comme, l'amour-propre froissé aidant, je devais être courroucé de tant de calme uni à tant de coquetterie et de beauté. Dans ce temps là, voyez-vous, je croyais fermement à l'expérience pratique des romanciers, et mon fanatisme était tel que lorsque je n'avais rien à faire, et c'était malheusement le plus souvent, je noircissais mon album de virulentes imprécations, lesquelles je déclamais souvent à part moi ; j'ai quelquefois aligné cinq fois le grand mot malédiction ; c'était à faire frémir ; ajoutez que j'appuyais la somme de mes malédictions d'une somme au moins double de points exclamatifs, et vous aurez à peine une idée de ma sentimentalité furibonde. J'étais alors dans un moment de verve ; *c'était une haine qu'une mort pouvait seule assouvir* ; mon

sang, comme je vous l'ai dit, bourdonnait dans mon front d'indignation et de colère ; pendant ce temps ma belle cousine semblait sommeiller et s'abandonnait mollement sur les coussins de l'ottomane ; son visage était parfaitement calme et ne paraissait pas du tout en devoir de pâlir à mes mentales imprécations ; je vis une main errer sur les coussins soyeux, tordre un gland, caresser quelques franges, puis se perdre dans les flexibles anneaux de belles anglaises, coiffure si favorable aux chevelures noires.

Je considérai avec ravissement cette main, ce buste, ces cheveux, la langueur enivrante répandue sur ce visage ; je considérai tout cela, je m'oubliai, je me mis à rêver, je tombai dans une somnolence d'une extrême douceur ; en m'éveillant je me surpris ému et palpitant.

Elle leva lentement la tête et aspira à longs traits l'air balsamique et chaud qui montait du parterre ; quand sa poitrine se gonfla, ma poitrine eut un besoin irrésistible de se soulever aussi, et il me sembla que je respirais un air enflammé, je sentais en moi le sang se précipiter avec violence, bouillonner, s'arrêter et bondir ; mon haleine devint faible et entrecoupée, mes joues brûlèrent, mes paupières furent comme du feu et mes yeux impuissans dans l'obscurité éprouvèrent quelque chose de fort douloureux ; un frémissement convulsif agitait mes lèvres, je les ouvris mille fois, j'avais un torrent de pensées à épancher ; je les ouvris, le souffle me manqua ; je restai dans un état de mutisme, de torture intérieure qui m'eût fait tomber sans connaissance s'il avait duré long-temps.

Un bruit aigre s'éleva, je me précipitai hors de moi, et guidé par le son je trouvai un petit peigne d'écaille, je le baisai dans l'ombre, puis, dans un transport de véritable démence, je tombai à ses genoux, (de ma cousine au moins) tremblant de tous mes membres ; dans cette extrémité je rassemblai toutes mes forces, toute ma puissance d'être, et je murmurai : cousine, le voici. Cette attitude, cette franche émotion, mes yeux en feu, la chaleur fiévreuse de ma main

frappèrent ma cousine ; elle resta un moment immobile et muette, puis elle me dit avec une douce expression de compassion ironique et de surprise : En vérité, un moment j'ai cru aux revenans !

Cette étrange exclamation me perça le cœur ; j'eus la tête folle un moment, et je restai à genoux en proie à d'affreuses tortures ; puis je relevai fièrement la tête, et je repris, comme vous allez voir, de manière à persuader que j'étais un habitué de la porte St-Martin.

« Pourquoi donc croire aux revenans, madame ? il eût été bien singulier à vous, n'est-ce pas, de croire aux revenans, à vous qui ne semblez plus croire aux orages du cœur, vous qui par un combat long et opiniâtre contre les tendances les plus puissantes les avez enfin vaincues et foulées aux pieds ; et maintenant comme vous trônez glorieuse au milieu de votre froid égoïsme. Il eût été singulier à vous, madame, de croire aux revenans, vous qui vous faites un jeu des passions que vous allumez, vous qui les prenez dans vos mains de glace et les broyez comme de frêles fleurs ; vous devez bien être fière, madame, de tant de triomphes et de tant de désespoirs ; vous voyez du haut de votre âme sans chaleur les jeunes cœurs qui vous aiment, vous implorer à genoux, puis, las d'attentes et de souffrances, se pencher et se flétrir ; et vous, pendant le lent sacrifice de ces belles existences, existences jadis fécondes et pleines d'avenir, vous, madame, vous la déité sans cœur, vous souriez, du froid sourire d'une coquette. »

Tout cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? et bien, je vous jure que j'ai dit tout cela, et avec force gestes en harmonie avec mes divagations burlesques ; même si mes poumons et ma mémoire me l'eussent permis j'en aurais dit le double.

Ma cousine me laissa tout dire avec une bonne physionomie surprise et moqueuse.

« Allons donc, de bonne foi, convenez que ceci passe la plaisanterie; je vois bien que si je vous laissais faire, vous voudriez faire de moi une héroïne pâle, mélancolique, rêveuse, et de vous un Antony pâle, mélancolique, rêveur; de façon que nous ferions le couple le plus charmant du monde. Non, mon pauvre Jules, je n'ai pas tous les défauts dont vous venez si gracieusement de me doter dans votre colérique allocution que je vous avoue n'avoir pas parfaitement comprise; soit qu'il faille en accuser le peu de délicatesse de mon entendement, soit que réellement vos terribles paroles n'aient pas de sens pour la plupart, je n'ai pu bien saisir ce qui m'est reproché avec tant de virulence : peut-être mon oreille y a-t-elle mis un peu de mauvaise volonté, et peut-être aussi n'est-ce pas sans quelque raison; qu'en dites-vous cousin? et.....

— Ah! prononçai-je dans un éclat de voix et avec une expression bien digne de l'amant de Fœdora, ah, madame! que vous me faites endurer de tourmens! je vous aime, je vous en fais l'aveu à genoux, et vous me raillez comme on raille un enfant mutin! Ah! je le vois trop bien maintenant, et un fatal instinct me le disait depuis long-temps, vous êtes une femme sans cœur?

— Ah! une femme sans cœur!

Quelques méchans vous ont dit ces nouvelles.

— Mon Dieu! voulez-vous me faire devenir fou!

— Moi, mon cousin, Dieu m'en garde; d'ailleurs je crois que c'est un danger que vous ne devez plus craindre; réellement vous ne pouvez le devenir plus que vous ne l'êtes. Convenez, messieurs les écoliers, que vous êtes bien peu raisonnables; ne semble-t-il pas, parce que vos cœurs viennent de s'ouvrir, que nous devions briser nos liens de cœur et de convenance pour nous suspendre à vos cols en crinoline Oudinot? Un beau matin, en sortant du toit paternel, le

soleil, par hasard vous frappe d'une façon un peu brûlante, vous voilà tout en émoi ; vous rencontrez une pauvre femme à votre goût, vous vous jetez à ses genoux et lui dites : je vous adore. La pauvre femme se retourne avec bonté et vous répond : Monsieur, riez avec moi de votre adoration. Oh pour le coup, vous êtes furieux, vous voilà courant éperdus, jetant les hauts cris et déblatérant contre les femmes : dites-moi, mon cousin, est-ce bien là de la raison, du sens? Comme vous voyez, je n'emploie pas de métaphores outrées pour vous dire une chose aussi simple. Vous jetez votre dévolu sur une femme, mais avant cela, ne serait-il pas à propos de vous enquérir d'abord si cette femme est libre ; ensuite si vous lui plaisez ; et puis si elle peut vous accepter ; et même en vous supposant dans la situation la plus favorable, avant d'en venir à des démonstrations si chaleureuses, ne doit-il pas exister entre deux âmes une sorte de convention tacite? je vois bien que vous êtes un bon petit cœur ; mais en vérité, si vous n'y prenez garde, les romans vous rendront ridicule, sot et méchant, ce qui est le pis. Oui, vraiment, prenez-y garde. Vous êtes, à ce que je crois, un écrivailleur, eh bien, cette fausse manière d'envisager la vie vous portera grand préjudice.

Pour en revenir à mon cœur, dont vous posez l'existence en problême, je puis bien vous assurer que votre assertion est totalement erronée. Je peux même vous en fournir des preuves nombreuses. Tenez, je suis triste ce soir, et vous êtes dans une de vos lunes. Je vais vous conter une année de ma vie, et entr'autres un épisode fort romanesque ; quoiqu'il fasse éclat dans ma vie, ne vous attendez pas au moins à me voir poignarder, ou faire dégainer de démesurées rapières ; ce que je vais vous dire est simple comme une histoire. C'est un tableau vers lequel j'aime à me tourner de temps à autre, une de ces cordes d'or qui ne vibrent qu'en ravissantes harmonies ; et chaque retour vers ce souvenir me cause toujours

une surprise et une joie nouvelles. Si j'étais Victor Hugo je dirais :

C'est le seul diamant que la fatalité
M'ait laissé, etc.

Si j'étais Lamartine, je dirais :

Le seul ruban d'azur qui brille dans mon ciel,
L'étoile belle et pure,

Diamant, étoile, ou ruban il importe peu, seulement j'ai parlé d'étoile à dessein ; je vous demanderais si vous n'étiez pas à contempler quelqu'une d'elles lorsque ma voiture vous couvrit de poussière sur la route de Lyon..... pauvre piéton, venir jusqu'à Nice pour me dire que j'étais..... pauvre père qui vous croyait à Paris, pâlissant sur Bichat en compagnie de quelque luisant squelette. Pauvre cousine..... femme sans cœur.... que ne me dîtes-vous cela à Lille, il y a seulement quatre ans ? oh alors, il est vrai que vous aviez bien d'autres préoccupations ; à votre retour du collége, vous êtes venu assez souvent avec une horde de joyeux Césars ensanglanter ma garenne. Petits renards ; vous m'avez étranglé quatre-vingts lapins en six mois.....

Loin d'être déconcerté par ces accablantes réminiscences, je l'interrompis d'un ton froid et qui ne manquait pas d'un certain héroïsme : Belle cousine, vous m'avez promis une histoire, je crois, une histoire qui vous concerne.

— Parfait ! reprit-elle finement ; je vais vous dire une histoire, mais vous n'en direz rien à personne au moins ? — Oh, pour cela, soyez tranquille ; elle restera éternellement enfermée au fond de mon cœur.

— Enfermez-là, mon cousin, dans tel lieu qu'il vous plaira, seulement je vous demande qu'elle ne soit redite à personne.

— Je suis discret.

— Oui, discret comme un poète, n'est-ce pas ? au fait tant pis pour moi : écoutez, une histoire vraie serait une chose bien

ennuyeuse si les acteurs principaux n'avaient un peu d'imagination et un grain d'inexpérience ; heureusement pour vous, cousin, je ne manquais alors, ni de l'un ni de l'autre.

Lorsque je revins de pension à dix-sept ans, j'étais fort neuve, fort inexpérimentée, de plus, mon imagination s'était éveillée à la lecture d'une chose très-noire de Ducray-Dumesnil. Bienheureux le jour où cette étincelle alluma nos fronts ! permettez-moi une expression triviale ; ce fut vraiment la torche qui mit le feu aux poudres. Ce jour là Mme L.... se félicita tout haut du régime suivi dans sa maison : toutes les faces étaient renouvelées ; des impulsions irrésistibles nous agitaient et nous faisaient courir les unes après les autres, comme de jolis faons en liberté ; tout étonnées d'aller, de venir, d'agir, sans objet, nous nous arrêtions, d'une façon interrogative, nous nous mettions à rire avec éclat, puis, que dit elle ? moi, rien — pourquoi ris-tu ? — et toi ? — et moi, je ne sais pas, j'ai besoin de rire.

Victor ou l'enfant de la forêt importé en contrebande, fut lu, relu, dévoré cent fois par chacune, sans être confisqué ; les jeunes filles sont si ingénieuses dans ces sortes d'occasion. Le pauvre Victor tout souillé, tout déchiqueté fut peu à peu effeuillé ; car à la fin chacune en conservait quelques pages dans sa cassette, de sorte qu'il n'en resta plus que le cartonnage, les titres et la préface : les romans actuels envieraient une aussi glorieuse déconfiture. L'ombre du bon Ducray dut en tressaillir d'orgueil.

Ce roman fut comme une lumière apportée à toutes ces crédules intelligences ; dès ce moment toutes les imaginations fermentèrent ; toutes ces âmes si pures, si fraîches furent éclairées sur leurs vagues impressions ; ce fut une révélation subite. Il n'est pas une de nous qui ne désirât un Victor ou quelque jeune ermite à barbe postiche : heureuses celles qui dans leurs souvenirs d'enfance, avaient celui d'un cousin, en vacances, mais bien plus heureuses, celles qui possédaient

celui d'un petit ami. Une influence langoureuse enveloppa la pension.

Les dictées se remplissaient de fautes grossières et de mots tout-à-fait étrangers ; les pages avaient des noms, des mystères qui nous faisaient sourire et rougir. Nous passions nos jours en nombreux souhaits, souhaits bien naïfs, bien purs, et que pourtant nulle n'osa jamais avouer au confessionnal. Nous avions parfois des illusions si belles, si tendres qu'elles mouillaient nos yeux de larmes. Les plus jolies surtout rêvaient avec le plus de bonheur ; elles se groupaient.... Je n'en dirai pas plus, je ne veux attirer ni sur vous, ni sur moi, la haine des jeunes filles. Et la nuit ! la nuit avant le sommeil, quels rêves ! ah, ce sont ceux-là qu'il faut appeler rêves d'or. Pauvres enfans !... Non certes, je ne dirai pas tout. Mes amies, mes douces compagnes, bien déçues sans doute, conservez comme moi le souvenir de nos premières années ! Ce fut dans ces dispositions que je revins de pension, ivre de ma liberté nouvelle, tourmentée d'une énergique curiosité, et la tête débordant de projets plus ou moins romanesques.

Aux portes de Lille, je laissai mon petit attirail dans la voiture et descendis avec Julie ; Julie, vous savez que vous avez gourmandée ce matin.

C'était alors la foire ; je la traversais, leste, folle, légère comme une plume, regardant étourdiment de côté et d'autre, avec un sourire de bonheur inexprimable. La cohue était brillante, belles dames, charmans enfans, traînant leurs joujoux ; nombreux élégans ; tout cela allant et venant, et respirant un air de joie.

Mon Dieu, dis-je en passant, combien de jolis messieurs ! Quelques-uns me regardèrent, j'en fus toute émue ; je me remis bientôt, parce que dans le nombre quelques-uns étaient laids et suffisans, quelques autres sots et accoutrés à faire pouffer de rire.

J'allais, je courais, je trottais, en traînant gaiement mon ombrelle sur le pavé ; je me sentais toute heureuse, et prête à m'envoler comme une abeille. Quelques bons vieillards observèrent en souriant mon allure vive, mon œil noir petillant d'espièglerie. Je rougissais légèrement ; les jeunes filles sont ainsi toutes les fois qu'un regard, un mot vient de les deviner. Je ne le dissimulerai pas, je vis beaucoup de femmes, mais je rencontrai dans les yeux de la plupart d'entr'elles bien peu de sympathie ; je pus recueillir, je crois, toutes les nuances, tous les degrés de l'envie sur tous ces visages ; les laides inventoriaient ma *mise ;* les jolies grimaçaient ma bonne petite figure ; quelques jeunes personnes seules tournèrent vers moi un œil plein de douceur, comme si elles me reconnaissaient pour une de leurs compagnes : c'étaient aussi, sans doute, des pensionnaires en vacances ; dès ce moment j'éprouvai une sorte de répulsion pour presque toutes les femmes qui m'étaient inconnues ; c'est à peine si maintenant cette première impression est effacée. Un jeune homme penché sur le balcon du café de Foi, se disait alors : douce et innocente pensionnaire vous voilà, je suppose, arrivant sur ce grand théâtre ; votre destinée va dépendre du premier acteur qui doit paraître ; si c'est un homme vide, frivole, vous serez une belle coquette, vous subjuguerez, vous dépenserez tout l'amour de votre cœur en parcelles infinies. Vous aurez alors bien des caprices, mais vous n'aurez jamais d'amour. Si cet acteur est un homme dont les pensées aient quelque poids, ou un libertin poli, vous subirez son ascendant ; il vous emportera, il substituera sa volonté à la vôtre ; vous aimerez de toute votre âme ; vous serez romanesque quelques années si vous êtes destinée à parer un comptoir, et toute votre vie si vous en avez le temps.

Nonobstant les prévisions du jeune philosophe, j'allais, j'allais toujours, regardant, écoutant, souriant, jetant mes pieds étourdiment, et me heurtant à tomber.

Mes regards raillaient, mais je n'aurais pu les tenir attachés seulement une seconde sur le visage d'un homme ; tout mon être en eût été troublé, et la rougeur me serait montée.

Depuis j'ai su que les jeunes gens sont plus impressionnables que les jeunes filles ne le pensent communément ; alors je ne savais ce que voulaient dire ces jeunes yeux me fixant avec une assurance forcée, tandis que leurs visages se coloraient jusqu'aux oreilles ; il faut aux jeunes gens qui mènent une vie intelligente, un certain nombre d'aventures pour rencontrer sans quelque émotion le regard d'une fraîche et belle jeune fille ; ou bien il faut être d'une nature que je plains fort : ce ne sont pas des êtres complets.

Si tel adolescent n'éprouve rien, et qu'il n'est pas dans l'un ou l'autre de ces deux catégories, alors ce ne peut être qu'un sot.

Pardon, Messieurs, de porter une lumière indiscrète sur des secrets qui sont vôtres ; je veux pourtant dire encore que souvent l'humble et charmante modestie des jeunes filles leur fait baisser les yeux à temps pour ne pas voir baisser les vôtres. Est-ce vrai cela, de bonne foi, Messieurs? là, ne faites pas les esprits forts ; posez la main sur vos cœurs, et répondez franchement.

Au moment dont je parle je ne devinais pas ces petits riens ; je vous pensais tous doués d'une influence puissante. Cela se conçoit : vous m'étiez inconnus ; je luttais contre cette influence en passant dans une des allées ; je recueillis bien des regards mielleux, de coquettes et tendres exclamations. Je dois avouer que de mon côté, je vis sans déplaisir quelques-uns de ces Messieurs.

Ah si les jeunes gens savaient aussi combien ils font de conquêtes sans y penser le moins du monde ! au reste, il aurait été difficile de démêler quelque chose d'affectueux dans mes yeux vifs et moqueurs.

Nota. C'étaient ceux de ces Messieurs que j'impressionnais le moins en apparence qui toujours m'attiraient le plus.

Les femmes souriront sans doute lorsqu'elles sauront que je fus prise à ces petits airs d'indifférence distraite que simulent si bien quelques jeunes gens ! que voulez-vous, j'étais jeune fille, jolie et curieuse.

En sortant de la foire j'entendis quelques paroles flatteuses, d'autres seulement vagues comme dites au hasard : je ne savais pas encore que ces messieurs, comme les jeunes filles aussi du reste, profèrent, en passant, avec les plus douces intonations possibles, de ces notes courtes, isolées dans un but de coquetterie ; le plus souvent celui de faire ouïr un beau timbre et d'attirer un regard.

Quelle prodigieuse activité dans les jeunes cœurs ! Le nombre d'émotions, de pensées écloses et éteintes dans une heure est vraiment effrayant, au milieu d'une cohue surtout.

Comme je vous l'ai dit, j'ouïs de bien douces paroles ; mon cœur s'en délecta ; j'étais dans le ravissement : c'était la première fois que la voix d'un homme et d'un étranger m'exprimait une douce pensée, m'invitait à paraître plus jolie en devenant plus coquette. Je dis étranger, et toutes les jeunes filles me comprendront bien : L'éloge d'un père, d'un frère, d'une voix trop connue n'a pas autant de saveur ; la voix d'un étranger, d'un inconnu est bien autrement puissante ; elle ravit l'amour-propre et émeut jusqu'au fond de l'âme.

Ma tête était ivre de joie ; j'entrais dans la rue Esquermoise, quelque chose m'assurait que quelques yeux me suivaient de loin. N'osant me retourner et pourtant voulant recueillir jusqu'au bout toutes les jouissances de la vanité, je priai ma bonne de me rendre ce petit service. Comme vous pensez bien, je déguisai le motif de cette prière, mais j'étais rouge et confuse, elle a du deviner.

Près de la maison paternelle, je me mis à trembler; mon visage prit une coloration d'un rouge foncé; mon cœur était gros de bonheur, d'espérances, de projets à remplir toute une existence; ma poitrine était agitée de mouvemens de va-et-vient. J'éprouvais une émotion entièrement inconnue; j'étais heureuse de la plénitude de mes sentimens; il me semblait que je sortais de l'enfance, une larme d'ivresse courut le long de ma paupière; je me sentis presque défaillir. Peut-être prenais-je un profond besoin d'affection, pour de l'affection même? Cela peut être, mais ce qui est certain c'est que je me sentais poussée sur le cœur de mes parens avec tant d'énergie que je me crus prête à fondre en eux dans leurs embrassemens.

Maman!..... m'écriai-je en me précipitant dans la maison comme une folle;... Maman!.... Le salon s'ouvrit vivement; c'était ma mère, je tombai dans ses bras... Maman! maman! murmurais-je sous ses baisers.

Mon Dieu, pourquoi des bonheurs aussi profonds, aussi beaux, sont-ils rares dans la vie? Ce sont de ces heures solennelles où l'être est toute passion, tout délire: la pensée a abdiqué pour un moment.

En me rappelant ce retour je sens mon cœur frémir, mais pourrait-il alimenter encore de semblables expansions? Un retour vers mon père, si mon père était encore, renouvellerait-il cette fougue, ce généreux tumulte? Oh non, je ne crois pas. La fraîcheur des sentimens suit la fraîche carnation des joues. Si mon cœur frémit encore, ce ne peut être qu'une pâle réminiscence, écho qui s'éveille long-temps après que le son est éteint.

Mon père, qui méditait devant deux pêchers en espalier et trois ognons de tulipe fraîchement déterrés, mon père accourut au salon aussi étourdiment qu'un écolier. Il me prit, mon bon père, il me serra sur sa poitrine; ah mon pauvre père, il

était devenu tout blanc ! son doux visage pressait incessamment le mien, il m'embrassait, mon père, comme on embrasse un être sur lequel on épanche les dernières chaleurs de son âme. Ma petite fille, disait-il, d'une voix déjà presque tremblante, ma belle petite fille, viens que je te mange, et il pleurait?

Quelle journée ! quelle profondeur de sentiment ! j'aurais voulu tout dire ; mais je ne pouvais exprimer que des exclamations ; je serrai mes deux mains sur ma poitrine, et je criai au ciel : Ah quel bonheur !

Quand le soir nous réunit près des chenets, ma langue se délia subitement, et commença à babiller avec volubilité. Je contais les habitudes du pensionnat, nos plaisirs, nos petites peines, et j'entremêlai tout ce flux désordonné d'évènemens importans, sans doute, mais pour nous seules et dans notre situation. Mais quand on arrive et que l'on a la tête pleine de choses ; que l'on est aussi profondément émue que je l'étais, peut-on discuter le degré d'intérêt que prennent les auditeurs ? le plaisir de parler aveugle, étourdit : on va, on va ; c'est le moulin qui ne s'arrête que lorsque l'eau est tarie.

Pendant les courts répits que ma tête follette leur laissait, mon père et ma mère me regardaient en souriant ; leurs visages étaient colorés de petites teintes rouges, comme une extrême joie en fait naître ; ces deux visages tout pleins de moi, s'échangeaient des signes imperceptibles dans une attendrissante prévision de l'avenir. Je les regardais aussi à la dérobée, mais toujours surprise, et toujours aimante et curieuse, je finissais honteuse de mon bonheur, par courir les embrasser et cacher ma figure dans leur sein.

Sitôt que j'avais été libre (pardonnez l'oubli) j'avais volé dans ma chambre. Ma petite, ma jolie petite chambre, m'écriai-je en jetant la porte en dedans ; ah me voici, je vous prie, dites-moi, bon jour ; toute ravie, je courais ; je furetais ; rien n'était changé ; je déplaçais, je comparais, je chantais, je sautais, je riais, je cassais, je jetai tout ce que mes

deux mains rencontraient, je finis par m'asseoir pour pleurer de joie à mon aise.

Un souffle frémit sous la porte, puis j'ouïs quelque chose de plaintif, comme un timide gémissement; j'étais hors de moi, je me crus une hallucination; j'étais incertaine. Une plainte encore vint jusqu'à moi : cette fois j'allai vivement vers la porte; je l'avais à peine entr'ouverte qu'une jolie levrette ardoise fila comme un trait.

Quoi! c'est toi Bella, murmurai-je, en caressant sur mon cou la tête du charmant animal, bonne Bella; elle faisait entendre mille cris de tendresse, elle gambadait, me pressait de son corps fluet, et me battait doucement de sa longue queue; elle ne savait à quelles démonstrations se livrer pour me faire mieux comprendre sa joie. Il y a quelque chose de si profond dans tout sentiment tendre bien exprimé, quel que soit l'individu dont il émane, qu'une larme mouilla mes yeux. Il est vrai que dans ces grandes circonstances le cœur éprouve un trop plein de sensibilité, et l'épanche à la moindre émotion.

Mon frère avait emmené les chiens propres à ses chasses favorites, et elle était restée seule, la pauvre Bella.

Après avoir pris possession de ma petite chambre et d'un cabinet attenant, et examiné un moment à la fenêtre dans quel état se trouvait le voisinage, je descendis à tire-d'aile.

L'heure du coucher arriva; ma mère me pressa doucement et mon père me prit entre ses genoux. Avec quel recueillement, quelle vénération, je sentis ses doigts affaiblis et tremblotans, s'appuyer sur mon front, et j'écoutai sa voix me bénir! je levai la tête et bien long-temps je le considérai les yeux humides; dans un frémissement d'ivresse il m'étreignit contre sa poitrine de toutes ses forces.

Je me retournai avant de fermer la porte de la salle : mes bons parens me suivaient des yeux.

Si, en commençant cette histoire, je ne me suis pas attribuée tels défauts ou telles qualités, c'est que je me réservais de me faire connaître par mes impressions. J'avoue que mon préambule en est terriblement allongé; mais si, de cette manière on risque de ne pas intéresser dès l'abord, convenez que de l'autre, on risque de ne pas intéresser du tout. Il m'a toujours semblé que ces simples qualifications ne dessinaient pas suffisamment les personnages mis en scène; et il m'a toujours aussi semblé que la nature de leurs impressions les faisait bien mieux connaitre. Ainsi ce fastidieux préambule vous donnera sans doute la clef de tous les évènemens ultérieurs.

Le lendemain j'ouvre les yeux, j'écarte les rideaux; je vois une belle lumière, je fais un soubresaut dans mon lit; le sentiment de ma liberté m'arrache un petit cri, je frappe dans mes mains, me voilà descendue dansant sur le tapis. Aussitôt, je joins les mains et murmure la plus onctueuse prière que mon cœur me rappelât.

Me voilà relevée; je roule une écharpe autour de ma taille; un instant après mon père et ma mère entendaient un grand bruit à leur porte, c'est leur sautillante fille qui venait demander leurs caresses, et leur bénédiction pour la journée.

J'entends fredonner; j'ouvre la fenêtre : c'est le bon et singulier Marius qui inspectait son empire; il béchait tout en regardant distraitement et chantant sa romance bien aimée.

Adèle la rose de mai,
La rose de mai,
Est pimpante comme une reine,
La rose de mai.

Je m'élançai comme une biche poursuivie; je brise dans ma course tout un tas de belles de nuit, trois délicates tiges

de roses du bengale, le bois robuste d'une couronne d'impériales presque fanées ; puis un buisson de roses de Hollande, par méchanceté, sans doute, accroche mon peignoir flottant, et, après quelques efforts, je roule comme une pomme au milieu du parc de tulipes.

A droite, à gauche, de par-ci, de par-là, tulipes de toutes castes, baronnes, marquises, comtesses, duchesses, princesses, reines, sultanes ou impératrices ; tulipes de toutes les robes, simples ou panachées, tulipes aux noms hyperboliques, tout fut taillé en pièces, couché sans vie sur la poussière ; en moins d'une seconde la faulx du trépas moissonna une bonne portion du parc.

C'était là, pour moi, un incident de peu d'importance, aussi je me levai à la hâte et repris ma course.

J'arrivai près de Marius sans être entendue et lui sautai aux épaules ; le pauvre astrologo-botanophile ne savait quel lutin le harponnait ainsi.

— Jour de ma vie ! s'écrie-t-il, ah ! oh ! ouf ! Dieu me pardonne ; on en veut à mon existence et c'est par la strangulation..... Ah c'est vous ! pardieu, je ne sais pourquoi ça me surprend ; j'étais averti depuis une bonne heure, l'oreille me tinte aujourd'hui. De grand matin, en considérant nos tulipes s'épanouir avec tant de coquetterie, je secouai gaiement la tête : la plus belle n'est pas encore parmi vous, leur disais-je. Tout-à-l'heure encore, tout en frottant mes mains pour donner quelques bons coups de bêche à cette maudite terre, je pensais à la plus jolie fille de notre Flandre ; je devais, je vous jure, ô la plus fraiche des fleurs, vous composer en artiste, un bouquet de vos plus fraiches compagnes ; je voulais aussi vous les offrir tout animées, tout éclatantes des premiers feux du soleil, mais vous voila levée de si bonne heure ! c'est vraiment inoui ; ça passe les prévisions les plus mûrement méditées ; juste ciel ! il n'est pas neuf heures.

Toute cette nuit j'ai parcouru un auteur fort respectable, fort propre assurément à déposer dans les jeunes âmes, le germe de plus d'une vertu : Bernardin de St-Pierre, Etudes de la nature, en quatre volumes in-octavo, demi-reliure, Paris 1800 ; les instituteurs ont l'esprit tors, sans cela on n'apprendrait à lire aux enfans que dans un pareil livre ; j'en ai quelquefois dit un mot, mais on m'a ri au nez : Donc, comme je vous disais, Bernardin, toute cette nuit, a quasi été un simple appendice de mes saillies faciales ; j'aurais voulu, hélas, *vanitas vanitatum*, parsemer un petit compliment de fleurs de rhétorique : mais le mauvais ange a trahi mon bon vouloir ; mon fils et moi avons été hantés toute cette nuit par une sorte de malin esprit, lequel ne nous a pas laissé un instant de répit pour élaborer mon œuvre, et.....

Et Marius parlait encore que, pour arriver plus vite à son fils, je sautais au milieu des plates-bandes des touffes d'œillets de poète, de roses, de lys, de muguet, gémissant et s'affaissant sous mes chutes ; tout cela vous le pensez bien, au grand désespoir de Marius qui trépignait, soufflait et criait : ah, ouf ! Mademoiselle, vous me fendez le cœur.... ah, ouf ! que voilà un beau sentier sur la gauche.... c'est bien plus sûr.... plus court, par le sentier à gauche.... mes superbes plates-bandes !.... ah, ouf ! Mademoiselle, Mademoiselle ! ce sont là des ognons de qualité.... jamais la terre flamande n'en a nourri de pareils..., ah ! morbleu ! vous foulez les plantes médicinales !.... des trésors morbleu !.... originaires des bords de l'Indus et du Gange !....Mad emoiselle.... vous devrez peut-être la santé, et votre précieuse existence à une décoction de Gentiana, ou d'Echium, ou de Verbascum, ou de Rheum, ou..

Je me jetai comme une écolière sur le dos du jeune Aimable, lui couvris les yeux de mes deux mains, et, quand il eut deviné, je l'embrassai de grand cœur.... il se retourne dans cet embrassement.... soudain mon sang frémit, mon cœur me fait mal : ce n'est pas un enfant qui touche ma poitrine.... ce n'est plus un être petit et souffreteux, comme lorsque je

le quittai, c'est un garçon plein de vivacité et de vigueur : je l'éprouve bien. Il se prévaut de mon étourderie, et ses baisers sont si énergiques que sa bouche aspire mes joues.

Troublée, honteuse, je me dégage vivement, et me relance à travers champs ; à quelque distance je me retournai et j'eus la force de crier d'un air assez cavalier : ça va-t-il bien, Aimable ? — Comme vous voyez, répond le gros garçon, la face à l'envers.

Certes, je le dis avec sincérité et assurance, non, cet embrassement n'éveilla pas mes sens, comme on pourrait le penser ; non, je n'éprouvai rien qui ressemblât à ce trouble fébrile ; mon innocence était telle que je m'efforçai de connaître ce que j'éprouvais en me touchant les bras, les tempes, le cœur, partout où je sentais des vaisseaux palpiter ; quelque chose d'indéfinissable, d'entièrement instinctif me fit prendre ces caresses en horreur ; un moment après je ne proférais que des paroles d'amertume et de colère, j'étais révoltée ! Il me semblait qu'on avait attenté à mon innocence, à mon bonheur. Dans ma confusion, dans mon dépit, j'appelais cette action si naturelle, impudence, insolence. Quelle indigne faiblesse ! moi qui suis si supérieure à cette grossière créature, je me suis laissé étreindre, froisser ! un homme m'a touchée ! il m'a embrassée comme on embrasse une bonne ! l'insolent ! Combien ces deux baisers étaient étranges ! Pourquoi, moi, n'ai-je jamais éprouvé ce trouble aux embrassemens de mon père ? et pourtant, j'aime mon père, je crois, je l'aime, et je hais ce rustre ; pourtant !.....

Je m'arrêtai sous une allée couverte de clématites en fleurs, en écartant avec humeur leurs clochettes inodores ; peu à peu, je pensai avec moins d'irritation ; je me sentis ensuite une sorte de joie fière ; rien n'inspire tant cette joie qu'une violente émotion apaisée, ou l'orgueil d'avoir défié l'influence d'un être ou d'une passion qu'on réprouve.

Il me sembla aussi que mon sang s'était renouvelé, que mon esprit avait acquis un degré de maturité ; mon corps était

plus dispos, mon imagination plus pure, plus fraiche; mes yeux voyaient plus clair; mes oreilles entendaient mieux; ma figure devait, selon moi, porter l'expression d'une joie intérieure, mais de cette joie élevée que donne le sentiment d'une victoire; seulement, de temps à autre, j'éprouvais de légers frissons, comme les dernières pulsations d'une fièvre; puis le cours de mes pensées se modifia, se détourna d'une façon telle que quelque temps après j'étais plongée dans une extase, une extase aussi douce que celle de mes prières du soir; elle leur était en tout semblable; et je me trompais avec tant de sincérité que je me demandai si Dieu ne me commandait pas de prier; il me sembla aussi que quelque chose d'insinuant, de fascinateur portait l'oubli et la somnolence dans mon esprit; quelques pensées tout fraîchement écloses se mirent à errer, puis revinrent péniblement sur elles-mêmes, tristes, ennuyées de ne rencontrer nul aliment.

Jeunes filles dont l'éducation a été religieuse et la vie de famille solitaire, ô vous, jeunes filles, vous comprendriez bien cette faiblesse, ces vagues et tristes voyages de la pensée. Hélas! inspirés par la nature, nos rêves sont condamnés par les principes de notre éducation.

Toutefois je donnai encore un démenti aux romanciers qui nous peignent toujours rêveuses en dépit du sens commun; je secouai cette funeste préoccupation; la pétulance de la pension me reprit. Je courus vers la maison, tout en arrachant, à droite et à gauche, quantité de fleurs dont je buvais les gouttes de rosée.

Comme j'approchais de la serre, j'entendis parler; curieuse comme une jeune fille qui entend parler d'amourettes, je marchai sur la pointe des pieds, en retenant mon haleine, et m'efforçant d'amortir le frottement de mon peignoir: j'avais ouï le mot tulipe.

Trois personnes étaient là: mon père qui s'appuyait avec accablement contre un tronc d'oranger; Marius qui lisait à haute et tremblante voix la longue énumération des récens

désastres ; Aimable enfin, dont la vue fit battre mon cœur, plus rapidement ; celui-ci tout en écoutant guettait les laborieux fourrageurs d'une fourmillière, et chacune des pauvres petites qui sortait de sa galerie souterraine était impitoyablement écrasée sous l'ongle de M. Aimable.

Ces trois visages révélaient un profond chagrin ; Aimable même semblait n'assassiner les fourmis que dans une distraction triste et désespérée.

Mon père m'aperçut et détourna lentement les yeux ; je restai. A chaque désignation d'une nouvelle victime, il poussa un gros soupir et me jeta un regard plein de douleur et de reproches ; moi, j'écoutai gravement les lamentations prolixes et les intonations larmoyantes du pauvre Marius. Celui-ci se remit à déchiffrer une feuille de papier chargée de nombreux *pâtés*.

Cornélia, superbe individu, du plus beau rouge du monde, un vrai velours d'Utrecht, chaque pétale était arrondi comme un saint ciboire ; sa corolle s'élevait, belle comme une coupe royale.... ce fut le 17 mai de cette année de grâce, que madame la baronne Cornélie de Willemie pria monsieur, avec de fort pressantes instances, pour que cet individu portât son nom de baptême..... pétales hachés, ognon déterré.....

— Ah mon Dieu ! fit mon père.... continuez Marius.

Virginie, modeste individu, quasi blanc comme un lys ; quand une goutte de rosée roulait dans son réceptacle, on eût dit un diamant de belle eau dans un vase d'argent. Hélas ! que monsieur veuille se souvenir qu'il se proposait d'offrir l'ingénue Virginie à Mademoiselle Hermance, fille unique de M. Sarté, receveur des contributions départementales.... La tige de la plante est brisée au pied, mais la corolle est intacte, sauf une échancrure assez forte tout au plus pour donner passage à une tête d'épingle ; un rien, une larve qui a séjourné là une minute.

— Ah ! mon Dieu.... continuez, Marius ; nous mettrons la corolle en bocal, n'est-ce pas, Marius ! — Oui Monsieur.

NINA, la jolie grisette. Que Monsieur daigne de souvenir que lui-même baptisa ainsi la petite tulipe qui avoisinait la Marquise.

— Ah, mon Dieu!.... continuez, Marius.

PARABELLA.....

— Grand Dieu!

PARABELLA, la reine Africaine, la magnifique, la superbe parmi les superbes.... les pétales noirs comme l'aile du corbeau.... coupée à vif.

— Ah, mon Dieu!.... sans ressources, Marius?

— Sans ressources, Monsieur; ognon ouvert, corolle broyée.

— Ah, ma fille! ma fille!.... continuez, Marius.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, imposante liliacée, large veloutée; robe d'un éclat sévère, et pompeusement déployée; monsieur le général de Tavel, qui est un grand connaisseur en tulipes; ce qui ne laisse pas qu'il ait donné de bons coups de sabre dans tous les coins de l'Europe, monsieur le général de Tavel, dis-je, l'avait envoyée à Monsieur, dans une caisse de sapin en compagnie de trois plants de jolis coquelicots, pour le jour de la fête patronale de Monsieur, laquelle fête arrive le jour de St-Bonaventure, évêque de Césarée, le 15 juillet pour la présente année, et le 17 pour l'année qui va venir. L'Impératrice Joséphine fut retirée à deux lignes un quart sous terre.

— Ah, mon Dieu!.... l'Impératrice! à deux lignes un quart sous terre!.... continuez, Marius.

ROXANE la sultane, tulipe coquette et jolie, coiffée à l'orientale; étamines purs et d'un éclat argentin : on dirait des filets de cristal; style riche, couvert d'or comme la crosse d'un archevêque.

— Ah, mon Dieu!.... continuez Marius.

Marius se taisait; continuez Marius, répéta mon père tristement préoccupé?.... continuez Marius; eh bien! est-ce tout?

— Non, Monsieur.

— Tu hésites, ô mon fidèle, mon vieil ami! mais à ton air abattu, à tes yeux humides, à ta parole basse et tremblante, je devine qu'il est encore à endurer une douleur plus poignante que toutes les autres. Dis-moi tout, ô mon fidèle Marius, dis-moi tout; ne crains pas d'enfoncer le poignard plus profondément; tu peux tout dire: l'âme de ton pauvre maître est faite aux infortunes; elle s'attend désormais à toutes les douleurs humaines! ah, ce jour est à jamais un jour néfaste! jamais mon âme n'enferma tant de tristesse: allez, Marius, allez, je suis à l'épreuve de tous les coups du sort.

— Maria la divine,

— Ah! Maria la divine, mon Dieu! un horrible pressentiment me l'avait fait deviner!...

— Corolle effeuillée et lacérée, ognon en quatre.

Marius ayant prononcé rapidement ces derniers mots, s'en alla tout agité; son fils le suivit.

— Ah, que de pertes! que de pertes! s'écria mon père; il appuya son front sur sa main, et reprit avec un accent désespéré qui me déchira le cœur: Maria! Maria la divine! fleur autant au-dessus des fleurs que l'homme est au-dessus de tous les animaux; jeune divinité que nul n'approcha jamais sans un sentiment d'admiration et de ferveur, toi qui possédais une partie de mon âme, ô Maria, où pourrai-je trouver une de tes sœurs? tu étais unique au monde. Jamais plus mon œil ne caressera tant de magnificence, de grandeur, de beauté céleste! oh, non, jamais!..... Tu étais si belle, ô Maria, qu'un véritable amateur, le digne Anastase Reiter, qui a été trois fois bourgmestre à La Haye, a fait quarante fortes lieues, bride abattue, pour te voir éclore! Il vint te voir, te voir une heure et parut. Que de fois, j'ai surpris ce brave général à t'admirer; il faisait amener un fauteuil et s'y couchait, immobile, en extase devant ta beauté.

Le jour de ton sacre, (on peut l'appeler ainsi) ô ma douce

divinité, tous mes meilleurs amis t'environnèrent comme on environne une fée au berceau; ils étaient près de toi, attentifs, palpitans, épiant tes premières agitations, contemplant avec ravissement le déploiement de tes étamines à anthères découpées comme des nacelles d'or. Quels murmures d'admiration lorsqu'ils virent ta corolle lentement se déplisser, animée par un tiède rayon de soleil, et étaler avec langueur et un secret orgueil, des teintes de nacre et d'outre-mer presque; quand ils virent tes pétales s'élever, s'évaser; ton sein exhaler une vague vapeur bleue, et ta tige délicate vibrer sous un souffle de vie! Ce fut le plus beau de tes jours, ce fut presque aussi le plus beau de tous les miens. Que diront mes amis, Anastase Reiter, le général de Tavel, Sarté, de Barilley, de Pussianne, lorsqu'ils apprendront mon infortune? eux qui cinq années envièrent mon bonheur, ta possession. Ah! je suis bien malheureux! le plus beau fleuron de ma couronne est tombé, brisé!....

Ces paroles sembleront risibles, mais je vous assure qu'elles ne l'étaient pas dans la bouche de mon père.

Je m'approchai de lui, j'étais prête à pleurer; il me prit la main: Ma fille, dit-il, tu ne pourras jamais concevoir à quel point tu m'as rendu malheureux! si tu savais....

Il me regarda, et des sanglots lui coupèrent la voix; je n'y tins plus; je fondis en larmes. Mon père me serra tendrement la main et me quitta. Je montai chez moi profondément attristée.

C'est à la suite de ces incidents que je sentis refroidir ma pétulante ivresse; quelque chose de douloureux m'en resta long-temps au fond du cœur.

Je croyais ne trouver que des joies sans nuages dans la maison paternelle; j'étais déçue. Mes premiers pas avaient causé une grande tristesse à mon père; mais qui concevrait tant de désolation pour des tulipes auxquelles, en vérité, je ne trouve rien de bien attrayant; je concevrais cet amour pour de belles fleurs odorantes, des roses par exemple, mais des tulipes!

C'était en attendant Julie, puis pendant qu'elle me corsait que je faisais ces petites réflexions ; toutefois sitôt habillée et satisfaite, je m'aperçus que le souvenir de l'incident qui les avait fait naître s'était perdu dans la cohue de pensées diverses; robes, ceinture, fichu, dentelles, manchettes, tulipes ; tout s'était brouillé ; je les laissai tels.

Un accès de pétulance, le dernier, je crois, me saisit encore ; j'entrepris mon petit bagage de classe, et l'étendis vivement, pêle-mêle, sur le parquet ; cordes, serrure, tout cria, tout fut brisé. Puis dessins, cahiers de musique, ouvrages, couronnes, prix, livres classiques furent éparpillés. Je m'arrêtai incertaine au milieu de ce désordre. Il me vint bientôt l'idée de reprendre mes ouvrages laissés inachevés (c'est une idée qui vient à toutes les pensionnaires en vacance définitive) ; en un clin-d'œil j'établis même tout un train de vie ; je dessinerai, je broderai, je chanterai, je me promènerai et lirai un peu : voilà comme je veux remplir mes journées.

Fort satisfaite et pressentant les plus heureux résultats de ce que je venais de me proposer, je me mis d'abord à dessiner.

Au moment où je travaillais le plus assidûment, le souvenir de ma chute, du dégat, me revint ; mon cœur en souffrit ; à chaque coup de crayon le souvenir me revenait plus vif, plus douloureux ; j'allais, je rêvais, j'étais fortement tourmentée ; je promenais le crayon pendant que mon esprit courait la campagne ; je me reprochai à la fin d'avoir attristé mon père ; cette larme qui avait couru sur sa joue... je m'arrêtai... je ne sus que faire.... un poids m'oppressait.... enfin cédant à un besoin intolérable de pardon je me levai, j'allai au miroir : je fus contente. Un moment après je descendais au jardin : je savais bien où je trouverais mon père ! de loin je l'aperçus, morne, atterré devant ses infortunées favorites. Je lui pris la main, dans une attitude suppliante ; il me regarda un moment ; une lueur de plaisir passa dans ses yeux ; je m'étais coiffée de mon mieux.

Il se laissa emmener au salon ; ma mère y était ; je me mis

au piano, mon beau piano, un de ces derniers pianos de Vienne, si renommés; ils étaient moins étendus que les pianos actuels, mais leur sonorité m'a toujours semblé plus ronde, plus nette.

Je dois me rendre cette justice que je touchais assez bien déjà, et que j'avais quelquefois des improvisations, peut-être pas tout à fait neuves, mais souvent brillantes et passablement ordonnées. Quelques notes lentes et tristes s'élèvèrent; mon père écouta avec attendrissement, puis les phrases prirent un caractère tendre et gai, et je vis mon père battre agilement la mesure sur un genou levé sur l'autre; bientôt les notes se précipitèrent avec force et pétulance; mon père était entraîné; il était hors de lui, battant la mesure à tort et à travers, des deux mains, s'évertuant à me suivre..... Je m'arrêtai brusquement; je me retournai en poussant un éclat de rire; il avait les yeux sur moi, et les deux bras suspendus, et je l'entendis avec un sentiment inexprimable de bonheur, rire aussi en regardant ma mère d'un air jovial et confus: quand je m'élançai vers lui, il m'ouvrit les bras. Je l'avais reconquis.

Cependant je ne fus plus la même, je ne devais plus recouvrer mes vives gaietés, mon allure instinctive et folle. Les impressions ne s'effacent jamais d'une manière absolue: elles laissent une trace après elles, de même qu'une blessure quoique radicalement guérie laisse une cicatrice. Ces impressions se fondent dans le caractère, et apposent leur cachet sur les idées futures.

Je compris que je n'étais pas libre, qu'il fallait entraver la fougue de mes épanchemens, et mesurer chacune de mes démarches de peur de froisser les cœurs que j'aimais. Une petite teinte de tristesse nuança mes pensées: et bientôt, comme tous les heureux, je me plus à faire d'une vétille une grande infortune.

Suivez-moi bien, mon cousin, c'est de ce moment que j'entre dans la vie; dès qu'une jeune fille se trouve dans la nécessité de réfléchir, elle quitte l'enfance; peu à peu le

champ de l'intelligence s'ouvre devant elle ; sa volonté va naître ; elle sent le besoin de soutenir les objets de ses affections contre les influences presque hostiles et toujours profanes du dehors ; dirigée jusqu'à présent, elle prétend maintenant à la direction et s'assied au gouvernail.

Les premiers jours je fus toute de feu ; ma tête était comme piquée de mille aiguillons, elle enfantait projets sur projets ; le pis est qu'ils se succédaient d'une façon toute exclusive, de sorte que tel, qui commençait à poindre, chassait complètement tel qui venait d'éclore. Mon activité était comme un butin qu'une armée de malins génies se partageait, et dont chacun enlevait une parcelle ; si cette somme d'activité fût restée intacte, j'aurais pu prétendre à l'achèvement de quelqu'un de mes travaux, mais il n'en fut pas ainsi. Et puis, je crois aussi que, pour se livrer fructueusement aux arts à cet âge, il faut être artiste même, ou écolière sous l'œil du maître ; j'en sentais la nécessité, mais cela influait à peine sur ma stérile fécondité. Je courais, j'allais, je venais, affairée, de côté et d'autre, absorbée en d'incessantes préoccupations ; je ne perdais pas un moment ; j'étais transportée. Pendant les repas ne pouvant matériellement travailler à mes nombreuses compositions, je m'y transportais en esprit, mais si complètement que j'en perdais presque le discernement des alimens ; je me hâtais, éludant les questions directes, et ne répondant aux autres qu'à grand'peine.

Mes parens souriaient ; mon père me prenait, les deux joues entre ses mains, et en m'embrassant, me disait petite folle ; je souriais mais toute préoccupée. Il avait raison, mon père ; je voulais des choses bien au-dessus de mes facultés.

A la fin pourtant, je fis trois parts de mes projets. Je devais en exécuter immédiatement quelques-uns, j'en ajournai un grand nombre à un temps prochain, et un plus grand nombre encore à temps convenable, c'est-à-dire indéfini !

De cette manière encore, je dépensai une ample somme d'enthousiasme ; et finalement n'aboutis à rien ; j'en eus conscience ; je me sentais vide ; j'en fus beaucoup chagrinée ; et

un jour qu'appuyée sur mon piano, je repoussais de toutes mes forces le facheux sentiment de mon impuissance, je résolus une réforme. Pour gage de cette réforme je déchirai trois romances.... Ah! Dieu me pardonne, je ne vous avais pas dit que peu s'en est fallu que je ne fusse un *bas-bleu!* à propos de bas-bleu, je vous l'avouerai, Monsieur, je crois fermement que ces dames ont chez nous, la prééminence comme écrivains; quand on m'a dit : Mme L. a fait un volume de Nouvelles, j'ai souri; puis j'ai ouvert le livre avec une prévention fort défavorable à l'auteur : eh bien, ce livre dédaigné m'a ému presque d'un bout à l'autre, et *les amours d'une Bossue* sont un petit chef-d'œuvre, à mon sens; les lettres d'une voyageuse sur l'Italie ne manquent pas de sel et de couleur, et Mme Pauline D...., possède une plume si spirituelle qu'elle fait à bon droit votre désespoir, Messieurs; nous verrons ce que vous ferez, vous, orgueilleux écolier, avec vos demi-sphères frontales, votre triste mine et vos lunettes.

Je vous ai dit que je déchirai trois romances; j'anéantis de même une vue prise dans le jardin, et beaucoup de choses encore, entre autres quelques miens préludes et motifs. Dire que mon petit cœur n'a pas un peu saigné pendant cette hécatombe serait un mensonge, et vous le sentiriez de suite, vous, mieux qu'un autre, mon patient auditeur. Puisque j'avoue cela, je puis bien dire aussi que je fus bientôt fière et satisfaite de cette victoire sur ma vanité. Il y a quelque chose de grandement attrayant dans ces luttes de l'amour propre et des caprices. Cela donne de suite une haute idée de soi. Un moment on se croit pour jamais à l'épreuve des vanités de ce monde. J'avais vaguement entendu parler des doctrines d'un certain Zénon; et je me crus alors assez de puissance sur mes passions pour augmenter le nombre de ses disciples; j'allai même au miroir juger jusqu'à quel point mon visage se préterait à l'expressions des mâles principes du philosophe Grec : je fis quelques moues terribles et tombai en pouffant sur le bord d'un canapé.

Le pâtre de la Lys (C. D.)

(*La suite au prochain numéro*).

MÉLANGES.

CONCERT

Au bénéfice des orphelins Printemps.

Ce concert que nous annoncions dans notre numéro précédent a eu lieu le 10 décembre en présence d'une nombreuse et brillante assemblée. La société des Concerts-Musard, qui composait l'orchestre, a regardé comme un devoir de faire entendre d'abord au public la belle symphonie de Printemps, qui a été exécutée avec âme et écoutée avec le recueillement qu'inspirait le souvenir récent d'une perte irréparable. La seconde partie a commencé par l'ouverture de Guillaume Tell, qui n'avait pas encore été mieux jouée à Lille. On a applaudi avec enthousiasme ce chef-d'œuvre où le grand Maestro a réuni tous les effets les plus propres à remuer les masses.

Plusieurs artistes et amateurs distingués avaient bien voulu se rendre à l'invitation de l'orchestre, pour donner à ce concert un éclat digne de son objet, par l'adjonction de morceaux de chant et de solo d'instrumens. Il nous est doux, à nous qui voulons rendre compte des impressions de cette belle soirée, de ne trouver place que pour des éloges sincères auprès des remerciemens que mérite toujours un acte de complaisance et surtout de philantropie. Si nous n'avions à signaler que de

bonnes intentions, en nous abstenant de toute critique, nous devrions nous borner à exprimer la reconnaissance des artistes pour cet hommage rendu à la mémoire d'un de leurs camarades; mais ici les talens ont secondé l'intention, nous pouvons donc laisser courir notre plume sans craindre qu'un écart involontaire la rende coupable d'ingratitude.

Pour commencer par la partie instrumentale nous dirons que madame Larmande-des-Argus, dont nous avions pu apprécier déjà le beau talent au concert des Canonniers et à celui de l'Association lilloise, a consolidé dans celui-ci la réputation qu'elle s'était acquise. Son exécution pleine de verve et habilement nuancée a parfaitement rendu les différens effets des variations brillantes composées par elle sur un thème heureusement choisi. Monsieur Larmande-des-Argus, qui l'a accompagné au piano, avait mis en musique des stances faites sur la mort de Printemps; mais l'absence de M. Lanza, chargé de les chanter, nous a privés de ce morceau. Espérons qu'une circonstance moins triste nous fournira bientôt l'occasion d'apprécier M. Larmande comme compositeur.

Des sons d'une énergie extraordinaire jointe à beaucoup de pureté, une audace peu commune à attaquer les plus grandes difficultés, des doigts qu'aucun obstacle n'arrête, une expression vraie et profondément sentie, telles sont les qualités qui distinguent M. Lepers, amateur, première clarinette solo de la musique de Tourcoing.

M. Deforge, qui a joué un concertino pour trombonne, mérite aussi des éloges. Il y a un progrès sensible dans le talent de ce jeune artiste; son embouchure acquiert plus de rondeur et de moëlleux; il a su la maîtriser avec art pour proportionner ses sons au local qui devait les renfermer.

Passons à la partie vocale:

M. S..... et M. B....., amateurs, s'étaient déjà essayés avec succès dans notre salle de concert. La voix fraîche et pure du premier, les études du second dans le genre bouffe leur assuraient à l'avance des suffrages qui ne leur ont pas

manqué. Les applaudissemens n'ont pas fait faute, non plus, à mademoiselle Annette Lebrun, et c'était justice. Cette jeune cantatrice a reçu de la nature une voix superbe, une âme de feu et une jolie figure, ce qui par parenthèse ne gâte rien au talent. Elève de Rossini, elle se plait à redire les œuvres de ce maître et ce sont, en effet, celles où se développent avec le plus d'avantage les qualités de son puissant organe qui, par momens rappelle des souvenirs de Malibran. L'air de la *Dona del lago*, le duo de la *Sémiramide* ont été chantés par elle, comme, sans doute, ils furent conçus par l'auteur. La romance française *Tristesse à moi*, de Grisar, ne pouvait être chantée avec une sensibilité plus profonde, une expression plus vraie. Comme ils partaient bien du cœur ces accens d'une amante délaissée dont la fierté lutte en vain contre l'amour ! Ce n'est plus là de la romance, dira-t-on : soit ; mais nos poètes, aussi, ne sont plus des Florian, et nos musiciens des Blangini. Ce qu'ils appellent romance est souvent un petit drame. A chaque époque son cachet.

Les travaux entrepris sous la direction de M. le comte de R..... au bassin de l'Esplanade ont été couronnés d'un plein succès. Après qu'on eût percé le roc à une épaisseur plus forte que l'on ne s'y était attendu, l'eau a enfin jailli ; ce résultat engagera sans doute plusieurs particuliers riches et surtout le conseil municipal à doter notre ville de fontaines jaillissantes dont le bienfait se ferait surtout sentir dans les hivers rigoureux où presque toutes les pompes sont prises par la gelée.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES, GRAVURES ET LITHOGRAPHIES, IMPRIMÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD, PENDANT LE MOIS D'OCTOBRE 1837.

Au duc d'Orléans, par un lieutenant-colonel de Lanciers. In-8° d'une feuille. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl, traduite de l'allemand, par N. Martin. In-8° de 4 feuilles 1/2 Imprimerie de Brouillard, à Dunkerque.

Un contribuable *qui paie* 199 *fr.* 99 *cent. à ses compatriotes qui paient* 200 *francs*. In-8° d'une feuille 1/2. Imprimerie de Leleux, à Lille.

Les bonnes Étrennes pour 1838. In-32 d'une feuille. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Poésies diverses par H. Carlon. In-8° d'une feuille. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

Prépondérance du département du Nord dans les appels du recrutement de l'armée, par Ste-Chapelle. In-8° de 2 feuilles. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

Séraphine *ou le catholicisme dans l'Amérique septentrionale*. Deux volumes in-18. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Discours prononcé par M. Flament, bachelier ès-lettres pour une distribution de prix. In-8° d'une feuille. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Étrennes militaires pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Étrennes précieuses ou le petit théâtre de l'Univers. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Étrennes désirées des Français pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Étrennes maritimes pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Le vrai double Mathieu-Laensberg pour 1838. In 32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Le nouvel almanach *du bon Laboureur* pour 1838. In-16 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Almanach de Milan pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Étrennes intéressantes *des cinq parties du monde* pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Le joli cadeau des Muses pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

La perle des Étrennes pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Adèle *ou la pieuse villageoise*. In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Almanach des Connaissances utiles et amusantes publié par Blismon. In-16 de 3 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

Chants historiques traduction de Silvio Pellico, par M. L. P.... In-12 de 15 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Instructions *sur les Évangiles*, Cinq volumes in-18 de 3 feuilles chacun. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Jérôme Blum suivi de la Chapelle de la forêt noire, histoires imitées de l'allemand par W. Quezac. In-18 de 5 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Voyage sur la mer du monde. Deux volumes in-18 de 3 feuilles chacun. Imprimerie de Lefort, à Lille.

Le Schelling, opéra en deux actes par L. Nutty. In-8° de 2 feuilles. Imprimerie de Carpentier, à Douai.

LITHOGRAPHIE.

Ancienne porte de Tournai à Valenciennes. — Lith. — à Valenciennes, chez A. Prignet.

Brun-Lavainne,
Propriétaire-Gérant.

LITTÉRATURE.

UNE BLUETTE.

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Je jetai encore un œil de regret sur mes grimoires lacérés; je poussai quelques soupirs que vous comprendrez bien vous qui savez avec quelle tendresse on aime ses premières œuvres, et enfin j'en vins à quelque chose de raisonnable; je résolus de travailler tout le jour au salon près de ma mère. Les sacs en perle étaient de mode alors; j'en avais commencé et abandonné plusieurs; je repris l'un d'eux.

Le lendemain, me voilà donc assise près de ma mère, toute étonnée et doutant beaucoup de ma persévérance dans cette nouvelle détermination.

C'est toujours une charmante chose que deux femmes assises l'une près de l'autre (vous dites tant de bien de nous, Messieurs, que nous pouvons bien en dire un peu aussi);

mais la vue d'une mère près de sa fille est attendrissante, le même sang qui circule dans leurs veines les unit bien plus intimement que n'unissent les affections ordinaires; c'est une communauté de pensées, un amour réciproque, qui semble n'être que l'amour de soi-même, tant il est profond. Elles semblent n'avoir qu'une âme à elles deux : quelle douce sollicitude les anime ! la mère épie furtivement les fugitives nuances dont le front de sa fille s'éclaire ou s'obscurcit ; la jeune fille, dont le cœur devine ce regard affectueux, recueille et nourrit un moment tout ce qu'il lui donne de bonheur; et le brusque baiser, que cette mère bien-aimée reçoit quelque temps après, est justement le paiement de ce regard de tendresse. Douce jeune fille que ton âme est belle alors? c'est une eau calme et limpide ; un souffle leger se joue à la surface, c'est celui de l'amour filial. Qu'elles sont naïves ! et ce qui les rend si naïves, si belles, c'est qu'elles ne comprennent pas qu'il y ait en elles tant d'innocence et de pureté; pourtant la présence en elles de ces deux qualités se manifeste par une douce satisfaction intérieure, leur conscience, disent-elles, ne leur fait aucun reproche.

Au bout de quelques jours de cette vie sédentaire; l'activité de mon sang sembla se ralentir ; je ne me sentis plus la nécessité de mouvemens violens ; je ne m'en aperçus pas d'abord, mais il arriva un jour où j'en fus toute surprise. Je ne m'aperçus pas non plus que ma petite tête courait à l'aventure, commençait à retourner vers les amies de pension, à accueillir avec amour les restes épars de nos rêves, interrogeait certains souvenirs, le sens de quelques paroles, et cherchait à se rappeler clairement les confidences de quelqu'unes de mes charitables compagnes; ce doux nom Clémence, ce Victor, objet habituel de nos secrètes causeries, les jeunes gens de la foire, le fils du jardinier tout cela se mit un jour à tourbillonner dans mon cerveau : ce fut comme un éclair; je ne puis dire combien j'en fus émue. Mon cœur palpita soudain et le rouge me monta plusieurs fois au visage. Ce fut la

première fois qu'une pensée d'amour m'émut sérieusement; comme cela arrive ordinairement, mon intelligence s'ouvrit tout-à-coup; et je crus que quelques-unes des jouissances du ciel allaient me venir. Ce jour là fut un jour de confusion et de honte, et je vous avouerai que la nuit qui suivit fut toute passée dans l'insomnie et la fièvre.

Mon Dieu, quelle adorable candeur dans ces premiers élans d'une jeune ame! le lendemain je souriais et rougissais à chacune de mes illusions; j'étais quelquefois gaie, mais plus souvent inquiète; j'avais les joues brûlantes et le soir mes paupières me piquaient étrangement.

Chaque soir je m'asseyais au bord de mon lit avec un vague sentiment de tristesse et de remords, et joignant les mains avec inquiétude, je disais : Mon Dieu, est-ce que je fais mal! Mon imagination m'offrit des choses si hautement condamnées par mon éducation, que cela m'effraya et je me crus coupable de quelques grandes fautes; pourtant, je n'ai pas souvenance. Vainement je m'efforçais quelquefois de repousser les images qui m'environnaient; je les voyais reparaître aussitôt; la représentation d'un être, d'un jeune homme dans ma tête! des pensées criminelles qui me poursuivent opiniâtrement!... Mon Dieu, qu'ai-je fait?

Peu-à-peu, je m'abandonnai sans réserve aux joies extatiques de mes rêveries. Si vous êtes désireux de savoir de quelle nature elles étaient, je vais vous en confier quelques-unes.

Un soir, en entrant dans ma chambre, j'éprouvai une de ces douces nonchalances qu'amène l'habitude de penser solitairement; je posai mon bougeoir sur le marbre; et cédant, sans trop la comprendre, à cette influence paresseuse, je m'assis sur le lit et laissai tomber ma tête au chevet. Un moment après une grande chaleur remplit mon front. Ce fut comme un cahos; quelques figures vinrent se dessiner vaguement; je commençais à être lentement bercée : comme j'étais heureuse!

Je me promène dans le jardin ; au loin passent deux pages menant trois petits chevaux noirs ; je m'informe. On me dit qu'un jeune seigneur est descendu chez mon père, j'hésite en entrant au salon. Je le vois : c'est un jeune homme bien joli, tenant à la main une toque de velours bordée de rubans d'or ; un pourpoint de soie bleue couvre ses épaules ; une épée à poignée en croix pend à son côté ; sa figure sort du milieu d'une fraise bien fraiche : il est charmant ; à ma vue il se trouble, sa toque de velours tombe de sa main ; nul ne s'en aperçoit ; il pose ses deux mains sur son cœur ; il respire avec peine : il m'aime, il m'aime ! m'écriai-je tout haut. Surprise de mon exclamation, je m'éveillai, je regardai par toute la chambre, comme si je dusse y trouver quelque sujet de terreur. A peine remise, ma tête tomba sur ma main, je rêvai encore ; encore, encore ! murmurai-je avec langueur : une douce musique, cette fois, sembla accompagner mes pensées : Je suis à la campagne ; voilà une longue prairie ; combien de jolies fleurs : Colombe, veux-tu en cueillir quelqu'une ? j'emporte mes corbeilles, je cours sous le beau soleil. Que de fleurs, déjà, dans ma corbeille ! M'en irai-je, maintenant que j'ai beaucoup de fleurs ? Non, encore quelques-unes ; et je reprends mon vol. Les vigoureuses tiges pleurent sous mes doigts, les corolles langoureuses emplissent mes corbeilles. M'en irai-je maintenant que j'ai beaucoup de fleurs ? Non, encore quelques-unes. Et je vais, je vais au loin, bien loin. Que de fleurs ! que de fleurs !... Trois cavaliers se précipitent au galop : ils m'enlèvent. Je crie, je crie long-temps en vain. Une pensée me vient : Emile ! et je vois sortir à l'horizon deux jeunes chasseurs ; leurs chevaux bondissent sur les plaines et sur les eaux. Les épées sont tirées. Je prie Dieu de tout mon cœur. Je jette un cri : Emile est blessé ; mais les trois cavaliers sont vaincus. Deux roulent dans l'herbe, le troisième s'enfuit de toute la vitesse de son cheval. Je frémis d'orgueil.

Puis, par une belle et chaude nuit, me voici voguant

sur la pièce d'eau du château de Marcq ; la gondole glisse en silence sur l'eau remplie d'étoiles. Chaque onde roule trois ou quatre éclairs. La brise parfumée remue paresseusement mes cheveux ; couchée sur les cousins, je regarde d'un œil voilé ; je dors et veille, j'aspire à longs traits le bonheur d'être. Mon front repose sur ma main, agité de fortes pulsations. Je souris. Mes yeux plongent dans le bois sombre. L'eau baigne en murmurant les racines nues des hauts et mélancoliques saules. Ces masses ténébreuses m'attirent irrésistiblement. La fatigue fait vaciller mon regard. Je me livre sans effort à l'influence qui pèse sur ma paupière. Les frênes et les peupliers ne me semblent plus aussi hauts. Je me sens élever. La pièce d'eau fuit sous moi. La terre n'est plus qu'une nuit confuse. Le ciel est une sphère d'ébène. Ecoutons ! une harmonie divine vibre dans les hauteurs. Mon âme a tressailli d'une joie indicible. Mes regards mesurent l'immense espace. J'attends, j'attends long-temps. Une vague lueur se répand avec lenteur. La lueur approche et éclaire le ciel en tremblotant. C'est bientôt une clarté moins faible. Ce n'est plus maintenant une lueur, c'est une vaste lumière qui blanchit les profondeurs de l'atmosphère. Une troupe de beaux anges assis sur des nuages blancs comme de la neige, s'avance en chantant sur leurs harpes divines. Tout écoute, et tout semble ému. Un ange voilé se penche sur mon front : Colombe. C'est Emile ! Ah je savais qu'il n'était venu dans ce monde que pour m'aimer. Viens, soupire sa harpe, viens. Et sa compagne, je vais au ciel pour louer Dieu.

Que l'on sourie de mon illusion, qu'on la repousse comme douteuse ou ridicule, mon Dieu, je m'y attends. Mais l'incrédulité ni la raillerie ne pourront me la faire désavouer, elle que j'aime encore et que je conserve au fond de mon âme avec tant de délice, de religion. Oui, Jules, et ce n'est pas ici une fiction romanesque ; oui, un ange eut long-temps mon amour. Il m'apparaissait le plus souvent sous des formes humaines, mais ces apparitions soudaines dans les lieux où

j'étais, sa candide beauté qu'un doux rayon illuminait toujours, les miracles continuels, décèlaient assez son origine céleste ; aussi je me livrais à lui dans la pleine persuasion que Dieu protégeait nos innocentes amours. Mais comme une fleur toute fraîche, qui vient d'aspirer un air étranger, se penche et se flétrit, ainsi l'ange de mes rêves se pencha et se flétrit, lorsque j'aimai positivement. Lorsqu'alors j'évoquais encore par fois cet ange, je le voyais encore apparaître, mais il n'avait plus ses ailes. L'enfant de la terre chassa peu à peu cette forme idéale, puis vint la raison qui me fit sourire de mon erreur, et j'abandonnai avec tristesse mes naïves et touchantes chimères.

Exprimer avec plénitude la profondeur de mes sensations ; l'ivresse de ces préludes de l'amour ; les pensées qui dans un moment précipitaient mon sang, et me troublaient au point de me faire chanceler ; dire mes espérances, mes élans passionnés, quelle surabondance d'une brûlante poésie bouillonnait dans mon cerveau ; rappeler mes ravissantes illusions, les faire apparaître aussi fraîches, aussi lumineuses qu'elles m'ont apparues : oh, impossible ! je me sens remplie de choses et je me tais ; ô que maintenant encore j'ai de plaisir à rêver ! que j'épouve de joie à retourner sur mes pas ! je me vois jeune fille ; je m'aime, je suis heureuse dans ce beau passé ; mon passé !... Ah, si j'avais su.....

Ma mère ne semblait pas douée d'une mémoire bien fidèle, ou peut-être ne s'était-elle jamais trouvée en une semblable situation : elle observait avec grand plaisir cette singulière assiduité : pourtant à la fin, elle remarqua combien le sac avançait peu ; de temps à autre son regard doux, mais surpris, provoquait en moi la même remarque Quelquefois, je demeurais un quart d'heure sans mouvoir l'aiguille, sinon d'une façon machinale, et nullement de nature à faire espérer l'achèvement prochain de mon ouvrage. Ma tête était baissée, mon regard fixe ; je rêvais, je rêvais ; je restais long-temps

ainsi; mes joues et mon front devenaient rouges et brûlants, et mon cœur jouissait d'émotions d'autant plus délicieuses et plus vives qu'elles étaient récemment écloses. Un doigt me touchait légèrement l'épaule : A quoi penses-tu, disait ma mère? — A quoi je pense? — Je levais mes yeux brillans et secs, et les baissais aussitôt; je craignais qu'on ne devinât mon secret. C'était la première fois que j'eusse un secret pour ma mère : c'était un reproche et un attrait de plus. Croiriez-vous que j'étais presque certaine que mes pensées étaient lues sur mon front, et cette certitude me confondait et amenait, pour un mot incompris, un rien, une légère plaisanterie, la rougeur sur mon visage. Cependant ma mère ne devinait pas la cause de ces étranges perplexités, des symptômes moins vagues, quoique ceux-là ne l'étaient déjà plus pour un œil clairvoyant, devaient lui donner l'éveil.

L'hiver allait venir. Déjà les arbres de l'Esplanade devenaient nus; leurs feuilles couvraient les allées. Quand le vent venait à les balayer, il m'arriva souvent de lever timidement la tête : je jetais au dehors un regard furtif; prompt comme l'éclair; combien la nécessité même de le dérober à l'attention de ma mère, me rendait précieux tout ce que je saisissais dans ce rapide coup-d'œil! ô que de battemens de cœur lorsque j'entendais au loin un bruit de pas mêlé au gémissement des herbes foulées! Que je regardais avidement les quelques rares promeneurs qui par habitude sans doute marchaient encore le long des allées! Hélas! que de déception! presque tous étaient âgés et partant bien loin de réaliser l'être idéal que je rêvais.

Quelle ineffable joie remplissait mon âme lorsque le son d'une botte et un craquement coquet retentissaient sur le pavé! Je tournais subitement la tête à demi; et je jetais mon regard si furtif, si prompt que jamais nulle mère n'aurait pu surprendre cette curiosité significative. Mais l'habitude du succès rend imprudent; j'y mis à la fin moins de circonspection, et un jour que trois ou quatre belles voix se faisaient entendre

dans la rue, mon regard en se levant rencontra celui de ma mère. Ce fut comme une profonde piqûre dans ma poitrine, j'étais découverte; j'en conservai long-temps la douloureuse impression. Mon cœur surpris dans un moment de faiblesse nourrit quelque ressentiment contre ma mère. Je n'oserais vous dire à quels motifs, dans mon chagrin, j'attribuais cette vigilance. Dès-lors, je craignis de parler en face à ma mère; même, je baissais les yeux lorsque les siens étaient fixés sur moi. L'embarras et la confusion me fut un état permanent. Cette contrainte offrit un nouvel aliment à mes rêveries. Je me souvins d'un mot d'écolière : je me dis qu'on m'espionnait; finalement je me fis accroire que j'étais fort malheureuse, et je fis tous mes efforts pour le devenir effectivement. J'attribuai une intention cachée aux démarches les plus franches, les plus innocentes; je m'évertuai à chercher dans les plus tendres paroles un sens détourné et relatif à la situation de mon cœur. Tout apparaissait sous un jour triste à mon esprit chagrin et soupçonneux; c'est ce qu'on appelle une humeur noire.

Vous avez quelquefois marché sous une atmosphère chargée de nues sombres; et votre âme s'est unie au deuil des objets qui vous environnaient; tout vous a semblé revêtu de teintes désolées. Mais qu'un rayon de soleil s'échappe entre deux nuages, et toute la nature illuminée vous apparaîtra brillante et fraîche.

C'était là mon état : j'implorais un doux rayon de soleil.

De cette assurance que j'étais surveillée, résultait une concentration opiniâtre. Je ne parlais plus ou que bien peu à ma mère, à mon père qui m'aimait tant. Ma mère appela cette mélancolie chagrine une bouderie d'enfant, mais mon père fut fort affecté de ce changement d'humeur; souvent il m'attira entre ses genoux : Colombe, disait-il, est-ce que tu ne m'aimes plus? Je l'embrassai avec effusion, mais je me taisais.

Moi-même je ne me comprenais pas bien; j'étais devenue plus triste que je ne voulais. Autrefois, je recherchais les caresses, les dorloteries avec importunité, maintenant je fuyais

tout ce qui pouvait donner lieu à quelque expansion. J'avais hâte d'être seule, et d'être en situation de penser seulement pour moi.

C'était surtout aux attristantes lueurs du crépuscule qu'un feu étrange descendait dans mon front. Mon imagination était alors plus féconde, plus colorée, et plus mélancolique; mon cœur, certains jours, fondait d'ivresse implorant de la pensée un aliment toujours nouveau et pourtant toujours le même. C'était lorsque la pensée amenait ses longues chaînes de fraîches et langoureuses créations qu'il battait avec délices! Mes yeux alors contemplaient le ciel dans un vague besoin d'aimer et d'en être aimé; ils épanchaient une surabondance d'affection sur les arbres, les nuages, les haies: ils les couvaient d'un regard d'amour. Puis je contemplais le soleil s'abaissant derrière le *tir;* sa face terne surnageait comme dans une mer de fer rouge; je considérais les feuilles découpées par de bizarres clartés; la citadelle endormie au milieu d'un immense embrasement, les larges rayons écarlates qui m'arrivaient à travers les tilleuls presque dépouillés. A la fin de chaque jour, j'allais fidèlement recueillir ces dernières flammes; je suivais leur direction jusqu'à l'astre dont elles émanaient; quelquefois un promeneur, s'interposant entre mon œil et le soleil, brisait ce rayon; je regardais longuement l'interrupteur; je remarquais sa démarche, sa gesticulation, ses habitudes, le caractère de son visage: je finis par les connaître tous.

Si c'était un vieillard, je revenais à mes rayons, si c'était quelque jeune homme taciturne.... eh bien, je vous l'avoue franchement, je le suivais long-temps, quelques arbres le cachaient de temps à autre, mais je le ressaisissais entre ces arbres, et je ne reportais mes yeux sur d'autres objets, qu'après avoir totalement perdu l'espoir de le ressaisir encore. C'était aussi bien souvent, des gens du peuple; ils passaient lentement, par jeunes couples dans les allées obscures, murmurant confusément comme des ombres. L'un parlait très-bas,

l'autre écoutait la tête baissée, le visage souriant et mutin, triste mutinerie, dernière défense d'une pauvre jeune fille qui aime. Que je les suivais avec envie ! quelles idées de béatitude infinie j'attachais aux tendres attitudes de ces jeunes amans ! Ils marchent ensemble, ils se touchent, comme ils doivent s'aimer ! Ah que j'aimerai, mon Dieu, lorsqu'on m'aimera, lorsqu'on m'aimera bien !... que les paroles d'amour doivent pénétrer doucement le cœur ! que disent-ils ? que vous dit un homme lorsqu'il vous aime ? que fait-il ? comment s'en aperçoit-on ? est-ce que dès l'abord il vous dirait : je vous aime ? que répondrais-je, si l'on me disait cela ?.... Je voudrais bien savoir comment on aime....

Les jeunes filles, comme vous voyez, commencent toujours par être curieuses ; si elles l'étaient moins, vous seriez moins heureux, Messieurs.

Au milieu de ces veilles rêveuses, l'automne se passa ; le soleil devint plus terne, plus froid ; les arbres se dépouillèrent entièrement ; j'entendis les dernières feuilles pleurer au sommet des tilleuls, et tomber avec lenteur et tristesse, comme les génies des beaux jours : Adieu, bel automne ! couvrons-nous des chaudes fourrures qui nous donnent un air si doux.

Le pâtre de la Lys (C. D.)

UNE PRÉFACE

Pour la traduction de quelques chants de Théodor Kœrner, à Madame †.

—

Voici un Tyrthée moderne, Théodor Kœrner — d'une main il tenait l'épée, et de l'autre la lyre aux cordes d'airain. Sa muse était grave, sévère, dithyrambique, comme l'époque elle-même. L'âme de la patrie était passée en elle. Elle avait pour mère la liberté, et pour fiancé le génie de la vengeance. Aussi, loin d'elle les douces paroles d'amour. Ce temps n'est plus : l'Allemagne est aux fers ! sa nationalité est détruite, le chaste asile de sa pensée, profané ; ses jeunes filles et ses femmes séduites et trompées !... Aux armes donc ! aux armes ! C'est la plus sainte des croisades, la croisade de la délivrance !

Semblable à la sibylle antique échevelée et palpitante sous l'inspiration, Kœrner s'agite sur le trépied du patriotisme. des paroles électriques s'échappent de sa bouche, en flots d'indignation et de haine. Il jette anathême à la lâcheté comme à l'oppression. Il flétrit ceux qui endurent le joug, comme les tyrans qui l'imposent. Il s'écrie que Dieu s'éloigne des hommes sans cœur qui n'osent pas féconder de leur sang une cause juste.— Et quand enfin la nation se lève spontanément comme un seul guerrier, le poète-soldat n'a plus qu'un chant, un refrain : « Le Dieu juste est avec nous : Hurrah ! frères, sur l'ennemi ! » Hurrah ! pour affranchir le Rhin, notre père ! Hurrah ! pour » venger notre mère, l'Allemagne ! »

— Et les épées impatientes tourmentent le fourreau. Elles ont soif du sang. Elles sont fières de leurs amans qui les caressent ; et elles leurs disent ces douces paroles :

« C'est un vaillant chevalier qui me porte :
» Voilà pourquoi je fais jaillir de vives étincelles !
» Je suis fiancée à un homme libre :
» Voilà ce qui réjouit fort le glaive !
» Hurrah ! »

Toute l'histoire si dramatique de la fermentation libératrice de l'Allemagne, palpite dans ce recueil. Il conserve l'écho de chaque battement de son noble cœur depuis 1809 jusqu'à 1813. Il semble que cette lyre frémissante, suspendue aux rameaux du chêne symbolique de la Germanie, ait répondu par un accord fidèle à la moindre brise d'espoir, de haine et de vengeance, qui venait à toucher ses cordes !

La première note se fait entendre en 1809. Le poète s'agenouille sur la tombe d'*André Hofer*, ce paysan tyrolien qui d'abord mourut pour la sainte cause. Il s'agenouille et chante cette mort sacrée. Mais point de larmes ! car une telle mort est une apothéose, et Kœrner portait dans le cœur une pensée d'espoir exprimée plus tard dans une de ses odes :

« Et dussé-je un jour manquer parmi les rangs de ceux » qui retourneront victorieux dans la patrie, ne pleurez pas » sur moi : enviez mon bonheur ! »

Dans ce qu'il dit à la noble victime, on devine le sort qu'alors le poète rêvait pour lui-même :

— « Et, fidèle aussi, ton peuple vint à toi ! »

— « La liberté se fraie un chemin à travers les douleurs de la mort ! »

Et enfin :

— « La balle frappe ton cœur, et, libre, ton âme s'envole ! »

Après ces strophes, la lyre de Kœrner s'endort pour ne se réveiller qu'en 1811. Que fait le poète ? Il aiguise son épée,

il sonde l'abîme de la servitude et de la honte ; il compte une à une les flétrissures de son pays; il vide jusqu'à la lie le calice de l'outrage.— Et l'amertume gonfle sa poitrine, et son cœur déborde enfin. Qui donc alors choisit-il pour confident de ses plaintes? quel sein ami?... Les chênes de l'Allemagne, les chênes, antiques témoins des temps glorieux de la patrie :

« Il se fait nuit, les voix du jour se taisent ;
» Plus rouge rayonne la dernière splendeur du soleil,
» Et je m'assieds ici sous vos rameaux,
» Et mon cœur est si plein, si hardi! etc. »

Cette pièce entière respire une mélancolie héroïque— et qu'elle est allemande surtout par sa physionomie grave et méditative, par la religion des souvenirs, par le respect des ancêtres, et toujours par l'animation de la nature sympathique.

Une fois déchargé de ce fardeau de tristesse, le poète se lève plus confiant. Sans doute il a vu briller une étoile d'espoir à travers les branches séculaires, car voici qu'il devient prophète et qu'il prédit la délivrance ; il s'est écrié devant un buste de la reine Louise :

« Vienne enfin le jour de la liberté et de la vengeance,
» Et ton peuple jettera un cri ; alors, patrône de l'Allemagne,
» Eveille-toi, toi le bon ange de la bonne cause! »

— Puis les hymnes se succèdent avec délire. C'est un chœur unamine répété par tous les échos des vallées et des collines. Ecoutez l'ode *à la Patrie!* Ecoutez *le chant des Chasseurs!* Frémissez au dithyrambe furieux des *noirs Chasseurs*.. — A genoux! car j'entends la *prière pendant la bataille* — un frisson court sur ma peau ! car voici *la chasse de Lutzow!*

O Poètes d'action! vous n'avez qu'à chanter votre vie pour composer une épopée : Le peuple est là qui la conservera dans sa mémoire et dans son cœur. Vos actions, vous les gravez avec la pointe du glaive sur les tables d'airain de la patrie. Vous, du moins, vous ne soupirez pas des élégies qui énervent.

Vous ne savez que les mots qui fortifient. Vous rallumez la flamme dans les foyers éteints, vous rappelez les hommes à la dignité et au dévouement en étalant votre propre vie; enfin, comme l'a dit un autre héros-poète allemand de cette époque, vous écrivez avec le pur sang de votre cœur!

Et toi, Kœrner qui mourus si jeune et si plein d'avenir, (en 1813), tu as pourtant assez chanté pour ta gloire; tu as assez vécu pour que ta mémoire ne meure pas: Ta gloire et ton souvenir seront protégés par la reconnaissance de ta patrie! Rappelle-toi ce vers que tu prononças sur la tombe de *Hofer* le martyr:

« Et, fidèle aussi, ton peuple est venu à toi! »

— Et ce peuple, ô Kœrner, le voilà maintenant prosterné devant ton ombre. Dans son amour, il te compare à Arminius: — Oh! oui! l'avenir admirera vos deux fronts brillans sous la même auréole! à chaque fête de la patrie, les enfans de l'Allemagne tresseront des couronnes de feuilles de chêne, en l'honneur de vos noms immortels!

Et moi qui t'aime et qui t'admire avec respect, je te jure ici, belle ombre, d'aller bientôt recueillir aux bords où tu vivais, ce que tes frères et tes amis racontent de toi; je te jure que mes mains pieuses construiront avec ces débris de ton existence, un monument à ta mémoire!

4 Août 1837 — au soir.

QUELQUES POÉSIES DE KORNER.

dédicace.

Le Faisceau d'Armes.

A vous tous dont la pensée fidèle se reporte encore vers l'audacieux chanteur, à vous dont l'image, chaque fois que je l'évoque, me plonge dans l'âme une douce paix, à vous ces chants ! — Oh ! puissent-ils vous réjouir ! souvent, il est vrai, souvent mon cœur farouche vous attrista, SOUVENT SES ORAGES ONT TROUBLÉ VOS HEURES SEREINES ; mais votre FOI et votre AMOUR, jamais il ne les ébranla !

Aussi, demeurez-moi favorables ! — Les étendards de la patrie flottent avec orgueil dans le port de la liberté allemande. La voix sacrée de nos ancêtres nous crie : « Poètes, en avant ! et protégez la parole allemande ! » — Le cœur hardi ne se laisse pas deux fois appeler ; le tourbillon des batailles l'emporte en mugissant ; la lyre se tait, les glaives nus résonnent. — Dehors ! mon glaive ! entonne aussi ton chant ! !

La tempête du combat éclate ! — Adieu, vous âmes fidèles ; cette feuille vous rapporte le salut de l'ami. Qu'elle vous parle souvent, oh ! bien souvent de lui ! qu'elle porte doucement son image sous vos yeux. — Et dussé-je manquer un jour dans les rangs de ceux qui retourneront vainqueurs dans la patrie : Ne pleurez pas sur moi, enviez-moi mon bonheur ! car ce que dans sa sainte ivresse la lyre avait chanté, le glaive l'aura librement conquis !

Théodor KŒRNER.

Mort d'André Hofer.

—

Fidèle, tu restas attaché à ton vieux Prince,
Fidèle, tu voulus reconquérir ton vieux bien;
Pour tresser à la liberté son éternelle alliance,
Tu posas un pied hardi dans la carrière des héros !

Et, fidèle aussi, ton peuple vint à toi,
Comme s'il voulait regagner par les armes le bonheur de ses pères
Hélas! qui peut lutter contre l'arrêt de Dieu!.....
Cette belle espérance était — une plus belle erreur.

Les esclaves du tyran te saisissent;
Mais tandis que tes yeux se lèvent au ciel vers la victoire;
La liberté se fraie un chemin à travers les douleurs de la mort !

Et calme, tu les vois tendre leurs arquebuses:
Ils tirent — la balle frappe le cœur,
Et, libre! ton âme s'envole !

1809.

Les Chênes.

—

Voici la nuit, les voix du jour se taisent,
Plus rouge rayonne la dernière lueur du soleil;
Et je m'assieds ici sous vos rameaux,
Et mon cœur est si plein, si hardi!
O des vieux temps vieux et fidèles témoins,
Vous êtes pourtant parés de la fraîche verdure de la vie,
Et les images fortes et nobles de nos ancêtres
Nous sont conservées dans l'emblème de votre majesté glorieuse!
Que de nobles choses le temps a détruites!
Que de choses belles mortes d'une mort précoce!
A travers les riches couronnes de feuilles
Voici que le crépuscule nous jette l'éclat de son adieu.
Mais, insoucieux de votre sort, c'est en vain que le temps vous a menacés,
Et dans le frémissement des rameaux me vient ceci :
» Tout ce qui est grand doit subsister dans la mort! »
— Et vous avez subsisté — Vous verdissez frais et hardis
Pleins d'une forte ardeur;
Nul pèlerin ne peut se résoudre à poursuivre sa route
Sans se reposer à votre ombre.
Et quand, à l'automne, vos feuilles tombent :
Mortes, elles leur sont encore un bien précieux :
Car en fécondant le sol, vos enfans deviennent les germes
De la beauté de votre prochain printemps.
Bel emblème de la vieille foi allemande,
Vous avez contemplé de meilleurs temps;
Vous avez vu de joyeuses et hardies consécrations de mort,
Dans ces jours où les citoyens donnèrent à leurs états de puissans fondemens.
— Mais à quoi sert de renouveler la douleur?....
Tous cependant sont fiancés à cette douleur!!
Peuple allemand, toi le meilleur des peuples,
Tes chênes sont debout, tu es tombé!

1811.

Devant le buste de la reine Louise.

—

Tu dors si doucement! les traits sereins respirent
Encore les beaux rêves qui animèrent ta vie;
L'assoupissement ne fait qu'abaisser son aile,
Et une sainte paix clôt tes yeux limpides.

Oh! dors ainsi, jusqu'à ce que les frères de ton peuple,
Au signal ondoyant des feux sur les collines,
Se réconcilieront avec Dieu en tirant hors du fourreau leurs glaives rouillés,
Et en immolant leur vie à la conquête des biens les plus sacrés!

Le Seigneur sait où il nous conduit à travers la mort et la ruine:
Aussi devons-nous gagner notre salut dans la lutte,
Pour que nos enfans puissent mourir libres!
Et vienne enfin le jour de la liberté et de la vengeance:
Alors ton peuple jettera un cri; alors, patrone de l'Allemagne, réveille-toi,
Toi le bon ange de la bonne cause!

1812.

Ma Patrie.

Où est la patrie du chanteur ? —
— Là où un noble génie étincelait,
Où des couronnes fleurissaient pour le beau,
Où des cœurs forts brûlaient
Enflammés pour toute chose sainte.
C'est là qu'était ma patrie !
Comment se nomme la patrie du chanteur ?
Maintenant sur les cadavres de ses fils,
Maintenant elle pleure sous la verge de l'étranger ;
Naguère on ne la nommait que le pays des chênes,
Le pays libre, le pays allemand.
Ainsi se nommait ma patrie !
Pourquoi pleure la patrie du chanteur ? —
Parce que devant les orages de la tyrannie
Les princes de ces peuples tremblent,
Parce que leurs paroles sacrées éclatent et se perdent,
Et parce que son appel n'est entendu de personne.
C'est pourquoi pleure ma patrie !
A qui s'adresse le cri de la patrie du chanteur ? —
— Il s'élève vers les dieux sourds ;
Avec les tempêtes du désespoir
Il s'élève vers sa liberté, vers ses libérateurs,
Vers un bras vengeur, sa récompense !...
— Voilà à qui s'adresse le cri de ma patrie !
Que veut la patrie du chanteur ?
Elle veut abattre l'esclavage,
Chasser hors des frontières le chien avide de sang,
Et, libre, porter des fils libres,
Ou, libre, les ensevelir sous le sable !
Voilà ce que veut ma patrie !
— Et la patrie du chanteur espère..... ?
Elle espère dans la justice de sa cause ;
Elle espère que son peuple fidèle se réveillera,
Elle espère dans la vengeance du Dieu puissant —
— Et elle n'a pas méconnu ce vengeur :
C'est pourquoi ma patrie espère !

1813.

Moskou.

—

Comme on voit là se voûter les arches de tes églises !
Comme ils brillent les murs dorés de tes palais !
Mon regard se perd, ébloui, partout où il se dirige,
Volant de splendeur en splendeur.

Là tourbillonnent soudain des flots de feu :
Ce sont tes enfans qui de leurs propres mains
Lancent sur leurs toits les torches étincelantes :
Un cercle de feu te couronne et pétille. —

Oh ! laisse un lâche délire te blâmer ! —
Vous, églises, croulez vite ! Palais engloutissez-vous!
Le Phénix de la Russie se précipite dans les flammes!

Mais, glorieusement transfiguré, s'échappant de son auréole de feu,
Il va ressusciter dans l'éclat d'une nouvelle jeunesse;
— Et saint George brandit sa lance triomphante !

1813 ! !.....

Départ de Vienne.

Adieu! adieu! — avec de sourds battemens de cœur,
Je te dis adieu — et j'obéis à mon devoir.
Aux cils de ma paupière veut trembler une larme;
Pourquoi m'en défendre? une larme ne me calomnie point? —
Ah! en quelque lieu que je porte mes pas, dans les sentiers de la paix
Comme dans les champs où la mort cueille des couronnes sanglantes:
Partout tes formes gracieuses et chéries
Captiveront l'amour et les chastes désirs de mon âme!

Ne me méconnaissez pas! ô génies de ma vie!
Ne méconnaissez pas l'ardente impulsion de mon âme!
Chargez-vous de diriger l'effort de ma lyre et de mon épée.
Ce n'est pas en vain que j'ai disséminé l'essaim de mes rêves;
Qu'elle est belle la mort que si souvent j'ai célébrée dans mes chants!
Une mort inspirée pour le peuple et pour la liberté!
— Oh! permettez qu'à cette heure j'aille mériter cette couronne!

Bien plus légèrement se tressent les vertes couronnes
Gagnées par l'enthousiasme serein de la lyre;
Un cœur juste bat avec joie pour la justice.
Toi, que j'ai poursuivie des flammes de ma jeunesse,
Laisse-moi conquérir pour l'art une patrie,
Dût-ce être au prix du plus chaud de mon sang!
— Encore ce baiser! et s'il doit être le dernier,
Il n'y aura pourtant pas de mort pour notre amour!

1813.

Appel.

Allons, mon peuple! les signaux enflammés fument,
Brillante poind dans le nord la lumière de la liberté.
Tu dois plonger l'acier dans le cœur de l'ennemi;
Allons, mon peuple! — les signaux enflammés fument,
La moisson est mûre; moissonneurs, ne temporisez pas!
Le plus sacré, le dernier saint gît dans le glaive:
Enfonce ta lance dans ton cœur fidèle:
— Ce sera un chemin vers la liberté! — Lave la terre,
Ton pays allemand, avec ton sang pur!

Ce n'est pas une guerre qui concerne les couronnes:
C'est une croisade, c'est une sainte guerre!
Droits, mœurs, vertu, foi, conscience,
Le tyran a tout arraché de ton sein;
— Délivre-les par le triomphe de la liberté!
Le gémissement de tes vieillards crie: « Réveille-toi! »
Les ruines de tes demeures lancent l'anathème sur l'engeance des brigands;
Le déshonneur de tes filles invoque la vengeance;
Le meurtre de tes fils réclame du sang!

Brise le soc de tes charrues, laisse-là le marteau,
Et la lyre muette, et tes métiers inutiles!
Déserte tes cours et tes halles!
Le Dieu devant qui tes étendards ondoient,
Veut contempler son peuple armé!
Car tu dois construire un grand autel,
Dans l'éternelle aurore de sa liberté!
Avec ton glaive tu tailleras les pierres:
Que le temple se fonde sur le trépas des héros!

Pourquoi ces pleurs, jeunes filles, pourquoi ces cris, femmes,
Vous pour qui le Seigneur n'a point acéré les glaives;
Pourquoi ces pleurs lorsque, ravis, nous précipitons nos jeunes poitrines
Contre le troupeau de vos assassins?
Est-ce parce que la farouche volupté des combats vous manque?....
— Mais ne pouvez-vous pas vous élancer joyeuses aux autels de Dieu?
Il vous a donné la sollicitude et les tendres soins qui guérissent les blessures;
Il a donné aux prières qui s'exhalent de vos cœurs
La belle et pure victoire de la piété!

Priez donc pour que l'ancienne force se ranime,
Pour que nous apparaissions ici l'ancien peuple de la victoire!
Les martyrs de la sainte cause allemande,
Oh! invoquez-les comme les génies de la vengeance,
Comme les bons anges d'une juste guerre!
Louise, plane en le bénissant, sur le front de ton époux;
Génie de notre Ferdinand, en tête de la marche!!
Et vous toutes, ombres libres des héros de l'allemagne,
Avec nous! avec nous!! et avec le vol de nos drapeaux! —

Le Ciel nous protège: l'Enfer doit lâcher sa proie!
Sus! peuple brave! sus! la liberté t'appelle! sus!
Haut bat ton cœur, haut s'élèvent tes chênes!
Pourquoi t'affligent-ils les tertres de tes morts?
Arbore sur leur cime l'étendard de la liberté!
— Et quand tu surgiras, mon peuple, couronné de bonheur,
Dans la splendeur glorieuse et sainte de ton passé,
Alors, ô mon peuple! n'oublie pas ceux qui moururent fidèles,
Et pose aussi sur leur urne l'ornement des couronnes de chênes!

1813.

Chant du Chasseur.

Allons, chasseurs, libres et prompts!
Décrochez du mur les arquebuses!
Le courage dompte le monde!
Vite sur l'ennemi, vite dans la plaine!
Pour l'Allemagne notre patrie!

De l'ouest, du nord, du sud et de l'est
Nous conduit un rayon de vengeance:
Oui des rives de l'Oder, du Weser, du Mein,
Des bords de l'Elbe et du Rhin, notre père,
Et de la vallée du Danube!

Mais nous sommes tous frères,
Et cela gonfle notre courage;
Nous sommes liés par une même langue — nœud sacré!
— Nous sommes liés par un même Dieu, par une même patrie,
Par un même sang fidèle, le sang allemand!

Ce n'est pas dans un but de conquête
Que nous désertons les foyers de nos pères;
C'est contre la plus infâme tyrannie de la force
Que nous combattons joyeux:
— Et cela vaut le prix du sang!

Mais vous, qui nous aimez d'un amour fidèle,
Que le Seigneur soit votre bouclier!
Nous le paierons avec notre sang:
Car la liberté est le premier bien
Puisqu'il coûte des milliers de vies.

Ainsi, courage, chasseurs! libres et prompts!
Malgré les pleurs de la bien-aimée.
Dieu sera notre secours dans une juste guerre!
Vite! dans la plaine! mort ou victoire;
Vite! frères, sur l'ennemi!

1813.

Chant du noir Chasseur.

—

En campagne! en campagne! les esprits vengeurs nous exhortent!
Debout, peuple allemand! en guerre!
En campagne! en campagne! dans les airs ondoient nos étendards:
Ils nous conduisent à la victoire!

Petite est la troupe, mais grande est la confiance
Dans le Dieu juste!
Où les anges construisent leurs forts
Les arts infernaux ne peuvent rien!

N'accordez point de pardon! — Si vous ne pouvez plus lever le glaive,
Alors n'ayez point horreur d'étrangler,
Et vendez cher la dernière goutte de vie!
La mort rend tout libre!

Nous portons encore, dans ces noirs vêtemens de vengeance
Le deuil de notre courage mort; (*)
Mais si l'on nous demande pourquoi ce rouge:
— « C'est l'emblême du sang français! »
Avec Dieu!! — Si un jour, éclairant les cadavres de l'ennemi,
L'étoile de la paix se lève,
Alors nous planterons un blanc trophée
Sur les bords libres du Rhin!

1813.

(*) Les chasseurs de Lutzow étaient vêtus de noir. Ils avaient juré de ne quitter cette sombre couleur qu'après la délivrance de la patrie. Ils avaient aussi des ornemens rouges.

Chant à boire,

AVANT LE COMBAT.

—

Bataille, tu commences!
Saluez-vous en joyeux certes,
A haute voix, selon le rite des Germains!
Frères, approchez!

Le vin pétille encore;
Avant que les trompettes ne donnent le signal menaçant,
Laissez-nous nous réconcilier avec la vie:
Frères! versez!

Dieu, ô père! écoute,
Ecoute ce qu'aux portes du tombeau
Ont juré les fils de la patrie:
Frères, vous jurez!!

« Asile de la patrie,
Nous voulons te délivrer de chaînes brûlantes,
Nous le voulons, morts ou vainqueurs! »
— Battemens de mains et sermens!

Les entendez-vous s'approcher?
— Amour — et joie — et douleur! :
Mort, tu ne peux pas nous séparer!
Frères, heurtez les verres!

Le combat nous appelle — dehors!
Ecoutez! les trompettes sonnent!
En avant! pour la vie et la mort!
— Frères, videz!

1813.

Prière pendant le Combat.

—

Père, je t'appelle!
Autour de moi s'amasse la fumée des canons rugissans;
Autour de moi jaillissent des éclairs au cliquetis sourd:
Gouverneur des combats, je t'appelle!
Toi, père, conduis-moi!

Toi, père, conduis-moi!
Conduis-moi à la victoire, conduis-moi à la mort:
Seigneur, je reconnais vos décrets;
Seigneur, où vous voulez — conduisez-moi!
Dieu, je te reconnais!

Dieu, je te reconnais!
Dans le bruissement automnal des feuilles,
Comme dans la tempête des batailles,
Source première de grâce, je te reconnais.
Toi, père, bénis-moi!

Toi, père, bénis-moi!
Entre tes mains je dépose ma vie:
Tu peux la prendre — tu l'as donnée!
Pour la vie, pour la mort bénis-moi!
Père, je te loue!

Père, je te loue!
Ce n'est pas une lutte pour les biens de la terre:
C'est ce que nous avons de plus sacré que nous défendons avec le glaive:
C'est pourquoi, abattu ou vainqueur, je te loue.
Dieu, je me livre à toi!

Dieu, je me livre à toi!
Si les foudres de la mort me frappent,
Si mes veines ouvertes coulent,
A toi, mon Dieu! à toi je me livre.
Père, je t'appelle!

1813.

A la mémoire de Théodor Koerner.

—

SONNET TRADUIT DE *VON STÄGEMANN.*

—

Oui, ton glaive a cessé de grincer sa colère,
Mais ta lyre d'airain ne doit pas sommeiller !
Oui, la tombe a ravi le vaillant chevalier.
Mais le barde ailé fuit la prison funéraire !

Tous répètent les chants que tu chantais naguère,
Le temps, faucheur jaloux des noms qu'il voit briller,
Pour en parer son front, eut soin de dépouiller
De son feuillage frais ton rameau tutélaire.

Dors libre sous l'abri des chênes allemands !
Si jamais d'Irminsul les sacrés fondemens
De nouveau s'ébranlaient au vent de l'arrogance ;

Alors, du Ciel où Dieu t'a couronné martyr,
Oh ! laisse alors ton glaive et ta lyre frémir,
Pressant — comme aujourd'hui — la tardive vengeance !

N. MARTIN.

Août 1837.

La Séduction.

—

Heri virgo..... et crus !!

Chaque soir, méditant au bord de ce parterre,
Je crois y retrouver la rose solitaire
Morte depuis long-temps.
Si tu savais, ami, combien elle était belle,
Lorsque jouait sur son sein la verte demoiselle
Au lever du printemps !

D'abord je l'aperçus, dans ce bosquet modeste,
Cachée aux yeux de tous ; vierge pâle et céleste
Qui voulait plaire à Dieu.
Elevant un front pur, beau comme l'espérance,
A l'azur éthéré montrant son innocence
En nous disant adieu !

Mais plus tard je la vis, sur sa tige orgueilleuse,
Regarder le soleil, par sa chaleur, heureuse
De se sentir au jour.
Arrête, douce fleur, la chaleur est mortelle,
Et, qui vécut beaucoup ne sent plus l'étincelle
Du plaisir, de l'amour ! !

Le zéphir était frais, la feuille qui s'oscille
N'osait pas soupirer : timide jeune fille
Tu voulais un soutien !...
Aurore, tendre aurore, ô ! toi qui fus sa mère,
Pourquoi l'as-tu quittée et laissée à la terre
Pour le Ciel adrien ?...

Car tu savais déjà que le foyer des mondes
Convoitait ton enfant ; en sortant de ses ondes,
L'infâme séducteur
Sut lui faire accepter une coupe brûlante,
Pleine d'un feu secret, d'une volupté lente
Qui remplirent son cœur.

Elle devint nubile et regarda la face
Du corrupteur doré, dont l'immorale trace
Fut marquée en tous lieux.
L'espace d'un matin il s'arrêta près d'elle.....
Sitôt qu'il l'eut usée, il partit, l'infidèle,
Pour son palais des Cieux.

Et moi, je l'ai revue, effeuillée et flétrie,
Pleine de désespoir, penchant vers l'Ibérie,
Chemin de son amant ;
Quand tout-à-coup le vent, juge sévère et sage,
De son souffle brisant la tordit au passage :
Tel fut son châtiment.

Adieu fleur que j'aimais ! Adieu rose si blanche !
Tes débris sont là-bas arrêtés par la branche
Que brisera le sort.
Hélas ! autour de moi tout doit quitter la vie
Grand Dieu, serait-il vrai, n'est-il une patrie
Qu'au séjour de la mort ?....

A^de Bianchi.

L'AVENIR

A UN ENFANT.

Dors, dors, enfant près de ta mère
Qui te contemple à ton berceau ;
Donne-lui, toi faible roseau,
Un sourire ouvrant la paupière.
Si tu voyais son doux visage
Rayonnant de voir tes beaux yeux ;
Son regard qui se lève aux cieux,
Priant pour ton âme volage !
Que ta prière soit pour elle,
Toi, son enfant et son amour ;
Car il viendra vite le jour,
Où du monde faible étincelle
Tu verras le divin séjour.

Que nulle souffrance
Ne vienne en ton cœur
T'apporter malheur
Dans ta douce enfance.

Avec le souris sur ta lèvre,
Enfant va dans les prés courir ;
Va cueillir des fleurs, va bondir
Et folâtrer comme la chèvre.

Un jour tout tremblant et timide
Hélas ! maintenant si joyeux,
Tu fixeras l'œil vers les cieux,
Car ton jeune cœur sera vide :
Ce sera l'instant où ton âme
Au ciel réclamera son rang ;
Tu verras un feu dévorant
Venir te brûler comme flamme !
Tu prieras le tout-puissant.

Que nulle souffrance
Ne vienne en ton cœur
T'apporter malheur
Dans ta douce enfance.

Alors enfant dans le délire
Tu voudras une âme, une fleur,
Ange d'amour et de douceur
Et qui comprenne ton sourire.
Ah ! pendant toute ta jeunesse
Tu chercheras un pur aveu,
Car tout en toi sera de feu :
Pour entendre un mot de tendresse
Tu comprèndras alors la vie
Qui s'exhale en un doux soupir ;
Puis après tu voudras mourir ;
Mais en goûtant dans ta folie
Un seul moment de ce plaisir.

Que nulle souffrance
Ne vienne en ton cœur
T'apporter malheur
Dans ta douce enfance.

DICTIONNAIRE

DE

Morale et de Littérature,

PAR MOLIÈRE.

La démangeaison de lire ses ouvrages
est un vice attaché à la qualité de poète.
(*La comtesse d'Escarbagnas*).

On ne me contestera probablement pas la vérité de cette épigraphe, à l'appui de laquelle MM. tels et tels, que je pourrais nommer, viendraient, au besoin, fournir mille et mille preuves de la perspicacité de Madame la comtesse d'Escarbagnas.

Mais, ce n'est plus seulement aux poètes de profession que ce trait caractéristique de leur exquise modestie peut s'appliquer de nos jours. Depuis le droit prodigieux que l'article 7

de la charte accorde à tous les Français de publier et de faire imprimer leurs opinions, c'est bénédiction de voir quelle immensité d'écrivains se sont tout-à-coup révélés à eux-mêmes, et combien sont devenues productives et recherchées les professions de lythographe, d'imprimeur et de marchand de papier.

Me diriez-vous, en effet, quel est aujourd'hui le pair de France ou le député qui n'aime à relire à ses amis le discours *toujours extrêmement remarquable* qu'il a improvisé ou récité la veille, et que le Moniteur, vient de publier revu, corrigé et considérablement remanié par son prote, à la plus grande gloire de l'orateur. Le feuilletoniste passe et repasse vingt fois pour une ses petits *factums* hebdomadaires, afin d'être à l'occasion, en état de parler du livre dont il n'a patroné ou contesté le mérite que sur le vû de la table des chapitres.

Le ministre secoue incessamment aux oreilles de ses courtisans, sa même marotte gouvernementale. *C'est toujours avec un nouveau plaisir* que le Roi des Français accueille les réponses platement laudatives ou caustiquement flagorneuses que, dans les jours solennels, lui adressent les deux chambres, par la bouche de leurs présidens électifs; et je gagerais, enfin, que depuis monsieur Scribe, le vaudevilliste académicien, jusqu'à MM. Dumas et Victor Hugo, qui ne seraient pas fâchés de l'être, tous nos auteurs dramatiques savent leurs longues tirades ou leurs petits couplets par cœur, tant il est doux de se complaire dans la lecture de ses chefs-d'œuvres; or, c'est toujours un chef-d'œuvre, ou environ, que chaque écrivain se rend, *in petto*, la justice d'avoir produit. Demandez plutôt à MM. les philantropes de tous les temps et de tous les pays, depuis Howard jusques à M. Moreau-Christophe, et vous vous convaincrez qu'il n'y a point de réformateurs auxquels on puisse plus consciencieusement appliquer notre épigraphe, excepté peut-être les soutenans de l'économie politique ou ceux de l'école sociale de feu M. Fourrier.

Cependant il faut bien convenir, quelque opinion qu'on

ait à tort ou à raison, de sa supériorité individuelle, qu'on n'a pas tout inventé de soi-même, et que, bon gré mal gré, on s'est vu de temps à autre forcé de puiser beaucoup de bonnes choses dans le génie d'autrui. Mais n'est pas érudit qui veut, et c'est tant mieux. L'érudition flétrit l'imagination et la rend lourde en diable ; elle absorbe, en outre, les trois quarts au moins des plus beaux jours de la vie, pour n'arriver, en définitive, qu'à la publication d'immenses in-folio qu'on ne lit plus, quelque curieuses que soient d'ailleurs les élucubrations de toute nature qu'ils renferment, et qui ne valent guères, après tout, la peine qu'elles ont coutée à leurs metteurs en œuvre. Pauvre gens qui s'imaginent

« Que sur eux l'univers a la vue attachée,
» Que partout de leur nom la gloire est épanchée ;
» Et qu'en science ils sont des prodiges fameux
» Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
» Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
» Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
» A se bien barbouiller de grec et de latin,
» Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
» De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :
» Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;
» Riches, pour tout mérite, en babil importun ;
» Inhabiles à tout, vides de sens commun,
» Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
» A décrier partout l'esprit et la science. » (1)

Nous avons changé tout cela, grâces à Dieu ? et si nous sommes évidemment moins riches de science, nous le sommes infiniment plus en billets de banque, ce qui ne donne pas moins d'autorité à notre nom que de jouissances à notre vie d'hommes de lettres.

Toutefois quand on se fait auteur, artiste, jurisconsulte et

(1) Les Femmes savantes.

même diplomate, il est d'assez bon goût de paraître profond, et cela devient assez difficile quand on s'est jeté de prime abord dans la carrière de la célébrité.

Quelles grâces immenses les poètes, les peintres, les écrivains religieux ou profanes, les ministres et les magistrats de robe ou d'épée ne doivent-ils donc pas à ces patients et laborieux investigateurs de l'esprit de tout le monde, qui se sont donné la peine d'extraire par ordre alphabétique et de matière, ce qu'il y a de saillant dans tous les coins et recoins de nos bibliothèques publiques les plus poudreuses et les plus vermoulues.

Nous avons eu, d'abord, de petits recueils de l'esprit de Voltaire, des maximes de Richelieu, des pensées de Massillon et de Bossuet, de Machiavel et de d'Aguesseau, le tout sous la terminaison d'*Ana* comme qui dirait le *Brunetiana*, le *Voltériana*, etc., etc., etc., ce qui ne laissait pas d'être assez commode pour la littérature paresseuse de nos modernes écrivains, sans cependant atteindre complétement à leur imprimer ce vernis d'érudition qui revêt toujours d'un certain éclat et d'une certaine importance, les ouvrages les moins sérieux. Mais ce précédent devait donner l'éveil aux faiseurs de recherches, et c'est ce qui arriva.

Combien de philosophes, ou soi-disant tels, eussent été embarrassés de combattre et de citer les livres saints dans leurs philippiques anti-chrétiennes, sans le secours de la *concordance* du révérend père bénédictin *Huberti-Phalesii*, et sans la *morale chrétienne* de M. Chaud?

Que de versificateurs ont dû le piquant et l'originalité de leur style, à la *morale des poètes* de M. Moustalon; et que de moralistes se fussent trouvés en grand'peine de lier et d'harmonier leurs idées à leur sujet, sans le secours *des pensées* de Pascal et des *maximes* de la Rochefoucault!

Mais le plus illustre, le plus grand de nos penseurs, peut-être, Molière enfin, manquait à la collection de nos recueils alphabétiques français, et c'est sans contredit, pour subvenir

à cette lacune si fatale à la littérature en déficit de nobles et grandes idées, que nous devons celui que viennent de publier MM. Eugène L**** et Alph^e M. de V.

Nous ne parlerons point de son mérite typographique, il était impossible de faire moins pour l'auteur du Tartuffe, du Misanthrope et de l'Avare.

Mais nous féliciterons les explorateurs de cette mine si riche et si féconde de l'avoir rouverte en temps utile, et avec un discernement exquis. Hélas! hélas! le romantisme jeune-France a beau contourner ses lèvres et son menton de la barbe du moyen-âge, et développer son large front de bataille en face des vieux voltigeurs commandés par les Racine, les Jean-Jacques Rousseau, les Bossuet et autres *ganaches* de ce genre; il n'en recule pas moins épouvanté de ses défaites, et ne s'aperçoit pas que les applaudissemens qu'on lui jette à la face ne s'adressent qu'aux sifflets dont on déchire ses *oreilles grandioses!*

Il était juste que le grand Molière assistât à ce triomphe! aussi, quel génie!

Veut-il caractériser le despotisme des mauvais rois? écoutez —

« Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent » que de ne s'en acquitter pas assez tôt (1).

S'agit-il de stygmatiser l'Hypocrisie? — Voici le trait: —

« L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à » la mode passent pour vertus.

La fausse religion? — Où trouver autre part rien d'aussi admirablement concis et vrai que ces quelques vers?

« ... Comme je ne vois nul genre de héros
» Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
» Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
» Que la sainte ferveur d'un véritable zèle:

(1) L'Impromptu de Versailles.

» Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
» Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
» Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
» De qui la sacrilège et pompeuse grimace
» Abuse impunément et se joue à leur gré
» De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
» Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
» Font de dévotion métier et marchandise,
» Et veulent acheter crédit et dignités
» A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
» Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
» Par le chemin du ciel courir à la fortune;
» Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
» Et prêchent la retraite au milieu de la cour:
» Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices;
» Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
» Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
» De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
» D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
» Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
» Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
» Veut nous assassiner avec un fer sacré,
» De ce faux caractère on en voit trop paraître.

» Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
» Ce titre par aucun ne leur est débattu:
» Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu:
» On ne voit point en eux ce faste insupportable,
» Et leur dévotion est humaine et traitable:
» Ils ne censurent point toutes nos actions,
» Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
» Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
» C'est par leurs actions qu'ils réforment les nôtres.
» L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
» Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
» Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre:
» On les voit, pour tous soins se mêler de bien vivre.
» Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
» Ils attachent leur haine au péché seulement,

» Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême,
» Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
» Voilà mes gens ; voilà comme il faut en user,
» Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer. (1)

A genoux, Messieurs, à genoux : il y a cent magnifiques sermons dans ces quelques lignes du maître ! allons, courage ! écrivez, et surtout pensez ainsi ; puis après, vous pourrez, sans impudeur, afficher votre *castigat ridendo mores* au fronton de votre avant-scène.

Et quel est donc le pli si caché du cœur humain qui soit échappé au pinceau scrutateur du grand peintre ? N'a-t-il pas averti quelques-uns de nos grands penseurs à la mode,

« Qu'un sot savant est sot, plus qu'un sot ignorant. (2)

N'a t-il pas jeté cette philosophie consolatrice aux malheureux pour qui le mariage a des chances si fâcheuses *d'incompatibilité d'humeur*.

« . . . . . Vous voilà bien malade !
» Mille gens LE SONT bien sans vous faire bravade,
» Qui de mine, de cœur, de biens et de maison
» Ne feraient avec vous nulle comparaison. (3)

Ce qui ne signifie pas, absolument parlant, qu'il soit fort indifférent *de l'être*, ou de ne l'être pas, car,

« . . . . L'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
» De semblables affronts à moins qu'être un vrai sot. (4)

Mais outre qu'il est sage de ne pas trop s'en désespérer attendu que

« . . . . . Tout le mal quoique le monde glose,
» N'est que dans la façon de recevoir la chose. (5)

---

(1) Tartaffe.
(2) Les Femmes savantes.
(3) Ecole des femmes.
(4) Sganarelle.
(5) Ecole des femmes.

En pareille matière,

« Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit;
» Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit. (1)

Après tout, ainsi que le dit, avec beaucoup de sens, M. le théologal de Bazas, l'illustre Charron.

« La fréquence de cest accident doibt meshuy en avoir » modéré l'aigreur. (2)

Et quel autre que Molière a prodigué de plus sages conseils, sur les dangers de cette passion si douce et si délicate, si puissante et si faible qu'on appelle l'AMOUR!

N'y a-t-il pas tout un cours de prévoyance dans ce peu de mots de la princesse d'Elide. — « Lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir ». Et quoi de plus gracieux, de plus vrai que ce joli quatrain.

« Un cœur bien amoureux
» Sur cent petits égards s'attache avec étude,
» Et se fait une inquiétude
» De la manière d'être heureux. (3)

Assurément je n'en finirais point s'il me fallait prouver par de nouvelles citations, (et ce serait facile) qu'il n'y a pas un seul homme au monde, une seule existence possible, une seule passion humaine qui n'ait été révélée toute entière par notre incomparable artiste, et que bien lu et bien compris, Molière vaut à lui seul cinq cent mille volumes de moralistes et de prédicateurs.

Grâces soient donc rendues aux éditeurs du délicieux recueil que nous annonçons; il doit faire fortune, même en certain pays où l'on voit plus d'un crésus dont — « les lu- » mières sont petites, mais dont l'argent redresse les jugemens

(1) Tartuffe.
(2) De la Sagesse, page 720, 2e partie.
(3) Amphitrion.

» de leur esprit, et dont le discernement gît au fond de leurs » bourses » (1). — Soit dit sans les fâcher, car c'est fort bien d'être riche ; et nul au monde ne le conteste, mais cependant : — « Que diable ! de l'argent ! il semble qu'ils » n'aient rien autre chose à dire ; de l'argent ! de l'argent ! de » l'argent ! ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! » toujours parler d'argent ! voilà leur épée de chevet, de » l'argent ». (2)

Va donc pour de l'argent puisque aussi bien *vous êtes orfèvre*, *monsieur Josse*, et que *vous*, *monsieur Guillaume*, *vous vendez des tapisseries...* » (3). — Toutefois nobles suzerains d'écus que vous êtes : au nom de Dieu ! un peu moins de superbe arrogance à l'encontre de cette foule d'honnêtes gens de mérite et de cœur, sur qui pèse si douloureusement l'humiliant cauchemar du *deficiente pecunid !* — *Le savoir a son prix*, et, quoique vous en disiez — *Pauvreté n'est pas vice !* Allons, Messieurs, courage ! c'est quelque chose d'admirable, j'en conviens, que la tenue des livres en partie double. Mais quand on songe que moyennant la bagatelle de 4 fr. 50 cent., on peut avoir à sa disposition tout l'esprit de Molière, et que c'est une valeur qui ne se cote pas en bourse, il faudrait être fou pour ne pas risquer quelques centimes sur une pareille spéculation.

M.—V.

---

(1) Le Bourgeois gentilhomme.
(2) L'Avare.
(3) L'Amour médecin.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE.

LETTRES BIBLIOGRAPHIQUES.

PREMIERE LETTRE.

PHILIPPE DE BROIDE.

Lille, 24 *Janvier* 1838.

M.

Il y avait à Alexandrie un vendeur de poisson salé, dont le fils se nommait Didyme.

Ce Didyme, fécond écrivain, s'était fait, à l'aide de ses propres ouvrages et de ceux d'autrui, une bibliothèque tellement nombreuse que sa mémoire s'y était fourvoyée et perdue. Le pauvre homme avait fini par ne plus se souvenir des richesses qu'il possédait. Il ne se rappelait ni les titres des livres, ni leur contenu. En un mot sa tête et sa bibliothèque formaient comme deux divisions de la tour de Babel. Cette maladive confusion des facultés intellectuelles, valut à Didyme le surnom de *Bibliolathe*, c'est-à-dire *oublieur de livres*.

Jusqu'à présent, je ne suis pas, Dieu merci, atteint de cette infirmité; je connais tous mes livres par leurs noms, prénoms et qualités. Il est vrai que je n'ai pas, comme le fils du pêcheur d'Alexandrie, composé trois mille cinq cents traités différents. Ma bibliothèque tout entière ne s'élève pas même à ce nombre de volumes; aussi je puis, dans un espace de temps assez court, les visiter tous et donner à tous un regard, un témoignage de sympathie ou de gratitude. *Après le plaisir de posséder des livres*, a dit notre Charles Nodier, *il n'en est guère de plus doux que celui d'en parler.* J'ose n'être pas de l'avis du maître. Après le bonheur d'avoir des livres, le plus grand, à mon avis, c'est de pouvoir les relire, les goûter à son aise, s'entretenir familièrement avec eux, et recueillir dans leurs pages bienveillantes cette paix de l'âme, trésor précieux qui nous console de l'absence, de l'oubli et même de l'injustice des hommes.

Fidèle, autant que je le puis, au fameux précepte de Sénèque: *probatos itaque libros semper lege*, je lis d'ordinaire les grands et bons écrivains; je les aime et les honore infiniment; mais j'avoue qu'à la longue leurs perpétuelles beautés fatiguent mon admiration; et dans plus d'une occasion je suis tenté de leur appliquer ce que Lafontaine disait de Malherbe:

> Leur trop d'esprit s'étend en de trop belles choses;
> Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

J'use donc quelquefois de la permission donnée par le même Sénèque de se délasser un peu avec les auteurs de moindre mérite, qu'il nomme familièrement *les autres : ad alios divertere libuerit.*

Parmi ces *autres*, j'aime surtout à feuilleter les livres éclos dans notre chère Flandre qui, il faut bien en convenir, a produit une quantité immense d'ouvrages médiocres, sans compter les mauvais.

C'est assurément à l'une de ces deux catégories, qu'appartient le volume dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Je le crois assez rare. Quoiqu'imprimé à Douai, il a échappé aux soigneuses investigations de M. Duthillœul qui, du reste, aura bien d'autres omissions à réparer dans la nouvelle édition qu'il prépare de sa *Bibliographie douaisienne*.

Voici le titre du livre :

Le Philosophe *ou admiration*, l'Orateur *ou rhétorique chrétienne*, le Prince *ou imitation de Dieu*, le Vassal *ou le fief*, *par Philippe de Broide, conseiller de la ville de Douai*, in-8°, 668 pages, plus 8 feuillets liminaires non chiffrés. Douai. Marc-Wion. 1627.

Philippe de Broide, docteur *in utroque jure*, et professeur de droit civil en l'Université de Douai, était natif d'Aire en Artois. Il avait épousé la fille de François Pollet, célèbre jurisconsulte, auteur d'une bonne histoire (1) du barreau romain, publiée avec des notes et additions, par Ph. de Broide lui-même, après la mort de l'auteur.

A cette époque d'études fortes et consciencieuses on n'avait pas la fureur de se faire imprimer ; on n'était pas comme de nos jours, avide de cette renommée viagère que la postérité confirme si rarement. On travaillait pour l'avenir parce qu'on y avait foi ; et quand un auteur n'était pas en mesure de donner lui-même de la publicité à son œuvre, il se reposait de ce soin sur la piété filiale, ou sur la sollicitude non moins pieuse de ses amis et de ses disciples.

Ph. de Broide fit comme son beau-père ; il écrivit un livre, mais ne le publia point. Ce sont ses enfans qui le mirent au jour sous le titre qu'on vient de lire. Ont-ils par là honoré la mémoire de leur père ? La question est délicate.

J'y pourrai revenir à la fin de cette lettre.

L'ouvrage est dédié par les héritiers éditeurs à Fr. Vander-

---

(1) *Historia fori romani restituta*..... In-8°. Duaci. L. de Winde. 1572.

Burch, archevêque de Cambrai, vertueux et saint prélat, qui mériterait d'être connu davantage (1).

Après l'épitre dédicatoire vient une *élégie* signée *Corde ou Ancre*, sur les œuvres de l'auteur, où il est dit :

— . . . . . que dans les armoiries
De Broide, estoit un AIGLE ayant plumes brunies,
Dessus un fond d'argent ses aisles estendant,
Droit encor sur ses pieds, vers le haut ciel tendant.
. . . . . .
Ce Broide estoit un AIGLE aymé du grand Jupin,
Haut-volant, clair-voyant, généreux et divin.

L'approbation, signée du docteur Mathias Navæeus, est du 12 Avril 1626 ; le privilège du 9 Juillet suivant.

L'auteur a soin de tracer d'avance la division de son livre : « Le *Philosophe*, dit-il, admire la puissance, sapience et » bonté de Dieu en ses œuvres ; montant par l'eschelle de » nature jusqu'à la *docte ignorance de Dieu*, vraye philoso- » phie chrestienne... il ravalle aussi la science humaine des- » tituée de la lumière de la foi..... L'*Orateur* s'emploie à » prier, louer et regracier Dieu et à mespriser la vanité du » monde. Le *Prince* façonne les actions humaines sur le » modèle de Dieu, et monstre combien le tyran en est dis- » semblable. Le *Vassal* faict les devoirs et droictures de » l'homme fidèle vers Dieu, son signeur souverain, et déteste » les inhumanitez et félonnies du diable. »

Dans un *petit sonnet au détracteur envieux*, il dit :

Avant juger tu me dois lire,
Et essayer ce que tu peux ;
Tel en mesdit qui fera pire ;
Car le faire et dire sont deux.

(1) M. Duthilloeul vient de donner une seconde édition de son éloge historique de Vander-Burch, couronné en 1823 par la Société d'Emulation de Cambrai.

Ph. de Broide aborde enfin son sujet. Dans le PHILOSOPHE il traite tour-à-tour du *rien ou de la privation*, de *la matière ou peut-estre*, de *la forme ou l'estre*, de *la nature naturée*, des *choses inanimées*, de *la vie ou des plantes*, des *sens ou des animaux*, de *l'homme ou de la raison*, de *la nature métisse*, du *monde invisible*, de *la docte ignorance de Dieu*, du *moyenneur homme-Dieu*, des *anti-Catons*.

La prose ne suffit pas toujours à l'auteur pour rendre ses *archétypes idées*; il a recours alors à la poésie, poésie ronsardienne si jamais il en fut; car alors les rimeurs faisaient du Ronsard, comme aujourd'hui ils essayent de faire du Lamartine.

Quand de Broide emploie le langage poétique, c'est presque toujours pour traduire ou paraphraser les anciens : Ovide ou Virgile, Isaïe, Salomon ou David. Dans le chapitre du *monde invisible*, il dit que notre imagination ne saurait se faire une idée des délices du séjour céleste, et qu'en les comparant aux joies d'ici-bas, nous ressemblons au berger de la première églogue de Virgile, avec lequel nous pourrons nous écrier un jour :

Pauvre sot, je pensois que la ville de Rome
Resembloit à la nostre, au toict couvert de chaume,
Au paillotis d'argile, ou nous soulons, bergers,
R'amener sur le soir nos troupeaux mesnagers :
Ainsi j'acomparois les petits faons aux pères,
Les caleux aux grands chiens, les cabris à leurs mères.
. . . . . .
Mais certe, à dire vray, cette ville emperière
Esleve dessus tout sa perrucque guerrière,
Autant que les sommets de ces hautains cyprez
Passent de leur grandeur ces viornes cyprez.

Ailleurs il rend ainsi le *si fractus* d'Horace :

Si quelque cas le monde amine,
Ceste fracassante ruyne
L'aura plutost acravanté
Qu'elle l'aura espouvanté.

Le *nil admirari :*

> Ne s'esbahir de rien, rien du tout n'admirer,
> C'est ce qui quasiment peut l'homme bienheurer.

Croyez-bien que je ne vais pas suivre dans son *vol oultre-ciel*, notre fécond et enthousiaste écrivain. Je le laisse traiter de la RHÉTORIQUE où les pensées, dit-il, sont *boutons esclos*, les paroles *fleurs espanouyes*, les bonnes œuvres, *fruicts pommelez* et où le fond de l'âme est le *terroir*. Je ne m'arrête pas au traité du PRINCE qui ne ressemble en rien à celui de Machiavel, et qui contient autant de chapitres que le monarque doit avoir de qualités : *puissance*, *sapience*, *législation*, *bonté*, *jugement*, *justice*, *miséricorde*, *vérité*. Enfin je vous ferai grâce aussi du VASSAL, à l'occasion duquel Broide nous apprend que les fiefs commencèrent « lorsque ces nations guer-
» rières, sorties de l'Aquilon vindrent par essains se ruer sur
» l'Occident, au bris et naufrage de ceste monarchie de l'em-
» pire romain eslocé et esboullé de sa grandeur mesme,
» remportant chacun, prinse et despouille, desplumant cet
» aigle ravissant de ses plus riches pennes dont il s'estoit em-
» paré sur les autres, ravageant tout devant eux,

> Comme lorsque Vulcain s'esprend aux crins dorez
> De la blonde Eleusis soubs les autans irez,
> Ou qu'une mer lavache, aval d'une montaigne,
> Tombe bonbondissant, déluge la campaigne,
> Gaste l'honneur riant des fertiles guérets,
> Fraye l'ahan des bœufs, désarte les forêts.

Si vous me demandez quel profit j'ai retiré de la lecture d'un tel livre, je vous répondrai qu'au milieu de ce fatras, dans ce *farrago* d'hyperboles et d'emphatiques déclamations, il y a pourtant bon nombre de mots heureux, d'aperçus singuliers et de pensées profondes ; mais ce que j'y ai trouvé surtout, ce sont de précieux matériaux pour l'histoire de notre dialecte

wallon du seizième siècle. De Broide, comme Ronsard et du Bartas, forge souvent ses mots de toutes pièces à l'imitation des Grecs ; *haut-louer*, hyver *gris-chenu*, esté *tresse-blonde*, soleil *darde-rais*, la *male-tasche* du péché, etc., etc. ; mais à ces termes qui sentent son érudit, le bon conseiller de Douai ne manque pas d'en joindre une foule d'autres qui sentent le terroir, véritables expressions du crû qui sont encore toutes vivantes dans la bouche du peuple, nonobstant les règles du beau parler dont on aura bien de la peine à lui faire prendre l'habitude.

Je vous entretiendrai prochainement d'un autre sujet.

L. G.

L. J. PRINTEMPS.

Lith. de L. Danel.

NÉCROLOGIE,

Louis-Jacques dit Printemps.

L'UNIVERSALITÉ des regrets qui ont éclaté à la mort de Printemps, l'empressement avec lequel le public tout entier a voulu s'associer aux mesures tentées par quelques amis pour arracher à une misère inévitable les enfans de l'artiste qui avait honoré la cité par ses talens, tout nous fait un devoir de ne pas laisser son nom aller à la postérité accompagné seulement du souvenir de ses ouvrages et sans y joindre quelques-unes des circonstances de cette vie de labeurs, de privations et de souffrances dont la fin seule fut marquée par une aurore qu'aucun soleil ne devait suivre. Plus d'un enseignement pourra ressortir de ce récit simple et véridique (1). — AUX JEUNES ARTISTES, il dira : Ne comptez pas sur le public ; mesurez vos forces aux obstacles nombreux qui vous attendent sans doute, et si votre vocation l'emporte, marchez sans crainte dans le lit du torrent contre les flots qui vous

(1) Sous le titre d'UNE VIE D'ARTISTE EN PROVINCE, nous avons déjà esquissé une partie de l'histoire de Printemps dans le 2e cahier de la *Revue du Nord*, tome 1, page 73.

repoussent, une heure sonnera où votre mérite sera reconnu. Cette heure sera peut-être la dernière des vôtres, mais qu'importe, pourvu qu'elle sonne! — Aux amateurs, il dira : Ne vous pressez pas trop de juger un talent qui naît; ne tuez pas cette jeune fleur par le vent de la critique ou par les glaces de l'indifférence. Que vous demande-t-elle? un peu d'abri pour la défendre des rigueurs de l'hiver, un peu de soleil pour l'aider à croître et à se développer. Cela vous coûterait si peu! — Souvenez-vous de Printemps que vous avez dédaigné lorsque son imagination pleine de trésors d'harmonie pouvait vous payer au centuple les encouragemens que vous lui auriez donnés, et que vous couronniez enfin au moment où la mort aiguisait sa faulx pour vous l'enlever!

Louis Jacques, dit Printemps, naquit à Lille le 12 Octobre 1800. Le surnom de *Printemps* lui venait d'un de ces noms de guerre qu'autrefois on donnait dans les régimens à la plupart des soldats. Son père s'appelait ainsi et, je crois, son aïeul. Ce nom est encore celui de tous les membres de sa famille. Printemps le père jouait dans les bals et passait à Lille pour l'un des plus habiles dans sa profession. Ayant une nombreuse famille à élever, il joignit à son état un commerce d'instrumens qu'il fit prospérer par son activité et par son industrie. Louis, l'aîné de ses fils, montra de bonne heure des dispositions pour la musique. Il composait de petits morceaux pour la flûte et pour le violon, puis, à la demande de son père, des contredanses et des pas redoublés; mais ce n'était pas là un aliment suffisant pour ce besoin de produire de grandes choses qui déjà tourmentait sa jeune âme. L'ardeur qu'il mettait à l'étude de l'harmonie, les idées heureuses qui paraissaient abonder en lui fixèrent l'attention de quelques personnes qui lui firent obtenir de l'administration municipale (Monsieur le comte De Muyssart était alors maire de Lille) une pension pour aller à Paris apprendre de Chérubini l'art de la composition. Après quelques années de travail il revint à Lille. A la première occasion qui se présenta il sollicita et

obtint la *faveur* de faire entendre, dans un concert que donnait Mlle Dorus, une ouverture à grand orchestre. Malheureusement il n'y eut personne à ce concert et, le lendemain, un journal annonça que les noms de Printemps et de Brun mis sur l'affiche (j'avais joué un solo de clarinette) avaient suffi pour éloigner les amateurs *alléchés* par le beau talent de la cantatrice.

Cette épigramme fut un coup de massue pour le jeune artiste. J'essayai de l'en faire rire avec moi; mais il prit la chose au sérieux, s'imagina qu'en effet le public était prévenu contre lui (1) et il se livra à des travaux opiniâtres pour le faire revenir de son injustice.

Quelque temps après, il présenta à la société d'amateurs, qui donnait alors des concerts très-brillans, une grande symphonie, celle qui lui valut dernièrement une médaille à l'Association Lilloise; elle fut trouvée trop longue, mal répétée, tronquée à l'exécution, et, par conséquent ne fut pas comprise. Quelques artistes seuls exprimèrent une opinion favorable à l'auteur, mais leur voix ne fut pas écoutée et un second jugement, plus solennel que le premier, porta le découragement dans son âme. Vers le même temps il perdit son père, par suite d'un accident qui mérite d'être connu. Un cheval emporté allait écraser une femme dans la rue, lorsque Printemps le père se précipita sur l'animal et parvint à l'arrêter. Une blessure qu'il reçut et l'émotion qu'il éprouva lui occasionnèrent une maladie dont il ne put se rétablir.

Louis Printemps devenu orphelin et ne trouvant pas dans la composition, qui était toute sa vie, des moyens d'existence, s'adonna plus spécialement à l'enseignement musical. Il eut d'abord un assez bon nombre d'élèves, grâce à la modicité de son prix et à la douceur de son caractère qui le faisait aimer de tous. En étouffant pour toujours son génie, il eût pu

(1) Les préventions furent la suite plutôt que la cause de l'article du journal.

vivre ainsi dans une sorte d'aisance et avec le calme d'esprit d'un honnête bourgeois ; mais par malheur un comédien du théâtre de Lille, tourmenté du désir de marcher sur les traces de M. Castil-Blaze et de faire fortune avec l'esprit des autres, vint un jour trouver Printemps pour lui proposer un sujet d'opéra. Cette idée fut pour notre ami l'étincelle électrique qui ranima un feu trop long-temps couvert. Il ne rêva plus que succès et gloire. Confiant dans le talent de son collaborateur, qui avait, du moins, celui de persuader et d'éblouir, il se mit à l'œuvre avec ardeur et fit trois actes de bonne musique sur la comédie des *trois Sultanes*, vieillerie prétentieuse, qui n'offrait point de situations musicales et dont l'arrangeur maladroit n'avait fait qu'un *libretto* ennuyeux et sans couleur. Printemps, tout entier à son affaire et ne s'imaginant pas, dans son inexpérience, que le succès de ses accords pût dépendre des paroles qui s'y trouvaient jointes, travaillait de jour, de nuit, en marchant, en donnant ses leçons..... bientôt les élèves s'aperçurent des distractions continuelles du maître, qui composait paisiblement comme s'il eût été seul dans son cabinet, tandis que des marmots lui chantaient faux aux oreilles, ou s'interrompaient d'eux-mêmes pour lui faire des niches d'écoliers.

Cette manie, dont bien peu de gens pouvaient apprécier la cause, lui fit perdre successivement presque tous ses élèves. Il s'en consolait par l'idée que le succès de son opéra devait le dédommager amplement de cette perte ; funeste illusion que ce succès même n'eût pas changée en réalité, car, en province, les droits d'auteur ne suffisent pas pour payer la copie. Mais le désenchantement devait arriver plus tôt : la direction du théâtre qui avait accueilli la pièce, laissé copier les rôles et les parties d'orchestre, *aux frais de l'auteur*, mis la musique à l'étude et presqu'en répétition, changea tout-à-coup d'intention et la retira du répertoire malgré les instantes réclamations des auteurs. Atteré par ce nouveau coup, Printemps tomba dans un état de langueur morne et presque stupide, qui fit

croire à plusieurs de ceux qui l'approchaient que sa raison avait reçu une atteinte. Ne comprenant rien aux tortures d'une âme d'artiste, le monde répéta : Printemps est fou. Hé ! non, il n'était pas fou ; il n'était que malheureux ; et il se taisait car le monde ne pouvait comprendre son malheur.

Cependant Printemps était époux, il était père. Ce double titre lui imposait des devoirs qui parlèrent à son cœur et il tenta un dernier effort pour vaincre sa mauvaise fortune. Il se flattait encore qu'à Paris il lui serait possible de se faire connaître, de conquérir cette renommée à laquelle il aspirait depuis son enfance et de forcer enfin ses concitoyens à reconnaître leur injustice. Nouvelle déception ! Dans ce grand foyer d'intrigues et de basses manœuvres ; au milieu de cette lutte incessante d'intérêts et d'amours-propres, que pouvait espérer un artiste timide, aux regards baissés, à l'extérieur grêle, à la parole embarrassée ; et qui n'avait ni fortune, ni protecteurs ?.... Il acheva en peu de temps de s'y ruiner et revint à Lille complètement désenchanté de la gloire, mais frappé au cœur d'un mal contre lequel il ne trouva de force que dans le sentiment religieux qui l'avait soutenu jusques là.

Quelques amis alors lui vinrent en aide. Baumann et moi, ses collègues, et plusieurs autres artistes, nous l'avions toujours défendu contre les préventions de la foule ignorante ; à force de nous entendre répéter que Printemps était un savant harmoniste, un habile compositeur, on commença à y croire. D'un autre côté, M. Gachet, principal du collége, s'était attaché à lui comme à un enfant dont il faut guider et soutenir les premiers pas. Lors de la réorganisation du corps de musique des Sapeurs-Pompiers de Lille, il en fut nommé chef ; mais ces fonctions allaient mal à son caractère : il ne savait pas se faire obéir ; il préféra renoncer aux émolumens de son grade et rester simplement le camarade de ceux qui avaient été sous ses ordres.

En 1836, l'Association Lilloise se forma, et son premier acte public fut une réparation éclatante envers Printemps qui

avait été appelé à être l'un de ses fondateurs. La grande symphonie de ce compositeur exécutée dans la séance d'installation lui valut une médaille d'or, non comme prix, puisqu'il n'y avait pas eu concours, mais comme témoignage de la justice qui était enfin rendue à son mérite.

De ce moment sembla s'ouvrir pour Printemps une nouvelle ère. Entouré d'amis parmi lesquels il ne comptait pas un envieux, son âme dilatée s'ouvrait aux plus douces espérances; de nouveaux travaux germaient dans son esprit; sa plume courait plus rapide que jamais sur le papier dépositaire de ses pensées musicales; il allait acquérir de nouveaux titres à l'estime et peut-être à l'admiration du public, lorsqu'après quelques mois d'un second mariage qui paraissait devoir consolider son bonheur, une maladie cruelle l'enleva en peu de jours à sa famille et à ses amis!

Ce fut alors un tableau imposant et bien digne d'une haute émulation que les honneurs rendus à sa mémoire. L'Association Lilloise, les Sapeurs-Pompiers, les divers corps de musique de la ville et de la garnison, tous les artistes, les amateurs et une multitude de personnes de tout rang, suivirent son convoi jusqu'au cimetière, aux sons douloureux d'une marche funèbre composée par lui-même. Sur la fosse une allocution improvisée par M. Gachet arracha des larmes de tous les yeux. Il prit au nom des Lillois, l'engagement d'adopter les orphelins que Printemps nous avait légués. Cet engagement est déjà presqu'entièrement rempli. Le produit d'un concert donné par la Société des Concerts-Musard, celui de loteries formées par les soins de l'Association Lilloise au moyen de dons envoyés par une foule de personnes, et plusieurs autres dons particuliers, composeront un capital que l'on évalue à environ cinq mille francs. Cette somme placée de la manière la plus avantageuse assurera pour l'avenir de ces pauvres enfans une première ressource à défaut de celles qu'ils eussent trouvées dans le talent de leur père.

Le portrait de Printemps que nous joignons à cet article a

été lithographié par M. Vᵉʳ Gengembre, d'après une miniature faite par M. Blanquart il y a quelques années, et très-ressemblante alors.

Printemps a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, parmi lesquels on doit citer, sa *grande Symphonie*, son opéra de *Roxelane et Soliman*.

Voici la liste de ses ouvrages publiés, qui, tous se trouvent chez Mᵐᵉ Vᵉ Bohem, marchande de musique, rue grande Chaussée, à Lille.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Duo de flûte et guitare, op. 1ᵉʳ.
Tyrolienne pour flûte, guitare et cor.
Trio pour flûte, violon et guitare, op. 18.
Sérénade pour guitare, flûte ou violon.
Id. id. id. op. 27.
Fantaisie pour piano et flûte.
Polonaise pour piano et flûte.
Fantaisie très-facile pour violon avec accompagnement de piano.
Duos de violons.
Duos de violons faciles.
En avant fan fan la tulipe varié pour piano.
Trios pour flûte, clarinette, cor et basson en 3 suites.
Variations brillantes pour le basson, op. 15.

MUSIQUE VOCALE.

Chants à 4 voix en 4 livraisons.
La mère aveugle.
Aimons-nous, à 2 voix.
J'ai douze ans.
Le combat du cœur et de la raison.
A elle.
Laisse-moi dire je t'aime.
Romance, paroles de M. J. M.
Veux-tu l'acheter.
Romance à son amie.
Romance, guitare.
Chant d'une mère au berceau de son enfant.
Chant d'amour.
Plainte d'un chrétien, romance pour b.-taille
L'Orpheline.

B. L.

MÉLANGES.

FRAGMENS

Du livre des Harmonies de la famille et de l'humanité,

Par M. N. MARTIN.

Nous avons annoncé des premiers cette publication dont l'objet, à la fois touchant et gracieux, était de former une dot pour une petite orpheline que la *philantropie* administrative voulait enlever à sa seconde mère, et que la *charité* de quelques personnes préserva du malheur de perdre les seuls êtres qui l'aimassent au monde. Mais après avoir recommandé l'œuvre, considérée seulement sous son point de vue moral, et soutenue de l'opinion favorable que nous inspirait le talent de l'auteur, il nous reste une tâche à remplir, c'est celle d'examiner ce volume de poésies sous le rapport littéraire.

M. N. Martin est jeune; ses inspirations ont en général de

la chaleur, du coloris; mais quelquefois aussi de la faiblesse, du *lâché* dans l'expression. Tour-à-tour penseur et peintre, il y a dans chacune de ses pièces un but ou un sujet, c'est-à-dire qu'il n'écrit pas seulement pour écrire, comme beaucoup de jeunes gens aujourd'hui; mais sa pensée commande parfois en souveraine jalouse qui traite la poésie en humble sujette et parfois aussi ses tableaux frais et grâcieux comme ceux de l'Albane accusent un pinceau trop facile qui se plaît à faire de charmantes ébauches.

Par une contradiction singulière, avec cette allure franche et même capricieuse qui distingue son style, M. N. Martin paraît affectionner beaucoup la forme du classique sonnet,

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme,

a dit le législateur, aujourd'hui détrôné. Ceux de M. N. Martin ne sont pas précisément sans défaut, mais il y en a plusieurs qu'on pourrait offrir pour modèles de cette poésie douce et suave qu'inspirent les images de l'enfance, du calme intérieur, des soins maternels, des plaisirs du foyer de famille.

Les alexandrins sont rares dans le recueil que nous annonçons. Le rythme vif et serré des vers de six, quatre et même deux syllabes convient mieux à la nature du poète. Sa pensée impatiente semble ne pouvoir se revêtir de la robe traînante des longs hémistiches et préférer bondir sous le vêtement le plus léger, en semant la rime avec une profusion qui ôte à ce genre de versification, ordinairement assez aride, tout le caractère et jusqu'à l'apparence de la difficulté vaincue.

Nous regrettons beaucoup que le défaut d'espace ne nous permette pas d'appuyer nôtre opinion de quelques citations qui eussent été agréables à nos lecteurs; mais nous les engageons à en juger par eux-mêmes en ornant leur bibliothèque de ce grâcieux volume qui ajoute un nouveau fleuron à la couronne poétique de notre Flandre.

B. L.

Philosophie du Système Pénitentiaire.

Par M. Marquet-Vasselot.

Voici l'adversaire le plus intrépide du système cellulaire qui vient rompre une nouvelle lance en faveur du principe que l'expérience et l'observation lui ont fait reconnaître comme le plus propre à fournir des moyens d'améliorer, partout où cela est possible, le moral des détenus; c'est à savoir: La vie sociale, même en prison. Il faut avouer que c'est une rude guerre qu'a entreprise M. le directeur de la maison de Loos; que le système cellulaire a de nombreux et puissans défenseurs; que leurs théories sont séduisantes, que les exemples dont ils s'appuyent ont une certaine autorité, et pourtant, bien que nous ne soyons pas aptes à prononcer un jugement sur une matière aussi grave, nous déclarons que les raisons données par M. Marquet-Vasselot nous touchent infiniment plus que celles de ses antagonistes; suivant ceux-ci, les détenus ne pouvant que se corrompre de plus en plus par les communications qu'ils ont ensemble; il faut, pour les rendre dignes de reparaître, à l'expiration de leur peine, dans la société sans danger pour elle, les isoler complètement pendant tout le temps de leur détention, ou si l'isolement complet offrait trop de difficultés, leur imposer de jour le silence le plus rigoureux pendant le travail commun, et les enfermer de nuit seul à seul dans d'étroites cellules où ils se livreront à leurs réflexions qui, ce sont les réformateurs qui parlent, devront infailliblement les ramener au bien. Ce principe posé, il ne faut plus que voter des millions pour la cons-

tructions des nombreux pénitenciers dont le pays aura besoin pour moraliser par des moyens purement matériels les hordes de malfaiteurs que leur enverront chaque trimestre nos cinquante ou soixante cours d'Assises.

Suivant M. Marquet-Vasselot, au contraire, c'est par le moral qu'il faut agir sur le moral. Point d'amélioration sans émulation, point de retour à la vertu sans libre arbitre ; point de garantie d'un vrai repentir sans les épreuves qui le font reconnaître. Les scélérats consommés sont incorrigibles, les demi-coquins ne peuvent se corriger que par de bons exemples et ce n'est ni le silence ni l'isolement qui peuvent le leur donner. Au lieu de dépenser les millions à bâtir il faut les employer à donner au peuple de l'instruction, mais surtout une éducation religieuse ; alors une génération nouvelle de détenus offrira plus de chances d'amendement.

Voilà, en peu de mots, ce nous semble, le résumé des deux systèmes.

Notre choix n'est pas douteux. Nous l'avons déjà fait connaître à l'occasion d'une autre brochure de M. Marquet-Vasselot, aujourd'hui nous répéterons après lui aux mandataires de la nation qui seront sans doute prochainement appelés à prononcer sur cette immense question : « Au nom du pays » que vous allez ruiner, de la vérité que vous devez entendre, » de la justice que vous devez défendre, de la religion que » vous devez protéger, de l'humanité que vous devez com- » prendre, ATTENDEZ ! Ne livrez pas aux hasards d'un pé- » rilleux avenir les trésors qu'on vous demande et la sainte » institution dont l'urgence vous impose. Méditez sans pré- » ventions les systèmes opposés qu'on vous présente ; adoptez- » en ce qui vous paraîtra le plus convenir à notre temps, à nos » mœurs, à notre civilisation ; mais en tout cela soyez vous- » même, et *n'imitez-pas ;* CRÉEZ. »

MUSIQUE.

COMPOSITEURS ILLUSTRES.

Prix 7 francs. *

Chaque Opéra complet en partition de piano et chant, avec paroles italiennes contenant de 200 à 250 pages.

ÉDITION DE LUXE

Sans abréviations, corrigée très-soigneusement; gravée et imprimée sur beau papier, joli format, album commode pour les salons.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur annonçant cette publication que les nombreux amateurs de la bonne musique et des éditions traitées avec le plus grand soin, s'empresseront d'acquérir.

LA NORMA, de Bellini est en vente. Nous félicitons MM. Marquerie frères d'avoir accordé aux mânes de ce jeune

* Au bureau de la Revue, place du Théâtre, 10.

et célèbre compositeur, que l'art pleurera long-temps, l'honneur d'ouvrir la marche de ce glorieux cortège et de poser la première pierre de ce monument musical.

L'Ellisir d'Amore de Donizetti sera mise en vente le premier Mars prochain ; l'*Othello* de Rossini ; le *Don Giovanni* de Mozart ; *il Crociato* de Meyerbeer ; *Fidelio* de Beethoven ; la *Griselda* de Paer ; *Anna Bolena* de Donizetti ; *Matrimonio secreto* de Cimarosa ; *Oberon* de Weber ; *Faust* de Spohr, etc., paraitront successivement de deux en deux mois.

La musique n'est pas soumise aux influences passagères de la mode ainsi qu'on pourrait le penser ; mais comme on a presque toujours calculé les éditions pour l'exécution et non pour la conservation, il en est résulté que les grands maîtres anciens sont à peine connus des amateurs. Le monument élevé à la gloire des compositeurs modernes est tout à la fois d'un format, dont la musique est extrêmement claire pour l'exécution et commode à conserver puisqu'il peut, comme tous les ouvrages de littérature, se conserver en bibliothèque. Son prix très-modéré le met à la portée de tous les amateurs.

Cinquante exemplaires seulement ont été tirés sur papier vélin superfin au prix de dix francs.

Pour faciliter les réunions musicales, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de vendre les morceaux détachés aux prix modérés, indiqués sur la table thématique.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES, GRAVURES ET LITHOGRAPHIES, IMPRIMÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD, PENDANT LES MOIS DE NOVEMBRE ET DE DÉCEMBRE 1837.

NOVEMBRE.

CHANSONNIER THÉATRAL. In-32 d'une feuille et demie. Imprimerie de Libert-Petitot, à Lille.

ALMANACH *administratif et commercial d'Haubourdin*. In-plano d'une demi-feuille. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille.

LES DEUX AUTEURS, comédie en un acte. In-12 d'une feuille et demie. Imprimerie de Leleux, à Lille.

L'ARC-EN-CIEL. In-32 d'une demi-feuille. Imprimerie de Leleux, à Lille.

ALMANACH DE LIÈGE. In-16 de 3 feuilles. Imprimerie de Deregnaucourt, à Douai.

ALMANACH *universel, utile et amusant pour* 1838. In-8° de 4 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

LE NOUVEL ALMANACH DE POCHE pour 1838. In-32 d'une feuille. Imprimerie de Lefort, à Lille.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME, suivi de l'hymne à la Providence, par H. A. Gouttière. In-8° de 2 feuilles. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille. 75 c.

ALMANACH FLAMAND pour 1838. In-32 de 4 feuilles. Imprimerie de Wackernie, à Cassel.

ÉTRENNES RELIGIEUSES pour 1838. In-32 de 2 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

GOTLIEB OU LES ENFANS VERTUEUX, par M. Taffin, prêtre. In-12 de 26 feuilles. Imprimerie d'Adam, à Douai.

NOTICE *sur François Vanderburch*, par R. Duthillœul. In-4° de 4 feuilles. Imprimerie d'Adam, à Douai.

ANECDOTES ET PETITES HISTOIRES pour les enfans. In-32 de 1/3 de feuille. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LIVRES ITALIENS.

SCELTA DELLE POÉSIE INÉDITE de Silvio Pellico. In-12 de 10 feuilles 1/16. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LIVRES FLAMANDS.

HET KLEYNE HAND-BOECKJE DES CYFERKONST. In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Wackernie, à Cassel.

DÉCEMBRE.

ANNUAIRE DE LA COUR ROYALE DE DOUAI. In-12 de 6 feuilles. Imprimerie de Jacquart, à Douai.

ALMANACH DU COMMERCE DU DÉPARTEMENT DU NORD par Vandenbossche, (1re partie). In-8° de 16 feuilles. Imprimerie de Parvillez-Rouselle, à Lille.

QUELQUES MOTS *sur l'exécution de la loi du 21 Mai* 1836 (chemins vicinaux). par M. le sous-préfet de Valenciennes. In-4° d'une feuille et demie. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes.

ALMANACH ECCLÉSIASTIQUE DU DIOCÈSE DE CAMBRAI. In-16 de 3 feuilles et demie. Imprimerie de Madame veuve Hurez, à Cambrai.

ALMANACH DU COMMERCE DU DÉPARTEMENT DU NORD par Vandenbossche (2e partie). In-8° de 4 feuilles 1/2. Imprimerie de Guermonprez, à Hazebrouck.

MÉMOIRE *sur le nouveau projet de chemin de fer de Paris à Bruxelles et à la mer par St-Quentin et Cambrai*. In-18 de 3 feuilles. Imprimerie de Madame veuve Hurez, à Cambrai.

MÉMOIRE *sur quelques applications du ressort de l'air atmosphérique* par M. Dubuat. In-4° de 4 feuilles. Imprimerie de B. Henry, à Valenciennes.

ALMANACH DU COMMERCE DU DÉPARTEMENT DU NORD par Vendenbossche (3e partie). In-8° de 20 feuilles. Imprimerie de Blocquel, à Lille.

OU EST-IL?. In-32 d'une feuille et demie. Imprimerie de Leleux, à Lille.

RENÉ OU LA VÉRITABLE SOURCE DU BONHEUR. In-12 de 10 feuilles, Imprimerie de Lefort, à Lille.

PSAUTIER DE DAVID à l'usage des écoles chrétiennes. In-18 de 8 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN ENVERS DIEU. In-12 de 16 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

ÉLÉMENS DE LA GRAMMAIRE LATINE DE LHOMOND. In-12 de 11 feuilles. Imprimerie de Lefort, à Lille.

MESSAGER PATRIOTE DU NORD pour 1838. In-16 de 7 feuilles. Imprimerie de Leleux, à Lille.

ALMANACH DU COMMERCE, des arts et métiers des villes de Lille, Armentières, Comines, Roubaix et Tourcoing; et des communes d'Haubourdin, des Moulins et de Wazemmes, pour l'année 1838, contenant la liste de toutes les Administrations Civiles, Religieuses, Judiciaires et Militaires; les noms et adresses par ordre alphabétique des Commerçans et des Électeurs municipaux de la ville de Lille; l'indication des routes de Poste, etc. dixième année. In-24 de 13 feuilles. Imprimerie de Vanackere fils, à Lille. 2 fr. 50 c.

SCIENCE DU CATÉCHISTE. In-12 de 21 feuilles. Imprimerie de Lefort, Lille.

LIVRES LATINS.

ORDO DIVINI OFFICII. In-8° de 7 feuilles et demie. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

BRUN-LAVAINNE,
Propriétaire-Gérant.

LITTÉRATURE.

Les frères de Beaufort.

LÉGENDE.

Lorsque vous descendez la Meuse, de Namur à Liège, avant d'arriver à Huy, vous voyez sur la rive droite une ruine moussue, perchée sur un de ces rochers détachés qui dominent si pittoresquement la vallée. Ce n'est qu'un pan de mur, percé à une assez grande hauteur d'une fenêtre en ogive, et soutenu par les contre-forts d'une vieille tour. Le lierre, la clématite, le chèvrefeuille et l'églantier se sont implantés depuis des siècles dans les joints des blocs du parement, et leur vert foncé tranche sur le fond grisâtre de la pierre calcaire. Informez-vous au cabaretier dont l'auberge est appliquée contre le pied du rocher, ou bien au fermier de la bar-

rière voisine de ce château en ruines, de son histoire, et de la famille à laquelle il appartenait. On vous apprendra qu'il porte le nom de château de Beaufort, qu'il existait long-temps avant la route, et qu'il appartient à M. L. de B., ancien gouverneur de Liége, mais que la propriété en est peu avantageuse, les bois ayant beaucoup baissé de prix depuis l'introduction des fourneaux au coke, et la pierre calcaire ne s'exploitant plus à cause de la stagnation du commerce de chaux avec la Hollande; que si vous désirez de plus amples informations, vous pourrez les obtenir de M. un tel, notaire à Liège, où l'on vous donnera tous les renseignemens désirables sur la valeur de ces biens.

Voilà ce qu'on vous répondra, et si vous insistez pour savoir quels évènemens ont amené la destruction de ce château, on vous regardera avec surprise, même avec un dédain malveillant, et vous courez grand risque que l'hôte vous plante là pour aller donner un coup-d'œil à ses chevaux ou à ses vaches. Que voulez-vous? cet homme a bâti sa maison depuis l'achèvement de la nouvelle route, il fréquente des rouliers, des bateliers et des marchands; son occupation habituelle est de frauder l'impôt et d'induire les chalands en erreur sur la valeur des boissons. Comment comprendrait-il qu'on attache de l'intérêt à ce qui ne rapporte pas d'argent.

Mais jetez-vous à droite dans la montagne, éloignez-vous de trois lieues seulement de cette belle chaussée, et établissez-vous sous un mauvais toit de paille, entre des murs en clayonnage, près du foyer du bucheron ou du laboureur, et là, le soir lorsque le *crasset* ou lampe héréditaire éclairera la veillée, demandez quelles traditions se rattachent aux vieilles ruines. Pour ce paysan la ville voisine est une terre étrangère, il hésite sur le nom de son souverain actuel, mais il a conservé la religion des souvenirs et vous redira ce qu'il apprit de son père et de son grand'père, comme eux-mêmes

l'avaient reçu de leur aïeux, qui tous ont vécu sur la même terre et reposent à l'ombre du même clocher.

Maurice de Beaufort, fils d'un puissant seigneur, avait suivi en France, jeune encore, le duc de Bourgogne son souverain. Long-temps en faveur à la cour de Charles VI, il y avait conduit sa sœur Gertrude, à peine âgée de 16 ans, ne laissant au manoir patrimonial que son père Jehan, déjà avancé en âge, et son frère Philippe, qui n'était pas encore sorti de l'enfance. On prétendit alors que sa sœur l'avait suivi malgré l'ordre exprès de leur père, la soif de plaisir qu'excitait en elle la peinture de la vie licencieuse de la cour d'Isabeau, lui ayant fait fermer l'oreille à toutes les remontrances paternelles, et que le chagrin qu'en conçut le vieux seigneur avança la fin de ses jours. Ce qui est certain c'est qu'il mourut peu après, laissant l'administration de ses biens et la tutelle de son plus jeune fils à Hubert d'Avelange, son sénéchal.

Ce brave serviteur se montra digne d'une telle confiance. Par sa sage conduite il améliora les propriétés, augmenta le nombre des vassaux, et sut maintenir une neutralité parfaite au milieu des nombreuses guerres qui désolaient le pays entre la Meuse et l'Ourthe, partagé entre un grand nombre de seigneurs, et hérissé de châteaux-forts. Il apporta le plus grand soin à l'éducation de Philippe, c'est-à-dire que le noble damoisel fut parfaitement instruit dans les divers exercices du corps, et qu'on ne négligea rien pour développer ses forces physiques, tandis que son intelligence et sa moralité étaient abandonnés à un vieux religieux, qui depuis quarante ans servait d'aumonier aux seigneurs de Beaufort.

Mais après dix ans, le 14 Juin 14.., la paix habituelle du château fut brusquement interrompue. Un messager apporta au sénéchal l'ordre de se saisir d'un passage sur la Meuse, pour assurer celui de Mgr. Maurice, revenant de Paris avec

Mme Gertrude. On rassembla à la hâte tout ce qui se trouvait d'hommes-d'armes à Beaufort, et Philippe se mit à leur tête pour se porter au devant de son frère et seigneur.

Il descendit vers les bords du fleuve par un sentier tracé dans les bois sur les flancs du ravin, embarrassé de quartiers de rochers et de troncs d'arbres, souvent à peine marqué sur la pierre nue ou perdu dans des fourrés épais ; mais les vieux serviteurs le connaissaient trop bien pour s'y tromper. C'est par là que, suivant les us et coutumes du bon vieux temps, ils passaient pour aller s'embusquer près des chemins sur l'une et l'autre rive, et rançonner les malheureux voyageurs, lorsque sur la foi de sauf-conduits peu respectés, ils se rendaient aux foires franches. Philippe les précédait. Grand et fort, il marchait légèrement, malgré le poids de son armure et de ses vêtemens de cuir. Outre une courte épée et un poignard, il portait une lourde pertuisane qu'il maniait avec facilité. Il n'avait pas encore chaussé les éperons d'or, la mort prématurée de son père et l'absence de son frère, héritier de toute la fortune de la maison, l'ayant confiné dans le château au milieu des bois, où la chasse et les exercices gymnastiques faisaient son seul délassement. Aussi était-il vigoureux, haut en couleur, et soumis comme un enfant aux directions du vieil aumônier.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il arriva près de Seilles, en face du bac. Bientôt il vit ses feux briller sur des lances et des armures, et ne tarda pas à voir paraître l'escorte du sire de Beaufort. Philippe regarda avec un étonnement mêlé d'admiration ce brillant cortège. Derrière une avant-garde de six lances fournies ou 24 chevaux, marchait Maurice, superbement vêtu par dessus sa cotte de mailles d'une casaque fourrée et blasonnée, sur le devant de laquelle ses armes se relevaient en broderie. A sa droite était Gertrude également habillée d'une robe mi-partie et blasonnée, enrichie de four-

rures malgré la saison, mais à cette époque les fourrures étrangères étaient extrêmement rares, et il n'y avait que les très-grands seigneurs qui en portassent, en sorte que le luxe dont ce porter témoignait, compensait dans l'esprit des nobles les inconvéniens de leur sauvage magnificence. La même prévention leur rendait tolérable le poids des lourdes chaînes en or, à plusieurs rangs, dont hommes et femmes chargeaient leur cou et même leur coiffure. Celle de Gertrude était un de ces *hénins* démésurés contre lesquels l'église tonna long-temps en vain. Le mouvement du cheval faisait ondoyer avec grâce le voile flottant qui du sommet descendait jusqu'à ses pieds. L'escorte se composait de nombreux serviteurs, pages, gentilshommes routiers ou soudoyers allemands, tous bien montés et richement vêtus, presque tous étrangers, qui profitaient des guerres civiles qui désolaient la France pour pressurer le peuple par tous les moyens, et étaler avec ostentation les richesses, fruits de leurs rapines.

A la vue de son frère et seigneur, Philippe s'était agenouillé avec respect. Maurice lui tendit une main qu'il baisa, mais il manqua de tomber à la renverse tout ébloui, lorsqu'il sentit sur ses joues deux baisers bien appuyés, en même-temps qu'un atmosphère de parfums se répandit autour de lui. C'était Gertrude, qui avait sauté en bas de sa haquenée et jeté en folâtrant les bras autour de son cou. Rougissant de plaisir, Philippe leva les yeux vers elle, et lut tant de bienveillance dans les siens, qu'il se sentit animé d'un vif désir de lui rendre le don qu'elle venait de lui octroyer. Un coup-d'œil sur le visage sévère et les sourcils légèrement froncés de Maurice lui fit cependant réprimer son désir, et son frère ayant daigné lui dire de se relever, le cortège passa le fleuve et s'achemina vers le château.

Gertrude était alors dans tout le lustre de sa beauté. Sa taille était moyenne et un peu épaisse, mais de brillantes cou-

leurs se jouaient sous le satin de ses joues rebondies. Son œil gris chatoyant lançait des regards pénétrans de dessous ses longues paupières, une abondante chevelure châtain clair descendait en boucles flottantes sur ses épaules. L'incarnat de ses lèvres charnues faisait ressortir l'ivoire de ses dents. Ses manières étaient vives et lestes, son parler doux et caressant, quoique le son de sa voix fût un peu sourd et voilé. — Philippe la contemplait avec admiration, et sentait de vifs mouvemens d'effroi, lorsque se dérobant à ses soins attentifs, elle lançait avec hardiesse et habileté son joli genet au travers des obstacles dont la route était hérissée. Jamais femme si gracieuse, si attrayante ne lui était apparue, même en rêve ; et il se livrait avec d'autant moins de défiance aux sentimens qu'elle faisait naître, que son sang bouillonnait encore sous l'impression des baisers, dont, à titre de sœur, elle l'avait gratifié.

Maurice était loin de lui plaire autant, non que ses manières ne fussent courtoises, ses paroles affables, mais ses sourcils mobiles, et les rides perpendiculaires gravées profondément dans son front, accusaient des habitudes d'irritation et de dédain. L'œil bleu enfoncé sous une arcade profonde et couvert d'une longue paupière brillait par moment autant que le noir le plus vif, mais plus souvent voilé à demi par les cils épais, il n'émettait qu'un regard inexplicable.— Ses membres osseux attestaient sa force ; la manière dont il maniait son coursier prouvait l'habitude des exercices du corps. La couleur claire et uniforme de son teint seule décélait un homme plus usé par les orgies des cours que par les fatigues de la guerre.— Il semblait soucieux et préoccupé, et le mauvais état des chevaux las et couverts de poussière, démontrait la rapidité de la course qu'il venait de faire.

Son premier soin en arrivant au château fut d'en visiter les défenses et de prescrire différentes mesures pour en augmenter

la force. Le second fut de présider à l'installation des hôtes dans le château, et de choisir pour sa sœur et lui la tourelle où jadis habitaient son père et sa mère. — Après quoi il eut une longue conférence avec le sénéchal, à laquelle le sommelier fut appelé et qui roula principalement sur les moyens de se procurer les meilleurs vins et les mets les plus recherchés que la contrée pouvait fournir.

Plusieurs de ces détails paraîtront étranges. On sourira à l'idée de voir un seigneur aussi puissant que le sire de Beaufort, se mêler des soins du ménage, du choix des chambres; mais c'est que nos nobles et vénérables aïeux étaient mal logés, mal couchés et plus mal nourris, et que le souci de leur subsistance les quittait assez peu, pour faire stipuler en rations de vivres les salaires des plus grandes offices de la cour de France. Quant au logement, il y avait rarement sous leur toit autant de lits que d'habitans. Des malles recouvertes en cuir servaient de sièges et d'armoires en même temps. Leur vie se passait à l'air, dans les cours et les halles, à la guerre et à la chasse, et ils sentaient peu le besoin de tous ces meubles variés dont notre vie casanière nous a fait une nécessité. Mais trève de digressions et reprenons l'histoire.

Pendant les premiers jours, Philippe fort occupé à faire exécuter les travaux de défense prescrits par son frère, ne songea qu'aux périls et à la gloire qu'un siège du château pouvait lui procurer. Cependant aucun ennemi ne se présentant, ses loisirs redevinrent insensiblement longs, et pour les charmer, rien ne lui paraissait plus sûr et plus doux que la société de Gertrude. Elle, de son côté recherchait Philippe avec empressement chaque fois que Maurice ne la retenait pas près de lui: mais aussitôt que ce dernier s'en apercevait, il la rappelait; et alors, il y avait entre le frère et la sœur des querelles, des fâcheries dont Philippe ne pouvait augurer la cause quoique

l'effet en retombât sur lui. Maurice le grondait, le rudoyait, et se montrait chaque jour plus morose et plus sombre.

Un mois était écoulé à peine quand ce dernier fut mandé à Liège par l'évêque son seigneur. Il fallait que l'ordre fût bien exprès, et la réception bien incertaine, car il partit de suite sans emmener Gertrude. Celle-ci profitant de son absence se rapprocha de Philippe et vécut avec lui dans la plus douce intimité. Peu à peu le jeune homme commença à trouver bien longs les momens qu'il passait loin d'elle, peu à peu il abandonna la chasse et l'escrime, l'équitation et le tir à l'arc pour passer les journées à ses côtés. Tantôt il s'enivrait des sons de sa voix mélodieuse, lorsqu'elle chantait en s'accompagnant du théorbe, tantôt il la suivait dans de longues promenades, écoutant avec avidité ses récits et ses épanchemens. Et lorsqu'elle s'appuyait sur son bras, feignant la lassitude, quand elle implorait son secours pour la porter au-delà des ruisseaux qu'elle aurait si facilement pu franchir, lorsqu'il pressait contre sa poitrine ce corps si voluptueusement élastique, qu'une chaude haleine agitait les boucles de ses cheveux et glissait sur ses joues, oh! alors il éprouvait une plénitude de bonheur dont jusque-là il n'avait pas eu d'idée. Ignorant l'amour dont son éducation sévère l'avait éloigné, il s'abandonnait sans crainte et sans remords aux sentimens qu'il éprouvait et ne s'alarmait pas même du trouble de ses sens lorsque Gertrude, récompensait par de tendres privautés, les services qu'il lui rendait avec tant d'empressement.

Un soir, il était près d'elle comme d'ordinaire, elle assise au pied d'un arbre, lui accroupi à ses genoux; elle jouait avec les beaux cheveux bruns de Philippe, flattait ses joues vermeilles où le sang se portait avec abondance, le coiffait du bout de son voile qu'elle nouait en jouant sous son menton, et payait sa docilité par de tendres regards et de légères caresses, lorsque retentit la voix irritée de Maurice. Revenu au

château à l'improviste il avait aussitôt cherché sa sœur, et ayant appris qu'elle se promenait seule avec Philippe, il s'était mis incontinent à leur recherche. Pâle, les traits renversés, les lèvres tremblantes, il balbutiait d'inconcevables injures, et sa fureur mêlait aux plus horribles blasphèmes des imputations que ma plume se refuse à reproduire. Gertrude d'abord attérée voyant l'effet de ces paroles furibondes sur Philippe, se livra à son tour à toute l'effervescence de son caractère. Ce n'était plus la femme riante et joyeuse, au sourire agaçant, au regard provocateur. Ses yeux dardaient des flammes, sa voix rugissait, et des paroles de sang et de mort découlaient de ses lèvres. On aurait pu reconnaître l'émule d'Isabeau. L'excès de sa fureur dompta celle de Maurice ; il devint envers elle plus retenu et presque respectueux. C'est sur Philippe que sa rage s'exhâla. Non content des injures les plus avilissantes, il leva la main sur lui, et malgré l'intervention passionnée de Gertrude, avant de le quitter, le flétrit d'un affront ineffaçable.

Comment dépeindre la position de l'infortuné jeune homme? Les reproches de Maurice avaient été pour lui une affreuse révélation. Maintenant il connaissait le secret de son cœur, il savait quel était le but de ses désirs et il se faisait horreur. Tour-à-tour ses souvenirs embrasaient son sang et le glaçaient d'effroi : les caresses qu'il avait reçues sans réflexion, il en appréciait la portée, il palpitait à l'idée du triomphe à remporter et du crime à commettre. Il avait un outrage à venger, un rival à vaincre, et pour y parvenir, c'était son frère qu'il devait immoler. A qui confier, grand Dieu! une pareille frénésie? Irait-il en épouvanter le vénérable vieillard qui avait dirigé sa pieuse enfance où l'intègre ami de son vieux père? Tous deux le repousseraient avec horreur. D'ailleurs leur premier mot serait pour lui prescrire une séparation à laquelle il ne saurait se résoudre. Devait-il abandonner à un frère plus coupable que lui l'objet de leur passion mutuelle, souffrir qu'on imputât à lâcheté sa retraite volontaire, et pouvait-il

sacrifier en même-temps son honneur et son amour. — Sollicité par tous les penchans mauvais de l'homme et soutenu seulement par une piété plus fervente qu'éclairée, le malheureux Philippe n'avait pas la force de triompher de ses ardentes passions. — Il ne voulut pas rentrer au château et une hutte de charbonnier devint son asile, mais chaque jour il se rendait sous l'arbre où Maurice vint les surprendre, et d'où l'on découvrait la fenêtre haute du château, et chaque soir, malgré Maurice, Gertrude venait l'y trouver. Là ils se livraient ensemble aux convulsions de leur désespoir et au délire de leurs transports. Emporté par une passion frénétique et déchiré de remords, il ne pouvait se résoudre ni à la quitter ni à tout braver pour la posséder.

Un matin il vit Maurice venir à lui. Il semblait calme, mais sa pâleur plus qu'ordinaire et le feu sombre de ses yeux attestaient au prix de quelles tempêtes ce calme était obtenu. Il s'assit près de Philippe, et lui dit : Mon frère, notre position mutuelle est insoutenable. Vous menez ici une vie indigne de notre rang. Pendant ce temps votre éloignement et les courses continuelles de Gertrude donnent lieu à des soupçons sur la véritable cause de notre mésintelligence et pourraient entraîner les suites les plus funestes. Déjà je vois mes chevaliers m'abandonner les uns après les autres. Il est inutile d'attendre que l'autorité ecclésiastique s'en mêle. Nous ne détruisons pas seulement notre bonheur, mais la puissance et la gloire de notre maison. La prolongation de cet état produirait notre ruine à tous : Il faut en sortir à tout prix, et je viens vous en proposer l'unique moyen praticable au point où nous en sommes, mais avant, je vous dois quelques explications pour en justifier la nécessité.

Vous savez que je partis jeune encore à la suite du duc Jean, pour la cour de France. On ne vous aura pas laissé ignorer les succès qui m'y attendaient. Distingué par la reine

Isabelle et mis à la mode par elle, je ne manquais pas de femmes dans un séjour où l'amour, et l'amour le plus vulgaire, était la principale occupation. Aucune, cependant, ne sut toucher mon cœur, et je m'applaudissais d'une indifférence qui me laissait plus de liberté d'esprit pour assurer ma fortune par une grande alliance. Déjà j'avais fait diverses démarches dans ce dessein, lorsqu'un sort fatal me ramena à Beaufort. Je profitai d'un voyage du duc pour venir sonder mon père sur les avantages qu'il voudrait me faire en faveur d'un mariage brillant que j'avais en vue. Alors je vis Gertrude qui sortait du couvent et que je connaissais à peine auparavant. Sa beauté, ses grâces enfantines, touchèrent mon cœur, et elle récompensa mon affection par un tendre attachement. Dieu m'est témoin qu'à cette époque il était innocent quoique, sans doute, exagéré, car lorsque je dus repartir pour Paris, je ne pus me résoudre à me séparer d'elle, et je l'engageai à m'accompagner, malgré la défense expresse de notre pauvre père. Hélas! elle ne suivit que trop volontiers mon conseil, et se déroba du château pour me rejoindre dans la nuit qui suivit mon départ. Mon père déjà irrité de l'insistance que j'avais mise dans mes sollicitations, et justement effrayé de la dépravation des mœurs de la cour de France, dont le bruit était parvenu jusqu'à lui, entra à cette nouvelle dans une funeste colère. Il alla jusqu'à souhaiter que cet amour fraternel qui poussait ses enfans à la désobéissance, devînt le tourment de leur vie et la cause de leur perte. Nous n'avons déjà que trop éprouvé l'effet de sa malédiction, et vous êtes sans doute destiné à la rendre complète.

Gertrude plut extrêmement à la cour, et peut-être les soins que je dus prendre pour éloigner d'elle des séductions trop puissantes firent-ils naître chez moi cette jalousie et ce désir de préférence qui depuis ne m'ont plus quittés. J'étais toujours près d'elle pour la surveiller, et afin d'obtenir sa confiance, je me fis le compagnon de ses jeux, son serviteur le

plus attentif. Une tendresse sans borne récompensa mes soins, et lorsqu'ensuite, au milieu des turpitudes d'une cour déhontée, Gertrude vit des femmes m'offrir tout, sans scrupule et sans déguisement, pour me détacher d'elle, la contagion de l'exemple l'emporta, et elle ne crut pas acheter mon affection trop cher au prix du plus immense sacrifice. Quant à moi, dès long-temps la violence de ma passion avait étouffé tout autre sentiment dans mon âme.

Voilà pourquoi, depuis lors, j'ai refusé les partis les plus brillans et les alliances les plus honorables ; voilà pourquoi Gertrude a rebuté des amans d'un sang royal et dédaigné des couronnes ducales ; voilà pourquoi, enfin, nous avons brusquement quitté la cour, et préféré la solitude de ces forêts à l'éclat des fêtes, afin de la soustraire aux poursuites d'un amant du plus haut rang, qui a su intéresser et la reine et le duc au succès de ses amours. Rang, dignités, fortune, nous avons tout quitté sans regret pour vivre ici ignorés, mais dans la jouissance de notre amour mutuel, et c'est ici que j'ai rencontré, dans mon sang, l'ennemi qui devait m'enlever le fruit de mes efforts, de mes sacrifices, et même de mes crimes. Car Gertrude vous aime, elle n'aime que vous, et elle vous aime avec cette fureur qui nous a fait passer par-dessus les lois de la nature et de la religion. Mais moi, je l'aime encore ainsi, et je ne peux souffrir ni la tiédeur ni un partage. Vingt fois, j'ai bravé et donné la mort pour m'assurer sa possession sans rivalité, et je ne reculerai pas davantage cette fois, parce qu'un frère vient se placer devant mon épée. Crime pour crime, le mien doit être triomphant. — Toi, Philippe, tu dois avoir soif de mon sang. Ma naissance t'a ravi la fortune, mon amour traverse le tien, et ta joue est encore rouge de l'affront que je t'ai fait. Eh bien ! tu peux tout acquérir, tout venger d'un seul coup. Demain, au point du jour, je t'armerai chevalier, et demain ton premier combat décidera à qui appartiendront, avec Gertrude, les possessions des Beaufort. Gertrude assistera

au combat pour qu'un si noble prix enflamme les combattans. —Vois si cette proposition te convient, et si tu recules devant une considération quelconque, si lorsque je t'ai dit que Gertrude, qui t'aime, sera le prix de la lutte, tu colores ta lâcheté de quelque prétexte de vertu ou de religion, fuis au plus vite cette terre, et garde-toi d'y reparaître, car le même soleil ne doit pas luire pour nous.

Philippe avait écouté jusqu'au bout, sans l'interrompre, cette épouvantable confidence; seulement la pâleur et le pourpre successifs de ses traits, l'éclair de ses yeux, et les contractions involontaires de ses muscles, témoignaient de la violence de ses émotions. Lorsque son frère se tut, il se leva, le toisa avec une joie sauvage, et saisissant sa main, s'écria : A demain; puis voulut s'éloigner. — Non, dit Maurice en le retenant, non, pas ainsi. Puisque maintenant nous sommes d'accord, suivez-moi au château où les apprêts de la cérémonie exigent votre présence, et gardons-nous de donner quelque indice qui pourrait faire soupçonner notre résolution. Il faut que le survivant puisse jouir en paix du prix de sa victoire. Montrons-nous frères un jour pour dérouter les conjectures : demain nous serons rivaux. Vous partirez le matin et reviendrez le soir ici, où une fosse sera creusée. Vous serez seul, seul aussi je m'échapperai du château pendant le tumulte du festin, et quel que soit celui qui succombe, il disparaîtra de la terre sans qu'on sache à quel accident l'attribuer. — Mais auparavant je te dois une réparation, je t'ai outragé. Tu sais quelle fatalité m'y poussait, Philippe, pardonne-moi — et il lui tendit la main. Ce mot de pardon retentit puissamment au cœur de Philippe, touché de la soumission de cet homme naguère si fier, si emporté. Pour la première fois les frères échangèrent un regard d'intelligence, un regard d'affection, et tombèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Peut-être cet embrassement aurait-il amolli leur cœur :

peut-être allaient-ils renoncer à leur projet dénaturé, mais Gertrude se montra et aussitôt leur flamme funeste raviva toute leur animosité. Ils retournèrent ensemble au château en s'entretenant de choses indifférentes, s'efforçant de fixer leur attention sur les objets peu intéressans qui bordaient le sentier pour calmer et dissimuler leur émotion profonde. Gertrude causait avec tous les deux sur le même ton. Elle était évidemment instruite du dessein de Maurice et, loin de s'y opposer, elle semblait prendre à tâche d'animer encore ces farouches rivaux, tant en relevant ses charmes par la plus attrayante parure, qu'en leur accordant à chacun et tour-à-tour en présence de l'autre, des marques de prédilection. — Maurice annonça hautement la solennité du lendemain, le grade qu'il allait conférer à Philippe et le départ de celui-ci pour une expédition secrète. — Il fit tout disposer à cet effet.

Cependant le jour se lève, le soleil se montre radieux, l'air parfumé des montagnes circule poussé par le souffle léger du matin, les oiseaux célèbrent par mille chants la splendeur de la nature et les douceurs de l'existence. — Alors Maurice quitte sa couche agitée, et va hâter les apprêts de la cérémonie et du départ de Philippe. — Quand le soleil au haut de sa carrière indiqua aux moissonneurs l'heure qui suspend leurs champêtres travaux, le nouveau chevalier monta sur son coursier, laissant à son frère dans un embrassement simulé, pour seul adieu ces mots : « Sous l'arbre et à mort » — et quand l'astre pencha vers son déclin, lorsque le cultivateur joyeux retournait chez lui le soc retourné, au bruit de sa chanson monotone, les deux rivaux se retrouvèrent à la place indiquée, tous deux silencieux, agités, mais pleins d'une résolution indomptable. — Gertrude restée au château pour entretenir les convives, quitta la table tumultueuse, monta à la fenêtre de l'étage, d'où sa vue portait au-delà du ravin et fit flotter son voile. Elle vit alors les deux frères jeter leurs manteaux et tirer leurs épées. L'attention la retint immobile. — Elle vit les glaives se

croiser, les étincelles jaillir de l'acier sous les coups redoublés, et dans son inquiète curiosité elle se pencha à mi-corps hors de la fenêtre. Bientôt elle s'aperçut qu'un des deux combattans reculait tandis que l'autre poursuivait ses attaques avec acharnement ; mais les ombres du soir descendaient plus épaisses ; ses yeux fatigués ne pouvaient distinguer quel était le vainqueur. La vapeur blanche monta de la vallée, la lune resplendit au ciel et plongea la forêt dans l'ombre. Alors les combattans disparurent à ses regards et un léger bruit d'armes froissées lui apprenait que le combat durait encore. Haletante, oppressée, elle se glissa hors de sa poterne et courut vers l'arbre ; mais en vain appella-t-elle Maurice et Philippe : aucune voix ne répondit. Elle avança, trébucha, et roula dans la tombe préparée : aucun cadavre ne l'y attendait. Éperdue, elle se releva, courut encore et s'arrêta. Deux corps gisaient entrelacés. Leurs mains glacées s'étaient raidies autour de la poignée de leurs poignards, l'un en avait la gorge traversée, la lame chez l'autre pénétrait profondément sous l'aisselle, de tous les deux la vie était disparue.— Alors Gertrude se jeta par terre près d'eux, les embrassa tour-à-tour, hurla des sons inarticulés comme une chanson sauvage, puis s'enfonça dans la forêt, où jamais on ne retrouva ses traces.

Ainsi s'éteignit la race des Beaufort. Peu d'années après, les Liégeois révoltés brûlèrent et démolirent le château. Il n'en resta que la fenêtre d'où Gertrude regarda le combat impie. Et quand la lune donne dans la première quinzaine d'août, les bucherons voisins ont vu souvent à sa lumière une figure blanche se pencher au dehors, tandis qu'un bruit singulier, comme un cliquetis d'épées, se fait entendre sous les rameaux de la forêt voisine. — Ils ne désignent ces ruines que sous le nom de la fenêtre scélérate, et n'en approchent qu'en frémissant.

C. F.

LE MÉDECIN ET LE JARDINIER.

Fable.

Vous avez, mon garçon, perdu ma confiance.
Grâce à vos préjugés, grâce à votre ignorance,
Dans mon pauvre jardin rien ne vient, tout languit.
Avril y fut sans fleur, juillet y fut sans fruit;
Le voir en cet état, pour moi c'est un supplice,
Il est temps que cela finisse :
Voici votre congé Martin,
Cherchez vite un autre service,
Je ne veux plus qu'à mon jardin
Touche votre inhabile main.

De quelques mois, Monsieur, daignera-t-il suspendre
L'effet de ses ressentimens ?
Il me suffira de ce temps
Pour lui prouver..... Non ! non ! je ne veux rien entendre,
Croyez-moi, partez sans esclandre,
Et portez ailleurs vos talens.

Discuter c'est votre domaine,
Je sais que sur le chaud, que sur le vent du nord
Déraisonnant à perdre haleine
Vous saurez me prouver sans peine,
Qu'en mon jardin, tout devrait être mort ;
Mais à cette fanfaronnade
Je répondrai : qu'il fallait tout prévoir
Combattre le soleil avec votre arroseoir,
Le froid avec la palissade,
Veiller sur ce dépôt du matin jusqu'au soir
Comme un docteur, veille sur son malade,
Que vous en répondiez, que je devrais punir ; . . . .
Mais je m'oublie,..... eh bien ! va-t-on sortir ?

Je sortirai, Monsieur, mais c'est une injustice,
C'est vouloir me rendre complice
D'un printemps dont jamais on n'a vu le pareil
En froid, en chaud, en brouillard, en soleil,
C'était pire qu'un jeu, trompant l'expérience
Des plus versés dans le métier,
Il aurait, sur ma foi, mis à bout un sorcier !
D'ailleurs, la plus vaste science
Ne peut rien quelquefois, vous l'avez dit du moins,
Quand ma femme et mon fils sont morts malgré vos soins !
Eh bien ! après cette perte cruelle,
Vous ai-je moi pris pour garant ?
Non ! et de mon dernier enfant
Quoiqu'en vos mains la vie et s'épuise et chancelle,

Quoique de jour en jour la mort semble approcher,
Je n'ose encor vous reprocher
Des malheurs dûs peut-être à votre..... négligence,
Mes pleurs seuls coulent en silence.

Il avait bien raison, pourquoi s'injurier?
Pourquoi faire assaut de jactance?
D'autres que lui sont là pour s'écrier
En voyant du docteur la sotte suffisance:
Du médecin au jardinier,
Voici quelle est la différence;
Pour quelques arbres morts on chasse le dernier,
Plus l'autre tue et mieux va son métier,
On appelle cela, je pense,
Acquérir de l'expérience.

Vor D.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE.

LETTRES BIBLIOGRAPHIQUES.

DEUXIÈME LETTRE.

JEAN D'ASSIGNIES.

Lille, 15 *Février* 1838.

M.

Rien n'est minutieux en matière d'érudition. Dans les sciences qui s'appuient sur les faits, comme l'histoire et la physique, les moindres détails ont leur importance, et toutes les vérités sont bonnes à connaître.

Appliquant ce principe à l'histoire littéraire, les bénédictins, les oratoriens, les jésuites, se sont fait un devoir de ne dédaigner, dans leurs patientes recherches, aucune production de l'esprit humain. Ils ont tout recueilli, tout décrit, tout inventorié ce qui leur est tombé sous la main.

Faibles disciples de ces érudits infatigables, nous tâchons à notre tour de recueillir et d'inventorier ce qui leur a échappé:

« Car ce champ ne se peut tellement moissonner
» Que les derniers venus n'y trouvent à glaner ».

Je ne connais que Foppens qui ait consacré un article à Jean d'Assignies, abbé de Nizelles. Encore ce biographe n'en parle-t-il que d'une manière tout-à-fait incomplète. Deux ouvrages inédits de cet abbé, que j'ai par devers moi, m'ont suggéré l'idée d'ajouter quelques notions à celles que l'on trouve dans Foppens.

La maison d'Assignies, sans être, comme on l'a dit, une des plus anciennes d'Artois, tient néanmoins, parmi la noblesse de cette province et celle du Hainaut, un rang distingué depuis le quatorzième siècle. Pierre d'Assignies, créé chevalier devant St-Quentin par l'empereur Charles V, promu depuis au grade élevé de sergent-major du régiment de Bugnicourt, gouverneur de Valenciennes et ensuite de Maubeuge, eut de sa seconde femme, Antoinette de Rost, entr'autres enfans, Jean d'Assignies, né en 1563.

Admis d'abord à l'abbaye de Cambron, ordre de Citeaux, Jean fut bientôt nommé sous-prieur de cette maison ; en 1592, il était chargé par ses supérieurs de la direction des religieuses de Flines, monastère du même ordre, près de Douai. En 1618, il fut élu abbé de Nizelles dans le diocèse de Namur et reçut au mois d'octobre la bénédiction abbatiale de Dom Farinart, abbé de Cambron. En septembre 1622, il consacra la nouvelle église de son abbaye, reconstruite par ses soins. Il mourut le 22 mai 1642. Foppens le qualifie homme de science et de piété, *vir pietate et doctrinâ præstantissimus*. Il avait pris pour devise ces paroles : *cultus justitiæ silentium*.

Je ne vous promets pas la liste exacte des livres qu'a publiés Jean d'Assignies ; voici ce que j'ai pu en recueillir.

1° *Cabinet des choses plus signalées advenues au sacré ordre de Cysteau;* in-8°, Douai, Balth. Bellère, 1598.

2° *Les vies et faits remarquables de plusieurs saints et vertueux moines, moniales et frères convers du sacré ordre de*

Cysteau, propres pour embrazer les cœurs refroidis de tous bons catholiques, distinguez en trois livres, in-8°. Mons. Ch. Michel. 1603, titre gravé. L'exemplaire de la bibliothèque de Cambrai porte une note de Dom Ruffin, abbé de Vaucelles, conçue en ces termes : *Ce livre est devenu très-rare et difficile à trouver, les religieux de Cambron n'ayant rien négligé pour supprimer jusqu'au dernier exemplaire.* Quel fut le motif de cette proscription? C'est ce que je n'ai pas eu le temps d'approfondir.

Les deux ouvrages qui précèdent sont désignés assez mal par Foppens comme un seul et même livre, sous le titre suivant : *De viris virginibusque ordinis cisterciensis sanctitate illustribus.* Le biographe commet une autre erreur en fixant à l'année 1606 l'impression du 2e volume qui porte bien réellement la date de 1603, comme je l'ai indiqué ci-dessus.

3° *Directoire ou instruction pour dévotement et attentivement s'acquitter de l'office divin.* Mons. Ch. Michel. 1609. Foppens qui me fournit cette indication, n'indique pas le format du livre.

4° *Le Paradis des prières, etc., extraites des œuvres spirituelles du vénérable Louis de Bloys.* In-12. St-Omer, Charles Boscart, 1617.

5° *Coffret spirituel rempli d'épistres melliflues de St-Bernard et d'un petit traité du vice de propriété monastique, composé par Jean Trithemius.* In-12, Douai, Laur. Kellam. 1619.

6° *Allumettes vives pour embraser l'âme à la hayne du péché et à l'amour de Dieu.* XXI exercices. In-8°, Douai, Gérard Pinchon. 1629. Dédié à Catherine de Coupigny, abbesse de Flines. Il ne faut pas confondre ce livre avec celui de P. Doré : *les Alumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains en l'amour de Dieu*, In-8° 1538.

7° *Vie et miracles de St Martin. — Vie de Ste Dorothée.* Douai, Laurent Kellam. 1625. Ni Foppens ni M. Duthilloeul n'indiquent le format.

8° *Fasciculus myrrhæ.* In-4°. Douai, J. Fampoux. 1630. Cet ouvrage serait-il la traduction latine d'un livre italien,

portant le même titre, par Le P. Sidereo, jésuite, et traduit en français par P. d'Outreman? Voyez *Bibliogr. Douaisienne* de M. Duthillœul, p. 155 et 157.

9° *Antidotum salutare contra pestiferes morbos molæ linguæ*. In-8°. Anvers, off. Plantin Bath. Moret. 1633. L'ouvrage est dédié à Jean du Joncquoy, abbé de Marchiennes, zélé protecteur des lettres. Après l'épitre dédicatoire qui est datée du 20 décembre 1632, viennent quelques pièces de vers gratulaloires, adressées à l'auteur. A la fin se trouvent les approbations données par l'abbé de Cambron et le docteur Mathias Naveus. Ce livre a depuis été traduit en français.

10° *Doctrine spirituelle, enseignant le moyen de se perfectionner en la vertu*. Douai. 1640. Cette indication est tirée de Foppens qui ne donne ni le nom de l'imprimeur, ni le format du livre.

Charles de Visch signale encore dans sa *bibliotheca script. ord. cist.* quelques opuscules de Jean d'Assignies; je les omets pour arriver sans plus de retard à mes deux manuscrits.

Le premier est un petit in-4° de 378 p., sur papier, couvert en parchemin; il porte pour titre :

Le livre des observations de l'ordre de Cysteau, appelé vulgairement en latin Liber usuum, *traduit du latin en notre langue vulgaire, en faveur des religieuses dudict ordre, par un religieux de N. D. de Cambron, l'an* 1592. Avec cette épigraphe qui est, comme je l'ai dit plus haut, la devise de l'auteur, *cultus justitiæ silentium*.

Le manuscrit est anonyme; mais pour peu qu'on y prenne garde, il est facile d'y reconnaître l'œuvre de Jean d'Assignies. Il est écrit tout entier de sa main, comme on peut s'en convaincre en le confrontant avec *le Miroir des abbesses* qui est un autographe signé; c'est absolument le même style et la même direction d'idées que dans les autres ouvrages de notre abbé. L'auteur se dit religieux de Cambron; Jean d'Assignies l'était à cette époque. Dans l'épitre dédicatoire à Robert d'Ostelart, abbé de Cambron, vicaire général de

Citeaux aux Pays-Bas, il déclare résider pour lors à l'abbaye de Flines et avoir été excité à ce travail par madame Gabrielle d'Esne (1), abbesse de cette maison. Or, nous savons qu'en effet Jean d'Assignies fut en ce temps-là directeur des religieuses de Flines.

C'est une chose vraiment admirable que toutes ces mesures d'ordre et de régime intérieur tracées à leurs disciples par les Augustin, les Benoit, les Bernard. En vérité nos constitutions modernes, les statuts de nos associations de tout genre sont de bien faibles conceptions auprès de ces règles monastiques que Platon aurait admirées et auxquelles Socrate se serait soumis.

Le *Liber usuum* dont Jean d'Assignies donne ici la première traduction française, respire je ne sais quel parfum de la primitive église, de ces temps où la république chrétienne ne formait qu'une grande famille, une sorte de vaste monastère, obéissant à la même loi, suivant les mêmes rites et marchant ensemble vers le même but.

Du reste, on ne doit pas confondre le *Liber usuum* avec les *constitutions* de Citeaux, dont il ne fait qu'enseigner l'application dans tous ses détails. Le *Liber usuum* est aux statuts fondamentaux ce que, dans notre ordre politique, les instructions ministérielles sont ou doivent être à la loi.

Sur le titre du livre on lit ces mots : *à l'usage de sœur Gertrude de Coupigny*.

Au dedans de la couverture, en regard du dernier feuillet, on a attaché le billet mortuaire imprimé de Catherine de Coupigny, abbesse de Flines, à qui est dédié l'ouvrage dont nous avons parlé. Ce billet est ainsi conçu : *Anno Domini* 1632, *primâ februarii, in monasterio Honoris B. Mariæ*,

(1) Gabrielle d'Esne, était fille d'Adan, seigneur de Bethencourt en Cambrésis, et sœur du célèbre Michel d'Esne, qui après avoir été page de Philippe II, devint évêque de Tournai.

juxta Flinas, ord. cist. diœc. atreb., nobilis ac venerabilis Domina. D. Catherina de Coupigny, dicti monasterii abbatissa vigilantissima, gravi ac diuturno morbo examinata, veræ religionis, patientiæ, humilitatis, cœterarumque virtutum exemplari vivo, omnibus vitæ religiosæ sectatoribus relicto, animam suam sanctæ matris ecclesiæ sacramentis munitam creatori suo repetenti reddidit, anno ætatis suæ 66, *professionis* 50, *prælaturæ suæ* 23. *Cujus animam orationum vestrarum suffragiis, missarumque sacrificiis humiliter ex charitate commendamus* (1).

Ce billet servira à rectifier la note inexacte et incomplète consacrée à cette abbesse dans le *Gallia christiana* t.3, col.456.

L'autre manuscrit est intitulé :

Miroir des abbesses et prélattes pour clèrement y considérer les qualités, conditions et obligations requises pour bien et salutairement s'acquitter de leur prélature, suyvant la doctrine de St Benoit et sa reigle.

Il est autographe comme le précédent, et de plus il est signé à la fin de l'épitre dédicatoire ainsi suscrite : *A révérende, noble et vertueuse Dame Madame Catherine de Coupigny, abbesse de l'honneur N. D. lez Flines, Frere Jean d'Assignies, humble abbé de Nizelles, salut et toute prospérité.*

Cette dédicace est datée du 19 décembre 1621. A la dernière page du manuscrit, l'auteur déclare l'avoir achevé le 8 du même mois.

---

(1) L'an du Seigneur 1632, le 1er février, dans le monastère de l'Honneur N. D, près de Flines, ordre de Citeaux, diocèse d'Arras, noble et vénérable Dame Madame Catherine de Coupigny, très-vigilante abbesse de cette maison, exemple vivant de vraie piété, de patience, d'humilité et de toutes les autres vertus de la vie religieuse, après les épreuves d'une longue et pénible maladie, et avoir reçu les sacrements de notre mère la sainte église, a rendu son âme au créateur qui la redemandait. Elle avait 66 ans d'âge, 50 de profession, 23 de prélature. Nous la recommandons humblement à vos charitables prières.

La plupart des livres de Jean d'Assignies sont, comme on voit, bizarrement intitulés. Il fut un temps où quelques écrivains pieux croyaient donner un attrait de plus à leurs ouvrages en les décorant d'un titre singulier. C'était un petit artifice à la mode ; et il s'est trouvé de bons esprits qui n'ont pas su s'en défendre. Assurément l'abbé de Nizelles était un homme grave, un religieux plein de zèle et d'instruction ; mais il a payé le tribut au mauvais goût de son époque. Toutefois, il faut se garder de croire que son style soit partout empreint de cette ridicule afféterie qui caractérise quelques-uns des titres énoncés plus haut ; en général au contraire, l'auteur s'exprime avec assez de simplicité et de naturel, excepté peut-être dans le livre intitulé *les vies et faits remarquables de plusieurs saints*, qui parait avoir tant mécontenté ses confrères, les religieux de Cambron.

Dans ma prochaine lettre j'examinerai quelques productions purement manuscrites.

L. G.

INCENDIES.

—

Les incendies nombreux qui ont lieu cette année donnent partout matière à admirer les services que rendent les corps de pompiers; mais on se demande comment, avant leur établissement, il était possible de porter secours dans ces sortes de désastres. L'ordonnance ci-après, qui nous tombe sous la main, montrera avec quel soin minutieux ce service était organisé à Lille. Certes, cet ancien ordre de choses n'offrait rien de comparable à nos sapeurs-pompiers; mais on y trouve cependant quelques dispositions qu'il ne serait pas inutile de remettre en vigueur.

ORDONNANCE CONCERNANT LE FEU DE MESCHEF.

—

Nous Rewart, Mayeur, Eschevins, conseil et huit hommes de la ville de Lille.

Les différens incendies arrivés en cette ville nous aiant fait connoitre que les secours n'étoient point assez prompts, et aiant remarqué que ceux qui sont expressement destinés

et chargés par leur état de veiller et courir au feu n'avoient point leurs fonctions assez précises et assez réglées ce qui ne faisoit que jetter le désordre et la confusion, et empêchoit qu'on ne pût employer avec fruit les instrumens nécessaires en pareilles occasions, à quoi étant important de remédier, nous avons statué et ordonné statuons et ordonnons les points et articles qui suivent.

1. Les commissaires de quartiers visiteront et veilleront à ce que les seaux et les pompes à la main qui sont dans l'étendue de leur quartier soient toujours en état de service, et dans des endroits propres à être pris et portés aux premiers coups de toxin dans les lieux ou le feu arrivera.

2. Chaque commissaire de quartier engagera cinq hommes de son quartier dont il aura les noms, surnoms et les lieux où ils logeront écrits et enregistrés lesquels aux premiers coups de la cloche se rendront chez son ajoint qui les menera sur le champ prendre les seaux du quartier, et les conduira aussitôt au feu pour y rendre les services qu'on exigera d'eux desquels ils seront bien récompensés, et au contraire punis rigoureusement s'ils y manquent; ils ne s'absenteront pas sans en avertir le commissaire et l'ajoint qui auront soin de remplacer les morts et les dégagés.

3. Les guetteurs du clocher de St-Etienne seront tenus de faire exactement la garde jour et nuit par eux-mêmes et sans abandonner leur poste sous telle cause et prétexte que ce puisse être à peine de cassation et de punition et pour faire conster de leur exactitude et de leur diligence ils sonneront deux coups de cloche immédiatement après l'heure et la demie heure sonnée à peine d'être censés d'avoir abandonné leur poste, et en conséquence cassés et punis selon l'exigence des cas.

4. Lorsque le guetteur appercevra du feu dans la ville, il sonnera le toxin et en indiquera l'endroit, le jour par un guidon rouge, et la nuit par une lanterne en y ajoutant son

porte-voix ; si le feu n'est que dans une cheminée, il ne sonnera que deux fois, mais s'il est dans un bâtiment il redoublera et précipitera les coups de toxin à mesure que le feu augmentera et alors un second guetteur montera au clocher pour qu'ils puissent se relaier.

5. Lorsque le feu d'un bâtiment augmentera, le sonneur de la cloche dite Vigneron la sonnera pour faire assembler les Magistrats à l'hôtel de ville où se rendront aussi les huissiers à verges d'eschevins pour y recevoir les ordres qu'on leur donnera, excepté M. le Rewart, les Commissaires au feu et le Commissaire du quartier, et son ajoint qui se rendront sur les lieux, pour donner et faire exécuter les ordres nécessaires pour éteindre le feu.

6. Les crieurs de nuit ou réveilleurs obligés de visiter la nuit les quartiers de la ville avertiront le guesteur et luy indiqueront l'endroit du feu quand il ne pourra point l'appercevoir et dans tous les cas ils avertiront aussi les Rewart et Commissaire au feu de Meschef.

7. Deux sergens d'eschevins, celuy de semaine et de la précédente auront la garde des haches, peles, petits crochets, cordes, flambeaux et autres instrumens portatifs qui sont en dépot à l'hôtel de ville, pourquoy ils s'y rendront aux premiers coups de toxin afin de les délivrer à quatre ou six angelos qui seront chargés nommement de les y aller prendre au même instant et les porter au feu sous peine de prison et cassation sans pouvoir être rétablis dans la suite sous quelque prétexte que ce soit, il sera aussi déposé le même nombre de pareils outils portatifs chez les maîtres et ouvriers qui devront s'en servir, lesquels seront tenus de se rendre au feu avec lesdits outils au premier coup de toxin.

8. Si le feu arrive la nuit, les occupeurs des maisons de toutes les rues voisines du feu mettront une lanterne claire et nette avec une chandelle allumée, en dehors d'une des fenestres de leurs maisons, et tiendront laditte chandelle allu-

mée pendant tout le temps que le feu durera sous peine de douze florins d'amende, dont la moitié sera donnée au dénonciateur.

9. Les Commissaires aux munitions tiendront aussi la main à ce qu'il y soit envoyés sur le champ au moins six fallots avec des tourteaux gaudronnés pour être placés dans les endroits nécessaires.

10. Le lieutenant du prevost avec ses sergeans ceux du nettoiement et des pauvres se rendront d'abord au feu pour empecher le desordre et exécuter ce qu'il leur sera ordonné par M. le Rewart et les Commissaires, il sera aussi denommé par nous un maître sellier pour se rendre au feu avec cinq ouvriers et pour veiller aux pompes à boyaux et les raccommoder sur le champ, s'il y arrivoit quelque défaut.

11. Le Rewart et nos Commissaires aux ouvrages feront visiter et éprouver les grandes et petites pompes au moins tous les trois mois, pour qu'elles soient toujours en état de service.

12. Il y aura deux hommes nommés pour conduire et diriger chaque grande et petite pompe à boyaux qui seront numérotées.

La première et la deuxième grande pompe sont dans la cour du Frene près de l'hôtel de ville.

Aux premiers coups de toxin les directeurs desdites deux pompes s'y rendront pour les faire conduire au feu par les entrepreneurs du nettoiement qui seront chargés de fournir à cet effet, le nombre de chevaux nécessaire sous peine de punition très sevère ; lesquels chevaux resteront avec leurs conducteurs à portée du feu pour s'en servir au besoin.

La troisième grande pompe qui est chez les Carmes Chaussez de la rue Royalle.

La quatrième qui est chez les Augustins et la cinquième qui est au couvent du St-Esprit seront conduites et amenées au feu par des fiacres de leur voisinage qui seront par nous désignez à cet effet.

Les directeurs desdites pompes seront tenus de s'y rendre aussi aux premiers coups de toxin.

13. Les fiacres chargés de conduire lesdites pompes au feu, seront tenus aux premiers coups de toxin de se rendre chacun dans l'endroit où sera la pompe dont ils seront chargés avec le nombre de chevaux nécessaire et harnachés pour les mener sur le champ au feu, où ils resteront avec leurs chevaux aux ordres du Rewart et de nos Commissaires à peine de vingt quatre florins d'amende contre chaque fiacre qui sera en défaut.

14. Lorsqu'ils découcheront ils seront tenus de substituer d'autres fiacres en leur absence qui seront soumis aux mêmes conditions et aux mêmes peines portés par l'article précédent, et ils devront en avertir M. le Rewart, et luy donner par écrit les noms, surnoms, et le lieu de la demeure de ceux qu'ils auront mis en leurs places.

15. Nous déclarons qu'il sera donné tant aux entrepreneurs du nettoiement qu'aux fiacres qui seront nommés ou a ceux qui les remplaceront, un salaire proportionné aux services qu'ils auront rendu.

16. Les deux pompes à boyaux qui sont déposées aux Recolets et aux Capucins, seront conduites d'abord au feu par quatre freres de chacune de ces communautés a quoy nous prions les supérieurs de tenir exactement la main.

17. Et quant aux pompes à boyaux qui sont à l'hôtel de ville, elles seront conduites au feu par quatre angelos ou ouvriers de la ville que le Rewart dénommera, et qui seront punis très-rigoureusement pour la moindre paresse ou négligence.

18. Les visites des eschelles et crochets se feront en la manière accoutumée par nos commissaires denommés a cet effet.

19. Nous ne sçaurions assez louer le zele des religieux de cette ville, qui se rendent les premiers au feu avec les seaux

qu'ils ont en dépot, nous les exhortons à continuer, et les prions à la première allarme de faire préparer les eschelles et crochets qu'ils ont chez eux, en les mettant à portée d'etre voiturés sans perte de temps.

20. Quatre hommes seront nommés et destinés pour se rendre aux premiers coups de toxin dans chacun des endroits où sont les eschelles et les crochets afin d'aider à les charger au plus vite et les suivront au feu.

21. Nos Commissaires au corps des chartiers de la haute et de la basse Deusle en commettront un nombre suffisant qui seront nommement chargés d'aller avec leurs chevaux et chariots au premier coup de la cloche prendre les eschelles et crochets, dans les endroits qui leur seront indiqués, pour les mener au feu, où ils resteront pour exécuter les ordres qu'on leur donnera à peine de douze florins d'amende, contre ceux qui seront en défaut, pour lesquels ils seront poursuivables en leur noms privés, ils seront néanmoins dans le cas contraire bien récompensés des services qu'ils auront rendus.

22. Nos dits Commissaires chargeront pareillement un certain nombre de chartiers de la haute et basse Deusle d'amener au feu au premier coup de toxin de l'eau dans des futailles sur des éclans, ce qu'ils repêteront autant de fois qu'on le jugera nécessaire à peine de douze florins d'amende contre ceux qui en aiant été nommement chargés, n'y auront pas satisfait, dont ils seront tenus en leurs noms privés et ils seront au contraire bien récompensés de leur diligence et de leurs services.

23. Nos Commissaires aux feux de Meschef chargeront un nombre suffisant de brasseurs pour faire conduire dans l'endroit ou il y aura du feu au premier coup de la cloche vingt quatre éclans chargés d'un ou deux tonneaux pleins d'eau, ils repêteront lesdites voitures tant qu'on le jugera nécessaire et ne pourront s'en retourner sans permission.

24. Nosdits Commissaires commettront aussi un certain nombre de tonneliers pour faire conduire au feu sur leurs charettes seize cuves marquées en seize états et propres a servir de réservoir, pour y puisser l'eau au besoin, lesd: brasseurs et tonneliers auront un salaire proportionné aux services qu'ils auront rendus et ils seront condamnés en leurs noms privés à l'amende de vingt quatre florins pour le moindre défaut et négligence.

25. Au cas d'absence les chartiers nommement chargés seront tenus d'en commettre d'autres en leurs places et d'en avertir nos commissaires a leurs corps, en leur donnant par écrit les noms, surnoms, et le lieux de la demeure de ceux qui les remplaceront à péril d'encourir les peines portées par les art: 21 et 22 et les tonneliers en avertiront nos commissaires au feu de Meschef en leur donnant aussi par écrit les noms surnoms et le lieu de la demeure de ceux qu'ils auront commis en leur absence, a péril d'encourir l'amende de douze florins, ceux qui les remplaceront auront la même récompense et seront en cas de défaut soumis aux mêmes peines et amendes que ceux qui en sont nommement chargés.

26. Si quelques maîtres de ces corps ou communautés, nommement chargé de preter quelque secours en cas d'incendie vient a abandonner sa profession ou a mourir, les maitres du corps de stil ou les sindics de la communauté dont il étoit en avertiront sur le champ nos Commissaires auxdits corps, ou ceux au feu de Meschef, s'ils n'ont pas de commissaires afin de les remplacer sans retardement dans tous les cas a peine de vingt quatre florins d'amende, dont les maitres du corps de stil, ou les sindics de leur communauté seront tenu solidairement, et en leurs noms privés, et dont la moitié sera donnée au dénonciateur.

27. Les voisins du feu seront tenus de mettre chacun une cuve pleine d'eau devant leurs maisons, et de faire couler

de l'eau de leurs pompes dans les ruisseaux à peine de douze florins d'amende contre chaque personne qui sera en défaut dont la moitié sera aussi donnée au dénonciateur.

28. Les brouetteurs au poids, rouleurs de vins, huiles miels et sirops, les porteurs de bierres et aides avec leurs tenets, les porteurs au sacs, charbonniers et les jaugeurs d'eau, de bois et fourages, se rendront au feu au premier coup de toxin dans l'ordre qui leur sera prescrit, où ils exécuteront ce que M. le Rewart et nos Commissaires au feu leur ordonneront, sans pouvoir s'en retourner sans permission sous peine de prison contre les négligens et de cassation contre les absens, qui n'auront commis personne pour les remplacer suivant la forme que nous en avons prescrit aux chartiers de la haute et de la basse Deusle, aux brasseurs et aux tonneliers dans l'art. 25 auquel ils seront tenus de se conformer, de même qu'à la disposition de l'art. 26, lorsque quelques-uns d'entre eux viendront à quitter leur profession ou à décéder. Nous leur promettons aussi une bonne récompense pour les services qu'ils rendront.

29. Six maîtres maçons, six maîtres charpentiers, six maîtres serruriers et six maîtres couvreurs seront nommés pour se rendre au feu au premier coup de toxin avec leurs ouvriers et leurs outils à peine de vingt quatre florins d'amende contre chaque maître qui sera en défaut pour la première fois, de la privation de la maîtrisse pour la seconde, et de plus grande peine s'il y échet.

30. Et pour assurer l'exécution de l'article précédent, lorsqu'un ou plusieurs desdits maîtres viendront à quitter leur profession ou décéder, les maîtres du corps de stil ou syndic de leur communauté, seront tenus d'en avertir sur le champ nos dits Commissaires au feu de Meschef, afin de les remplacer sous peine de vingt quatre florins d'amende à laquelle ils seront condamnés solidairement et en leurs noms privés, et dont la moitié sera donnée au dénonciateur.

Lesdits maîtres qui seront nommément chargés de se rendre au feu, et ceux qui les remplaceront dans la suite répondront de la négligence de leurs ouvriers à se rendre au feu conformément à ce qui est prescrit par l'art. 29 cy dessus, et ils seront condamnés en leurs noms privés sauf leurs recours pour chaque défaut à douze florins d'amende dont la moitié sera donnée au dénonciateur et lesdits apprentifs et ouvriers encoureront pareillement ladite amende de douze florins et ils seront par dessus ce deschus de pouvoir parvenir à la qualité de maîtres.

Si lesdits maîtres chargés d'aller au feu s'absentent de cette ville, en ce cas, ils en avertiront nosdits Commissaires au feu de Meschefs et leur donneront par écrit les noms, surnoms et demeures de ceux qu'ils auront commis pour les remplacer pendant leur absence, à péril d'encourir les peines portées par l'art. 29, lesquelles auront lieu aussi contre ceux qui ayant été commis pour remplacer les absens se trouveront en défaut.

31. Et pour engager les uns et les autres à se rendre à leurs devoirs nous déclarons qu'il leur sera donné un salaire proportionné aux services qu'ils auront rendus.

32. S'il arrivait que le nombre des maîtres nommément chargés ne fût pas suffisant pour procurer les secours nécessaires, nous ordonnons aux maîtres de chaque corps ou communauté qui en seront requis de notre part de s'y transporter sur le champ avec leurs outils et leurs ouvriers conformément au prescrit des articles 29 et 30 à péril d'encourir les peines et amendes qui y sont portées et moyennant aussi un salaire proportionné à leurs services.

33. Nous exhortons toutes personnes en état de bonne volonté non comprise dans la présente ordonnance de se prêter au secours du public dans les cas malheureux d'incendie, leur promettant une bonne récompense des services qu'ils rendront au moyen d'une marque ou plomb qui leur sera distribuée par M. Le Rewart ou nos Commissaires au feu.

34. Les particuliers qui auront assisté à sauver ou transporter des meubles, papiers et effets hors des maisons, et ceux qui les auront reçus en dépôt seront tenus en dedans vingt quatre heures après le feu cessé, de les remettre à ceux à qui ils appartiennent, et s'ils ne pouvoient les découvrir, ils les déposeront à l'hôtel de ville à peine d'être punis comme voleurs.

35. Deffendons à toutes personnes de prendre ou emporter aucuns seaux, haces, pelles, crochets, eschelles, cuyes, tonneaux, pompes portatives et autres instrumens, ayans servi au feu, enjoignons à ceux qui en ont actuellement chez eux de les rapporter à l'hôtel de ville, à peine que ceux qui en seront trouvés garnis seront punis comme voleurs, promettant bonne récompense aux dénonciateurs.

36. L'incendie fini, ceux qui auront amené ou apporté les grandes et petites pompes, les eschelles et crochets, les seaux et autres machines et instrumens qui auront servi à l'éteindre, seront tenus de les remettre dans les endroits où ils les auront pris à peine d'en répondre, d'être privés des salaires qu'ils auroient mérité par leurs services, et d'être pardessus ce punis très-rigoureusement.

37. La visite desdits machines et instrumens, qui auront servi à éteindre le feu sera faite sans retardement afin d'en compléter le nombre et les réparer pour qu'ils puissent servir au premier besoin.

38. Ordonnons à quatre angelos qui seront nommés à cet effet, lorsqu'il gelera d'aller tous les soirs et tous les matins casser la glace à autant de distance qu'ils le pourront dans les endroits qui abordent aux rivières et canaux et aux abreuvoirs de cette ville à peine de prison et de cassation.

39. Nous déclarons que les principaux occupeurs des maisons encoureront l'amende de vingt quatre florins pour chaque feu de cheminée s'il donne lieu à sonner le toxin.

40. Et pour que personne n'en ignore le présent réglement sera publié et affiché partout ou besoin sera, distribué aux corps et communautés désignés dans ses articles et publié de nouveau chaque année immédiatement après la Toussaint.

Fait en conclave la loy assemblée le 7 Juillet 1742, signé Herreng.

Publié à son de trompe à la bretesque et par les carrefours de cette ville le 10 Juillet 1742 par le soussigné sergent à verges d'Eschevins de cette ville. Signé H. Fauquemberg.

Société des Antiquaires de la Morinie.

PROGRAMME

Pour le Concours du 17 Décembre 1838.

1° Il sera décerné une médaille d'or, du prix de 300 francs, au meilleur Mémoire qui sera présenté sur cette question :

« Rechercher et décrire l'influence que Suger, né à Saint-
» Omer, ministre des rois Louis VI et Louis VII, a exercée
» sur son siècle comme homme d'état. »

2° Il sera décerné une médaille d'or, du prix de 200 francs, au meilleur Mémoire présenté sur cette question :

« Rechercher et décrire les établissemens militaires dési-
» gnés dans le temps sous les noms de *mansiones* et *castra sta-*
» *tiva*, fondés par les Romains près des voies qu'ils avaient
» construites dans la Morinie, en prenant Terrouane comme
» point central de départ ; faire ressortir le système de domi-
» nation qui les a guidés dans ces travaux de communication
» et de défense. »

Les Mémoires qui seront présentés à la société pour 1838, devront, pour être admis au concours, être adressés, *franc*

de port, à M. de Givenchy, secrétaire perpétuel de la Société, avant le 1er octobre prochain, terme de rigueur. Ils ne doivent point être signés et porteront en tête une épigraphe ou sentence qui sera répétée à la suscription d'un billet cacheté, lequel contiendra le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le Mémoire aurait été jugé digne d'un prix ou d'une mention honorable; sinon il sera brûlé publiquement, séance tenante.

Après le 1er octobre, aucun Mémoire ne sera admis au concours.

PROGRAMME

Pour le Concours du 16 Décembre 1839.

La Société n'ayant reçu aucun Mémoire en réponse aux questions mises au concours pour 1837, a pensé que le trop court délai accordé pour les traiter pouvait en être la cause : en conséquence elle a décidé que ces questions seraient reportées au programme de 1839 ; elles sont ainsi conçues :

1° Il sera décerné une médaille d'or, du prix de 300 francs, au meilleur Mémoire qui sera présenté sur cette question :

« Quelles ont été et quelles sont encore, pour les peuples » des anciens comtés de Flandre et d'Artois, les conséquen- » ces morales de la domination espagnole. »

2° Il sera décerné une médaille d'or, du prix de 200 francs, au meilleur Mémoire présenté sur cette question :

« Tracer l'historique de l'établissement du Christianisme » dans la Morinie ; faire connaître l'époque où l'idolâtrie en » fut définitivement expulsée ; étayer son opinion de la con- » version en oratoires chrétiens des édifices du paganisme » construits par les Romains ? »

Les Mémoires qui seront présentés à la société pour 1839, devront, pour être admis au concours, être adressés, *franc de port*, à M. L. de Givenchy, secrétaire perpétuel de la Société, avant le 1er octobre 1839, terme de rigueur. Ils ne doivent point être signés et porteront en tête une épigraphe ou sentence, qui sera répétée à la suscription d'un billet cacheté, lequel contiendra le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le Mémoire aurait été jugé digne d'un prix ou d'une mention honorable, sinon il sera brûlé publiquement, séance tenante.

Après le 1er octobre 1839, aucun Mémoire ne sera admis au concours.

ÉDUCATION PUBLIQUE.

Discours sur l'Éducation

Prononcé par le Principal du Collége de Lille.

Si l'on avait demandé à nos pères comment ils élevaient leurs enfans, ils eussent été étrangement surpris de cette question. En effet, il n'y avait point alors plusieurs systèmes d'éducation. L'autorité était dans la famille, comme dans la religion, comme dans l'état; tout le monde s'accordait sur ce point, et plus l'accord était général, plus le système avait de force et de mérite. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Consultez plusieurs pères de famille; vous les trouverez d'avis différents. Bien plus, la plupart peut-être n'en auront point. Le doute et l'indifférence qui marche à sa suite, sont entrés dans le foyer domestique, comme dans le temple des lois, comme dans le sanctuaire.

On ne veut pas ici faire l'apologie du passé aux dépens du présent. Nous respectons la mission de notre siècle : Ce n'est point lui qui s'est fait ce chemin rude dans lequel il marche. A chaque temps ses épreuves et ses mérites; le nôtre a beau-

coup souffert; ayons confiance ! Aucune souffrance n'est stérile dans l'ordre de la Providence. Nous avons voulu seulement établir un point de départ, constater ce qui fut, afin de mieux juger ce qui est.

La famille est le berceau de l'éducation. C'est sur l'état de la famille que nous devons porter notre attention. Oh ! disons-le d'abord ! la vie est encore là, l'amour réchauffe encore ce foyer. Jamais la mère, jamais le père ne furent plus tendres, plus dévoués. Perdant une à une toutes nos croyances, toutes nos espérances d'un avenir meilleur, détachés même du monde présent par tant de cruelles déceptions, presque étrangers à Dieu, presque ennemis des hommes, nous serrons de nos bras l'autel domestique; nous épanchons sur nos enfants tout l'amour dont nos cœurs sont pleins et, comme nous ne le croyons pas éternel, nous nous hâtons d'en jouir, de le savourer, ainsi que les épicuriens s'enivrent des plaisirs d'un jour. Dans notre ivresse, ce n'est plus comme autrefois, nous qui représentons Dieu pour nos enfants; ce sont nos enfants qui représentent Dieu pour nous.

Or, quelles sont les suites de ce renversement? La majesté paternelle est effacée : si le père bénit encore ses enfants, c'est dans le secret de son cœur; sa parole n'a plus le caractère que demande cet acte solennel. Sa volonté, le cri de sa conscience ne pèsent plus dans la balance, pour la direction de ses enfants. Chaque nouveau-né est un Messie qui apporte au monde la parole de vérité. « Gardez-vous, dit Rousseau, de troubler, ni d'asservir la conscience de l'enfant ! » Ainsi, le même homme qui ordonne si éloquemment aux mères de nourrir leurs enfants, leur défend de les nourrir de cet autre lait nécessaire à l'âme, l'enseignement religieux ! L'enfant ne doit pas prier avec sa mère ! Ce philosophe au moins fut conséquent avec lui-même, quand il mit ses enfants à l'hôpital; comme il leur importait peu de connaître Dieu, il leur importait encore moins de connaître leur père. Et toutes les traditions religieuses et sociales, toute l'expérience d'un père,

viennent expirer au pied d'un berceau. Ces principes ont porté leurs fruits. L'abdication de l'autorité paternelle n'a rien ajouté aux joies de l'enfance. L'enfant que nous n'avons point appuyé n'a eu qu'une marche chancelante, n'a fait que des faux pas : Déjà le voilà sur la pente de coupables passions. Une jeunesse impétueuse l'emporte, il ne peut s'arrêter lui-même et aucun ami ne peut l'arrêter. Il entre dans la société, et si tout ne fléchit devant lui, comme dans la famille, le voilà prêt à lutter corps à corps avec tous les pouvoirs, à les renverser ou à se briser contre eux. Telles sont les tristes conséquences du doute. Il paralyse l'amour même ; il se joue de notre dévouement et de nos sacrifices. Nous aimons nos enfants, nous les voyons marcher vers des abîmes, et notre voix est impuissante pour les en détourner.

Non, ce n'est pas le doute qui doit prendre l'enfant par la main et le conduire aux portes de la société. La Providence ne commet pas au hasard aveugle et sans amour le soin des générations nouvelles, le progrès de l'humanité. De même qu'elle veille à chaque berceau, elle veille aussi à la vie et à la conservation de la société. Il nous suffira, pour en être convaincus, de porter nos regards sur l'ordre admirable qu'elle a établi dans les rapports qui existent nécessairement entre les pères et les enfants. L'étude de ces rapports nous fera connaître la véritable nature de l'éducation.

Considérons l'enfant à sa naissance ! Il est faible et chétif. Sans doute son père l'a demandé au Seigneur, et cependant la volonté paternelle doit éclater de nouveau. Le roi de la création est là gisant sans honneur et sans grâce, gémissant tristement comme toute créature venant au monde. Si une tendre mère ne le porte à son sein, si son père ne protège sa jeunesse, il périra. Mais il est adopté, adopté deux fois ; il va vivre : quand il se détachera de la mamelle, il ne quittera pas sa mère comme les autres créatures. L'enfance de l'homme est longue ; l'enfant doit être long-temps aimé. Il attend de ses parents non-seulement la vie du corps, mais celle de l'âme. Avant d'entrer

dans la société des hommes, il faut qu'on lui raconte tous les siècles passés, qu'on lui transmette l'héritage de tous, l'enseignement de la vérité.

Et la société qui a protégé cet enfant jusques dans le sein de sa mère, qui le compte à sa naissance comme un de ses membres, qui l'adopterait, si sa mère lui manquait, la société dit au père de famille : Cet enfant est le nôtre ; je vous en confie la garde et l'éducation ; je ne le traduirai pas à ma barre, tant que vous l'aurez en tutelle ; mais vous m'en répondez, vous me devez un citoyen : aujourd'hui, votre justice paternelle ; demain, le glaive de la loi.

D'un autre côté, la Providence met au cœur de l'enfant un besoin d'aimer qui répond à celui de sa mère, une foi naïve prête à recevoir les enseignemens paternels. Pourrait-il ne pas chérir et croire ces êtres bienfaisants qui sont les appuis et les guides de sa faiblesse ?

Ainsi, deux principes sont là en présence ; deux forces quelquefois opposées et qui pourtant doivent toujours agir de concert ; l'une qui encourage, qui aide, qui pardonne : l'autre qui dirige, qui commande, qui reprend, qui châtie : l'une bénit toujours ; l'autre pourrait condamner et sévir et s'armerait même de la malédiction : l'une s'immole ; l'autre habitue l'enfant à s'immoler : l'une, c'est la mère, c'est la bonté de Dieu manifestée à l'enfant, le médiateur ; l'autre, c'est le père, seconde mère au besoin, mais en même temps, le représentant de la société, le représentant de Dieu même.

Eh bien ! si cet ordre providentiel est troublé, si l'un de ces deux principes vient à faillir, l'éducation est en danger. Si l'enfant ne trouve dans son père et dans sa mère que tendresse, dévouement et sacrifice, que deux mères au lieu d'une, il ne sera pas préparé à la société ; ce ne sera qu'une idole vaine et impuissante. Si d'un autre côté, l'autorité seule avait pesé sur lui, s'il ne savait qu'obéir sans aimer, sa soumission expirerait avec sa faiblesse ; ce serait un esclave toujours prêt à la rebellion, et non un citoyen dévoué.

L'éducation de l'enfant doit donc tenir de ces deux principes : amour, obéissance. Amour, et les forces de la volonté sont doublées ; on travaille pour celui qu'on aime autant que pour soi : amour, et l'on double la force de celui qui commande ; il sème les bienfaits pour recueillir les bénédictions. — Obéissance, et le fils profite de l'expérience du père : obéissance, et chaque génération nouvelle n'a plus qu'à reprendre le sillon de la génération qui l'a précédée, qu'à féconder une terre où germent déjà de prochaines moissons. — Amour, obéissance, et le devoir devient le bonheur; amour, obéissance, et la prospérité de chaque famille, le progrès de la société ne peut être interrompu. Le philosophe Kant disait dans sa vieillesse : « il est malheureux de quitter la vie au moment où l'on commence à la connaître ; que de choses utiles un seul homme ne produirait-il pas, s'il lui était accordé de vivre la vie d'une génération tout entière ? » La Providence a mieux fait ; à l'expérience que le père lègue à son fils, elle ajoute une force et une vigueur nouvelle.

Nous l'avons dit ; le premier de ces deux principes, l'amour, anime encore la famille. Mais le second, l'enseignement de la vérité morale, l'enseignement du devoir, est presque partout négligé. Demandez à des enfants, à des hommes même, pourquoi Dieu les a mis sur la terre, quels sont leurs devoirs envers eux-mêmes, envers la société ; vous n'obtiendrez pas de réponse, ou si vous en obtenez, vous entendrez des choses si bizarres, si différentes, si contradictoires, que vous gémirez de l'impuissance et de l'aberration de ces raisons individuelles abandonnées à elles-mêmes.

Et pourtant, que de principes féconds pourraient être enseignés à l'enfant ! Un étranger, qui visitait une salle d'asile, fut dans un grand étonnement en voyant un petit parterre tout émaillé de fleurs dans lequel les enfants prenaient leur récréation. « Comment se fait-il, dit-il à la directrice, que ces fleurs soient si bien respectées ? » La directrice appela un enfant. « Pourquoi, lui demanda l'étranger, ne touchez-vous

point à ces fleurs ? — On me l'a défendu, répondit l'enfant. — Mais si l'on ne vous voyait point, reprit l'étranger ? Dieu voit tout, répartit l'enfant ». Et toute une vie probe et honnête reposera sur une vérité si simple et si naturelle.

Voulez-vous confondre l'orgueil de la naissance ? Point de déclamations, point de passions en jeu ! Bornez-vous à dire à l'enfant : Tous les hommes sont descendus d'un seul. Voulez-vous exhorter à la charité ? Nous sommes tous frères. Voulez-vous annoncer la dignité de l'homme ? Nous avons tous une âme créée à l'image de Dieu ? Voulez-vous rendre la paix au repentir ! Dieu s'est fait homme et a donné son sang pour notre salut. Voulez-vous affermir et consoler le juste persécuté ? L'âme est immortelle. Voulez-vous enseigner la clémence ? Le Christ a pardonné du haut de la croix.

Et qu'on ne croie pas cet enseignement inutile, surabondant. Ces vérités ne sont pas innées ; elles sont traditionnelles, elles sont révélées. Combien de peuples, combien de sages n'ont pu pénétrer l'unité de Dieu ? Les anciens philosophes ne cherchaient pas à trouver, à créer la vérité, par la puissance de leur raison. Ils voyageaient ; ils allaient recueillir les traditions. La fortune d'Israël, ce n'était pas sa splendeur, ses revers, ses rois, ses juges, ses prophètes ; c'était l'arche d'alliance, les tables de la loi, les traditions du genre humain.

De même que la pensée précède l'acte et le détermine, chaque croyance enfantait des mœurs plus ou moins barbares. Avant que la liberté fût révélée, l'esclavage couvrait toute la terre. Avant l'expiation de la croix, des victimes humaines, des enfans, des jeunes filles étaient immolés sur les autels. La conscience humaine n'avait jamais pu produire que le remords, et le cœur ne connaissait pas le repentir. Le plus grand effort du courage stoïcien fut le suicide. Dans les pays reculés où nos missionnaires n'ont point pénétré, l'anthropophagie subsiste encore.

C'est dans l'enfance, dans cet âge d'innocence, où le sens moral a toute sa pureté, où la conscience n'est point encore

troublée par les passions et l'intérêt, que toutes les grandes vérités morales doivent être transmises par les pères à leurs fils. Nous le disons avec une conviction profonde ; il y va du salut de la société. Déjà nous apparaissent ces criminels sans repentir, que les temps anciens nous représentaient comme dévoués aux furies. En vain la société qu'ils ont offensée leur tend les bras jusque dans leurs cachots ; en vain elle voudrait ne faire de leurs prisons que des maisons de pénitence. Aucune langue humaine ne peut donner à ces malheureux des notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal : Ce sont des aveugles-nés pour lesquels la vérité n'a jamais lui. Quand un homme a vu le jour dans son enfance et qu'il devient aveugle, il garde le souvenir des clartés qui ont inondé sa paupière : Jamais il n'oubliera la splendeur de l'astre bienfaisant qui le réchauffe encore de sa douce chaleur. Mais parlez à l'aveugle-né de l'éclat du jour : dites-lui que le soleil colore toute la nature et mûrit la moisson qui lui donne son pain ; exposez-le même aux tièdes rayons d'un soleil de printemps ! Vos paroles seront inutiles ; vous ne serez point compris. Il y a un autre soleil qui éclaire les intelligences ; il faut qu'il luise à tout homme venant au monde, il faut que l'âme de l'enfant soit inondée de ses vives clartés : Plus tard, la vue s'obscurcit, les passions aveuglent, nous nous plongeons dans d'épaisses ténèbres. Mais au moins, il reste un souvenir de la lumière qui a pénétré en nous ; nous pouvons la demander à la nuit qui nous entoure ; nous pouvons l'implorer de celui qui est le principe même de la lumière. Et s'il dit : que la lumière se fasse ! notre nuit se dissipe, nos yeux ressaisissent leur ancien domaine, nous renaissons au jour.

Jamais l'enseignement chrétien ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui. Le Christianisme en donnant la liberté au monde, y a apporté un principe de vie ou de mort. — De vie, si chacun, dans sa liberté, travaille au bonheur commun ; de vie, si ceux qui commandent et qui obéissent sont attirés les uns vers les autres par une commune sympathie ; si l'autorité

est sacrée comme la faiblesse est sacrée. — De mort, au contraire, si nous ne fesons usage de la liberté que pour lutter et combattre ; de mort, si nous ne bénissons pas l'autorité qui protège la liberté de tous, si nous la flétrissons de nos mépris, si nous en fesons le point de mire de nos attaques, si nous ne savons enfin que haïr, maudire et renverser.

Qu'on songe au problême continuellement posé devant nos sociétés modernes! Ce n'est pas l'Orient avec ses castes, ce n'est pas Sparte avec ses ilotes ; ce n'est pas Rome avec ses patrons, ses clients, ses affranchis, ses esclaves ; c'est un monde où tous sont égaux, où certains droits sont bien accordés à quelques-uns, mais à condition qu'ils seront exercés dans l'intérêt de tous. Le soldat romain était propriétaire : Dans nos sociétés chrétiennes, le soldat souvent ne possède pas même son toit de chaume et donne son sang pour défendre la propriété d'autrui. Nos soldats de l'industrie n'ont pas une tâche moins rude ; ils créent la richesse et vivent dans la pauvreté. Pense-t-on qu'il puisse y voir trop de bons offices, trop de résignation, trop de confiance à la Providence ? A-t-on compté les bienfaits et les bénédictions qui doivent assurer l'accord entre des intérêts si différents ? et cependant la force morale seule peut opérer ce prodige. Le règne de la force matérielle n'est plus possible. Quand la liberté qui grandit chaque jour ne trouvera plus assez de charité pour se produire en paix, notre société penchera vers sa ruine et notre civilisation sera à son terme.

Pères de famille, qui avez bien voulu prêter à nos paroles quelque attention, nous vous en conjurons, au nom de vos enfans, au nom de la société, dont chacun de vous est le représentant, ne répudiez pas votre plus noble mission, celle de l'enseignement. Ne frustrez pas vos enfans de leur plus bel héritage, celui de la vérité transmise par les siècles, celui de votre expérience.

Amour, obéissance, c'est là le but. Vous savez aimer, vous savez vous immoler ; ce n'est point assez : Il faut savoir immoler vos enfants, les traiter comme vous-mêmes.

Ne tombez pas dans un excès contraire à la faiblesse, dans une exigence qui ne fait point la part de l'âge et du caractère. Si vos enfants ne répondent pas sur le champ à vos soins et à vos avis paternels, ne vous troublez point. Vous donnez le précepte et l'exemple; cela est l'essentiel et portera plus tard ses fruits. Le bien ne s'impose pas d'autorité; la volonté de vos enfants doit le produire et non la vôtre. L'éducation est l'apprentissage de la liberté; que cet apprentissage commence dans la famille, au milieu de tous les bons sentiments, de tous les bons exemples, de tous les bons enseignemens! Le reste sera facile.

C'est donc sur la volonté qu'il faut agir. Ne vous effrayez pas si la volonté de vos enfants est forte et peu domptable. Offrez-lui seulement des aliments digne d'elle, des vertus mâles et héroïques pour le cœur, des études graves et solides pour l'esprit. On s'est plaint quelquefois de nos études universitaires, de leur longueur, de leurs difficultés. On n'a peut-être pas assez remarqué combien ces études sont salutaires sous le rapport moral. Ne sont-elles pas en effet une gymnastique continuelle pour l'esprit et pour le caractère? La pensée de ces jeunes athlètes qui aura dû lutter pendant plusieurs années contre la pensée des sages et des beaux génies de l'antiquité; qui aura dû la suivre pas à pas, la pénétrer, la reproduire, n'aura-t-elle rien gagné en rectitude, en délicatesse, en profondeur? Dans cette lutte continuelle, dans ce travail ardent et opiniâtre, la volonté n'a-t-elle pas eu occasion d'exercer et de développer toute son énergie, toute sa persévérance? Quel autre aliment que le travail intellectuel présentera-t-on à ces jeunes imaginations, à ces esprits fougueux et passionnés?

Mais ce qui améliorera surtout vos enfants, ce qui les adoucira et maintiendra votre autorité, c'est l'habitude que vous leur aurez fait contracter dès l'enfance d'honorer tous ceux avec lesquels ils ont quelques rapports, et l'humble serviteur qui les a portés dans ses bras, et les ouvriers laborieux qui ont été les artisans de la fortune de leurs pères, et les

maîtres qui leur ont prodigué de tendres soins. Ce n'est pas à son père qu'on manque d'abord de respect. Laissez franchir un degré ; tous les autres le sont bientôt. L'autorité la mieux établie est celle qui sait faire respecter toutes les autres. Etouffez à sa naissance le monstre de l'orgueil et de l'ingratitude ; plus tard, il s'élèverait contre vous-mêmes.

Et la première autorité à faire reconnaître, à faire respecter, c'est l'autorité invisible, c'est l'œil qui perce les ténèbres et qui lit dans les cœurs. C'est là le commencement de toute pudeur, de toute vérité. *Initium ; sapientiæ timor Domini.*

Que vous dirai-je enfin ? Ne dédaignez pas la forme dans les devoirs que vous rendent vos enfants. Toute pensée, tout sentiment, pour se produire extérieurement, doit avoir son signe, sa représentation. Le culte religieux n'est pas autre chose. Otez le symbole, ôtez la figure, vous arrivez à quelque chose d'insaisissable, qui ne se communique point, qui ne permet ni lien, ni rapport entre les hommes. Combien de pères et d'enfants sont malheureux, faute d'expansion, faute de communication entr'eux ! Rétablissez les fêtes de famille, la bénédiction paternelle. Que chaque année, que chaque jour ait ses solennités.

Pour vous, mes jeunes amis, qui voyez toute notre sollicitude, qui voyez combien vous êtes aimés, vous aiderez dans leur tâche vos parents et vos maîtres. Amour, obéissance, c'est là le but auquel il faut atteindre. Vous aimerez d'abord : Celui qui n'a point aimé dans son enfance n'aimera jamais. Vous cultiverez tous les sentiments tendres que la Providence a mis dans votre cœur. Vous serez des fils pieux, de tendres frères, des disciples dociles, afin d'être plus tard de bons citoyens. L'amour vous rendra tout facile. Le cœur préparera l'esprit. Votre obéissance ne sera pas servile et passive, mais libre, active, intelligente : elle s'associera en quelque sorte à la volonté de vos parents et de vos maîtres. Vous résoudrez par l'amour le problême de la conciliation de l'autorité et de la

liberté. C'est-là qu'est le progrès. Animés de ce bon esprit, vous aimerez les réglemens qui vous régissent et qui sont la sauve-garde de vos études. Plus tard, vous n'en serez que plus portés à aimer les lois de la patrie, les magistrats qui les font exécuter, le souverain qui règne par elles et pour elles.

Ed. Gachet.

SCIENCES ADMINISTRATIVES.

TRAITÉ DE L'ORGANISATION ET DES ATTRIBUTIONS DES CORPS MUNICIPAUX,

D'après la législation et la jurisprudence actuelles, *

PAR M. A. BOST,

Avocat, Rédacteur au ministère de l'Intérieur.

Un système municipal, en harmonie avec les institutions municipales qui nous régissent, est définitivement acquis à la France : C'est l'une des plus précieuses conquêtes de la révolution de Juillet. Mais pour que ce régime produise tous les fruits qu'on doit en attendre, il importe que tous les citoyens, et plus particulièrement les officiers municipaux, connaissent dans toute leur étendue et dans tous leurs détails, les droits qu'il leur confère et surtout les devoirs qu'il leur impose. Populariser cette science, la rendre claire et facile pour tous, en facilitant son étude par un ordre méthodique, et toutefois en n'omettant aucun des élémens qui la constituent, tel a été le but de l'ouvrage que nous annonçons.

Tous les journaux de la capitale, qui ont déjà rendu compte de cette importante publication, s'accordent à reconnaître que l'auteur a rempli de la manière la plus satisfaisante la lourde tâche qu'il s'était imposée.

« Cette composition étendue, » dit le savant M. Dalloz, dans son avant-dernier cahier de *la Jurisprudence générale du*

---

* Deux forts vol. in-8°. *Prix* 15 fr., chez Vanackere fils, Imprimeur-Libraire.

royaume, « Nous a paru remarquable par la clarté des divi-
» sions ; par l'abondance des matières, par l'utilité des docu-
» mens ministériels dont plusieurs sont encore inédits, et
» enfin par la lucidité continuelle du style. Cet ouvrage de
» pratique municipale manquait depuis long-temps, et c'est
» avec plaisir que nous annonçons que M. Bost a heureuse-
» ment comblé la lacune si souvent signalée dans l'exercice
» des fonctions municipales. »

Le journal de Paris du 1er janvier, après avoir rendu hommage aux nombreux mérites qui distinguent le livre de M. Bost, ajoute :

« Tout ce qui se rattache à la partie des chemins vicinaux
» nous a paru traité avec une grande perfection. L'auteur
» était, pour cet objet, placé aux meilleures sources, et il a
» su en profiter pour donner à toutes les questions controver-
» sées sur cette importante matière, des solutions qui ne lais-
» sent rien à desirer. L'OUVRAGE DE M. BOST EST DONC JUSQU'A
» PRÉSENT, LE MEILLEUR GUIDE QUE NOUS PUISSIONS RECOMMAN-
» DER AUX MAIRES ET AUX AUTRES OFFICIERS MUNICIPAUX, POUR
» TOUT CE QUI TIENT A L'ADMINISTRATION DONT ILS SONT CHARGÉS. »

Le Droit, *la Presse*, *le National*, *le Commerce*, *la Quotidienne*, *le Constitutionnel*, *la Charte de* 1830, etc., etc., se sont également accordés à reconnaître que *le Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* remplit toutes les promesses de son titre, qu'il ne néglige aucun des nombreux objets qui directement ou indirectement, de loin ou de près, se rattachent à la constitution des corps municipaux et à l'administration des communes.

Nous nous sommes assurés par nous-mêmes de la légitimité de ces éloges. Le premier volume de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, contient un résumé rapide de l'histoire des communes et des vicissitudes de tout genre qu'elles ont subies, avant d'arriver à l'état où nous les voyons aujourd'hui ; viennent ensuite la commune, proprement dite, sa définition, les conditions de son existence, ses habitans, ses biens, ses revenus. Après avoir épuisé ce vaste sujet, l'auteur examine

en quoi consiste l'administration de la commune, et comme toute délibération précède l'action, il est naturellement conduit, à l'inverse de l'ordre constamment suivi jusqu'à ce jour, à traiter de ce qui concerne les conseils municipaux avant d'examiner ce qui se rapporte aux maires et adjoints. L'organisation du personnel et les attributions de ses conseils sont successivement l'objet d'un examen très-approfondi. Puis enfin l'auteur passe en revue l'organisation du personnel des maires et adjoints, et leurs diverses attributions tant sous le rapport de l'administration de la commune, proprement dite, que de l'administration générale de l'état.

Les recettes et dépenses communales et la comptabilité qui s'y rattache, ont été l'objet d'un livre distinct ; ainsi que tout ce qui concerne les établissemens communaux dont l'auteur a fait quatre divisions principales : Etablissemens religieux, d'instruction, de bienfaisance, et de répression.

Enfin l'ouvrage se termine par une table générale alphabétique ; comprenant tous les mots et tous les sujets dignes d'attention, avec l'indication du volume et de la page où ils sont traités ; de sorte qu'indépendamment de l'ordre méthodique dans lequel toutes les matières sont examinées, et de l'économie de temps et d'étude qui en résulte, le livre de M. Bost présente, pour la facilité des recherches, tous les avantages d'un dictionnaire.

Frappé de l'utilité d'un tel livre et justement désireux d'en propager la connaissance dans son département, M. le baron Méchin, préfet du Nord, l'a recommandé d'une manière spéciale à MM. les Maires, par une circulaire, où ce magistrat éclairé s'attache à faire ressortir à leurs yeux l'a-propos et la nécessité de l'ouvrage de M. Bost qui doit, à son avis, *leur offrir d'utiles et précieux enseignemens*.

Nous nous joignons volontiers à cet éloge qui nous parait mérité sous tous les rapports, et nous appelons sur *le Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* l'attention particulière de nos lecteurs.

ASSOCIATION LILLOISE

Pour l'encouragement des Lettres et des Arts

DANS LE

DÉPARTEMENT DU NORD.

Prix et Encouragemens à décerner en 1838.

EXPOSITION ANNUELLE DE TABLEAUX ET D'AUTRES OBJETS D'ART, ET CONCOURS DE LITTÉRATURE ET DE COMPOSITION MUSICALE.

Pour être admis à présenter ses ouvrages, l'auteur doit se trouver dans l'une des trois conditions suivantes :

Être né dans le département du Nord,

Être actuellement domicilié dans ce département,

Faire partie de l'Association comme membre honoraire, ou titulaire ou correspondant.

Une seule de ces conditions suffit.

Conformément à ses statuts, l'Association lilloise offre pour l'année 1838 les moyens d'encouragement et de publicité énoncés dans le programme suivant :

LITTÉRATURE.

Des médailles seront décernées :

1° Aux auteurs de compositions littéraires inédites en vers * ou en prose, dont le sujet ne sera point en opposition avec les principes proclamés par l'Association.

2° Aux auteurs de travaux historiques inédits et plus particulièrement de ceux qui ont pour objet l'histoire des provinces du nord de la France.

Les pièces devront être adressées à M. le Secrétaire-général de l'Association lilloise, rue Ste-Catherine, N° 60, à Lille, avant le 24 juin prochain, terme de rigueur.

On y joindra un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur, selon le mode usité.

BEAUX-ARTS.

ARTS DU DESSIN.

Une exposition d'objets d'art dans tous les genres s'ouvrira à Lille par les soins de l'Association, le 24 juin 1838, époque de la fête de cette ville.

L'exposition durera un mois.

Des médailles seront décernées aux auteurs des ouvrages jugés dignes de cette distinction.

Une souscription sera formée par les soins de l'Association pour achats de tableaux.

MM. les peintres, statuaires, architectes, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, lithographes, nés ou domiciliés dans

---

* Aux termes de l'article XIX des Statuts, l'Association recevrait avec intérêt des chants à l'usage des écoles et des salles d'Asile. Les chants jugés dignes d'être adoptés, seraient ensuite mis en musique par les soins de l'Association.

le département du Nord ou membres de l'Association, qui voudraient faire participer leurs œuvres à cette exposition, sont invités à les adresser avant le 15 juin prochain, terme de rigueur, à M. le Président de l'Association, rue Sainte-Catherine, N° 60.

Les frais de transport et de retour de ces productions seront payés par l'Association, pourvu qu'elles ne soient pas envoyées d'une distance de plus de soixante-dix lieues et que leur poids n'excède pas cent kilogrammes, caisse comprise. Quant aux ouvrages à expédier d'un lieu plus éloigné ou devant peser plus de cent kilogrammes, les auteurs devront demander et obtenir le consentement du comité de l'Association, pour que les frais soient à sa charge.

Néanmoins, les personnes qui pourraient les faire parvenir francs de ports, sont priées de ne pas le négliger.

Les objets d'art envoyés par des marchands qui en seraient devenus acquéreurs, ne seront admis que sur la demande écrite des artistes auteurs de ces ouvrages; les frais de transport seront à la charge des expéditeurs.

Tout tableau à bordure riche, d'une dimension au-dessus de soixante centimètres sur quarante, devra, dans l'intérêt de sa conservation, être renfermé dans une caisse doublée en papier collé. Il y sera fixé, autant qu'il sera possible, au moyen de vis, de manière qu'il puisse être exposé avec la caisse même. Le couvercle fixé aussi avec des vis sera seul détaché pendant l'exposition et soigneusement replacé lors du retour. L'omission de ces formalités dégagerait l'Association de sa responsabilité envers les propriétaires des tableaux ci-dessus désignés.

Chaque artiste est prié de joindre à son œuvre, avec le nom de l'auteur, la désignation précise du sujet, le prix fixe en cas de vente et le lieu où elle devra être renvoyée si elle n'est pas vendue.

MUSIQUE.

Des médailles seront décernées aux auteurs de compositions musicales non encore publiquement exécutées dans les genres ci-après désignés ;

1° Ouverture ou symphonie à grand orchestre.

2° Musique vocale religieuse.

3° Harmonie pour instrumens à vent.

MM. les compositeurs qui voudraient concourir, sont priés d'en prévenir par écrit M. le Président de l'Association avant le 15 juin prochain, terme de rigueur. Ils devront lui faire parvenir en même-temps leur partition par la voie la moins coûteuse.

Une commission décidera si l'œuvre doit être mise à l'étude.

EXTRAIT DES STATUTS :

« Des commissions spéciales examinent les ouvrages et proposent les récompenses à décerner.

» Le conseil administratif entend les rapports des commissions et les présente à l'assemblée générale des associés.

» Cette assemblée vote sur les conclusions motivées des commissions.

» En cas de dissentiment entre une commission spéciale et l'assemblée des associés, une seconde commission composée des membres de la première et de nouveaux membres adjoints par l'assemblée générale aux membres anciens en nombre égal plus un, prononce comme jury et sans appel après un nouvel examen des ouvrages. »

Aux Lecteurs de la Revue du Nord

Au moment de terminer la quatrième année d'abonnement d'un journal dont la première pensée fut une pensée d'émancipation et de progrès pour les jeunes intelligences de notre province, dépourvues, jusqu'alors, de tribune pour essayer leurs forces et de public pour déterminer leurs succès, nous ne pouvons nous empêcher de reporter nos regards vers le passé pour faire justice nous-mêmes du bon ou mauvais résultat de notre entreprise.

Au mois d'Octobre 1833, nous entrâmes presque seuls dans la carrière et bientôt vinrent se joindre à nous, et des talens déjà formés, et quelques réputations déjà établies, et un plus grand nombre d'amateurs de littérature qui, pour la plupart cédèrent à nos sollicitations en laissant mettre au jour des œuvres destinées aux communications intimes plutôt qu'à la publicité.

Hors de Paris, on le sait, il n'y a point d'*hommes de lettres*, proprement dits, parceque la littérature, en province, n'est point une profession qui fasse vivre. On est donc rentier, avocat, professeur, employé, artiste, ou tout autre chose, et l'on fait de la littérature pour occuper ses loisirs.

De là seulement, et non du défaut de capacité, (car nous l'avons rappelé dans notre introduction, presque toutes nos célébrités littéraires sont nées dans les départemens) de là, disons-nous, la rareté chez nous des ouvrages de quelque importance, qui exigent beaucoup de temps et des études spéciales, ou une inspiration soutenue.

C'est cependant là qu'il faudrait arriver pour ne pas laisser déchoir la littérature au rang des arts d'agrément. Mais comme on n'entreprend pas tout d'abord un ouvrage de longue haleine, nous espérions, en inspirant le goût d'écrire, faire considérer la collaboration à la Revue comme une sorte d'exercice préparatoire pour se disposer à de plus grandes choses.

Nos vœux n'ont pas été complètement remplis, il est vrai; mais pourtant, nous croyons que le moyen offert par nous pour préparer un avenir littéraire à notre province n'aura pas été sans quelque utilité.

Aujourd'hui, de trop nombreuses occupations nous obligent à remettre en d'autres mains la direction du journal que nous avons fondé. Elle ne pourra qu'y gagner, reprise par une réunion d'hommes d'un mérite distingué et liés en quelque sorte par une pensée-mère qui donnera de l'unité à leurs travaux.

Nous leur laisserons le soin de faire connaître la marche nouvelle qu'ils ont adoptée et à laquelle nous nous rallierons nous-mêmes, en payant parfois notre quote-part dans la rédaction.

Il ne nous reste plus qu'à remercier nos Collaborateurs et nos Abonnés de l'appui constant que nous avons trouvé en eux pendant quatre ans et qu'ils voudront bien conserver, nous l'espérons du moins, à nos successeurs.

BRUN-LAVAINNE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JOURNAUX, REVUES ET ÉCRITS PÉRIODIQUES PUBLIÉS DANS LE DÉPARTEMENT DU NORD. *

LE NORD, *journal constitutionel du département*, paraissant tous les jours. Gérant : M. Nugues. Imprimerie de Bronner-Bauwens, à Lille.

L'ÉCHO DU NORD, *journal constitutionel, politique et littéraire*, paraissant tous les jours. Gérants : MM. V. Leleux et A. Leleux. Imprimerie de Leleux, à Lille.

GAZETTE DE FLANDRE ET D'ARTOIS, *journal des intérêts communaux*, paraissant tous les jours, le lundi excepté. Gérants : MM. Desurmont et Arnold. Imprimerie de Cailleaux-Lecocq, à Lille.

LA FRANCE SEPTENTRIONALE, *journal constitutionnel, politique, commerce, littérature*, paraissant tous les jours. Gérant : M. Castiaux. Imprimerie de Castiaux, à Lille.

AFFICHES ET ANNONCES *judiciaires, administratives et commerciales du département du Nord*, paraissant tous les jours. Gérant : M. L. Danel. Imprimerie de Danel, à Lille.

L'INDUSTRIEL DU NORD, *journal des intérêts commerciaux et agricoles du nord de la France ; annonces commerciales, judiciaires et administratives*, paraissant le mercredi et le samedi. Gérant : M. Hebbelynck. Imprimerie de Parvillez-Rouselle, à Lille.

* PRIX COURANT *général et légal des marchandises en gros*, paraissant le mardi et le vendredi. Imprimerie de Danel, à Lille.

* BULLETIN *du cours légal des changes*, paraissant le mercredi et le samedi après la bourse. Imprimerie de Jacqué, à Lille.

* REVUE DU NORD DE LA FRANCE, *recueil religieux, philosophique et littéraire*, paraissant une fois par mois. Gérant ; M. Lefort. Imprimerie de Lefort, à Lille.

* ANNALES *de la société d'Horticulture du département du Nord*, 4 cahiers par année. Imprimerie de Blocquel-Castiaux, à Lille.

* LE GLANEUR CHRÉTIEN, *journal religieux*, paraissant tous les mois. Gérant : M. Marzials. Imprimerie de Leleux, à Lille.

* JEANNE MAILLOTTE, *journal littéraire, etc.*, paraissant le dimanche et le jeudi de chaque semaine. Gérant : M. Libert-Petitot. Imprimerie de Libert-Petitot, à Lille.

JOURNAL DE DUNKERQUE ET DE SON ARRONDISSEMENT, paraissant les mardi et vendredi de chaque semaine. Gérant : M. Vanwormhoudt. Imprimerie de Vanwormhoudt, à Dunkerque.

Les journaux marqués d'un astérisque sont ceux qui se trouvent dans les catégories énumérées en l'art. 3 de la loi du 18 Juillet 1828.

LA DUNKERQUOISE, *feuille d'annonces judiciaires et commerciales*, paraissant les mercredi et samedi de chaque semaine. Gérant : M. Drouillard. Imprimerie de Drouillard, à Dunkerque.

* L'INDICATEUR DE L'ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK, paraissant une fois la semaine. Gérant : M. Guermonprez. Imprimerie de Guermonprez, à Hazebrouck.

GAZETTE CONSTITUTIONNELLE DE L'ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI, paraissant les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Gérant : M. J. Chanson. Imprimerie de J. Chanson, à Cambrai.

FEUILLE DE CAMBRAI, paraissant les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Gérant : MM. Delhaye, Lefebvre et Bancelin. Imprimerie de Madame veuve Hurez, à Cambrai.

L'ÉMANCIPATEUR DE FLANDRE ET D'ARTOIS, paraissant les dimanche et jeudi de chaque semaine. Gérant : M. H. Carion. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

* LA REVUE CAMBRÉSIENNE, *journal littéraire*, paraissant chaque dimanche. Gérant : M. Lesne-Daloin. Imprimerie de Lesne-Daloin, à Cambrai.

LE MÉMORIAL DE LA SCARPE, paraissant trois fois la semaine. Gérant : M. Crépeaux. Imprimerie de V. Adam, à Douai.

FEUILLE DE DOUAI, paraissant les mardi, jeudi et samedi. Gérant : M. Carpentier. Imprimerie de Carpentier, à Douai.

LE LIBÉRAL DU NORD, paraissant trois fois la semaine. Gérant : M. Delebecque. Imprimerie de Jacquart, à Douai.

* *Recueil des arrêts de la Cour royale de Douai*, *Revue de Jurisprudence*, paraissant tous les mois. Gérant : M. Maniez. Imprimerie de Jacquart, à Douai.

* L'INSTITUTEUR DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS, *journal de l'instruction primaire*, paraissant une fois par mois. Imprimerie de V. Adam, à Douai.

L'ÉCHO DE LA FRONTIÈRE, *journal des arrondissemens de Valenciennes et d'Avesnes*, paraissant les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Gérant : M. Arthur Dinaux. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes.

LE COURRIER DU NORD, paraissant trois fois la semaine. Gérant : M. E. Bouton. Imprimerie de B. Henry, à Valenciennes.

* LA FLANDRE AGRICOLE ET MANUFACTURIÈRE, recueil mensuel. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes.

LE GLANEUR, *petites affiches de l'arrondissement d'Avesnes*, paraissant le dimanche. Gérant : M. Louis Carton. Imprimerie de Carton, à Avesnes.

L'OBSERVATEUR *des arrondissemens d'Avesnes, Cambrai et Valenciennes*, paraissant le jeudi et le dimanche. Gérant : M. Viroux. Imprimerie de Viroux, à Avesnes.

BRUN-LAVAINNE,
Propriétaire-Gérant.

Table des Matières,

CONTENUES

Dans le second volume de la deuxième série

DE LA

REVUE DU NORD.

Association Lilloise.

	Pages.
Séance générale du 2 Octobre 1837.	81
Rapport de la commission de littérature, par M. Descamps.	81
Rapport de la commission chargée d'examiner les objets d'arts, par M. Fockedey	97
Rapport de la commission chargée d'examiner les compositions musicales, par M. Printemps.	111
Séance du 7 Octobre 1837. , ...	145
L'Histoire, par M. N. Martin	145
Scène d'une comédie inédite	149
Poésie et Foi, par M. Alfred Darimon.	156
Loteries	162
Prix et encouragemens à décerner en 1838.	374

Philosophie.

Première lettre à un ami sur quelques points de croyances religieuses	42
Deuxième lettre. id. id.	165

Éducation publique.

Discours sur l'Éducation, prononcé par Ed. Gachet. . .	360

Histoire et Archéologie.

Sur l'opinion de M. Amédée Thierry relativement aux Belges et aux Celtes, par M. J. Sarazin	24
Annales abrégées de l'abbaye de St-Bertin, par M. H. Piers.	30
Quelques mots sur la nouvelle école historique, par M. J. C. S.	35

Pages.
Inventaire chronologique des chartes de la chambre des comptes à Lille. 117
Lettres bibliographiques, par M. L. G. 1re lettre, Philippe de Broide 298
Lettres bibliographiques, par M. L. G. 2e lettre, Jean d'Assignies 339
Incendies. Ordonnance concernant le feu de Meschef . . 346
Programme de la société des Antiquaires de la Morinie pour 1838 et 1839. 357

Sciences administratives.

Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux, par M. A. Bost 371

Littérature.

Orchies, par l'auteur du Bourgeois de Lille 5
La métamorphose de Lodone, par M. A. Cunyngham . . 17
Le Roi des Aunes, par M. Auguste Wacquez 20
Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl, par M. N. Martin 65, 129, 193
A mon ami A. Bocquet, par M. Alexandre Couvez . . . 113
L'Histoire, par M. N. Martin. 145
Scène d'une Comédie inédite 149
Poésie et Foi, par M. Alfred Darimon 156
A-propos de l'ombre de Pierre Schlémihl, par M. N. Martin. 217
Une Bluette, 1re partie, par le pâtre de la Lys (C. D.). 223 et 257
Une Préface, par M. N. Martin.. 267
Quelques poésies de Kœrner, traduites par M. N. Martin. 271
Dédicace. Le Faisceau d'Armes. . . 271
Mort d'André Hofer 272
Les Chênes. 273
Devant le buste de la reine Louise . . 274
Ma patrie 275
Moskou. 276
Départ de Vienne. 277
Appel 278
Chant du Chasseur. 280
Chant du noir Chasseur 281
Chant à boire avant le combat . . . 282
Prière pendant le combat. 283
A la mémoire de Théodor Kœrner, par M. N. Martin. . 284
La séduction, par M. Ase Bianchi 285
L'Avenir, par *. 287
Dictionnaire de morale et de littérature de Molière, par M. M.-V. 289